



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3910.



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google

SETHOS.

TOME PREMIER.

S E T H O S,
HISTOIRE OU VIE
TIRÉE
DES MONUMENS ANECDOTES
DE
L'ANCIENNE EGYPTÉ,
traduite d'un manuscrit grec.

T O M E P R E M I E R.


A P A R I S,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN,

L'an III de la République Française, une et indivisible.

P R É F A C E.

JE présente la traduction d'un manuscrit grec , qui s'est trouvé dans la bibliothèque d'une nation étrangère, extrêmement jalouse de cette espèce de trésor. L'Auteur ne s'est nommé nulle part : mais quelques endroits du livre font connoître que c'étoit un Grec d'origine, vivant à Alexandrie, sous l'empire de Marc-Aurèle.

Il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit ici un ouvrage de fiction. Les entreprises dont les succès sont à-peu-près tels que le lecteur les désire, quelques personnages qui se retrouvent, lorsque l'on ne comptoit plus de les revoir ensemble , et sur-tout le grand nombre de discours directs ou tenus par les personnages même ; tout cela prouve que l'Auteur ne s'est point assujetti à des faits réels, où les circonstances ordinaires de la vie jettent plus de dérangement ; et qu'il s'est rendu maître,

Tome I.

a

non-seulement des actions, mais encore des pensées de tous ceux qu'il fait agir.

Le genre d'utilité dont il vouloit être, l'a engagé au choix de ce genre de composition. On ne sauroit disputer à l'histoire, proprement dite, ses avantages. Elle est essentielle à la profession de quelques-uns; et elle est un délassement d'un goût presque universel. C'est une des plus grandes sources de la vraie philosophie, par la connoissance qu'elle donne des passions et des préventions humaines. Elle passe pour le guide le plus sûr de la politique, par l'expérience de tous les siècles, qu'elle peut mettre dans un seul homme. Plusieurs enfin la regardent comme un grand fond d'instructions morales, par les exemples continuels qu'elle fournit du bien et du mal.

Mais par rapport à cette dernière propriété, je crois qu'en examinant la chose de près, on trouvera l'histoire bien inférieure à la fiction; lorsque celle-ci est employée de la seule manière qui convienne à un

sage écrivain, c'est-à-dire, dans l'intention de former les mœurs. L'histoire n'est par elle-même qu'un amas de faits, et la suite des actions des hommes n'est assez souvent à l'extérieur, qu'une suite de projets manqués et de crimes impunis. Le spectacle de ce qui s'est passé dans le monde, n'est pas autre à la rigueur, que le spectacle de ce qui se passe dans une place publique : l'un et l'autre de ces deux spectacles, n'est moral que par les réflexions du spectateur ou du relateur. En un mot, l'histoire prise en elle-même, est plutôt un objet, qu'une doctrine.

Il n'en est pas ainsi d'un ouvrage de fiction. L'Auteur moral, s'il prend la forme de narration, se propose ordinairement d'indiquer et de représenter toutes les vertus propres à l'état ou à la condition de son héros. Il le place dans toutes les conjonctures qui peuvent donner lieu à l'exercice de ses vertus. Il l'oppose non-seulement à de méchants hommes, mais à des hommes d'une vertu foible et chancelante ; afin que

leur comparaison avec lui, donne un plus grand lustre au caractère du personnage principal. Il accompagne ses peintures de jugemens portés, et d'avis formels. En un mot, il rend l'instruction complète, et par les leçons et par les exemples. On réuniroit ou l'on fondroit ensemble plusieurs grands hommes de l'histoire, et l'on rassembleroit les événemens de bien des siècles, avant que d'y rencontrer les sujets d'admiration, et d'imitation, qu'un bon Auteur de fiction fait trouver dans une partie souvent assez petite de la vie d'un seul héros.

Les deux ouvrages qui ont paru jusqu'ici parmi nous dans ce genre, *Télémaque* et *les voyages de Cyrus*, ont parfaitement rempli cette idée. Ce n'est pas la comparaison de l'histoire qui est d'un ordre tout différent, c'est la comparaison des bons ouvrages de fiction, qui contribuera de plus en plus à faire sentir la futilité pernicieuse des romans; lorsqu'on entend par ce terme, une peinture avantageuse, ou seulement favo-

table des foiblesses ou des désordres de l'amour. Mais un fruit plus important encore des bons ouvrages de fiction, sera de désabuser les hommes du faux héroïsme. L'ambition sanguinaire, ou la vengeance implacable, célébrées par tant d'Orateurs et par tant de Poètes, sous le nom de valeur, seront dépouillées de l'éclat dont on a voulu les revêtir : et l'on regardera bientôt comme de fausses beautés d'éloquence ou de poésie, tout ce qui aura servi à relever de fausses vertus.

Cet heureux effet semble déjà s'être répandu dans tous les esprits. La désolation des peuples ne paroît plus être, du moins chez les nations policées, un objet d'émulation. Les éloges des conquêtes et des ravages, n'entrent plus dans l'éducation de la jeunesse ; et les bons Poètes ne la vantent plus de ne jouer qu'avec des armes. Je n'ai pas lieu de me repentir d'avoir dit autrefois, en parlant de *Télémaque* : que si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poème, il naîtroit de celui-là : quoi-

que ceux qui gouvernent le monde s'appliquent rarement à la lecture.

Outre la réformation des jugemens et l'adoucissement des mœurs, une suite naturelle du succès de *Télémaque* devoit être l'établissement d'un nouveau genre d'ouvrage. Mais au lieu que les premiers poèmes de l'antiquité ont produit des imitations de même forme et de même nom, comme des épopées, des tragédies, des idylles, &c., on n'a imité l'Auteur de *Télémaque*, que par l'essentiel; c'est-à-dire, par la même intention, ou par le zèle de produire les mêmes fruits. Ainsi au lieu que *Télémaque* est un poème épique, *les voyages de Cyrus* ne sont, conformément à leur titre, qu'une course du héros, entreprise pour recueillir les instructions de tous les sages de son temps, et pour rapporter dans ses états ce qu'il y avoit de bon et d'avantageux dans les différentes loix des royaumes ou des républiques célèbres.

L'ouvrage dont il s'agit ici, est par rapport au dessein moral du même genre que

l'un et l'autre; mais il en diffère encore plus pour la forme, qu'ils ne sont différens entre eux. L'un et l'autre sont proprement une éducation : et quoique Cyrus en sorte moins jeune que Télémaque, les deux héros n'ont recueilli encore que les instructions qu'ils devoient mettre en usage, ou n'ont fait que les essais de ce qu'ils devoient pratiquer ; le premier dans la conduite d'un petit état , et le second dans le gouvernement d'un grand empire. Mon Auteur au contraire propose une vie complète , ou l'application actuelle des principes et des sentimens que son héros a puisés dans une éducation très-singulière. Ainsi dans une histoire distribuée en dix livres , le héros , dès le quatrième , est en état d'instruire les autres ; et dans toute la suite il n'agit plus que par lui-même. Animé du véritable héroïsme , il emploie le temps d'un long exil à chercher des peuples inconnus , qu'il délivre des superstitions les plus cruelles , et dont il devient le législateur. Dans son retour , il sauve par son courage , une puissante république , d'un ennemi qui étoit à ses portes ; et il n'exige

d'elle pour sa récompense que le salut du peuple vaincu ; dont le Roi ou plutôt le tyran l'avoit attaquée. Rentré enfin dans sa patrie, il se rend le bienfaiteur de ceux qu'il avoit sujet de regarder comme ses ennemis et ses rivaux ; et il se réjouit des conjonctures qui engagent son honneur à leur sacrifier ses intérêts , et qui lui font un devoir de la félicité qu'il leur procure.

Ce n'est pas seulement par disposition naturelle ou par habitude, que Séthos est vertueux. Les motifs de sa conduite sont tirés de principes constans et éclairés, qu'il expose en diverses rencontres : et il se fait à lui-même des décisions, qui allant toujours au plus parfait, et même à l'héroïque, sont néanmoins plus recommandables par la justesse que par la sévérité. Là-dessus, on doit juger que l'Auteur qui a vécu dans le second siècle, a eu quelque connoissance d'une morale très-supérieure à celle de son tems. Il est aisé de s'appercevoir que c'est de-là, qu'il a emprunté ces définitions et ces distinctions exactes des vertus et des vices,

qu'il met quelquefois dans la bouche de son héros, et de quelques autres de ses personnages. C'est aussi ce qui me donne la confiance d'avancer que cet ouvrage contient une morale plus recherchée et plus approfondie, qu'on ne l'a vue encore en aucun livre de pures belles-lettres.

Il ne s'agit absolument dans cette histoire ou dans cette vie, que des vertus morales. Il n'est point inutile de les recommander aux hommes. C'est par elles que l'on peut avoir un commerce de mœurs avec les peuples les plus différens d'opinion.

Une seconde vue de mon Auteur a été de jeter dans son ouvrage, à l'occasion d'un héros Egyptien, un grand nombre de curiosités littéraires, concernant cette fameuse nation. Mais de plus, comme il fait parcourir à son héros une grande partie de la terre, il a recueilli avec soin les premières notions de l'ancienne géographie. C'est une des raisons, sans doute, qui lui ont fait prendre le tour d'une histoire ou d'une vie,

plutôt que celui d'un poème ou d'un roman. En effet, l'exemple d'Hérodote, de Polybe, de Diodore, et sur-tout de Plutarque, l'autorisoient à insérer dans sa narration, non-seulement des antiquités politiques ou militaires; mais encore des traits historiques, sur l'origine et sur le progrès des connoissances humaines. Ces grands écrivains regardoient ces digressions comme très-curieuses pour le commun des lecteurs, qui n'ont pas le temps ou la patience de recourir à d'autres sources.

Je n'ai conservé de tout le détail de l'original en cette partie, que ce qui étoit nécessaire pour donner une idée suffisante de l'éducation d'un héros, qui a besoin de beaucoup de connoissances pour entreprendre le premier une très-longue navigation, et pour laisser des loix convenables aux différens peuples qu'il a policés. Les académies de Memphis, qu'il fréquente dans sa première jeunesse, et l'observatoire de Thèbes, qu'il visite avant son embarquement, étoient des préparations essentielles à ce dessein.

Ainsi on trouvera encore le plan des premières dans le second livre, et une légère description de l'autre, dans le cinquième. Mais dans ces endroits même épargnés, j'ai extrêmement abrégé la comparaison historique que l'Auteur faisoit des sciences des Egyptiens, avec celles des Grecs.

Cependant l'impression générale qui résultera du corps de l'ouvrage, est capable encore de donner une idée assez étendue des Egyptiens, des Phéniciens, et de quelques autres peuples, et la fiction même n'empêchera point qu'on ne reconnoisse le fond de leur esprit et de leurs mœurs. Il y a bien des gens qui n'ont point d'autre notion des Grecs et des Romains, que celle qu'ils en ont prise dans les tragédies : et un certain sentiment qu'on auroit peine à définir, leur fait très-bien démêler ce qui doit être vrai de ce qui peut n'être qu'inventé. On a ménagé cet avantage aux romans même : et le neuvième tome de la Cléopâtre présente un tableau aussi fidèle de l'intérieur de la cour d'Auguste, qu'on auroit pu le demander

à Saint-Réal. Mais on trouvera ici des indications plus sensibles, que ne les donnent, ni les tragédies, ni les romans.

On peut d'abord s'assurer des circonstances particulières, tant de l'Égypte que des autres nations, que l'Auteur appuie du nom de quelques écrivains connus. Il semble avoir fait lui-même la séparation du réel et du supposé, en alléguant ses Auteurs anecdotés, pour les faits qu'il invente dans leur entier, ou pour des coutumes, qui ayant leur fondement dans le vrai, sont rectifiées ou amplifiées dans le détail. Le privilège de la fiction est de sacrifier l'exactitude des faits, non-seulement aux vérités morales, mais encore à l'embellissement du discours; en supposant de plus, que cet embellissement a pour but de faire mieux recevoir l'instruction. Un exemple de cette conduite de mon Auteur, est l'important article de l'initiation, qui remplit seul deux livres entiers. Mais cet article même, est très-conforme à l'essentiel de cette institution célèbre, autant qu'elle a pu transpirer, malgré

le silence rigide qui la couvroit, et telle qu'on en voit des traces dans les Auteurs qui en ont parlé. A l'égard de plusieurs traits moins considérables, et pour lesquels j'ai évité de charger de citations, un livre tel que celui-ci; je ne crains pas de dire que plus on aura de lecture, plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages, ou rassemblés ou dispersés dans les différens Auteurs qui nous restent de l'antiquité. Car quoique j'aie voulu débarrasser cet ouvrage de toute érudition importune, je n'ai pas prétendu lui ôter l'avantage et le soutien des recherches curieuses : et j'ai eu dessein de conserver l'esprit de mon Auteur, qui joignant l'amour des lettres à l'amour de la vertu, regarde même les lettres, dans une nation prise en général, comme la source et l'appui des vertus humaines et civiles.

Il semble, au reste, que cet Auteur tire du lieu où il a vécu, toute la vraisemblance qu'on peut exiger d'un auteur de fiction, par rapport aux connoissances qu'il peut

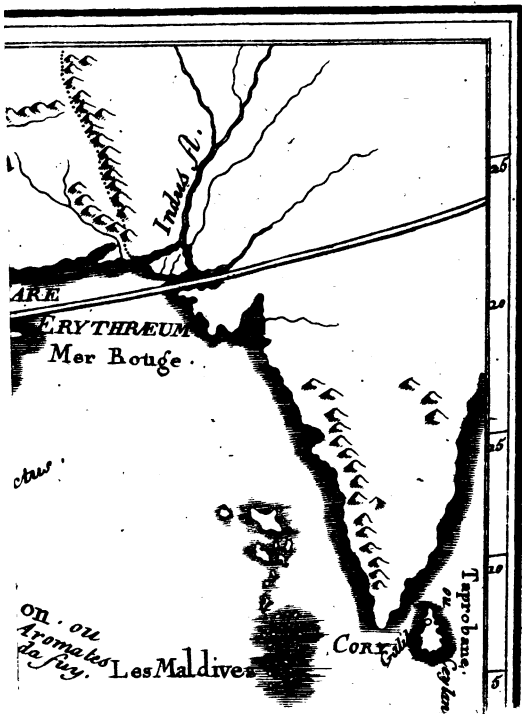
avoir des actions et des sentimens de son héros. Il s'agit d'un prince Egyptien, né dans le siècle qui a précédé la guerre de Troye ; temps auquel l'ancienne Egypte se trouvoit dans sa plus grande splendeur. Or, ce temps est trop reculé, pour avoir fourni des mémoires publics à quelque autre écrivain, de l'Italie ou de la Grèce. Mais il est très-naturel, qu'un citoyen d'Alexandrie ait eu en sa disposition des mémoires tirés, par le désordre des guerres, des archives sacrées de l'Egypte, et inconnus même aux prêtres Egyptiens de son temps : et de plus, les auteurs de ces mémoires peuvent avoir été les Prêtres même qui ont accompagné Séthos dans ses voyages. C'est pour donner une autorité semblable à son récit, que l'auteur, dans la préface de son Cyrus, héros postérieur à celui-ci de sept ou huit cent ans, souhaite pourtant qu'on se représente son ouvrage comme la traduction d'un ancien manuscrit, trouvé dans la bibliothèque du Vatican.

En second lieu, comme mon Auteur ne parle des sciences des Egyptiens, qu'en les

comparant à celles des Grecs, par lesquels seuls, les Romains connoissoient l'ancienne Egypte ; le second siècle, ou le passage du premier au second, où cet Auteur a vécu, étoit le temps le plus favorable pour cette comparaison. En effet, ce passage a formé le plus beau siècle des sciences, pour les Romains et pour les Grecs, confondus alors sous le même empire. Saint-Evremond a déjà remarqué, que celui d'Auguste n'a brillé que par la poésie, et qu'il faut chercher un peu auparavant le beau temps de l'éloquence. D'un autre côté, nos meilleurs écrivains, en matière de peinture et de sculpture, Féli-bien et Piles, paroissent avoir renvoyé le siècle des beaux arts, chez les Romains, à l'intervalle déterminé par les règnes de Vespasien et des Antonin. Les seuls noms de Pline, de Ptolémée, et de Galien, donnent lieu de placer vers le même temps, le plus haut point des sciences : et l'on trouvera dans cette histoire quelques indices, qu'Alexandrie en étoit alors le vrai séjour pour les Romains même. Ces considérations

justifioient mon Auteur sur ce que j'ai cru devoir retrancher en cette matière, et lui donneront peut-être plus de crédit à l'égard du peu que j'ai conservé.





SETHOS,

LIVRE PREMIER.

LES Egyptiens , qui font remonter l'ancienneté de leur origine jusqu'à des temps où notre histoire n'atteint pas , disent que les dieux ont été leurs premiers rois. Ils en comptent sept : Vulcain , le Soleil , Agathodémon , Saturne , Osiris , Isis , et Typhon. Par Vulcain , auquel ils n'assignent point de commencement , leurs philosophes entendoient le feu élémentaire répandu par-tout. Ce même feu , réuni en un globe , est le Soleil , fils de Vulcain. Agathodémon défini par son nom même , étoit le bon esprit ou le bon principe. Saturne , ou le temps , étoit père d'Osiris et d'Isis , frère et sœur , mari et femme , les deux sexes de la nature. Typhon , leur troisième frère , a toujours représenté chez eux le malin esprit ou le mauvais principe.

Osiris et Isis ont eu pour fils Horus , la raison ou la sagesse humaine , qui commence le règne des demi-dieux. Ceux-ci sont au nombre de neuf : Horus , Mars , Anubis , Hercule , Apollon , Ammon , Tithoës , Sosus , et Jupiter ou Menès. Je ne m'engage point à parler d'eux en particulier , d'autant plus que la plupart sont assez connus , et des Grecs et des Latins , dans leur signification même allégorique. Je remarquerai

Tome I.

A

seulement, pour arriver d'une manière plus claire au temps de mon Héros, que le dernier des demi-dieux commence le règne des hommes. Il ne fut même regardé de son vivant que comme un homme ; mais après avoir gouverné seul toute l'Egypte, sous le nom de Menès, le bonheur de son règne l'a fait mettre après sa mort au rang des dieux, sous le nom de Jupiter. Il eut quatre fils : Thot ou Mercure, Esculape, Athotès, et Curudès, dont les deux premiers ont été mis comme lui au nombre des dieux. Pour rendre sa succession égale entre eux, Menès partagea l'Egypte en quatre royaumes : Mercure régna à Thèbes ; Esculape à Memphis ; Athotès à This ; et Curudès à Tanis. Voilà l'origine des quatre grandes dynasties de l'Egypte, qui ont été collatérales ou contemporaines pendant seize cents ans, jusqu'au fameux Sésostris, roi de Thèbes, et conquérant de l'Asie. Les autres dynasties Egyptiennes, que quelques historiens font monter à une vingtaine, depuis Menès jusqu'à Sésostris, ne sont que des branches particulières de ces quatre souches principales : et les noms différens qu'on leur donne, comme d'Eracleopolites, de Xoïtes, d'Elephantins, et autres semblables, ne viennent que du séjour de quelques-uns d'entre les rois de chaque dynastie, en différentes capitales d'un même royaume.

A l'égard des rois pasteurs, qui étoient étrangers, et qui ayant subsisté en Egypte pendant trois ou quatre siècles, semblent avoir interrompu cette succession ; ils n'ont jamais eu de possession réglée en-deçà de Tanis , au bord du Delta , dont ils contraignirent les rois naturels de se retirer à Héliopolis. Mais comme ces étrangers, originaires d'Arabie, faisoient de fréquentes courses dans le reste de l'Egypte, tous les Egyptiens réunis les attaquèrent et les vainquirent : de sorte que les vaincus, par eux et par leurs descendants, fournirent toute l'Egypte d'esclaves. Cette victoire fut remportée près de deux cents ans avant la naissance de Sésostris, qui trouva l'Egypte tranquille, et qui la rendit très-florissante. Ce héros éleva son courage jusqu'à se proposer l'exemple du dieu Osiris : et comme celui-ci, selon les traditions Egyptiennes, avoit parcouru une grande partie de la terre, pour apprendre à ses habitans à la cultiver, et à former entre eux des sociétés douces et utiles ; ainsi Sésostris fut le premier roi du règne des hommes, qui porta ses armes dans l'Asie, pour y établir les loix, et y introduire les connoissances de l'Egypte. Il avoit même gouverné les quatre royaumes Egyptiens, non pas à la vérité par une domination forcée, mais par la supériorité de son génie, de ses refus, et de sa réputation.

Ses premiers successeurs soutinrent encore quelque temps , sur-tout à l'égard des provinces étrangères , l'éclat d'un si grand empire : et l'on trouve environ cent ans après Sésostris , Mendès ou Memnon , roi de Thèbes , maître de Suse et de la Phrygie , châtiant la Bactriane révoltée , et rétablissant l'ordre chez les peuples conquis par son ayeul. Mais Ramessès qui succéda à Memnon , n'ayant ni le courage ni la sagesse de ses ancêtres , perdit par sa foiblesse tous les pays de conquêtes , et par son orgueil un titre qui lui restoit encore au-dessus des autres rois de l'Egypte. Ses prédécesseurs immédiats , ayant besoin de toute leur attention et de toutes leurs forces pour maintenir dans l'obéissance les provinces éloignées , avoient extrêmement ménagé ces Rois , et n'avoient point abusé d'un droit qu'ils sentoient n'avoir été véritablement attaché qu'au mérite personnel de Sésostris. Mais le jeune Ramessès découvrit d'abord son caractère par deux obélisques , qu'il fit charger de titres si fastueux , et si faux par rapport à lui , qu'on a cru dans ces derniers temps qu'ils serapportoient à Sésostris. Ce jeune Prince , toujours prêt à se parer d'une gloire vaine et momentanée , dont il ne prévoyoit jamais les hon-teux retours , s'avisa de faire porter des ordres formels à ces Rois devenus ses égaux. Mais ils lui déclarèrent qu'ils prétendoient que l'Egypte

reprît l'ancienne forme de ses quatre dynasties, toujours collatérales et indépendantes depuis les quatre fils de Menès. Ils alléguèrent que Sésostris lui-même ne les avoit point interrompues : et que les rois leurs prédécesseurs ayant gardé de son vivant le titre et les honneurs de la royauté, ils n'avoient accepté divers réglemens que Sésostris avoit proposés, que parce qu'ils étoient avantageux à la nation entière. Telle étoit la distribution qu'il avoit faite de l'Égypte en trente-six (*Diodore, liv. 1.*) nomes ou provinces, dont les gouverneurs particuliers veilloient plus facilement aux productions de la nature et de l'art, qu'elles pouvoient fournir pour le commerce étranger, et aux impositions qu'elles étoient en état de porter dans les guerres générales. C'est à lui, disoient-ils, que l'on devoit ces temples élevés dans chaque ville en l'honneur de son Dieu tutélaire ; ce mur qui régnoit depuis Peluse jusqu'à Héliopolis, et qui arrêtoit les courses des Syriens et des Arabes voisins du grand désert, peuples indisciplinables ; ce large canal de communication, qui joignant la mer méditerranée à la mer rouge, faisoit passer par l'Égypte tout le commerce de l'Orient et de l'Occident ; enfin, ces digues et ces écluses, qui dans tout l'espace compris depuis les cataractes du Nil jusqu'à ses embouchures, entre les montagnes

de la Libye , et les côtes de la mer rouge ; ar-
rêtoient ou recevoient , selon le besoin , les
inondations du fleuve. Mais , ajoutoient - ils ,
toutes ces choses étant faites , ils sauroient
les entretenir , chacun dans son état , sans
attendre les avis de Ramessès , dont ils ne vou-
loient point sur-tout recevoir les ordres. Cette
résistance termina une difficulté , qu'un roi , plus
prudent que lui , auroit pu laisser encore in-
décise : et il fut réduit à se contenter du titre
de Roi de la grande Thèbes , que Sésostris
avoit reçu de ses pères.

Deux cents ans ou environ , après la mort de
Ramessès , et cinquante ou soixante ans avant la
guerre de Troye , Osoroth , déjà avancé en âge ;
succéda à la couronne de Memphis , dynastie ,
qui n'étant guère moins puissante que celle de
Thèbes , avoit d'ailleurs de très-grands avantages
sur celle-ci , par la douceur du climat et par
la beauté de sa situation. La ville de Memphis ,
capitale de la dynastie , étoit bâtie à l'occident
du Nil , vers l'endroit où ce fleuve unique de
l'Egypte se partage en sept bras , dont les deux
qui sont les plus éloignés l'un de l'autre , en-
ferment le Delta , et qui vont former tous en-
semble sept embouchures à l'entrée de la grande
mer. (*la Méditerranée.*) On a appelé de
tout temps l'Egypte entière un présent du Nil ,
parce qu'on prétend qu'elle n'est qu'un amas

des terres que les eaux de ce fleuve ont chariées successivement du Midi au Nord. Mais on parle de la formation de Delta comme d'une chose plus récente : puisque (*Plin, liv. 2. chap. 35.*) selon des monumens qui peuvent passer pour historiques, le Phare d'Alexandrie, qui tient aujourd'hui à la terre-ferme, en a été éloigné de vingt-quatre lieues de mer. Cette région est si délicieuse, que l'on feint que les dieux l'ont formée sous la constellation du triangle, qui passe tous les jours verticalement sur le Delta.

Osoroth, un peu avant que de monter sur le trône, avoit épousé Nephté, fille du roi de This, troisième dynastie placée entre Memphis et Thèbes, à l'occident du fleuve. Il eut bientôt de cette Princesse le Prince dont j'écris la vie. C'est l'aîné des trois fils d'Osoroth, indiqués seulement sous le titre des trois anonymes dans les annales de Manethon. Mais quoique ce fameux historien fût prêtre, et même garde des archives sacrées d'Héliopolis ; comme il n'a écrit que sous Ptolomée Philadelphie, deux cents ans après la dévastation de l'Égypte par Cambyse, il ne lui étoit resté que des mémoires très-imparfaits. J'en ai découvert, par des moyens que je ne puis pas dire, de plus amples et de mieux conservés, qui donnent au premier des trois anonymes de Manethon

le nom de *Sethos*, et le surnom de *Sosis*, ou conservateur, dont on verra la raison dans la suite de sa vie.

La naissance du nouveau Prince combla de joie tout le royaume, par l'amour que les peuples avoient pour le Roi, et sur-tout pour la Reine, qui, bien que dans une grande jeunesse, les gouvernoit avec une sagesse et une bonté admirable. Car Osoroth, dont il seroit difficile de représenter le caractère dans un seul portrait, et que l'on ne connoîtra bien qu'à la fin de cette histoire, remit d'abord tout le soin du gouvernement à la Reine. Ce Prince n'étoit parvenu à la couronne qu'à l'âge de cinquante ans; et le roi Sesonchis son père, plus jaloux de son autorité présente qu'attentif à l'avantage futur de son fils et de ses peuples, l'avoit éloigné des affaires jusqu'au moment où il le laissa son successeur. Ainsi Osoroth ayant fortifié l'indolence de son naturel par l'habitude d'une vie molle et paresseuse, n'accepta de la royauté que la douceur de l'indépendance, et chercha à se débarrasser du poids de la domination. Cette partie tomba pour ainsi dire d'elle-même entre les mains de la Reine, plus à portée qu'aucun autre de la recevoir; et ce qui pouvoit paroître aux yeux du public un choix éclairé, n'étoit réellement qu'un effet de l'indifférence d'Osoroth. Il étoit de ces rois qui, n'étant par

eux-mêmes ni bons ni mauvais, deviennent les meilleurs ou les plus mauvais de tous les princes, selon que le pur hasard leur fournit de bons ou de mauvais administrateurs de l'autorité royale : triste situation pour des peuples soumis à un maître, dont les foiblesses même sont despotiques !

Nephté dès les premiers jours de sa puissance avoit fait espérer à ses peuples un gouvernement très-doux. Ils y furent d'autant plus sensibles que celui du feu Roi, grand prince d'ailleurs, avoit eu quelque chose de dur et de triste. Les esprits s'étoient senti soulagés, avant même que la Reine eût adouci les charges publiques ; parce que sans diminuer les revenus du Roi, elle trouva moyen d'en rendre la perception plus aisée. Les richesses même des particuliers s'accrurent par la confiance qu'ils prirent en elle, et les uns à l'égard des autres. Elle élevoit en même temps son fils unique avec toute l'affection d'une mère, et toute la prévoyance d'une reine. Elle souhaitoit ardemment de le voir parvenu à un âge où elle pût lui remettre à son tour le gouvernement qu'elle ne regardoit que comme un dépôt. En attendant, elle se servoit pour la conduite des affaires, des lumières d'un excellent homme, nommé Amedès, qui avoit passé sous le feu Roi, non par toutes les dignités dont on peut

être revêtu, mais par toutes les commissions de confiance dont on peut être chargé, soit dans la guerre, soit dans les négociations, soit dans l'intérieur d'un royaume. Il conseilla lui-même à la Reine, comme il l'avoit demandé au feu Roi, de ne point manifester au public l'honneur qu'elle lui faisoit, de peur d'exciter la jalousie des grands, et le murmure inmanquable du peuple contre les ministres les plus zélés pour la félicité publique. Ainsi la Reine, gardant Amedès pour le conseil secret, et sous un titre peu éclatant, choisissoit d'ailleurs les meilleurs sujets parmi ceux que les différens degrés de leur naissance sembloient présenter pour chacune des places qu'il falloit remplir. Par-là, l'autorité souveraine s'employoit à distinguer le mérite, sans renverser l'ordre; et les mécontents ne faisoient qu'un petit nombre de gens, qui n'osoient même s'échapper à des plaintes que la voix publique n'auroit point soutenues.

Tandis que la Reine se donnoit toute entière aux affaires de l'état, le Roi se livroit à tous les amusemens d'une cour brillante. Mais comme ils ne succédoient jamais à des occupations sérieuses, ils ne le salvoient qu'à peine de l'ennui, et laissoient voir dans le Roi d'un grand peuple un homme à qui son loisir étoit à charge. Parmi les femmes qui l'environnoient,

il y en avoit une appelée Daluca , veuve d'un grand Seigneur de la cour , et sans enfans. Elle avoit passé l'âge où les femmes ne prennent soin de leur beauté que par rapport à la galanterie , et elle entroît dans celui où elles songent à en faire servir les restes à leur ambition. Celle-ci forma le projet de se rendre maîtresse de l'esprit du Roi. L'estime et les égards que l'on avoit pour la Reine avoient éloigné toutes les autres d'un pareil dessein. Daluca même qui connoissoit parfaitement le génie d'Osoroth , se gardoit bien de lui rien dire contre Nephté qui pût exciter dans son esprit une agitation désagréable. Elle se contentoit de l'obséder ; et elle se fit un art de plaire par les attentions et les complaisances , bien plus puissantes sur les rois un peu avancés en âge , que la jeunesse et la beauté dénuées de conduite et de vues. Ainsi il ne lui fut pas difficile de gagner les bonnes grâces d'un Prince qui ne se défendoit de rien. Elle avoit peut-être déjà conçu de plus hautes espérances sur ce qu'elle avoit pu s'apercevoir que la santé de la Reine n'étoit pas forte. Mais sans renoncer à une fortune plus éloignée , il suffisoit alors à sa vanité d'être un objet remarquable pour les courtisans , et de représenter en quelque sorte avec la Reine.

Nephté , par la dignité de sa personne , et par la situation même des choses , étoit fort

au-dessus des inquiétudes qui agitent ordinairement ceux qui ne se sentent revêtus que d'un pouvoir emprunté. Ainsi, quoiqu'elle eût bientôt apperçu les entreprises et les intrigues de sa rivale, elle n'en craignit pour elle-même aucun mauvais succès; mais sa prévoyance l'alarmoit pour son fils. Il n'avoit encore que huit ans, et elle voyoit avec douleur que si elle venoit à lui manquer, avant que son père l'eût affermi dans la succession de sa couronne, le sort de ce jeune Prince seroit livré à la téméraire Daluca. Les aînés étoient en Egypte les héritiers naturels du trône; mais le choix du père étoit d'un grand poids; et l'histoire fournissoit plus d'un exemple de la préférence d'un second ou d'un troisième fils au premier. Quelquefois même cette incertitude avoit fait naître entre les frères des querelles, dont le sort des armes avoit seul décidé. Ainsi, bien que la Reine n'eût alors aucun pressentiment de maladie, la pensée d'un avenir douteux la jeta dans l'inquiétude. C'est pourquoi recommandant son fils par les prêtres à toutes les Divinités de l'Egypte, elle s'appliqua plus fortement à remplir ses devoirs, pour engager le ciel à seconder des intentions aussi légitimes que les siennes. Mais la vraie récompense des bons n'est que dans le sein des Dieux, qui ne les favorisent pas toujours dans le cours de cette vie mortelle.

Les applications continuelles de la Reine , un travail qui passoit les forces de son tempérament , peut-être même la trop grande crainte de tomber malade , lui causèrent au bout de quelque temps une indisposition légère d'abord , et qu'elle dissimula pendant les premiers jours , dans l'espérance de la surmonter. Mais la fièvre se rendant plus forte , la maladie fut bientôt regardée comme sérieuse. L'image qu'elle se fit alors de l'état de son fils la jeta dans la dernière désolation. Ah ! malheureuse , disoit-elle , tout ce que j'appréhendois va m'arriver. Pourquoi faut-il que je sois nécessaire à mon fils ? quoiqu'à la fleur de mon âge , je connois assez les amertumes de la vie pour la quitter sans regret , s'il ne s'agissoit que de moi : mais , hélas ! c'est moi qui meurs , et c'est moi qui pleure mon fils. Ces paroles étoient suivis d'un torrent de larmes qui aigrissoient son mal , sans soulager son affliction. En vain ses femmes éplorées , qui avoient soin de soustraire le jeune Prince à sa vue , tâchoient de l'appaiser par leurs discours et par leurs prières. Ah ! je conçois , disoit-elle , par l'embarras de vos discours , et par la dureté avec laquelle vous me cachez mon fils , que je suis déjà condamnée , et qu'il n'y a point de guérison à espérer pour moi. Aussi - tôt son agitation devenant plus vive : mon fils ! mon cher

filz ! s'écrioit-elle , que tu me rends la mort terrible ! La mort qui met fin à toutes les peines , commence les miennes , et j'en ne jouirai pas même de la paix du tombeau. Eh ! Madame , lui dit alors la plus respectable de toutes les femmes , que la naissance , la vertu et le zèle attachoit à elle , à quoi pensez - vous ? ne voyez - vous pas que vous abandonnant , comme vous faites , à l'excès de vos regrets , vous rendez mortelle une maladie qui n'est que dangereuse ? Mais ce qui est encore plus condamnable , vous offensez la providence des Dieux , souverains arbitres de votre destinée et de celle de votre filz. La vertu , Madame , dont vous avez fait profession jusqu'à ce jour , n'est parfaitement reconnoissable , que lorsqu'elle s'exerce dans des occasions difficiles comme celle-ci. Hé bien , dit la Reine , j'accepte vos avis , et je me sou mets absolument à la volonté des Dieux. Avertissez-moi seulement quand j'approcherai de mon terme , afin que je prenne les dernières mesures à l'égard de mon filz , dont il me semble que la fortune réglera celle de l'état. Cette femme , dont l'amitié étoit solide et courageuse , ayant promis à la Reine ce qu'elle demandoit ; Nephté fit dès ce moment un puissant effort sur elle-même , pour mettre ses sens dans un calme dont il ne sortirent plus , mais qui accabloit le fond de son ame d'un nouveau poids.

Cependant les plus grands médecins du royaume, qui, en Egypte, étoient du collège des prêtres, s'étoient déjà rassemblés dans le palais par l'ordre même du Roi; quoique pour se dispenser de l'affliction, il supposât toujours que la maladie de la Reine étoit peu de chose. L'Egypte, mère des sciences et des arts, prétendoit sur-tout avoir donné naissance à la médecine. Esculape, un des fils de Menès, avoit régné à Memphis même, comme nous l'avons déjà dit, pendant que son frère Mercure régnoit à Thèbes; et les six volumes (*Clem. Alex. Strom.*) que le premier avoit composés sur la médecine, joints aux trente-six autres, où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoissances, formoient ce fameux trésor de doctrine, où les prêtres se vantoient d'être instruits par les dieux même. Quoiqu'il en soit, ces médecins, véritablement consommés dans leur art, employoient, à l'égard de la Reine, tout ce que pouvoient leur suggérer leurs lectures, leurs réflexions et leurs expériences. Ils la traitèrent d'abord suivant les anciennes règles, qui leur étoient prescrites sous peine de la vie; car tout médecin qui s'en écartoit, répondoit de son malade; et en cas de mauvais succès, la mort de l'un entraînoit sûrement celle de l'autre. C'étoit là, pour dire le vrai, un prétexte de traiter quelquefois

légèrement et à la seule lettre de la loi les malades qui leur étoient indifférens : mais l'intérêt vif dont ils étoient touchés pour la conservation d'une Reine, telle que Nephté, et les gémissemens de tout un peuple qui leur recommandoit leur souveraine , qu'ils appeloient leur mère , les engagèrent bientôt à chercher quelques nouveaux remèdes. Ils les déguisoient , à la vérité , sous d'anciens noms , ou ils trouvoient moyen de les autoriser par quelques-uns des exemples innombrables , dont leurs livres étoient remplis. Ils se tenoient même tour-à-tour à la porte du palais , pour écouter tous ceux qui auroient des avis à proposer pour la guérison de la Reine. Ils en jugeoient ensuite dans leurs consultations particulières. Mais il étoit important pour eux , dans une occasion si délicate , de suivre du moins en partie une ancienne coutume , selon laquelle plusieurs mettoient leurs malades devant la porte de leurs maisons , pour s'informer des passans s'ils avoient quelques remèdes contre la maladie dont il s'agissoit.

D'un autre côté , les temples des dieux étoient ouverts jour et nuit à l'affluence des peuples , qui alloient sans cesse de l'un à l'autre demander la santé de la Reine. (*Herod. liv. 2.*) On commençoit par le temple de Vulcain , bâti par Menès , l'aïeul commun des rois de toute l'Egypte , et qui étoit entretenu depuis seize cents

cents ans dans toute la splendeur où son fondateur l'avoit mis. On passoit de-là à ceux de Sérapis et de Vénus. Mais on s'arrêtoit plus long-temps dans le temple des trois divinités , Osiris , son épouse Isis , et leur fils Horus , à cause du rapport sensible de ces divinités avec les personnes dont la famille royale étoit alors composée. Les flots successifs du peuple innombrable de Memphis remplissoient continuellement le parvis du temple , le vestibule , la nef et les environs du sanctuaire , quelque grande que fût l'étendue de toutes ces parties.

Dans le milieu du sanctuaire , les trois divinités , sur un piédestal très-élevé , et le tout d'un seul jet de fonte , étoient posées de manière qu'Osiris , dont la figure étoit la plus haute , tenoit devant lui Isis (*Kirch. tom. 1.*) , qui tenoit de même le jeune Horus devant elle. Car ce que Strabon dit des temples de l'Egypte , vides de statues , et n'ayant au plus qu'une figure d'animal dans le milieu , ne doit pas s'entendre des temps antérieurs à l'invasion de Cambyse. Osiris avoit un soleil autour de sa tête. Isis , couronnée d'un boisseau , étoit couverte d'un voile jusques vers le bas du visage. Elle portoit sous le bras gauche une urne penchée , et avoit l'oiseau Ibis à ses pieds. Horus tenoit le doigt sur sa bouche. Là , de grands chœurs chantoient en musique lente ,

B

et dans le ton destiné à la tristesse, des hymnes
tirés des rites anciens, et accommodés à la
nécessité présente:

OSIRIS, fils du temps où commença le monde,
Conquérant bienfaiteur de la terre et de l'onde,
Rejetons de nos dieux et souche de nos rois,
Epoux d'ISIS, sauvez d'un arrêt trop sévère
L'épouse, le conseil d'un Roi qui vous révere;
L'appui du trône et de vos lois.

ISIS, ô vous! Déesse unique, universelle;
Que le mystère cache et le bienfait décèle,
Même divinité sous cent noms, en tous lieux,
Souveraine des bords où croît et se resserre
Cette eau, source de vie, et vrai sang de la terre;
Que votre urne verse des cieux.

ISIS, de notre Reine origine et modèle,
Si, comme à votre culte, à vos vertus fidèle;
Elle a su rappeler votre règne à Memphis;
Laissez à tant de pleurs remporter la victoire.
En défendant NÉPHTHÉ, défendez votre gloire,
Son époux, son peuple et son fils.

HORUS, Dieu du silence acquis par la sagesse,
Vous, qu'on dit protéger l'innocente foiblesse
De tout être qui tend à sa maturité;
Au Prince encore enfant, votre sang, votre image;
Conservez un secours qu'à vous-même à son âge
Votre mère Isis a prêté.

Cet hymne, et d'autres semblables, se répé-
toient pendant les sacrifices que les prêtres,

en robes de lin , avec des couronnes de lotos sur leur tête rasée , et une chaussure faite de la plante de papyrus , offroient continuellement sur trois autels triangulaires posés au-devant de la triple statue. Ces hommes exténués par un jeûne effroyable , qui avoit commencé avec la maladie de la Reine , et par des flagellations sanglantes dont ils accompagnoient leurs invocations , ne suffisoient qu'à peine , quelque nombreux qu'ils fussent , à toutes les prières que le peuple exigeoit d'eux , ou qu'ils faisoient de leur propre mouvement.

Mais que servent les temples , et tous les vœux que l'on y fait , contre les décrets portés par les dieux ? La Reine , en vain docile à toutes les ordonnances des médecins , baissoit de jour en jour. Les remèdes les plus puissans qu'on lui donnoit , avant même qu'elle fût à l'extrémité , pour profiter des forces qui lui restoient , sembloient n'être pour elle que des remèdes communs ; et les médecins , qui auroient moins appréhendé des accidens extraordinaires que le déclin insensible qu'ils appercevoient en elle , ne laissoient jamais échapper une parole d'espérance. La Reine donc , se condamnant elle-même , résolut enfin d'envoyer consulter pour son fils le plus ancien oracle du monde , qui se trouvoit dans le voisinage de Memphis. C'étoit celui de Latone ,

nourrice d'Horus , à Buto , ville située entre le golphe Sébennitique et de Bolbitinique , vis-à-vis de laquelle étoit l'isle de Chemmis , alors flottante (*Pomp. Mela*) ; c'est ce qui a donné aux Grecs l'idée de leur isle de Délos , flottante jusqu'à la naissance de son Apollon , fils de Latone. Les prêtres de l'oracle , instruits de la maladie de la Reine , avoient déjà prévenu sa députation , et fait de grands préparatifs pour obtenir la réponse de la Déesse. Ils l'invoquoient dans un temples très - vaste , creusé sous celui qui paroissoit au dehors.

Mais au lieu que dans les temples extérieurs les sacrifices et les cérémonies se faisoient à la vue de tout le peuple , les seuls initiés étoient admis aux mystères qu'on célébroit dans les souterrains. C'est là qu'on avoit égorgé tant de victimes humaines , sur-tout dans des occasions pareilles à celles-ci , et pour inviter les dieux à recevoir de jeunes personnes en échange d'un prince ou d'une princesse , qu'on vouloit sauver. Il y a peu de nations connues qui n'aient à se reprocher cette honteuse barbarie.

Mais les Egyptiens , plus superstitieux encore que tous les autres peuples , l'ont poussée autrefois jusqu'à sacrifier tous les étrangers sur le tombeau d'Osiris , dans la ville d'Héliopolis. Ce tombeau s'appeloit Busiris ; et la fable en a

fait un roi d'Egypte, violateur de l'hospitalité. Cependant Amosis, ancien aïeul de Sésostriis à Thèbes, avoit eu le courage et le crédit d'abolir dans toutes les villes cette sanglante coutume. On substitua pour lors aux victimes humaines des figures de cire, dont les superstitions magiques ont fait depuis un si grand usage.

Les prêtres, députés pour l'oracle, étant arrivés en un jour à Butos avec les offrandes magnifiques, dont la Reine les avoit chargés, entrèrent dès le soir même dans le temple. Tout le peuple les ayant conduits jusques là, on ferma les portes sur eux; et ils allèrent attendre l'oracle dans l'endroit qui répondoit à cette chapelle du temple supérieur, dont parle Hérodote, laquelle étoit faite d'une seule pierre carrée, et dont l'intérieur avoit soixante pieds en tout sens. Après avoir passé dans ce lieu une grande partie de la nuit, ils en sortirent secrètement par une autre porte, et se hâtèrent de retourner à Memphis.

La Reine, qui comptoit tous les momens de leur voyage et de sa vie, les attendoit avec une impatience qui augmentoit l'ardeur de sa fièvre. Le trouble qui l'avoit agitée dans les premiers jours de sa maladie, et qu'elle continuoit de surmonter, étoit passé dans les femmes qui l'environnoient. L'arrêt de sa mort,

qu'elles regardoient comme prononcé , et les suites qu'elles en prévoyoient pour leur situation et pour celle de l'état , leur causoient une douleur inexprimable. Ce n'étoit point cette affliction tendre qui naît de la séparation prochaine et éternelle d'une maîtresse et d'une amie à laquelle on s'est uniquement attaché : on croyoit voir en elles la désolation d'une famille que l'incendie de la maison qu'elle habite , et où toute sa fortune est renfermée , va faire passer d'un état paisible à l'indigence ; ou la consternation d'une ville pressée par un ennemi barbare , qui va détruire sa religion et ses loix. On remarquoit sur leur visage une douleur de désespoir , qui rendoit affreuses les plus belles , et une aliénation d'esprit , que les plus fermes portoient jusques dans les services qu'elles rendoient à la Reine , qui gardoit toujours un profond silence.

Enfin , les députés arrivèrent ; et ayant pris avec eux le jeune Prince et le fidèle Amedès , qu'ils trouvèrent auprès de lui , ils entrèrent dans la chambre de la Reine. Là , en présence de l'un et de l'autre , et de la principale de ses femmes , sans autres témoins , le chef de la députation lui rapporta ainsi l'oracle , que la suite de la vie de Sethos fera trouver si juste , qu'on soupçonnera peut-être les auteurs de mes mémoires de l'avoir fait après coup.

« Vertueuse épouse , généreuse mère , sage reine , les dieux contraires et favorables vous envoient cette réponse : Consolez - vous de la mort à laquelle vous êtes déjà préparée. Elle n'est malheureuse que lorsqu'elle termine une vie criminelle , et qu'elle laisse sur la mémoire de la personne morte la haine et les malédictions des survivans. Les dieux vous attendent pour vous donner la récompense due aux bonnes actions que vous avez faites , et à celles même que vous avez voulu faire. Vous vivrez dans le cœur des peuples , auxquels votre fils rendra un jour la félicité que votre perte va suspendre. Il ne sera pourtant pas heureux lui-même , selon l'idée que les ames communes se forment de la prospérité des princes. Mais les dieux lui promettent tout ce que la vertu héroïque a de plus satisfaisant par elle-même , et tout ce que la gloire qui la suit a de plus flatteur. Né pour l'avantage des autres hommes , il sera bienfaiteur des nations , conservateur de l'Egypte et vainqueur de lui-même. Mais que ceux qui m'écoutent gardent un secret inviolable sur ce qui concerne le Prince , et laissent passer le nuage qui couvrira sa première jeunesse ».

A peine le prêtre eut-il cessé de parler , que la Reine embrassant le jeune Sethos , lui dit : mon fils , je meurs trop contente , les

Dieux ne vous enlèvent mon secours , que pour donner plus de mérite et plus d'éclat aux grandes actions qu'ils vous feront faire. Soyez fidèle à la destinée qu'ils vous préparent , et remplissez tous leurs desseins. S'adressant ensuite aux prêtres : retournez dans vos temples , leur dit-elle , et continuez vos vœux pour mon fils , que je vous ai recommandé depuis longtemps. Je vais faire marcher sur vos pas les présens que je destine aux Dieux , s'ils daignent accepter ces foibles marques de ma reconnoissance. C'étoient tous les ornemens d'une chapelle domestique qu'elle s'étoit fait construire à côté de la chambre où elle couchoit. Elle les avoit apportés de This , lieu de sa naissance , où la nouvelle de sa mort prématurée alloit bientôt terminer les jours du Roi son père. Il y avoit parmi ces ornemens des statues d'or , quelques-unes d'une coudée de haut , qui représentoient les divinités communes de toute l'Egypte , et sur-tout Apollon qu'on adoroit particulièrement à This et à Abydus , qui en dépendoit. Ayant ainsi envoyé aux Dieux devant elle ce qu'elle avoit de plus cher , elle se tourna vers Amedès , et lui tint ce discours : sage et fidèle confident , le royaume ne sauroit se flatter de vous avoir pour soutien dans le ministère qui suivra ma mort ; donnez-vous à mon fils , et soyez son gouverneur et son conseil : les

dieux me font croire que les vertus qu'ils lui promettent sont attachées à vos leçons et à vos exemples. Aussi - tôt Amedès , embrassant respectueusement le jeune Sethos : mon Prince , lui dit - il , je vous consacre ce qui me reste de force et de vie ; tous les services que je pourrois rendre à ma patrie sont renfermés dans l'éducation que j'aurai l'honneur de donner à celui qui doit en être le maître.

Dans ce moment , on vit entrer le Roi , qui , pour ne point manquer à ses devoirs , s'étoit fait une règle de visiter la Reine deux fois par jour.. Seigneur , lui dit-elle en l'appercevant , l'oracle m'a condamnée : il n'est pas convenable de recommander un fils à son père ; mais enfin puisqu'il me perd , j'ose vous prier de lui tenir lieu de père et de mère. Madame , dit le Roi , mon fils m'est cher par rapport à moi , et me le sera encore davantage par rapport à vous ; mais je ne désespère pas encore de fléchir les Dieux sur votre propre conservation ; et il sortit , en mettant la main sur ses yeux.

La Reine distribua ensuite des pierreries à toutes ses femmes , à proportion de leur naissance et de leur rang. La sérénité qui régnoit sur son visage avoit changé leur désespoir en de douces larmes. Enfin , revenant au jeune Prince : pour vous , mon fils , lui dit-elle ,

voici ce que je vous ai réservé. Cette cassette renferme en pierreries des richesses inestimables, qui peuvent vous soutenir en quelque état que la fortune vous réduise. Amedès vous les gardera, ou s'en servira, comme votre tuteur. Mais ne vous défaites jamais de cette émeraude montée en cœur, que je vous ai fait porter au cou jusqu'à présent, et dont vous ferez une bague en quittant les habits de l'enfance. Il y a quatre ans que votre père nous fit représenter en relief tous trois sur la même pierre; lui en Osiris, moi en Isis, et vous en Horus, placé entre lui et moi. L'habile graveur coupa ensuite, par son ordre, cette pierre en trois fragmens, suivant la grandeur des figures. Vous portez l'un, voici l'autre qui est ma bague que j'ôte de mon doigt, et que je mets dans votre cassette. Ces deux fragmens, tirés de leur monture, se rapporteront à celui que votre père porte lui-même à son doigt. Allez, mon fils, que les dieux vous protègent et me reçoivent. Sethos, pénétré de tous les sentimens dont son âge étoit susceptible, lui dit : Madame, je reçois ce que vous me donnez; j'ai bien écouté ce que vous m'avez dit; et quand je serai plus avancé en âge, je tâcherai de faire comme vous avez fait. La Reine lui serra la main, et fit signe qu'on l'emmenât. Elle ne parla plus; et une heure après elle rendit l'esprit.

Je n'entreprends point de représenter la désolation de Memphis et de toutes les provinces du royaume, à mesure que cette nouvelle y parvenoit. On en peut prendre quelque idée sur les larmes qu'avoit déjà fait verser la seule crainte qu'on en avoit eue. (*Diodore, liv. 1.*) Les Egyptiens, dans les premiers temps, étoient fort attachés à leurs souverains, et le deuil de la maison royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domestique. Ils le témoignaient pendant quarante jours en public, par des habits déchirés, et dans leur particulier par des abstinences rigoureuses. Mais cette dernière perte, dont chacun craignoit pour soi les conséquences, répandoit par-tout une douleur immodérée, et un trouble qui alloit jusqu'à l'excès; de sorte que les prêtres, qui dans de semblables occasions autorisoient l'affliction publique, pour faire honneur à la mémoire des rois décédés, se croyoient obligés dans celle-ci de calmer les esprits et les cœurs, pour conserver la décence qui convenoit, disoient-ils, à une nation policée, et pour faire rendre aux mânes de la Reine un hommage plus convenable à ses vertus. Ils faisoient entendre qu'elle étoit morte en paix, et que les Oracles l'avoient rassurée sur la destinée de son fils, et sur celle de ses peuples. Ils alléguoient l'état de repos et de bonheur, où l'on pouvoit si lé-

gitimement espérer que les dieux l'admettroient à ses obsèques prochaines. Ils tâchoient enfin, par toutes sortes de consolations, d'adoucir une plaie que le temps seul pouvoit guérir, et qu'on craignoit que le temps ne rendît encore plus sensible.

On faisoit cependant les préparatifs de la pompe funèbre. Aucun peuple n'a approché des Egyptiens en cette partie. Leurs Auteurs, et même les nôtres, (*Hérodote, liv. 2.*) disent, qu'ils ont connu les premiers l'immortalité de l'ame : et à vrai dire, il paroît par la simplicité de leurs palais, comparée à la magnificence de leurs tombeaux, qu'ils s'occupoient plus du séjour éternel de l'autre vie que des maisons de passage qu'on habite dans celle-ci. Il faut pourtant avouer que leur doctrine n'étoit pas bien démêlée sur ce point. Car, sans parler de la métempsycose, que Pythagore est allé prendre chez eux, et qui faisoit passer une ame d'animaux en animaux, jusqu'à ce qu'elle rentrât dans un corps humain, au bout de trois mille ans; les plus sensés admettoient dans les enfers un lieu de peines pour les ames des méchans, et des prairies délicieuses pour celles des gens de bien. Ainsi l'une et l'autre opinion, ou le mélange, quel qu'il fût, de l'une et de l'autre, ne laissoit dans ces tombeaux si magnifiques que le cadavre qui n'est rien

moins qu'éternel ; mais qui pourtant , par l'art qu'ils avoient de l'embaumer , duroit encore plus long-temps que le tombeau même.

Tous ceux qui étoient destinés à cette dernière fonction , s'étoient déjà chargés du corps de la Reine. (*Diodore, liv. 1.*) C'étoient des officiers du second ordre , très-respectés dans l'Egypte , par la communication qu'ils avoient des secrets du sacerdoce , quoiqu'ils ne fussent que domestiques des prêtres. L'opération duroit trente jours. Ayant tiré du corps par une ouverture latérale qu'ils y avoient faite , tous les viscères , excepté le cœur et les reins ; ils l'oignoient en dehors et en dedans avec de la gomme de cèdre , de la myrrhe , du cinname , et d'autres parfums , qui non seulement le conservoient pendant plusieurs siècles , mais encore lui faisoient répandre une odeur très-suave. Ils avoient enfin le secret de lui rendre sa première forme , de manière que le mort sembloit avoir gardé l'air de son visage , et le port de sa personne. Ses cheveux et les poils même de ses sourcils et de ses paupières étoient démêlés ; et ce qu'il y a de plus surprenant , ils lui redonnoient une apparence d'embonpoint , et les couleurs les plus fraîches et les plus naturelles qu'il eût eues en toute sa vie. Quelques particuliers aimoient mieux conserver dans des cabinets faits exprès , leurs parens

ainsi embaumés , que de les déposer dans des sépulcres déjà faits , ou de leur en faire construire de nouveaux ; et ils trouvoient une satisfaction singulière à voir leurs ancêtres , avec la même physionomie et la même attitude que s'ils étoient encore vivans.

Mais on n'étoit pas dans cet usage à l'égard des rois ; et lorsqu'ils n'avoient pas désigné eux-mêmes leurs tombeaux , on les portoit tous , de quelque dynastie qu'ils fussent , au labyrinthe situé au midi du lac Mœris , du côté de la Libye. Cet édifice qui passoit en magnificence tous les ouvrages de la Grèce mis ensemble , selon le témoignage des Grecs même , n'avoit pas été construit , comme l'a cru Héródote , par les douze rois qui régnèrent en même-temps , après la retraite de Sabacon l'Ethiopien. Car celui-ci ne se rendit maître de l'Egypte que deux ou trois cents ans avant l'invasion de Cambyse ; au lieu que le labyrinthe étoit beaucoup plus ancien que Sésostri même , et avoit été élevé lorsque l'Egypte n'étoit encore divisée qu'en douze nomes. Les rois des quatre dynasties , étant tous en paix , avoient tous contribué à cet ouvrage mémorable , dont ils avoient dédié la partie supérieure au Soleil , et la souterraine aux dieux infernaux. C'est ce qui a donné lieu à Homère (*Odys.* 24.) d'appeler l'entrée des enfers les portes du Soleil. Les

douze palais immenses qu'il renfermoit, représentoient, suivant leur intention, toute l'Egypte. C'est pour cela qu'ils y avoient tous marqué leur sépulture, et celle de leurs successeurs dans les souterrains. Mais l'imagination des peuples, soutenue par les cérémonies que faisoient les prêtres, avant que d'introduire le corps dans ces sombres demeures, où peu de vivans étoient entrés, avoit beaucoup ajouté à ce qu'il y avoit de réel. C'étoit un point de religion de croire que les détours innombrables dont on leur disoit, comme il étoit vrai, que ces souterrains étoient remplis, conduisoient les bons rois dans un séjour délicieux, au lieu que l'entrée même du labyrinthe étoit interdite aux tyrans. En effet, dès que le corps étoit arrivé aux bords d'un lac, nommé *Caron*, qu'il falloit traverser pour parvenir à la porte des dieux infernaux, un sénat incorruptible composé de seize prêtres du labyrinthe, sans compter leur chef, et de deux juges, choisis dans chacun des douze nomes anciens, arrêtoit le mort. Là, après avoir écouté le discours du chef des prêtres qui conduisoit le roi défunt, le chef du sénat permettoit à tous les assistans de faire contre le mort des accusations prouvées. La sentence le faisoit admettre dans la barque par le nautonier, qu'ils appeloient

Caron en leur langue , ou le privoit de la sépulture. Ce jugement se faisoit par voie de scrutin, c'est-à-dire par des billets que les juges laissoient tomber dans cette urne terrible, dont la seule idée maintenoit les anciens rois dans l'observation de la justice.

Au reste, dansquelque tombeau queles rois et même les particuliers fussent portés, il falloit (*Diod. liv. 1.*) nécessairement subir un examen devant des juges qui étoient toujours des hommes de la plus grande réputation de probité. On ne pouvoit les prendre que parmi les initiés; et le choix s'en faisoit à chaque fois par des gens tirés de toutes les classes des citoyens d'une ville, s'il s'agissoit d'un particulier; ou des sujets d'un royaume, s'il s'agissoit d'un souverain; et les billets dans lesquels les noms des juges étoient écrits, s'ouvroient et se comptoient devant tout le monde. Mais à l'égard des rois que l'on portoit au labyrinthe, toute l'Egypte, suivant la distribution des douze anciens nomes, entroit dans le choix des juges, et de plus, ce n'étoit qu'au labyrinthe qu'on faisoit ce grand nombre d'autres cérémonies, d'où le poète Orphée, que nous verrons bientôt en Egypte, et qui en fut témoin, à l'occasion d'un autre roi, a tiré la plus grande partie de la description de l'enfer, telle qu'il l'a

l'a donné dans ses vers ; et qu'elle a été suivie par Homère chez les Grecs , et par Virgile chez les Latins.

Le quarantième jour depuis le décès de la Reine étant arrivé, tout le monde se trouva disposé pour le départ du convoi. Les quarante lieues de distance de Memphis au labyrinthe se devoient faire dans une marche de dix jours et de dix nuits , en comptant les pauses qui étoient toutes réglées. On avoit placé sous le vestibule du palais fermé au jour et éclairé de lampes , un grand char à quatre roues tout revêtu d'or. Sur le derrière du char étoit un trône à troismarches , surmonté d'une grande couronne d'or chargée de pierreries , et portée par un Sphinx de même métal , qui en posoit le bord sur sa tête , et qui avoit de grandes ailes éployées. Du haut de la couronne descendoit à grands plis entre les ailes du Sphinx une étoffe de pourpre en forme de pavillon , chargé d'hiéroglyphes relevés en or , qui représentoient toutes les vertus. Les deux bouts du pavillon venoient se croiser sur le devant du char. Il avoit deux timons , où étoient attelés quatre chevaux de front , précédés de trois autres rangs de volée , ce qui faisoit en tout seize chevaux. Ils étoient tous superbement enharnachés comme en un jour de triomphe. Mais rien n'égalait la richesse et l'élégance de

l'habillement de la Reine. On la posa sur son trône , assise et attachée par des cordons avec tant d'art qu'il n'étoit point de secousse qui pût lui donner aucun mouvement de corps inanimé. Outre cela toute la machine étoit suspendue entre ses brancards de manière qu'elle ne pouvoit jamais perdre le niveau ; et d'ailleurs les chemins, déjà très-beaux en Egypte, avoient été préparés exprès pour ce voyage. En un mot, ce char semble avoir servi de modèle à celui dans lequel on transporta depuis Alexandre mort, de Babylone à Alexandrie. (*Diodore , liv. 18.*) La Reine qui avoit le visage et le sein découvert, mais les yeux fermés, sembloit jouir d'un doux sommeil dans le bruit du convoi qui s'arrangeoit au son redoublé des trompettes et des tymbales. Quels sentimens se renouvellèrent alors dans le cœur de toutes les personnes qui l'avoient aimée, et qui l'avoient perdu de vue depuis sa mort, ou depuis sa maladie ! on la voyoit, on lui parloit même, et elle n'étoit plus. Ceux qui lui avoient été le plus attachés évitoient long-temps de rencontrer son visage, pour demeurer un peu plus maîtres de leur douleur ; et surmontés ensuite par leur curiosité et par leur tendresse, ils jetoient les yeux sur elle, et retrouvant tous ses traits et toutes ses graces, ils se détournoient aussi-tôt pour fondre en larmes.

Cependant la maison de la Reine , composée de six mille chevaux, avoit déjà pris les devans, comme laissant désormais aux prêtres la garde de sa personne. Ces officiers marchaient quatre à quatre, et leurs armes renversées. Tous les instrumens militaires, qui jouoient d'un son lugubre, mêlés d'intervalles de silence exactement mesurés, portoient le frémissement jusqu'au fond de l'ame. Les corps de la ville de Memphis, distingués par les habits qui leur étoient propres, mais ayant par-dessus une gaze noire, suivoient ces premiers à cheval comme eux ; et dans ce nombre de gens, qui faisoit déjà douze mille personnes, il ne se prononçoit pas durant toute la marche une seule parole. Les grands officiers de la cour, et les Princes après eux, excepté le Roi et l'Héritier présomptif de la couronne, qui n'alloient jamais, du moins publiquement, aux funérailles, marchaient ensuite quatre à quatre comme les précédens, enveloppés de robes violettes, assis dans des espèces de niches couvertes de noir posées sur des brancards, les marques de leurs dignités à leurs pieds, et portés chacun sur les épaules de huit esclaves. Ces trois nombreuses troupes s'étoient mises en marche pendant le jour ; et à l'entrée de la nuit on vit paroître les femmes qui faisoient la partie la plus lugubre du convoi. Elles montèrent quatre à

quatre dans soixante chars couverts par-dessus, et découverts par les côtés, attelés chacun de huit chevaux deux à deux. Les chevaux et les chars même étoient presque ensevelis sous des étoffes de soie noire semées de larmes d'argent. Ces femmes absolument voilées ne ressembloient qu'à des ombres; et la première dame de la Reine, dans le char qui marchoit le dernier, tenoit entre ses genoux un enfant qui, étant habillé et voilé comme elle, n'étoit connu de personne et étoit respecté de tout le monde. Cependant les plus intelligens pensoient bien qu'outre le spectacle du jugement des morts qu'Amedès vouloit faire voir de bonne heure au jeune Prince, il n'avoit pas voulu le laisser dans le palais en l'absence de tous les serviteurs de sa mère.

Mais par un contraste dont on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé, ces femmes dont on entendoit les sanglots, et qu'on voyoit sans cesse essuyer leurs larmes sous leurs voiles, étoient immédiatement suivies de tous les instrumens employés en Egypte dans les grandes réjouissances, comme les sistres, les chalumeaux et les hautbois, auxquels répondoient par intervalles marqués les trompettes et les tymbales qui annonçoient le char de la Reine. Tous ceux qui jouoient de ces instrumens, les conducteurs même du char, et les douze es-

claves de la personne qui marchaient à droite et à gauche , portoient des habits de fête , dont l'opposition avec leur tristesse et leur silence faisoient sentir vivement aux spectateurs la fausseté et la brièveté des joies humaines.

La Reine elle-même avoit comme une écharpe de fleurs qui passant sur son épaule gauche venoit se rendre sous le bras droit , et elle tenoit en ses mains des festons qui tomboient par-dessus ses genoux jusqu'à ses pieds. Les Egyptiens vouloient marquer par-là que si la mort des personnes vertueuses est triste pour ceux qui leur survivent , elle est pour elles le commencement de leur repos, de leur bonheur et de leur triomphe.

Le char de la Reine étoit suivi par les prêtres en cet ordre. Le Grand-Prêtre de Memphis qui devoit la présenter à ses juges , étoit porté immédiatement derrière elle , étendu dans un cercueil découvert, vêtu de blanc , avec un voile blanc sur la tête et sur le visage , et dans la posture d'un mort. Tous les autres prêtres, vêtus et voilés de même, s'appuyant d'une main sur un bâton augural qui étoit recourbé par le haut , et tenant de l'autre un anneau ou un cercle d'or, d'où pendoit une espèce de Tau , marchaient à pied sur deux files simples de cinq cent prêtres chacune , distantes l'une de l'autre de toute la largeur du chemin. Entre les deux files, on portoit d'espace en espace des

étendards où étoient représentés les différens Dieux ou les symboles des Dieux de l'Egypte, comme l'Apis de Memphis, le Colosse d'Abydus, l'Aigle de Thèbes, l'Epervier de Tanis, l'Anubis de Cynopolis, le Vase de Canope, le Bouc de Mendez, le Loup d'Hermontie, l'Agneau de Saïs, et ainsi des autres. Car il venoit des prêtres de toutes les villes d'Egypte aux funérailles des Rois, lors même qu'ils avoient guerre entre eux; et la classe des prêtres, non plus que celle des laboureurs et des commerçans, ne se sentoit jamais des divisions des états. D'un autre côté, la mort des Rois réunissoit les prêtres des différentes villes qui paroissoient avoir de grandes disputes sur les Divinités différentes et souvent contraires qu'ils adoroient. Nos historiens, en parlant de l'Egypte (Vid. *Clut. traité d'Isis et d'Osiris*,) ont dit que les Rois, qui avoient sous leur domination plusieurs villes de différent culte, étoient bien aises de laisser ces sortes de dissensions entre les prêtres, de peur que s'ils étoient tous d'accord, leur crédit, qui étoit très-grand sur le commun des hommes, ne les mît au-dessus des Rois même. Enfin, tout le convoi étoit fermé par un grand nombre de chariots de bagage, qui arrêtoient la foule qui suivoit les funérailles.

On traversoit fréquemment des villes, grandes ou petites, qu'on rencontroit sans cesse. Leur

nombre sur cette route comme sur toutes les autres étoit tel , que toute l'antiquité a dit qu'il y avoit plus de villes dans l'Egypte seule que dans tout le reste du monde. C'est dans ces villes que l'on avoit placé à distances à-peu-près égales les stations du convoi ; et chacun trouvoit presque à côté de lui la maison où il devoit se reposer , et d'où il sortoit pour reprendre son rang au moment qu'il falloit partir. Le char de la Reine entroit sous une tente qui l'attendoit sur le chemin même en chaque station , où il étoit veillé par d'autres prêtres que ceux de la marche. Ce char , auquel tout se rapportoit , ne marchoit jamais que la nuit , et trois heures de suite , pendant lesquelles il faisoit environ deux lieues ; après quoi , se reposant quatre heures , il se remettoit en marche jusqu'au jour , et attendoit ensuite le soir.

Tout le convoi étant arrivé , s'étoit répandu avec ordre dans la campagne pour laisser un libre accès au char de la Reine , et même au simple peuple qui avoit suivi le convoi par derrière les chariots. Ils s'avançoit alors jusque sur le bord du lac Caron , immédiatement à côté du char , dans un grand espace à droite et à gauche : et les prêtres demeuroient toujours rangés derrière le char en droite ligne. A l'approche de ce tribunal redoutable , composé de Juges , qu'on regardoit comme les Dieux même , le Grand-

Prêtre qui alloit parler pour la Reine , et les personnes qui s'intéressoient à sa mémoire , sentirent une frayeur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Car si les causes réellement bonnes deviennent quelquefois mauvaises par l'injustice des hommes , il est encore plus à craindre que les causes qui paroissent bonnes ne deviennent réellement mauvaises devant la justice des Dieux.

Les Juges étoient assis sur une estrade , large et profonde , élevée de douze marches , autour de laquelle leurs sièges au nombre de quarante-un , formoient un grand demi-cercle. Ils étoient vêtus par - dessous de tuniques ou de vestes blanches , comme prêtres ou initiés , et par-dessus des robes rouges comme juges. Ils avoient chacun à leur cou une chaîne d'or où pendoit un saphir sur lequel étoit gravée la figure de la vérité : (*Diodore, liv. 1.*) et ils étoient placés en cet ordre. Le Grand-Prêtre , chef du sénat , occupoit le fond sur un siège un peu plus élevé que celui des autres ; et il avoit à ses deux côtés les deux juges choisis dans le nome de Memphis , qui n'étoient qu'initiés : Amedès étoit le premier des deux. D'abord , après eux de part et d'autre étoient seize prêtres du labyrinthe , et ensuite les vingt-deux initiés , choisis par les autres nomes. L'urne étoit posée sur le devant du tribunal , au bord de la plus haute marche ; et les officiers du second ordre

étoient assis sur la seconde , avec des habits convenables aux fonctions qu'ils devoient remplir après le jugement. Tout étant ainsi disposé , les chevaux du char de la Reine étant dételés , les timons et le pavillon ôtés , le Grand-Prêtre de Memphis , conducteur du convoi , monta sur le pied du char ; et se tenant debout et la tête nue , il prononça ce discours :

« Inexorables Dieux des enfers , voilà notre Reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de son âge , et dans le plus grand besoin de ses peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidelle à tous ses devoirs envers les Dieux. Elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion sous le prétexte des occupations de la royauté , et les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On appercevoit au travers des soins qui l'occupoient dans ses conseils , ou de la gaîté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa cour , que la loi Divine étoit toujours présente à son esprit , et régnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la majesté de son rang , le succès de ses entreprises , ou l'amour de ses peuples l'ont engagée , il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables et les plus douces.

Elle ne s'est point laissé aller , comme bien des Rois , aux injustices , dans l'espoir de les racheter par ses offrandes ; et sa magnificence à l'égard des Dieux a été le fruit de sa piété , et non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité , la vexation , la persécution , par les conseils d'une piété mal-entendue , elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur ; et elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice générale , et par rapport au bien de l'état. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons Rois avec une défiance modeste qui la laissoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit à ses peuples. La défense glorieuse des frontières , la paix affermie au-dehors et au-dedans du royaume , les embellissemens et les établissemens de différente espèce , ne sont ordinairement de la part des autres princes que des effets d'une sagesse politique , que les Dieux , juges du fond des cœurs , ne récompensent pas toujours : mais de la part de notre Reine toutes ces choses ont été des actions de vertu , parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs , et la vue du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions , elle a conçu que la tranquillité du gouvernement dépendoit de la tranquillité de son ame ; et qu'il n'y a

que les esprits doux et patients qui sachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance ; et laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine , dès qu'ils le peuvent , elle a pardonné comme les Dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a réprimé les esprits rebelles , moins parce qu'ils résistoient à ses volontés , que parce qu'ils faisoient obstacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages , et tous les ordres du royaume à l'équité de ses loix. Elle a désarmé les ennemis étrangers par son courage et par la fidélité à sa parole , et elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté et par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge , et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devoit aller que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux ; et les assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les récompenses dues à ceux qui servoient leur patrie loin de sa cour. Le faveur n'a point été en usage sous son règne ; l'amitié même qu'elle a connue et cultivée , ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite , souvent moins affectueux et moins prévenant. Elle a fait des grâces à ses amis , et elle a donné les postes importants aux hommes capables.

Elle a répandu des honneurs sur les grands sans les dispenser de l'obéissance ; et elle a soulagé le peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le Prince , et inégalement pour lui, les revenus de son état ; et les deniers du peuple ont satisfait sans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux ; parce qu'elles n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riches , plus orgueilleux et plus méchans. Persuadée que la providence des Dieux n'exclut point la vigilance des hommes , qui est un de ses présens , elle a prévenu les misères publiques par des provisions régulières ; et rendant ainsi toutes les années égales , sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons et les élémens. Elle a facilité les négociations , entretenu la paix , et porté le royaume au plus haut point de la richesse et de la gloire , par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attiroit des pays les plus éloignés ; et elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité , qui n'étoit point encore assez établie chez les Egyptiens. Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement , et d'aller au bien général , malgré les inconvéniens particuliers , elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d'une populace aveugle ,

souvent animée par les calomnies secrètes de gens plus éclairés, qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnoissant, elle a attendu sa justification du temps; et quoique enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues, et la diligence de l'exécution lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers détails à des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes qui en choisissent encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi j'oserai le dire devant nos juges, et devant ses sujets qui m'entendent: si dans un peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis, et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé; non-seulement la Reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout; mais elle est digne de louange, en ce que connoissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écarté du centre des affaires publiques, et qu'elle a réservé toute son attention pour les premières causes et pour les premiers mouvemens. Malheur aux Princes

dont quelques particuliers se louent , quand le public a lieu de se plaindre ; mais les particuliers même qui souffrent n'ont pas droit de condamner le Prince , quand le corps de l'état est sain , et que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant quelque irréprochable que la Reine nous ait paru à l'égard des hommes , elle n'attend pas rapport à vous , ô justes Dieux ! son repos et son bonheur que de votre clémence ».

Dès que le Grand-Prêtre eut cessé de parler , il remit son voile sur sa tête et sur son visage , et il se prosterna sur le char où il étoit pour attendre son jugement. Tous les juges allèrent aux opinions dans le milieu du tribunal. Après avoir conféré entre eux l'espace de quelques minutes , ils se remirent à leurs places ; et le Chef du sénat demanda à haute voix à toute l'assistance , si personne n'avoit rien à reprocher à la mémoire de la Reine. Quelques-uns de ceux que les réglemens les plus favorables au public avoient blessés par la situation de leurs affaires particulières , s'étoient préparés à porter des plaintes plus excusables de leur part que légitimes contre la Reine. Mais ils s'étoient tous rendu justice sur les dernières paroles que le Grand-Prêtre de Memphis avoit dites pour sa défense ; et ils furent les plus zélés de cette nombreuse assemblée à demander pour elle

par leurs applaudissemens l'entrée au séjour des bienheureux. Quand la chose arrivoit ainsi, et qu'on ne formoit aucune accusation contre le Roi mort, l'urne demeuroit inutile, et on le recevoit comme par acclamation. Le Chef du sénat ayant donc regardé tous les juges, et reçu de chacun d'eux le signe de leur consentement, il dit : Sacré ministre de Memphis, levez-vous : les Dieux vous ont trouvé vrai dans le témoignage que vous avez rendu à votre Reine, et ils vont lui donner la récompense due aux bons Rois. Puissent ses successeurs profiter de son exemple, et rendre leurs peuples heureux pour se rendre encore plus heureux eux-mêmes. Il ordonna ensuite au premier des officiers du second ordre d'aller toucher la Reine de sa baguette, dont nos Poètes ont fait le caducée de Mercure ; et se tournant en même-temps à sa droite où étoit assis Amedès, choisi pour premier juge par le nome de Memphis, il lui dit : Sage ministre de votre Reine, vous dont les conseils ont eu tant de part aux actions qui la font couronner aujourd'hui, allez avec le saint prêtre qui l'a amenée, l'introduire dans la barque, et de-là dans le temple interdit aux impies vivans ou morts : Nous allons en ouvrir les portes à votre Reine, et l'y recevoir nous-mêmes. Aussitôt tous les juges se levèrent, et allèrent se

rendre par une route particulière au dedans du temple des Dieux infernaux. A l'égard des morts, qui devoient toujours entrer par la porte du souterrain, ils ne pouvoient y aborder qu'en traversant le lac, qui avoit en ce sens environ un quart de lieue, et sur lequel il n'étoit permis qu'au nautonier Caron d'avoir une barque. Il avoit déjà reçu la Reine que les officiers dont nous venons de parler avoient détachée de dessus son trône, et qu'ils avoient mise dans le cercueil qui avoit apporté le Grand-Prêtre. Celui-ci en entrant dans la barque avec Amedès, avoit aussi, selon la coutume, payé le tribut au nautonier. Quand ils furent à la porte du labyrinthe, le peuple innombrable qui les suivoit des yeux, entendit comme le bruit d'un tonnerre qu'il croyoit réel, et qu'ils regardoient comme un miracle, qui ne manquoit point d'arriver quand on ouvroit le temple des Dieux infernaux. Mais au fond, ce bruit n'étoit autre chose que le retentissement des portes d'airain qui en fermoient l'entrée, et qui étoit fortifié par la répercussion des voûtes et par les échos voisins.

Dès que le mort étoit entré dans le labyrinthe, le deuil général se dissipoit aussi subitement que celui d'un homme qui reverroit vivante une personne chérie qu'il auroit cru morte. L'intérêt du Roi ou de la Reine qu'on venoit

venoit d'admettre suivant leur pensée dans le séjour des bienheureux , étoit le principe de ce changement. Ceux même qui portoient encore le regret dans le cœur , étoient obligés de le cacher sous les plus grandes démonstrations de joie. Le peuple qui passe aisément d'une passion à une autre toute contraire , et qui d'ailleurs ne demande que des occasions de réjouissance, rassembloit dans ce retour ce que l'Egypte avoit de plus gai dans ses fêtes de pèlerinage. Les personnes de la plus haute distinction se faisoient un plaisir de se mêler avec le peuple dans la campagne et dans toutes les villes de la route ; mais on les reconnoissoit aisément à la magnificence de leurs habits qu'on avoit apportés dans les chariots de bagage, qui avoient suivi le convoi. On échangeoit ou dans les villes les plus voisines ou sous des tentes superbes, qui étoient dressées de toutes parts. Comme tous les Egyptiens se croyoient nobles , les hommes et les femmes de la campagne , tous d'une grande propreté , se joignoient aux Princes même et aux Princesses , non-seulement dans les mêmes danses et dans les mêmes jeux , mais aux mêmes tables sous des tentes dans les prairies , ou au milieu des places dans les villes. On ne sauroit exprimer la profusion des vins et des viandes qui se consumoient en cette occasion ; et rien ne

faisoit mieux sentir l'abondance de l'Egypte et la richesse des Egyptiens. On ne s'offensoit jamais de la familiarité des discours , et tout devenoit matière de joie. Il étoit hors d'exemple que dans cette agréable confusion il se fût jamais élevé une querelle , parce qu'on ne faisoit jamais rien dans le dessein de fâcher ou de nuire. Les grands même s'attiroient d'autant plus de ces égards obligeans que la politesse inspire , qu'ils se communiquoient plus aisément à toutes sortes de personnes. Tous ceux qui excelloient dans les exercices de force ou d'adresse , se rendoient là par bandes , et donnoient sur la terre ou sur les canaux des représentations amusantes. On voyoit sortir des bosquets , ou entrer dans les eaux , des troupes de satyres et de nymphes , dont le culte du dieu Pan avoit fait naître l'idée dans l'Egypte , long-temps avant qu'elle eût passé chez les Grecs.

Les nuits étoient encore plus brillantes que les jours , à cause des illuminations des villes qui paroissoient encore plus belles de loin et dans la campagne que dans les villes même. Il n'est point de discours ni de tableau qui pût représenter leur effet , sur-tout le long des bords du lac Mœris , cette mer d'eau douce , ouvrage de main humaine , qui , selon la plupart de nos auteurs , avoit alors cent cinquante

lieues de tour , où tous les feux étoient doublés par leur image dans les eaux. Une infinité de galères richement ornées et illuminées comme les maisons , prenoient le large dans le lac , ou alloient de ports en ports selon la volonté des voyageurs , qui étoient sûrs de rencontrer par-tout des surprises agréables. Le concours prodigieux des passans , le son perpétuel des instrumens de musique , et les fréquens éclats de joie , faisoient que dans cette affluence de toutes sortes de plaisirs , on ne se plaignoit que de la difficulté qu'on avoit de trouver un peu de silence et de sommeil. En un mot , les journées de la fête de Diane à Bubaste , ou les nuits de la fête de Minerve à Saïs , qui se célèbrent encore tous les ans , mais avec moins d'éclat que de licence , ne sont qu'une foible image de ce qui se passoit au retour du labyrinthe , dont la cérémonie attiroit , avec un peuple innombrable , ce qu'il y avoit de plus considérable dans l'Egypte.

La beauté du climat en cette contrée favorise extrêmement ces sortes de fêtes. Dans le printemps sur-tout où l'on se trouvoit alors , la sérénité des jours est aussi constante que la fraîcheur des nuits ; et pour dire encore plus , l'hiver y diffère très-peu de l'été. Il est vrai que les quatre mois de l'accroissement et du décroissement du Nil , comparés au reste de l'an-

née , fournissent deux spectacles très-différens. Car dans ces quatre mois , ou environ , toute la campagne inondée fait paroître les villes comme des isles de diverses grandeurs qui s'élèvent au milieu des eaux ; et dans le reste de l'année , au lieu de ces eaux , on voit ou des jardins couverts de toute espèce de fleurs au printemps , ou des champs remplis de tous les fruits de la terre en automne. Ces jardins ou ces champs sont entourés de petits canaux qui naissent d'autres plus grands , comme ceux-ci naissent de plus grands encore , jusqu'à ce qu'on arrive à ceux qui sortent immédiatement du Nil , et qui ressemblent à des rivières , parce qu'ils sont destinés à environner de grandes provinces , pour se distribuer successivement jusques autour des terres des moindres particuliers. Les funérailles ne se faisoient jamais dans le temps de l'inondation ; et on ne les différoit qu'en ce cas. La fête du retour étoit toujours plus longue du double que la marche du convoi : de sorte que le Roi de Memphis ne reçut en cérémonie la nouvelle de l'ensevelissement de la Reine , que le trente-unième jour après son départ.

Fin du premier Livre.

S E T H O S,

LIVRE DEUXIÈME.

SI Daluca avoit obsédé le Roi , lors même qu'elle ne pouvoit se flatter d'aucune espérance prochaine , on peut bien juger qu'elle avoit redoublé ses empressemens depuis la mort de Nephté , qui , par l'indolence de ce Prince , laissoit le gouvernement vacant. Comme Amedès ne tenoit pas immédiatement d'Oso-roth la part qu'il avoit eue au ministère , il en avoit abandonné toutes les fonctions , avant même que de partir pour le convoi de la Reine , auquel il devoit assister comme Juge. Le Roi que Daluca ne quittoit jamais , et qui dans les premiers temps du deuil avoit eu plus d'occasions de se trouver seul avec elle , s'étoit accoutumé à lui communiquer les affaires qui revenoient à lui malgré qu'il en eût , et à lui confier l'exécution de ce qu'ils avoient décidé ensemble. Ce foible Prince qui avoit joui du repos que la sagesse de Nephté lui avoit procuré , comme on jouit de la santé sans en con-noître le prix , regardoit un gouvernement tranquille comme une chose aisée par elle-même , et dont tout le monde étoit capable ; ou s'il supposoit qu'elle demandât quelque talent , il fut tenté de croire que la hardiesse

et la vivacité de Daluca remplaçoient avec avantage les vertus modestes et sérieuses de Nephthé. Ainsi , au lieu que le seul hasard de la convenance lui avoit présenté la feue Reine pour se décharger sur elle de la conduite de son royaume ; ce fut par une espèce de choix qu'il la remit solennellement à Daluca , qui n'avoit aucun titre pour y prétendre. Il lui conseilla néanmoins en particulier de consulter Amedès dans les doutes qu'elle pourroit avoir. Daluca lui répondit que la feue Reine ayant chargé Amedès de l'éducation du jeune Prince , cet emploi suffisoit pour l'occuper tout entier ; et elle ajouta malignement qu'elle se feroit aider par des Ministres , encore plus dévoués qu'Amedès aux volontés du Roi.

La nouvelle Régente , en prenant en main le timon de l'état , montra d'abord toute l'assurance avec laquelle on voit souvent les personnages les plus indignes se porter pour successeurs du mérite le plus éminent. Cependant l'aversion que le public témoignoit assez visiblement pour elle , et la mention honorable que l'on faisoit sans cesse de la feue Reine , la désoloient au fond de son ame ; et elle n'avoit jamais cru que l'entrée dans la souveraine puissance pût être si désagréable. Cela même jeta dans son esprit , dès le commencement de son administration , une aigreur qui devoit

devenir plus funeste avec le temps ; et cette femme qui , dans la plus foible espérance de sa grandeur future , distribuoit quelquefois des bienfaits chimériques à ses amis familiers , sans parler jamais de faire du bien au public , dès qu'elle fut en place , ne songea plus à en faire à personne. La haine qu'elle acheva d'établir par-là dans le cœur des courtisans et des peuples , la fit penser plus sérieusement au projet qu'elle avoit déjà conçu d'épouser le Roi , et d'acquérir le titre de Reine. C'étoit même le penchant secret du Prince ; mais il étoit inusité jusqu'alors chez les Rois d'Egypte de se mésallier ; et cette précaution les avoit engagés à épouser leurs propres sœurs , lorsqu'ils ne trouvoient pas des Princesses convenables dans les cours voisines. Cette coutume étoit demeurée parmi eux indépendamment de ce prétexte ; et les Ptolémées , quoique originaires de la Grèce , s'en sont prévalus.

Quelque soin que prît le Roi d'écarter tous les avis qui se présentoient à lui , et de n'être point instruit de ce qui se passoit dans l'intérieur de son royaume , il ne put jamais ignorer que le choix qu'il avoit fait de Daluca , pour lui confier son autorité , avoit alarmé tous ses sujets. Mais l'ambition de cette femme , qui sentoit l'empire déjà invincible qu'elle avoit pris sur lui , la porta à employer pour monter

au trône le motif même qui devoit lui faire ôter le ministère. Elle fit entendre à Osoroth, en versant à propos quelques larmes, que les bontés dont il l'avoit honorée, et l'attachement qu'elle marquoit pour lui seul, avoient excité l'envie contre elle. Elle lui faisoit observer que son zèle pour la personne du Roi avoit commencé dans un temps où l'on ne pouvoit la soupçonner d'aucune vue pour l'avenir. Aujourd'hui même, ajouta-t-elle, où mes ennemis craignent que le temps ne soit arrivé de recevoir quelque récompense de mon affection désintéressée, je les abandonne toutes ; et je consens que ma fidélité devienne inutile pour votre service. Je ne me suis chargée de la conduite de votre état que de peur de vous la voir remettre à quelques ennemis secrets du pouvoir absolu qui réside en vous ; mais vous êtes toujours le maître de vous abandonner à eux. J'avouerai même, continua-t-elle d'un ton plus ferme, que je mets à un prix trop haut la continuation de mon ministère. Les censeurs du gouvernement ayant osé faire parvenir leurs plaintes jusqu'à vous, il faut leur donner gain de cause en m'éloignant de la cour, ou les confondre en me comblant de nouveaux honneurs. Sans renoncer à l'amour que j'ai pris pour vous, ce qui me seroit impossible, je renonce dès à présent à toutes les fonctions que vous m'avez fait prendre,

si vous ne les accompagnez de la dignité suprême qui a fait toute la facilité et toute la gloire de l'administration de la feue Reine. La nouveauté de l'exemple fera connoître à tout le monde que vous êtes capable d'une résolution ferme et d'un coup d'autorité. Le Roi qui avoit été combattu jusques-là par la considération de son honneur propre et des intérêts de son fils, céda par un sentiment de courage à sa véritable foiblesse, et confirma par un mariage si peu convenable le pouvoir qu'il avoit donné mal à propos à une femme, qui alloit accabler sa vieillesse de soucis et de troubles. C'est ainsi que la plupart des princes ne connoissent point d'autre remède aux fautes qu'ils ont faites, que de les soutenir par de plus grandes.

Il est vrai qu'Osoroth ne laissant pas de sentir l'irrégularité de son choix, et Daluca l'infériorité de sa naissance, n'osèrent tourner en fête le sujet du mécontentement public. Les noces et le couronnement se firent sans beaucoup de cérémonies. La Reine même eut d'abord quelque peine à s'accoutumer à l'éclat d'un rang infiniment supérieur à elle. Mais son orgueil se releva bientôt par la naissance d'un fils, dont elle commença dès-lors à préparer l'élévation. Comme elle ne pouvoit la porter au point qu'elle désiroit, qu'au préjudice du jeune

Sethos, elle conçut qu'elle auroit de la peine à faire passer les injustices et peut-être les crimes dont elle prévoyoit avoir besoin, tant qu'il régneroit à la cour et parmi les principaux de l'état, un certain esprit d'équité, de raison et de règle, qui s'y étoit établi depuis plusieurs rois. Ainsi elle forma le projet de corrompre d'abord la cour; espérant avec raison qu'une cour corrompue lui fourniroit bientôt pour les grands postes, ou des hommes vils qui ne la contrediroient point, ou de méchans hommes qui la seconderoient. Mais, ce qui marquoit en elle une intelligence très-fine pour le mal, elle comprit qu'un moyen assez déguisé et en même-temps très-sûr de corrompre la cour en peu d'années, étoit d'y introduire autant qu'elle pourroit, la dissipation et la légèreté de l'esprit. Elle savoit déjà par quelques expériences particulières, que des hommes ennemis de toute attention et de toute occupation, et livrés uniquement à leurs fantaisies et à leurs plaisirs, quand même ils auroient eu d'abord cette probité commune qui ne coûte rien, n'ont aucune défense contre les vices qui leur présentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une ame frivole, et les occasions la trouvent ou la rendent capable de tous les crimes. Daluca jugea donc que pour commencer l'exécution de son dessein, il falloit bannir peu-à-peu des

assemblées et des conversations qui se formoient dans le palais sur la fin du jour, les propos des gens sensés, pour n'y laisser que des entretiens oiseux; et qu'il importoit sur-tout de changer en vains amusemens les exercices aussi nobles qu'utiles des jeunes seigneurs Egyptiens. Mais avant que de dire par quelle voie elle introduisit ce premier dérèglement qui devoit être la source de tous les autres, je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des mœurs de cette nation par rapport au commerce d'esprit et de science qui régnoit chez elle, et au soin qu'elle avoit d'entretenir tout ce qui peut ennoblir le cœur, enrichir l'esprit et fortifier le corps. Ce détail sera en même-temps un plan général de l'éducation du jeune Sethos, de laquelle nous parlerons ensuite plus particulièrement.

Les Grecs étoient encore barbares par la coutume qu'ils avoient d'enfermer leurs femmes; par l'éducation plutôt féroce que guerrière qu'ils donnoient à leurs enfans, et par la préférence qu'ils faisoient de la force corporelle aux vertus de l'ame; lorsque les Egyptiens, à la faveur d'un gouvernement uniforme et toujours sage, avoient déjà acquis une politesse qui tenoit beaucoup moins à des cérémonies fatigantes qu'à de grands principes de douceur et de discrétion. Les connoissances humaines étoient la

vraie source de cette politesse ; et comme elles étoient fort anciennes dans l'Egypte, elles avoient formé de bonne heure les mœurs de cette nation. En effet, on a remarqué que la politesse n'est jamais entrée chez aucun peuple que par les lettres. Les Romains ne sont devenus polis que depuis qu'ils ont participé aux sciences de la Grèce, comme les Grecs eux-mêmes ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient eue des sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui se livrent à l'étude ne soient pas toujours polis eux-mêmes, ce sont eux néanmoins qui par leurs ouvrages de philosophie, d'histoire, de morale, et même de poésie, ont toujours jeté les vrais fondemens de la politesse parmi leurs concitoyens.

Le palais du Roi, qui faisoit le fond d'une grande place vis-à-vis du temple des trois divinités, étoit à Memphis le théâtre de toutes les sciences et de tous les beaux arts. Nous avons déjà remarqué que les anciens rois d'Egypte employoient plus volontiers leur magnificence aux édifices qu'ils devoient habiter après leur mort, qu'à ceux qu'ils habitoient pendant leur vie. Suivant ce principe, leurs palais n'offroient rien ni en eux-mêmes, ni dans leurs ornemens, de ce qui ne va qu'au faste et au luxe. Mais en récompense on n'y avoit rien négligé de tout ce qui dépend de l'intelligence des arts ;

et ils ne sembloient avoir été construits et décorés que pour exercer tous les talens , et pour conserver toutes les connoissances des hommes. Les jardins du Roi de Memphis , par exemple , enfermoient tout ce que l'Egypte avoit jamais produit de genres et d'espèces de plantes connues , et même les plantes singulières que leurs voyageurs avoient apportées des climats les plus reculés , sur-tout depuis les conquêtes de Sésostris. Mais outre cela on avoit ménagé pour le plaisir de la vue tout l'avantage que l'ordre et l'arrangement pouvoient prêter à cette immense variété de plantes. Le choix des plus belles fleurs qu'on admet seules aujourd'hui dans nos parterres , n'offre point un spectacle égal à celui de plusieurs grands compartimens , où l'on voyoit en plates-bandes séparées toutes les fleurs simples ou composées qui s'épanouissent en forme de roses , d'œillets ou de lis ; ou dont les feuilles prennent la figure de vase , de parasol ou de campanes ; ou enfin dont les couleurs sont uniques ou mêlées.

On avoit planté sur les ailes du parterre les vingt espèces de palmiers dans un seul rang de part et d'autre ; l'un de palmiers à fleurs ou de palmiers mâles , et l'autre de palmiers à fruits ou de palmiers femelles. On croyoit cette correspondance nécessaire pour féconder les femelles par la poussière des fleurs des mâles

que le vent leur apportoit ; distinction de sexe qui, plus sensible dans les palmiers, convient peut-être à bien d'autres plantes. Il n'y avoit point dans le parterre d'autre couvert que les deux rangs de palmiers ; parce qu'on pouvoit aller à l'ombre sous deux terrasses suspendues en arcade , jusqu'au fond des jardins. Le parterre étoit terminé par deux grands bois que la continuation de la grande allée tenoit séparés, et qui étoient traversés par une infinité d'autres allées que le soleil ne perçoit jamais. Ces deux bois étoient composés de tous les arbres qu'on appelle stériles , depuis l'humble bruyère jusqu'au superbe cèdre. Et comme les plus bas étoient les premiers à commencer du côté du parterre , leurs sommets assemblés , vus des fenêtres du palais , présentoient un talus ou glaciais , qui par la faveur du climat conservoit sa verdure toute l'année. Derrière ce bois on trouvoit toutes les plantes potagères ou légumineuses. A côté et au-delà on avoit dressé en espalier ou planté en plein - vent tous les arbres fruitiers. Mais comme ils n'étoient pas là pour fournir les tables , et qu'on n'avoit pensé qu'à l'étendue de la botanique , il n'y avoit de la plupart que ce qu'il en falloit pour qu'aucune espèce ne fût omise.

Les prêtres qui étoient les ordonnateurs et

les intendants de ce jardin, y venoient par-dessus une colonnade qui commençoit à leur maison derrière le temple; et qui, bordant la grande place le long du fleuve, suivoit encore en dehors toute l'aile septentrionale du palais, et descendoit de ce côté-là dans le parterre. Ils avoient fait dessiner et colorier tous ces arbres et toutes ces plantes; et on en trouvoit toutes les figures dans une de ces salles du palais qui étoient ouvertes à tous les curieux, et même aux étrangers. Ces figures alloient beaucoup au-delà des plantes du jardin; puisqu'elles en représentoient un grand nombre d'autres invinciblement attachées aux lieux où elles croissent. Mais on avoit en nature tout ce qu'on en pouvoit avoir; comme des coraux, des madrépores, des lithophytons, et autres plantes marines ou pierreuses. Tout étoit là enfin dans une distribution de genres et d'espèces, qui formoit une science. Les plantes encore inconnues avoient en quelque sorte leur place déjà marquée; et la botanique paroissoit être complète, indépendamment de son détail, qui selon les apparences ne le sera jamais.

Mais comme les recherches des Egyptiens ne se bornoient pas à cette partie, on voyoit en des armoires grillées de ce métal or et argent qu'on appelle *electrum*, des essais de toutes les productions naturelles. Les plus simples de-

venoient curieuses par les classes sous lesquelles on les avoit arrangées. Cette réunion faisoit honneur pour ainsi dire à la nature , de la multitude et de la variété de ses présens ; et ses richesses ainsi rassemblées sous leurs noms propres et sous les inscriptions qui les distinguoient , paroisoient en quelque sorte plus nombreuses , que dans la nature même , où elles sont ordinairement éparses et ignorées. On comprenoit dans cet ordre toutes les substances recueillies sur la surface ou dans les entrailles de la terre , telles qu'elle les donne , ou qui n'avoient essuyé d'opérations que celles qui les nettoient et les purifient. Ainsi on avoit là , outre toutes les espèces de concrétions , de congélations et de cristallisations , toutes sortes de fossiles , de minéraux et de métaux , et les mêmes selon tous les progrès et tous les degrés où ils reçoivent différens noms. On prenoit là les notions de tous les sucs solides ou liquides qui sortent par exsudation des plantes ou d'autres corps. La plupart de ces sucs étoient des aromates précieux ou des contre-poisons souverains ; trésor immense de délices dans la santé , ou de remèdes dans la maladie. C'étoit enfin là cet antre de Mercure dont parle Orphée , où se trouvoit l'assemblage de tous les biens , et d'où l'on ne remportoit jamais l'infirmité qui y avoit conduit.

De

De cette salle destinée à l'histoire naturelle , on passoit à celle de la chymie. Quelques-uns croient que cette science a pris son nom de l'Egypte appelée autrefois *Chemitz* ; il est certain du moins qu'elle y a pris son origine. Le fameux Mercure de Thèbes , que les Egyptiens regardent comme l'Auteur de toutes leurs connoissances , a donné son nom à ce métal liquide , qu'il a su tirer du cinabre , et qui se trouve précisément le même que l'argent vif qui coule dans les mines ; objet de tant d'épreuves chimiques , merveille de la nature et de l'art par la différence des couleurs dont il se revêt dans ses précipités , et qui lui ont fait donner le nom de Prothée. C'est Mercure qui leur a appris à réduire les corps par la décomposition en leurs trois principes , le sel , le soufre et l'esprit , dont le dernier comme le plus sublime a retenu dans nos Auteurs le nom même de Mercure. Plusieurs Rois de l'Egypte avoient cultivé la chimie à son exemple ; et Théophraste nous avertit que c'est de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel. En imitant presque tous les mixtes , les Egyptiens avoient , pour ainsi dire , fait par l'art une seconde nature ; et la chimie leur fournissoit des nitres , des vitriols , des sels toujours plus beaux , et quelquefois plus efficaces que les naturels. Le philosophe Sénèque assure que Démocrite avoit appris d'eux l'art

d'amolir l'ivoire , et de donner au caillou la couleur et l'éclat de l'émeraude. On a du moins une preuve récente et indubitable de la force de leurs dissolvans dans cette perle , inestimable par sa grosseur , que Cléopâtre détacha de son oreille , et qu'elle fit dissoudre en un instant dans un vase de vinaigre préparé , pour la faire avaler à Marc-Antoine. Il est clair d'ailleurs que ce vinaigre n'avoit rien de pernicieux , ni même de désagréable , puisqu'on le pouvoit boire , non-seulement sans danger , mais encore avec plaisir.

Les témoignages de l'antiquité ont été plus loin au sujet des Egyptiens ; et on a dit nettement qu'ils tenoient du fameux Mercure , ou Hermès Trimégiste , le secret de la transformation de tous les métaux en or , appelé pour cette raison philosophie hermétique. On en apporte pour preuve la grandeur excessive de leurs richesses , qu'une seule mine d'or qu'on leur connoît n'auroit , dit-on , jamais pu fournir ; par exemple , ce navire de cèdre de quatre cent vingt pieds de long , que Sésostris fit doubler d'argent en dedans , et d'or en dehors ; le cercle astronomique d'or massif , dans le tombeau d'Ismandès , qui , au rapport de Diodore , avoit une coudée ou un pied et demi d'épaisseur , et trois cent soixante-cinq coudées de circonférence ; un grand nombre de temples d'or , dédiés ,

selon le même Auteur , par Osiris à Jupiter , à Junon , et aux autres Dieux , temples assez grands pour y avoir établi des Prêtres ; tant d'autres ouvrages enfin qui , quoique de marbre ou de pierre , avoient coûté encore plus que ces premiers. Nonobstant tout cela , l'opinion où je suis que les parties intégrantes de tous-les corps sont déterminées à leur nature depuis la formation de la terre , m'empêcheroit seule d'accorder à qui que ce soit le pouvoir de les en faire changer. Du moins ne doivent-elles pas changer par des opérations aussi imparfaites et aussi courtes que celles de l'homme , en comparaison de la finesse et de la longueur extrême de celles de la nature. Mais d'ailleurs les sages ne doutent pas que la vraie pierre philosophale , dont Mercure ou Hermès est auteur , ne soit le commerce que ce premier Roi de Thèbes avoit établi dans l'Egypte. En effet , ce n'est point la quantité des matières d'or ou d'argent , soit qu'on les tire des mines , soit qu'on les tire des laboratoires des chimistes , qui fait la richesse d'une nation. Les mines de la Norvège , de l'Allemagne , de l'Espagne et de l'Afrique ne rendent pas plus riches les habitans de ces contrées. C'est-la circulation continue d'une quantité assez médiocre de ces matières , et leur échange perpétuel avec les productions du terroir et les fruits de l'industrie , qui a procuré l'ex-

trême abondance à des peuples qui n'ont chez eux aucune mine d'or ni d'argent. Il faut pourtant convenir que les Egyptiens ont ardemment cherché le secret d'Hermès, pris à la lettre, et l'on peut même conjecturer qu'ils n'ont acquis le savoir réel qu'ils ont eu en chimie que par les travaux que leur a coûté la vaine recherche de l'or philosophique.

Au sortir de la salle de la chimie, on entroit dans celles de l'anatomie. Les dissections ne se faisoient que dans la maison des prêtres. Mais on apportoit dans le palais les démonstrations entières et naturelles, soit des os, soit des muscles, soit des artères et des veines de la plûpart des animaux de l'air, de la terre, et de la mer, et l'on voyoit séparément leurs parties intérieures rendues plus sensibles par les développemens ou par les injections. Plîne rapporte que les premiers Rois d'Egypte ne dédaignoient pas de disséquer eux-mêmes des corps. Il est vrai du moins qu'Esculape, roi de Memphis, étant le premier auteur de la médecine, l'est aussi de l'anatomie. Mais l'Egypte ayant pris depuis une forme de gouvernement plus régulière, les fonctions furent mieux partagées, et la profession particulière des sciences fut dévolue aux prêtres ou à leurs officiers. La pratique où ils étoient d'embaumer les corps humains et même ceux des animaux, presque tous

sacrés chez eux , ou dans une ville ou dans une autre , les avoit rendu extrêmement savans dans la construction extérieure et intérieure des corps animés. Les subversions de l'Egypte qui ont tiré des catacombes une infinité de momies et d'ossemens , sont favorables aujourd'hui même à l'étude de cette science : et le fameux Galien , médecin de nos augustes Empereurs Marc-Aurèle et Lucius-Vérus , exclut de la profonde connoissance de l'anatomie ceux qui ne sont pas venus s'instruire sur ces objets dans les académies d'Alexandrie , quoiqu'elles ne soient tenues aujourd'hui que par des Grecs.

L'intelligence des Egyptiens dans l'anatomie étoit une suite de leur curiosité à l'égard des animaux vivans. Je ne parle point de la pratique , commune encore dans toute l'Egypte , de hâter d'éclore dans des fourneaux faits exprès les œufs des oiseaux , qui servent à la nourriture des hommes ; ce qui en porte toutes les espèces à une abondance prodigieuse. Mais les Rois de Memphis avoient au-delà du jardin que nous avons décrit plus haut , une ménagerie distribuée en parc et en loges pour les quadrupèdes , en canaux et en bassins pour les poissons et les amphibies , et en volières pour les oiseaux. C'étoit là que l'on donnoit de temps en temps , en forme de spectacle , les jeux de ces

animaux apprivoisés , et dressés à des exercices étonnans. On voyoit dans les canaux et dans les bassins plusieurs crocodiles , nageant à fleur d'eau sous des hommes qui leur faisoient faire toutes sortes d'évolutions , ou marchant à terre conduits par une chaîne , et souvent par la voix seule de leurs maîtres. On faisoit faire les mêmes exercices à l'hippopotame ou cheval du fleuve. C'est un animal dont l'aspect seul est si effrayant qu'on a cru qu'il jetoit du feu par les naseaux ; et ce sont ses os que l'on montre en quelques villes de la Grèce comme des os de géans. On a vu enfin du temps même des Ptolémées , où les Egyptiens étoient fort déçus de leurs anciens arts , des cynocéphales , espèce de singe , dont ils ont fait les anubis hiéroglyphiques , auxquels on avoit appris à jouer régulièrement de la guittare et de la flûte.

Mais il faut avouer que la curiosité ou l'adresse des Egyptiens , en ce qu'elle a de plus louable , ne répare point la honte des abus superstitieux où ils sont tombés au sujet de leurs animaux. Plusieurs villes d'Egypte ont pris leur nom des monstres qu'on y adore. Il y a une Crocodilopolis ; l'hippopotame est adoré à Pampremis , quoique cette ville ne porte pas son nom. Les moins insensées semblent être celles qui adressent leur culte à des animaux utiles à l'homme. Les Héracléotes offrent de l'encens

à l'icneumon , espèce de rat , de la grosseur d'un petit chien , qui tue le crocodile en se jetant dans sa gueule , après s'être enduit d'une couche épaisse de limon qu'il laisse dessécher pour lui servir de cuirasse ; seul animal , ont dit les Anciens , qui se fasse des armes défensives. Toute l'Egypte révérait l'oiseau Ibis , espèce de cigogne qui délivre leurs villes de petits serpents ailés que le vent d'Afrique y apporte , mais qui est elle-même très-incommode par sa voracité et par ses immondices. On raconte que Cambyse , avant que de donner contre Psammenite , fils d'Amasis , la bataille de Péluse à l'entrée de l'Egypte , borda son avant-garde d'un rang de ces oiseaux , et que les Egyptiens aimèrent mieux se laisser vaincre sans défense que de tirer leurs flèches contre eux. Les Grecs ont reproché avec raison aux Egyptiens la bizarrerie de leur religion. Ceux-ci prétendent se justifier à l'égard des crocodiles et d'autres animaux aussi horribles en disant qu'ils défendent l'Egypte et en rendent l'abord dangereux pour les corsaires de l'Arabie , ou pour les coureurs de la Lybie. Ils retournent même le reproche , et disent aux Grecs que les Thessaliens ont adoré une cigogne , et les Bœotiens une belette. En effet , la plupart des hommes qui raillent avec tant de hauteur les superstitions étrangères ,

ne sentent point le ridicule des leurs propres , quoique souvent de la même espèce.

Après avoir parcouru ce qui appartient aux sciences expérimentales , on entroit dans la première des salles destinées aux sciences de calcul. Le besoin particulier aux habitans de cette contrée de retrouver la juste mesure de leurs terres après l'écoulement des eaux du Nil , avoit engagé ces peuples avant tous les autres à l'étude de la géométrie ; mais ils en avoient porté les spéculations bien au-delà de cet usage ; et ils avoient acquis des connoissances dont la simple mesure des terres , ou la géométrie proprement dite , n'étoit plus que la moindre partie. Les canaux ou les autres limites qui séparèrent dans la suite des temps les terres des particuliers , les faisoient suffisamment reconnoître ; et la géométrie étoit devenue la science des rapports de toute espèce représentés par des signes. Les premiers élémens des mathématiques sont extrêmement anciens. On raconte que Mercure , premier Roi de Thèbes , dont nous avons parlé tant de fois , étant frappé des changemens qu'un déluge universel , alors récent , avoit faits à la surface de la terre , et de l'oubli des connoissances humaines qu'un fléau si terrible avoit emportées , chercha un expédient pour prévenir une si grande perte , au

cas qu'un pareil désastre arrivât encore une fois. Il fit creuser aux environs de Thèbes des allées souterraines et tortueuses dont on voit encore les restes , et qu'on appelle les Syringes. Il les avoit rempli de colonnes carrées , ou pyramidales , dont toutes les faces étoient chargées des principes de toutes sortes de doctrines ; mais en symboles hiéroglyphiques , afin que l'art même de l'écriture étant perdu , on pût les expliquer par conjecture ; et que s'il échappoit quelques hommes , ils eussent du moins cette avance , et ne fussent pas réduits comme ils venoient de l'être , à la longueur des travaux que demande une nouvelle invention de toutes choses. On ajoute que Mercure lui-même avoit reçu un semblable secours de quelques colonnes antérieures au déluge , et dressées par les rois , héros ou demi-dieux , ses prédécesseurs.

On avoit rangé dans la salle des mathématiques à Memphis des colonnes d'une coudée de haut ; mais qui dans cette mesure avoient toutes les proportions des colonnes des Syringes qui contenoient les principes de cette science. Les propriétés des nombres étoient gravées sur les premières , d'autant que leurs rapports étant sensibles par l'opération seule , ils servent d'élémens et de modèle à tous les rapports mathématiques. Pythagore , dont les

Anciens ont dit qu'il s'étoit beaucoup instruit sur les colonnes de Mercure , avoit pris là l'idée de la science des nombres. Il la porta aussi loin qu'aucun des Grecs avant notre célèbre Diophante , et il est le premier d'entre eux qui s'en soit servi pour les divisions harmoniques du monochorde. Mais il en fit ensuite des applications allégoriques qui peuvent être de quelque utilité morale , mais qui n'enrichissent point l'arithmétique même. On voyoit sur d'autres colonnes les propositions élémentaires de la géométrie , accompagnées de leurs figures , au-dessous desquelles étoit le nom du premier qui les avoit démontrées , et la date de la démonstration , quoique la démonstration même n'y fût pas. Ce monument formoit une histoire très-curieuse des démarches et des progrès de l'esprit humain. La science étoit indiquée , et on savoit le degré où elle étoit parvenue en chaque siècle ; mais les spectateurs étoient obligés de se donner d'autres soins pour l'acquérir. Thalès y avoit vu que l'angle, pris dans la circonférence du cercle , et appuyé sur les deux extrémités du diamètre , est toujours droit ; et c'est de la démonstration qu'il en trouva après son retour dans la Grèce , qu'il déduisit toutes les autres propriétés du cercle , et toutes les résolutions trigonométriques , ou qui donnent les mesures des dis-

tances inaccessibles. C'étoit là que Pythagore avoit lu l'énoncé de la fameuse proposition sur l'hypothénuse du triangle - rectangle comparée aux deux autres côtés. Ce n'est pas sans raison qu'il immola une hécatombe , pour rendre graces aux Dieux de l'avoir enfin démontrée ; puisque cette proposition , et celle qui établit l'analogie des côtés des triangles semblables , sont les deux pivots sur lesquels roule toute la géométrie.

Après les propositions élémentaires , qui ne regardent que les figures terminées par des lignes droites ou circulaires , venoient toutes les parties de la géométrie qui ne demandent point d'autres secours. Sur ce fondement seul s'étoient élevées toutes les mathématiques employées aux besoins des hommes , aux commodités des villes et à l'embellissement de toute l'Egypte ; en un mot toute la géométrie pratique. Les principes de cette géométrie tous écrits sur des colonnes , quoiqu'ils ne fussent pas tous copiés de celles de Mercure , et que la date de la plupart fît voir qu'ils avoient été trouvés depuis , remplissoient tout un côté de cette grande salle. L'autre étoit orné des découvertes qu'on avoit faites dans la géométrie composée ou qui traite des lignes courbes. Ces découvertes dues aux prêtres seuls , depuis qu'ils formoient en Egypte une société particulière , n'é-

toient plus sur des colonnes ; mais on les avoit gravées avec les figures convenables sur des tables de marbre blanc , plus hautes et plus larges que les colonnes. Les théorèmes établis et les problèmes résolus y étoient énoncés , comme ceux de la géométrie simple , sans aucune démonstration.

On donnoit le nom particulier d'*Arsepedonaptes* , ou plutôt d'*Arpedonaptes* , aux prêtres qui s'appliquoient aux plus hautes spéculations de la géométrie.

Mais rien n'égalait dans ces salles la beauté des instrumens d'astronomie. Les Chaldéens ont passé pour les auteurs de cette science ; mais ils n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Egyptiens , conduite dans la Babylonie par Belus , né en Egypte , suivant le témoignage de Diodore. Le climat de l'Egypte s'étoit trouvé favorable aux observations astronomiques , non-seulement à cause d'un ciel toujours serein dont elle jouit ; mais encore parce qu'étant proche de l'équateur , elle découvre presque tout le ciel qui fait sur elle des révolutions presque droites. C'est par cet avantage du lieu , que les pasteurs qui passoient les nuits en pleine campagne , avoit été les premiers astronomes , d'autant qu'il étoit impossible qu'ils ne remarquassent la différente hauteur des constellations aux différentes heures de la nuit, le

lever successif de celles qui se dégagent des rayons du soleil pendant le cours de l'année , et la route particulière des planètes, ordinairement contraire au mouvement diurne de tout le ciel. Mais lorsque des hommes plus curieux et plus pénétrants se furent saisis de cet objet, ils en formèrent bientôt la plus brillante des sciences humaines , et la seule qui fasse des prophètes infailibles. L'Egypte, par sa situation, semble être tellement consacrée à l'astronomie, que depuis la fondation d'Alexandrie , il n'est aucun des grands astronomes grecs qui ne soit né dans cette ville, ou qui n'y ait acquis ses connoissances et sa réputation. Tels sont Timocharis, Denis l'astronome , Eratosthème , le fameux Hipparque , Possidonius , Sosigène ; et enfin Ptolomée le dernier et le plus grand de tous. Les Egyptiens ont construit les premiers des sphères, suivant les deux différens systèmes du monde ; c'est-à-dire , selon qu'on suppose, que tous les astres tournent autour de la terre , ou que la terre elle-même tourne comme une planète autour du soleil. Quoique les Grecs suivent aujourd'hui le système visible et apparent de la révolution journalière du soleil autour de nous , système auquel notre Ptolomée a donné un très-grand lustre ; on ne peut pas ignorer que nos anciens philosophes, tels que Thalès et Pythagore, ont cru que toutes les

planètes et la terre même tournoient autour du soleil. Et comme tous deux ont été puiser leurs connoissances en Egypte , c'est une preuve certaine , indépendamment de celles que je tire de mes mémoires , que ce dernier système étoit celui des Egyptiens. Le mouvement de la terre a même été admis par des Grecs assez modernes ; et Philolaüs a donné son nom à l'astronomie philolaïque , dont cette hypothèse est la base. Les deux systèmes satisfont également aux retours périodiques des astres. Mais si celui de Ptolomée suit en quelque sorte de plus près le rapport des sens , et suffit à des astronomes qui n'observent que les apparences célestes , celui de Philolaüs , infiniment plus simple en lui-même , suit par conséquent la nature de plus près , et convient mieux à des philosophes. Je ne dirai rien ici de l'astrologie des Egyptiens , parce qu'ils ne la communiquoient qu'à leurs initiés , et dans l'intérieur de leurs temples. Mais comme la recherche de la pierre philosophale a produit la chimie , on peut dire aussi que la vaine science de l'astrologie , dont tous les peuples du monde sont entêtés , nous a procuré des découvertes admirables de l'astronomie. Au reste , les connoissances générales de ce grand art étoient communes à tous les prêtres de l'Egypte ; mais il faut convenir que ceux de Thèbes surpassoient les autres en cette partie.

Ainsi je renvoie quelques autres particularités de cette science à l'endroit où nous aurons occasion de parler de cette fameuse capitale de la haute-Egypte.

Cependant , ce qui attiroit dans le palais de Memphis , l'attention d'un plus grand nombre de personnes , étoient les modèles de toutes les machines qui avoient servi à niveler le terrain de l'Egypte , à y répandre les eaux du fleuve , à les élever à de très-grandes hauteurs , et à les retenir dans de justes bornes. C'est à la vue de ces machines merveilleuses , dont quelques-unes subsistoient encore du temps d'Archimède , que ce fameux Prince de Syracuse inventa à Alexandrie la vis hydraulique qui porte son nom. On voyoit aussi dans cette salle les modèles de ces puissances multipliées qui avoient tiré des carrières , transporté au loin , et placé dans les nues ces pierres , d'une longueur et d'une épaisseur démesurée , qui éterniseront les travaux de l'Egypte. Enfin , tout ce que le génie avoit fourni à la guerre , soit sur terre , soit sur mer , étoit là soigneusement conservé. L'astronomie jointe au génie avoit rendu les Egyptiens très-habiles dans la navigation ; et les modèles des vaisseaux de toutes formes , et des instrumens propres à les construire et à les guider dans leurs routes , n'étoient pas la moindre des curiosités que nous venons de décrire.

Il est vrai que ce rare assemblage étoit pour ainsi dire un spectacle muet , ou qui ne parloit que par les inscriptions qui accompagnoient chaque pièce. Il faut même avouer que les étrangers n'avoient guères d'autres lumières à espérer que celles qu'ils pouvoient tirer de ces sortes d'objets en quelques villes de l'Egypte, avant que Cambyse, fils de Cyrus , le plus furieux et le plus insensé de tous les conquérans, les eût ravagées. Thalès et Pythagore sont les derniers des philosophes grecs qui les aient vues avant leur destruction. Tous deux avoient demeuré en Egypte un grand nombre d'années ; ils avoient eu des liaisons d'amitié avec quelques prêtres Egyptiens ; ils s'étoient fait tous deux initier, et Pythagore en particulier, voulant l'être à Héliopolis, dont les prêtres passaient pour les plus savans dans la divination, avoit acheté ce privilège par la circoncision qu'il y falloit subir. Nonobstant tout cela , leur voyage et leurs travaux leur auroient été assez inutiles, si étant eux-mêmes de grands inventeurs, ils n'avoient tiré beaucoup de conséquences du peu qu'on leur avoit communiqué. En effet les prêtres se croyoient obligés de manifester aux initiés étrangers certains mystères de leur religion, et nullement les secrets de leurs sciences. Mais en faveur des Egyptiens, il y avoit dans le palais de Memphis d'autres salles où se tenoient

noient ordinairement les plus grands maîtres dans les sciences, dont les principes ou les instrumens étoient exposés dans les premières. La fameuse Athènes n'a jamais fourni tant d'écoles, ni des écoles plus fréquentées, quoiqu'en celles de l'Égypte on ne reçût que des Egyptiens. Outre les heures où l'on donnoit des leçons régulières, les Prêtres qui enseignoient seuls dans ces différentes académies, se relevoient pour satisfaire aux questions que toutes sortes de personnes leur venoient faire à tous les instans du jour. Mais il ne faisoient publiquement ni préparations chimiques, ni dissections anatomiques, ni même observations astronomiques, pour cacher en partie aux Egyptiens même les moyens par lesquels ils parvenoient à leurs connoissances.

Quoique les Egyptiens donnassent le premier rang entre les occupations de l'esprit, aux sciences naturelles, parce qu'elles vont plus directement à l'utilité publique, ils n'avoient point négligé les connoissances qui sont l'objet de l'érudition. Les conférences s'en tenoient dans une vaste bibliothèque, que l'on augmentoit tous les jours. Sur la porte étoit écrit en lettres d'or : LA NOURRITURE DE L'ÂME ; inscription plus étendue que celle de la bibliothèque de Thèbes, sur laquelle le roi Ismandès

qui l'avoit formée avoit fait mettre : **LES REMÈDES DE L'ÂME**. Aucun Roi ne peut rassembler les curiosités de la nature et de l'art, dans l'étendue où un seul savant peut les avoir représentées et expliquées dans ses livres ; mais aucun particulier ne peut faire une collection de livres aussi ample que peut l'avoir un Roi. La bibliothèque de sept cent mille volumes ramassés par les soins de Ptolémée Philadelphie, et brûlée depuis malgré le vainqueur , lorsque Jules César entra dans Alexandrie , a été une merveille de l'Égypte , préférable à celles qui portent encore ce nom. A Memphis et dans les autres villes , les Prêtres gardoient chez eux tous les livres qui contenoient les mystères et les pratiques de la religion , ou même l'histoire des temps héroïques , ou qui avoient précédé Menès. Ils ne les communiquoient qu'aux initiés , et ils les leur interprétoient en secret. S'étant fait une maxime d'état d'ôter aux personnes du monde tout moyen de se rendre arbitres des matières de religion , les peuples , et sur-tout les femmes , n'en savoient jamais que ce que les Prêtres leur en apprenoient de vive voix. Mais toute leur histoire , depuis Menès , et même les histoires étrangères qu'ils avoient recueillies aussi soigneusement que les curiosités naturelles , étoient en dépôt dans les bibliothèques royales , et montrées à tous les Egyptiens qui en demandoient communication.

Les Prêtres étoient en Egypte les seuls juges en matière de droit civil; mais s'ils avoient quelque discussion avec les particuliers, et à plus forte raison avec le Roi, c'étoient en ce cas les initiés assemblés qui en décidoient. Ainsi il semble que les Prêtres et les initiés auroient pu se réserver à eux seuls la connoissance des loix. Cependant comme ils vouloient que ceux mêmes qui seroient condamnés sentissent l'équité de leurs jugemens, et que d'ailleurs les particuliers doivent savoir les loix pour s'y conformer, les Prêtres enseignoient publiquement la jurisprudence dans une salle du palais, et c'étoit la seule école où les étrangers fussent admis. Les Egyptiens se sont vantés à juste titre d'avoir fourni à Solon et à Lycurgue les plus belles loix, que ces deux Grecs rapportèrent de l'Egypte, l'un à Athènes et l'autre à Sparte. Une des plus remarquables, est celle qui ordonnoit à chaque homme du peuple en Egypte de déclarer aux juges chaque année, à quoi il prétendoit gagner sa vie; et il lui étoit défendu pendant ce temps-là du moins de faire aucune autre chose sous peine de mort. Par-là chacun travailloit de tout son pouvoir. Cette activité qui règne encore dans notre ville d'Alexandrie faisoit dire à l'Empereur Adrien, qu'il n'est aucun homme dans cette grande ville qui ne soit désigné par une profession ou par un métier.

Les aveugles même , ajoute-t-il , ont leur ouvrage. Il n'est pas jusqu'aux goutteux qui n'agissent , s'ils ont seulement ou les mains ou les pieds libres. Ce n'est là qu'un exemple d'une infinité d'excellentes loix , qui de l'Egypte se sont répandues chez les peuples les plus sages , et dont quelques-unes même sont reconnoissables dans le droit romain.

Les Rois de l'Egypte avoient favorisé de tout temps ces académies , persuadés qu'ils étoient que l'amour des sciences et le repos qu'elles demandent , éloigne des esprits toute pensée de révolte et de sédition. Outre que les sciences exercent et ornent l'esprit , elles lui donnent encore une certaine solidité , et une certaine droiture qui empêche ordinairement les hommes non-seulement d'être frivoles , mais encore d'être méchans. Divers Princes en avoient fait l'expérience par les grands ministres , par les grands magistrats , et même par les grands capitaines que ces écoles leur avoient fournis. Car pour dire ici tout ce qui appartient à ce sujet , les exercices du corps succédoient à ceux de l'esprit. Je ne parle pas seulement de lutter , de nager , de courir à pied ou à cheval , de monter le long d'une simple corde sur de hauts faîtes , et d'y marcher pour affermir ses yeux et ses pas ; toutes choses importantes à la guerre , soit pour les batailles , soit pour les sièges :

j'entends aussi toutes les parties de l'art militaire , qui demandent de l'étude et des connoissances. On voyoit les jeunes Seigneurs prendre à l'envi les distances des lieux inaccessibles , et les mesures de toute espèce de fortifications. Ils suivoient attentivement les architectes fameux dans l'exécution de leurs entreprises immenses , pour apprendre d'eux les proportions des fondemens des murs avec leurs hauteurs , les appuis et la portée de ces voûtes aussi solides que légères , la différence des bois employés dans les charpentes , et le degré de force qu'ils tirent de leur position.

Les Reines même et les dames de la cour entretenoient en eux cette noble émulation. Outre que les courses réglées , et les autres exercices de cette jeunesse florissante , leur fournissoient aux jours de fêtes ou de réjouissances publiques , des spectacles très-agréables ; dans les cercles qui se formoient autour d'elles , à la fin du jour , elles prenoient un grand plaisir à les faire parler , pour s'instruire elles-mêmes et se rendre dignes de la société où elles étoient nécessairement avec les plus savans hommes. Car , suivant un usage aussi ancien en Egypte que la monarchie , les Prêtres qui étoient si austères dans les fonctions sacerdotales , venoient fréquemment dans le palais aux heures des assemblées. Le pre-

mier motif de cette institution avoit été de conserver la religion dans l'ame des Rois, et la décence dans des cours, où, contre la coutume des autres nations, les femmes étoient toujours avec les hommes. Les Prêtres avoient profité eux-mêmes de cet avantage, en prenant les manières du grand monde en échange des connoissances qu'ils y portoient. Les uns et les autres formoient enfin cet assemblage, le seul peut-être qui mérite d'être appelé bonne compagnie ; c'est-à-dire, des gens de condition mêlés avec des gens d'esprit et de savoir. Ainsi on n'imposoit aucune règle aux conversations ; mais elles étoient tenues par des esprits réglés ; et chacun ne parlant que selon la mesure de son génie et de ses connoissances, toutes les personnes de la cour, quoiqu'en degrés différens de lumières, se rendoient presque également estimables. Les Egyptiens tenoient même pour maxime, que le bel esprit n'est pas la plus grande qualité que l'homme puisse avoir, non-seulement par rapport aux affaires d'état et de guerre, que l'on confie plutôt à des hommes sensés et exercés, qu'à de beaux esprits ; mais encore par rapport au commerce de la vie, et à l'agrément de la société ; de telle sorte même que les beaux esprits n'étoient considérés qu'autant qu'ils tâchoient de se donner la douceur, la

modestie, et les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Enfin, dans une nation, dont tous les sujets animés par une émulation réciproque remplissoient également bien leurs fonctions et leurs emplois, l'estime véritable qu'ils avoient les uns pour les autres jetoit dans la société un charme inconnu aujourd'hui presque par-tout.

Cette solidité d'esprit qui paroissoit dans les occupations, et dans les conversations même des Egyptiens, s'étendoit jusqu'aux matières de pur agrément. Ils aimoient les compositions élégantes en prose et en vers. Mais plus favorables en général à des hommes d'un génie ordinaire qui parvenoient à se rendre utiles par le savoir, qu'à de beaux esprits qui ne fournissoient au public que de vains amusemens, ils concilioient tout par cette maxime indubitable, que le grand homme dans les lettres est celui qui a cultivé un très-bel esprit par de très-grandes connoissances. En conséquence de ce principe, universellement admis, il se présentoit peu d'Auteurs qui ne se fussent pourvus de toute la lecture qui pouvoit servir de guide et de soutien à leurs propres réflexions. Il arrivoit de-là que les lecteurs trouvoient beaucoup à apprendre dans les livres même qui ne sembloient être faits que pour plaire et pour divertir. Ceux qui veilloient sur la littérature, préve-

noient ainsi dans les auteurs et dans les lecteurs le goût de la bagatelle , qui est l'écueil des nations polies, et qui les rend bientôt plus incapables des grandes choses que la simplicité et la rusticité même. A l'égard des Poètes, on les examinoit sévèrement sur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus et des vices ; et on les désabusoit de l'opinion où on les surprenoit presque tous , que la morale fût une science que l'on a par soi-même et sans l'avoir jamais étudiée. Mais sur-tout on interdisoit absolument la poésie à tout homme convaincu de mœurs basses et déréglées. Ils se garantissoient par-là d'un mal public qui a toujours régné parmi les Grecs ; c'est que s'il y a des écrivains décriés en leur personne, ce sont eux qui se chargent de corriger le genre humain par des satyres qui n'attaquent presque jamais que des gens de mérite, qu'une juste réputation met au-dessus d'eux. Les Lacédémoniens des premiers tems, à l'imitation des Egyptiens, défendoient à tout homme vicieux de proférer même une maxime de morale. Qu'est-ce en effet qu'un Poète, qui, comme nous en voyons un si grand nombre parmi les Grecs, entreprend de représenter dans ses poèmes des hommes vertueux, et qui n'ayant lui-même ni les idées ni les sentimens de la vertu, ne la met jamais dans son vrai jour ; ou, ce qui est encore plus per-

nicieux, qui donnent un tour avantageux à des vices couverts d'une fausse apparence d'héroïsme?

Il y avoit dans le palais de Memphis deux galeries particulières, qui non-seulement servoient d'écoles aux sculpteurs et aux peintres, mais qui de plus étoient pour les doctes le plus riche monument qu'on pût souhaiter de l'histoire de ces deux arts. A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvoit à droite et à gauche des colonnes de bois ou de pierre, mal taillées, à-peu-près de la hauteur et de la grosseur d'un homme. Le nom du Dieu et du Héros qu'on avoit voulu représenter étoit écrit sur quelques-unes; et c'étoit là toute la sculpture des premiers temps. En avançant, on voyoit la forme humaine se développer de plus en plus, mais les deux jambes étoient encore jointes ensemble, les deux bras collés au corps suivant leur longueur. Peu-à-peu les membres se détachent du tronc, et se mettoient en action. De là on arrivoit aux attitudes élégantes, et bientôt aux miracles de l'art. Car dès que l'homme a senti le bon en quelque genre que ce puisse être, il s'élève avec une rapidité prodigieuse jusqu'à l'excellent. La sculpture grecque a passé par les mêmes degrés; et Plutarque rapporte que les Spartiates appeloient docanes toutes les figures qu'ils avoient des

Dioscures , ou des deux frères Castor et Pollux.

C'étoit deux poutres posées debout, et liées l'une à l'autre par un bois de traverse. Dædale fut le premier qui apporta de l'Egypte dans la Grèce la pratique de mettre les bras des statues en action , et leurs jambes en disposition de marcher. Les Grecs furent si surpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînoient les statues ainsi faites , de peur qu'elles ne s'en allassent ; et Platon dit que les statues liées au piédestal , se vendoient plus cher que les autres , comme les esclaves qui n'étoient pas sujets à s'enfuir. Il y a même quelque chose de plus : car bien que sur le témoignage des Grecs qui ont vu des statues de Dædale , elles ne fussent pas du côté de la sculpture au point de perfection , où Phidias et Praxitèle ont porté les leurs , il leur avoit donné par quelque ressort intérieur un véritable mouvement. Aristote même , citant Philippe le comique , assure que Dædale avoit fait en bois une Vénus , qui se remuoit par le moyen de l'argent-vif qu'il avoit versé dedans. Quoi qu'il en soit de la vérité ou des circonstances du fait , ces allégations suffisent pour nous faire prendre à la lettre les figures mouvantes du bouclier d'Achille , décrit par Homère , malgré les interprètes qui veulent réduire sa description à celle d'un tableau ou d'un bas-relief ordinaire , dont les figures sont

représentées comme agissantes , quoiqu'elles soient réellement immobiles. Et il est aisé de s'appercevoir qu'Homère , dans la description du bouclier , avoit en vue l'art de Dædale , plus célèbre encore de son temps que du nôtre. Mais rien ne fait plus d'honneur à la sculpture Egyptienne , que ce trait d'histoire qui termine le premier livre de Diodore de Sicile. Les plus fameux sculpteurs de la Grèce , dit cet Auteur , se sont formés dans les écoles de l'Egypte. Tels sont Téléclès et Théodore , fils de Ræcus , qui ont fait la statue d'Apollon Pythien , qui est à Samos , de telle sorte que Téléclès en ayant fait une moitié à Samos , pendant que son frère Théodore faisoit l'autre à Ephèse , les deux pièces se rapportèrent si juste , que toute la figure ne paroît être que d'une main. Cet art particulier qui est peu connu des sculpteurs Grecs , continue-t-il , est très-cultivé par les sculpteurs Egyptiens ; car ceux-ci ne jugent pas , comme les Grecs , d'une figure par le simple coup-d'œil. Mais mesurant toutes les parties l'une par l'autre , ils taillent séparément et dans la dernière justesse toutes les pierres qui doivent former une statue. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt-une parties et un quart. Ainsi , quand les ouvriers sont une fois convenus entre eux de la hauteur d'une figure , ils vont faire chacun chez

soi les parties dont ils se sont chargés ; et elles s'ajustent toujours ensemble d'une manière qui frappe d'étonnement ceux qui ne connoissent pas cette pratique. Or , les deux pièces de l'Apollon de Samos se joignent suivant toute la hauteur du corps ; et quoiqu'il ait les deux bras étendus et en action , et qu'il soit dans la posture d'un homme qui marche , il est par-tout semblable à lui-même ; et la figure est dans la plus exacte pondération. Enfin , cet ouvrage qui est fait suivant l'art des Egyptiens cède peu aux chefs-d'œuvres de l'Egypte même.

L'autre galerie étoit destinée à la peinture. On voyoit d'abord des planches de bois blanches, sur lesquelles les objets, tracés ordinairement en noir, étoient si mal dessinés, que le peintre même s'étoit cru obligé d'écrire à côté de chacun : c'est ici un homme, c'est ici un cheval, c'est ici un arbre. En avançant on trouvoit des traits qui paroisoient avoir été tirés autour de l'ombre que fait un objet exposé au soleil. Dans les tableaux suivans, la perfection du dessein et le nombre des couleurs croissoient à vue d'œil. On s'en tint longtemps à quatre chez les Egyptiens comme chez les Grecs : et l'on sait que Zeuxis, Polygnote et Timante n'en employoient pas davantage. Ce furent Echion, Nicomaque, Protogène , et enfin

Apelle, qui attrapèrent avec leurs différentes teintes toutes les nuances de la nature. On voit encore aujourd'hui dans une grotte, assez voisine de Thèbes, des peintures du tems des anciens Rois de cette dynastie, d'une couleur aussi vive que si elles venoient d'être faites. (*Paul Luc, t. 6. p. 69.*) Mais les Egyptiens les plus récents ne tombèrent pas dans le défaut que Denis d'Halicarnasse reproche aux peintres Grecs modernes, lorsqu'il dit que ceux-ci ont tâché de couvrir la négligence de leur dessein, par l'abondance et par l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens comparoient ceux qui préférèrent le coloris au dessein dans la peinture, à ceux qui, en matière d'éloquence et de poésie, préférèrent les pensées brillantes aux pensées justes. Cicéron, le maître et le modèle de l'éloquence latine, a dit en appliquant sa réflexion à l'orateur, que nous nous laissons bientôt des tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris; au lieu que nous revenons toujours à ceux qui excellent par la beauté du dessein, qui est le vrai caractère de l'antique.

Enfin, la salle de la musique, où l'on donnoit en certains jours des concerts de voix et d'instrumens, étoit aussi le trésor des antiquités de cet art. On apprenoit là que le chalumeau, la flûte champêtre et les instrumens à vent, ont été inventés les premiers. On voyoit même

d'abord la flûte à plusieurs tuyaux de longueur inégale, dont on se servoit avant qu'Osiris eût inventé la flûte simple, qui rend seule tous les tons de la première. Ce Héros en faisoit accompagner les hymnes qu'il chantoit en l'honneur des Dieux, et les vers qui, selon Plutarque, contenoient les préceptes qu'il donnoit aux hommes qu'il avoit assemblés, et dont il vouloit adoucir les mœurs. Le même Osiris inventa ensuite la trompette et les tymbales pour animer les soldats dont il se servit dans ses conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la lyre qui laisse au musicien la liberté de joindre sa voix et des paroles au son de son instrument. Dans quelques monumens antiques, on voit à ce Dieu des lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes frappées ensemble formoient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le système diatonique la pénultième corde qui le rend complet. Après les lyres, on montrait dans la salle de Memphis les premières tables ou les premiers corps d'instrumens qui sont si favorables pour fortifier les sons trop foibles dans une seule circonférence de bois inébranlable, comme celle qui soutient les cordes d'une lyre. On arrivoit enfin aux instrumens à manche ou à longue touche, où les doigts formant les tons, trouvent sur un moindre nombre de cordes un plus grand

nombre de tétracordes, et même d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, et ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi compositeur. Diodore n'étoit pas bien informé du fait, lorsqu'il a dit que les Egyptiens ne cultivoient pas la musique. C'est au contraire chez eux que Pythagore en avoit pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les cieux, et d'en appliquer les proportions à la constitution générale de l'univers. Les Egyptiens invitoient les jeunes hommes et les jeunes filles à apprendre et même à exécuter tous les genres de musique, pour se rendre plus polis et plus agréables : et c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la musique au nombre des parties qui entrent dans l'instruction de la jeunesse.

On voit par ce foible tableau que quelque belles que puissent être les éducations particulières, elles n'auront jamais les avantages de cette éducation publique des Egyptiens. Mais ce que j'en estime le plus, c'est qu'elle n'abandonnoit pas les jeunes gens, comme les éducations modernes, au sortir de l'enfance ; c'est-à-dire, dans le tems où leur esprit, plus formé, est capable de connoissances, ou plus profondes en elles-mêmes, ou plus importantes pour la patrie ; et lorsque d'ailleurs ils ont besoin d'être

défundus contre les premières fougues de la jeunesse. Aussi voyons-nous que l'adolescence, qui est le bel âge des filles, parce qu'elles sont gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre tems, est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient d'un excellent naturel. La légèreté d'esprit, la haine des devoirs, la perte du tems, qui semble faire aujourd'hui le bon air de la jeunesse Grecque et Romaine, des-honoroit en Egypte les jeunes gens, je dis même auprès des dames qui s'intéressoient à eux : et ce qui est le seul indice d'une cour véritablement polie, ils ne pouvoient parvenir à leur plaisir que par le mérite et par la sagesse. Mais sur-tout je n'oublierai pas de dire que les exercices, les travaux même de la jeunesse Egyptienne, la savoient de cet ennui mortel, de ce dégoût universel qui poursuit nos jeunes gens jusques dans le sein de leurs débauches.

Il est vrai que dès ce tems-là même quelques jeunes hommes plus portés à se procurer des plaisirs pour le présent, que du mérite pour l'avenir, trouvoient ces occupations et même ces conversations gênantes ; et quelques femmes qui ne savoient parler que de leurs indispositions, de leurs goûts et de leurs parures, étoient fâchées de ne pouvoir pas porter cet unique sujet d'entretien jusques dans le palais, et y assujettir
tout

tout le monde. Ainsi Daluca fut bientôt secondée dans la résolution qu'elle avoit prise de décréditer ces académies savantes, où se formoit un mérite importun pour elle, et de dissiper ces conversations instructives en tout genre, et dans lesquelles sur-tout les règles de la morale la plus parfaite étoient souvent discutées. L'expédient qu'elle jugea le plus convenable à son dessein fut de donner l'autorité des assemblées et l'empire des conversations aux femmes de la cour, dont l'esprit lui avoit paru le plus frivole, et qui lui sembloient les plus propres à parler très-haut et très-long-tems de rien, lorsqu'elles se sentiroient autorisées. La Reine, sous prétexte qu'elle étoit extrêmement occupée des affaires de l'état, paroissoit peu dans ces assemblées dont elle détournoit même le Roi, en lui fournissant le plus qu'elle pouvoit des amusemens secrets et particuliers. Ainsi réunissant rarement la cour, les cercles se formoient sans elle. Mais ayant déjà donné les premières charges de sa maison aux femmes du caractère que nous venons de marquer, elle les nommoit pour faire à sa place les honneurs du palais, et présider de sa part aux conversations. Ces femmes, toutes de moyen âge comme elle, et qui n'avoient pris aucunes mesures pour réparer, par les qualités de l'ame, la perte des graces extérieures, étoient peu auparavant au

désespoir de l'abandon où elles étoient tombées. Mais relevées alors par la faveur excessive où la Reine fit semblant de les mettre, elles remplirent merveilleusement son intention, même sans l'avoir pénétrée. Elle étoient toujours prêtes à interrompre ceux qui entreprenoient de dire quelque chose de sensé ou de curieux. Mais elles en avoient rarement la peine, d'autant qu'elles parloient si continuellement, et leurs discours étoient si frivoles et si peu suivis, qu'il n'y avoit pas un homme de sens qui trouvât jamais où placer le moindre mot. On s'apercevoit même que dans les confidences qu'elles se faisoient assez souvent, en se parlant à l'oreille devant tout le monde, elles tournoient en ridicule certaines personnes de la compagnie, respectées dans le gouvernement précédent, et devenues inutiles dans celui-ci. Ces femmes s'attiroient par ces odieuses licences un mépris qui n'attendoit que la liberté d'éclorre, et qui fit diminuer dès-lors très-sensiblement les égards qu'on avoit autrefois pour elles et pour tout leur sexe. Cependant les gens d'esprit et de mérite se retiroient insensiblement de ces assemblées, où ils sentoient qu'ils étoient à charge. Par-là, cette cour qui étoit autrefois le centre du bon goût pour toutes sortes de matières, et le modèle de la pureté de la langue Egyptienne, n'étoit plus que le séjour de l'ignorance ou de l'indifférence, à l'égard de tout ce qui

peut servir d'objet à l'esprit et à la raison. Le langage même , se remplissant de termes impropres et de prononciations négligées , devenoit un jargon de fantaisie , qui n'ayant plus de règle , n'avoit garde d'en servir. Les ouvrages de ceux qui la fréquentoient dans le bon tems se reconnoissoient à une élégance juste et naturelle qu'ils avoient puisée dans le commerce des femmes polies , en qui elle se trouve éminemment. Mais les beaux - esprits modernes , oubliant que la langue ne peut jamais être que l'ouvrage du public , y vouloient introduire de leur autorité privée une infinité de tours et de termes bizarres , qui , bien loin d'être adoptés par l'usage , étoient évités avec un extrême soin par tous ceux qui vouloient conserver quelque dignité dans leurs écrits.

D'un autre côté , les jeunes gens qui s'appercevoient qu'il ne s'agissoit plus de probité ni de talens dans les hommes , non plus que de sagesse ou de conduite dans les femmes , mais que tout dépendoit de la faveur , abandonnoient tous les exercices de l'esprit et du corps auxquels ils s'appliquoient auparavant , pour s'attacher à ces nouvelles créatures de la Reine. Le grand art étoit pour eux de leur faire retrouver , à force de flatterie , les attraits qu'elles craignoient elles-mêmes d'avoir perdus : et elles commençoient à espérer que Daluca mettant

leur âge à la mode , on se désabuseroit de la jeunesse. Les beautés de la cour de Memphis y avoient fait naître de tous tems de grandes passions. Un mérite accompli de part et d'autre les avoit ordinairement formées. Le seul désir d'attirer sur soi les regards d'une personne charmante avoit produit des efforts de vertu et de courage que le public avoit admirés , sans en connoître la première cause. Mais à l'égard des intrigues nouvelles, une conformité réciproque de mauvais goût et de mauvais choix en étoit l'origine, la débauche en étoit l'entrée, et la communication des vices entre les prétendus amans en étoit le fruit. On remarquoit autrefois que ceux qui avoient été choisis et formés par certaines femmes de la cour , étoient devenus des hommes parfaits. A l'égard de celles-ci , la beauté d'esprit ou le manque absolu de génie étoient des qualités qu'elles ne discernoient point , et absolument indifférentes pour leur amusement ; mais elles ne voyoient rien d'utile à espérer d'une probité un peu trop marquée. Autrefois les yeux les plus fins ne découvroient une intelligence de cœur entre deux personnes , qu'à une réserve plus attentive de l'une , et à une conduite plus irréprochable de l'autre. En ces derniers tems , le nouveau favori de chacune de ces femmes étoit connu de tout le monde dès le jour même ; et ils étoient plus honteux qu'elles , de s'en entendre faire les complimens.

La Reine qui suivoit de l'œil ce progrès, recueilloit déjà le fruit de son entreprise, par le mépris, la haine, et la jalousie qui animoient les courtisans les uns contre les autres. Hommes et femmes, ils étoient tous arrivés par la dissipation et la légèreté d'esprit, ainsi que la Reine l'avoit prévu, à la perte totale des mœurs. Il n'étoit aucun d'eux qui n'eût déjà pris la résolution ferme de sacrifier vertu, honneur, devoir, à la moindre lueur de fortune qui se présenteroit à lui; et il n'y avoit plus que l'adversité, ou même les revers les plus terribles, qui pussent leur remettre du sens dans la tête et du sentiment dans le cœur. Les ministres même, qui jusqu'alors étant occupés jour et nuit à leurs différens travaux, ou se délassant dans leur famille, ne sortoient de leur cabinet que pour aller au conseil du Prince, ou pour donner audience au public, se croyoient obligés de faire leur cour à ces femmes accréditées; et ils mettoient à la conservation de leurs emplois, tout le soin qu'ils donnoient autrefois aux affaires de l'état. Il ne suffisoit pas, pour se maintenir auprès d'elles, d'être de leurs parties fantasques, de fournir à leurs plaisirs ruineux, de leur donner des repas immenses; il falloit encore céder à leurs recommandations, qu'elles n'employoient jamais que pour des causes injustes ou pour des sujets indignes. Il falloit même accepter les

avis les plus pernicioeux pour le Prince et pour les peuples , en considération du profit le plus léger qui leur en devoit revenir. Ainsi , quoique la feue Reine eût laissé les choses dans un si bel ordre qu'elles pouvoient marcher long-tems toutes seules , et même résister long-tems à la plus mauvaise administration , l'état alloit à grands pas à sa ruine. La paix , qui sur-tout dans des royaumes d'une petite étendue comme étoient ceux de l'Egypte , ne se maintient que par les ressorts du cabinet , et par les égards , du moins apparens , qu'on a pour les princes voisins , commença bientôt à s'ébranler par la négligence qu'on apportoit à cultiver leur amitié , par le peu de satisfaction que l'on donnoit à leurs ambassadeurs , et même par l'infraction de plusieurs loix qui concernoient le repos de toute l'Egypte et sa sûreté contre les ennemis étrangers. C'est ainsi que Daluca , dans la seule espérance de nuire à Séthos , exposoit le salut du royaume et le sien propre à toutes les conséquences d'une conduite si pernicioeuse.

Mais pendant que cette indigne Reine fomentoit ainsi le désordre , le sage Amedès travailloit à former le jeune Prince qui en devoit être d'abord la victime , et ensuite le réparateur. Il ne lui decouvroit pas en termes précis la disgrâce où il le voyoit déjà tombé , état dont un enfant de huit à neuf ans a peine à s'ap-

percevoir , lorsqu'on le lui déguise par quelques vaines caresses , comme Daluca le faisoit encore quelquefois à l'égard de Séthos. Mais il projeta de jeter en lui les fondemens de toutes les vertus dont il auroit besoin pour se soutenir dans la fortune la plus contraire. Il lui parloit de son auguste naissance , pour lui faire sentir , non le respect que les autres hommes lui devoient , mais celui qu'il se devoit à lui-même. Il lui peignoit , non un Prince environné de peuples obéissans , et de courtisans esclaves , mais un prince dépossédé par des usurpateurs , et vivant parmi des étrangers , chez lesquels il n'auroit d'autre grandeur que celle de son ame et de son courage. Les questions qu'il lui faisoit , pour sonder ses sentimens ou pour exercer son esprit , rouloient presque toutes sur des situations périlleuses et délicates , dont on ne pouvoit se tirer que par l'extrême valeur , ou dans lesquelles il falloit mettre en œuvre la probité la plus parfaite. Il ne l'excluoit pourtant jamais positivement de l'espérance du gouvernement paisible du royaume , dont il étoit l'héritier naturel ; mais il lui disoit que les principes de mœurs qui conviennent au danger et à l'adversité , ou plutôt que le danger et l'adversité même conduisoient aisément un Prince bien né à un usage réglé et avantageux de la tranquillité et du bonheur. A l'égard de la reli-

gion de ses pères, Amedès la lui enseignoit d'une manière courte, simple et unie du côté des faits ; mais il appuyoit beaucoup sur les exemples et sur les préceptes de morale qu'il en tiroit.

On ne donne communément aux enfans des Rois que des idées générales des sciences ; et il suffit en effet de les leur faire connoître assez pour les en rendre amateurs et protecteurs. Mais Amedès souhaitoit qu'à tout évènement son disciple acquit tout le mérite d'un homme privé. Il jugea même que Séthos étant encore dans un âge peu capable des grandes maximes du gouvernement, de la politique et de la guerre , il ne pouvoit mieux employer les premières années de son institution, qu'en le faisant entrer de bonne heure dans toutes les sciences des Egyptiens. L'enfance a cet avantage propre, qu'on ne sait parfaitement que les sciences et les arts dont on a surmonté les premières difficultés en cet âge ; et pour ne prendre qu'en ma personne un exemple désavantageux, j'avouerai que, quoique j'aie tenté d'acquérir, en différens tems de ma vie, les connoissances qui sont en honneur parmi les Grecs, je ne sais d'une manière dont je sois content, que lire et écrire ; parce que ce sont les seuls arts dont on m'ait fait arracher toutes les épines dans mon enfance. Cependant, comme les connoissances humaines

sont d'une étendue à laquelle non-seulement l'enfance, mais la vie même ne suffit pas, ce grand maître avertissoit son disciple qu'il ne prendroit avec lui que les premières teintures des sciences ; et que ceux qui se contentent de ce qu'ils en ont parcouru dans ce premier âge, se doivent tenir avec une modestie sincère dans le rang des ignorans.

Amedès appercevoit de jour en jour dans le jeune Prince un génie admirable. Il n'avoit point porté de jugement décisif sur l'agrément, le feu, l'esprit qu'il avoit remarqué en lui plus d'une fois dans le tems que la Reine sa mère vivoit, et que la fortune la plus brillante l'environnoit de toutes parts. Ces indices sont équivoques, parce que les réparties que l'on trouve ingénieuses dans les enfans, ne sont souvent qu'un essor de la liberté qu'on leur donne, et n'ont pour sujet ordinaire que des bagatelles, et qu'ainsi l'on n'en peut rien conclure pour un tems où il faudra s'occuper d'objets solides et sérieux. Mais dans les sciences naturelles, à peine le maître pouvoit-il suivre la facilité et la pénétration du disciple ; et dans celles qui sont historiques, à peine pouvoit-il suffire à son immense curiosité. Ainsi pour se soulager lui-même, et bien plus encore pour accoutumer le jeune Séthos à s'instruire seul, il l'exerçoit dans les premières, en lui donnant des

difficultés à résoudre et des expériences à faire ; et dans les secondes, en lui faisant lire les Auteurs célèbres d'un bout à l'autre , et en lui demandant des extraits suivis de toutes les histoires. Il lui faisoit connoître par rapport aux premières les progrès de l'esprit humain , et de ses connoissances de siècle en siècle ; et par rapport aux secondes, les grands hommes et les bons écrivains de tous les âges qui avoient précédé le sien.

Il le menoit aussi tous les jours à certaines heures dans ces académies, dont nous avons parlé plus haut. La mode n'y amenoit plus la foule : mais par-là on étoit sûr d'y trouver l'élite de la jeunesse de Memphis , et tous ceux qui ne s'étoient pas encore laissé corrompre par l'air présent de la cour. On n'approfondit les sciences que dans son particulier ; mais le bon usage qu'on en peut faire ne s'acquiert que dans le commerce des gens d'esprit et de mérite. Outre cela , Amedès, sans aucune affectation prématurée de s'opposer à la Reine, étoit bien aise de faire connoître Séthos à la jeunesse du royaume qui devoit croître avec lui. Il savoit l'histoire encore récente de l'enfance de Sésostris. A sa naissance, Aménophis son père donna ordre qu'on lui amenât tous les enfans de son royaume nés le même jour que son fils. Leur fournissant autant de nourrices qu'il leur en falloit , et leur

nommant même des gouverneurs, il leur fit donner à tous la même éducation ; étant persuadé que des enfans qui auroient vécu familièrement avec leur Prince dès l'âge le plus tendre , lui seroient plus attachés dans le reste de sa vie , et le serviroient mieux dans les combats. Amedès souhaitoit de plus que Séthos liât quelque commerce dans les salles du palais avec les étrangers, que la réputation de l'Egypte y attiroit de tous les endroits du monde où l'on avoit quelques connoissances et quelques mœurs. Les hommes attentifs acquièrent de nouvelles lumières dans la fréquentation de ceux même qui en ont moins qu'eux ; et les Egyptiens , en communiquant leurs instructions aux autres peuples , s'étoient eux-mêmes beaucoup instruits. D'ailleurs comme la plupart de ceux qui venoient en Egypte y étoient amenés par le motif d'obtenir l'initiation , ou par celui d'approfondir les sciences , et quelquefois par les deux ensemble , on n'y voyoit ordinairement que les plus grands hommes des autres nations. Ces étrangers apprenoient , comme on peut croire , la langue Egyptienne avec un grand soin. Mais les plus curieux d'entre les Egyptiens apprenoient eux-mêmes celles des autres peuples. Les Prêtres se partageoient entre eux toutes les langues de la terre connue , pour être en état de satisfaire aux consultations qu'on leur demandoit de toutes parts. Ils envoyoient

à ce dessein les plus habiles des leurs , déguisés en marchands dans les états les plus éloignés. Les gens du monde , destinés à la guerre et aux négociations , se bernoient ordinairement à la langue phénicienne , à la grecque , et à la punique. La première leur donnoit accès dans les principales cours de l'Asie , la seconde dans celles de l'Europe , et la troisième dans celles de l'Afrique. Mais la langue égyptienne étoit en partie la source de ces trois langues ; puisque les Phéniciens , les Grecs et les Carthaginois étoient des colonies d'Egyptiens. La connoissance de la langue égyptienne donnoit donc une grande ouverture pour les autres. Amedès avoit pourtant fait étudier à Séthos les premiers principes de ces dernières : mais il lui en laissoit acquérir la perfection par l'usage , et par les fréquens entretiens qu'il lui procuroit avec les étrangers qui lui paroisoient les plus habiles.

L'éducation de Séthos ne se borroit pas à la culture de son esprit ; Amedès exigeoit encore de lui les exercices du corps. Il profitoit même de l'abandon où il voyoit ce jeune Prince de la part d'un père gouverné par une seconde femme , pour le faire passer par des travaux toujours plus laborieux ou plus périlleux , à mesure qu'il avançoit en âge. C'est une sorte d'épreuve que les parens les mieux intentionnés n'épargnent que trop à leurs enfans , et à laquelle Amedès lui-même n'auroit peut-être pas

exposé un successeur indubitable de la couronne. Mais il regardoit son disciple comme devant être lui-même, ainsi qu'un particulier, l'artisan de sa fortune.

Il le faisoit aller à pied en tous les lieux voisins de Memphis, dans la double vue de l'accoutumer à la fatigue, et de lui faire remarquer les singularités de son propre pays, que l'on néglige quelquefois plus que les curiosités étrangères. Il le mena sur-tout plus d'une fois aux pyramides. On en voyoit de son temps une centaine ensemble, mais de grandeurs fort différentes, à quatre mille de Memphis vers l'Occident, et du côté de la Libye. Il n'y en avoit qu'en cet endroit-là et auprès de Thèbes, dans toute l'Egypte; et les seuls Rois de ces deux villes, à l'imitation les uns des autres, avoient été curieux de donner cette forme à leurs tombeaux, ou de laisser ce monument de leur grandeur et de leur puissance. Amedès étoit bien aise d'épuiser cet objet dont il vouloit faire tirer à son disciple plusieurs sortes d'utilités. Comme avant que d'y aller, Séthos avoit entendu parler plusieurs fois de ces masses énormes, Amedès s'attendoit parfaitement à l'impression qu'en recevrait le jeune Prince à leur premier aspect, et qui seroit sans doute la même qu'en reçoivent les voyageurs qui viennent voir du bout de l'univers cette merveille du monde. Cette impression est toujours de les

trouver moins grandes qu'on avoit pensé : Amedès ne manqua pas cette occasion de faire remarquer à Séthos, que l'œil humain n'est jamais absolument satisfait des grandeurs qui sont arbitraires, et que pour le contenter, il faudroit, ce semble, les porter à perte de vue. Il n'en est pas ainsi des grandeurs déterminées par la nature, comme celles des animaux ou des arbres, qu'il n'aime point à voir représentées au-dessus de leur mesure ordinaire. C'est pour cela, lui disoit-il, qu'au lieu que ce buste de femme ou de Sphinx, posé à terre entre ces pyramides, et qui n'a pas quarante pieds de haut, vous paroît monstrueux par sa grosseur ; la grande pyramide qui a plus d'une stade en tout sens, vous paroît encore trop petite. Cela vient aussi de ce que sa hauteur n'étant pas tout-à-fait égale à la longueur d'un des côtés de sa base, elle a nécessairement l'air écrasé. Ainsi, ajoutoit-il, à l'égard des édifices, on ne se sauvera jamais que par une proportion savante et gracieuse de leurs dimensions. Nonobstant tout cela, continuoît-il, les pyramides considérées de plus près n'en sont pas moins merveilleuses, et vous allez revenir à une juste admiration sur leur sujet. Premièrement, vous éprouverez vous-même par les méthodes les plus sûres qu'on vous ait enseignées dans les académies de Memphis, de prendre les quatre points cardinaux du monde, avec

quelle justesse leurs quatre faces sont orientées. Mais de plus , quelque grands que vous aient pu paroître les plus beaux temples de Memphis , il n'en est aucun dont les dimensions approchent de celles de la grande pyramide , quoique la forme de nos temples ait par elle-même quelque chose de plus agréable et de plus brillant.

En effet , la première et la plus grande pyramide , dont l'intérieur subsiste encore aujourd'hui dans son entier , a une base dont chaque côté est de sept cent quatre pieds , et sa hauteur perpendiculaire en a six cent trente. Toute la pyramide est formée par assises qui vont toujours en se rétrécissant jusqu'à la dernière , qui laisse à la cime une plate-forme dont chacun des quatre côtés n'a plus que douze pieds. Les rebords de ces assises , dont la hauteur diminue aussi toujours en montant , servent de marches pour aller jusqu'au haut. Entre tous , ceux qui se trouvoient souvent avec Séthos et Amedès à cette promenade , il n'y avoit que les plus hardis qui entreprissent d'arriver jusqu'à la plate-forme ; et il n'y en avoit aucun qui descendît autrement , qu'en tournant le dos à la campagne , pour s'aider de ses mains , et sur-tout de peur que l'égarement de la vue ne fit faire quelque faux pas. Séthos qui avoit déjà passé par plusieurs exercices très-hazardeux , ne comprenoit point pourquoi Amedès ne lui permettoit pas d'entreprendre celui-là , qui ne

lui faisoit aucune frayeur. Amedès lui dit enfin : Prince , l'intérêt que je prends à votre vie et à votre honneur me défend de vous exposer à cette épreuve , jusqu'à ce que vous soyez en état de descendre la pyramide la face tournée du côté de la campagne. Il ne convient pas à un Prince tel que vous de donner le moindre signe de crainte en quelque occasion que ce puisse être. A peine Amedès eut-il achevé ces paroles , que Séthos courant à la pyramide et posant ses deux mains sur les premières assises , qui sont hautes de quatre pieds , il s'élevoit avec une légèreté et une grace merveilleuse sur chacune , jusqu'à ce qu'arrivant à celle qui n'avoit qu'un pied de haut , il les monta comme des marches ordinaires , et se trouva en peu de tems au-dessus de la plate-forme. Là il reprit haleine un moment , et se tournant du côté des spectateurs , qui étoient en grand nombre au pied de la pyramide , il descendit avec la même hardiesse qu'il auroit eue dans un escalier convert , et dont toutes les marches auroient été très-égales et très-aisées. Mais son exemple rendit l'entreprise un peu plus commune , et sept ou huit jeunes seigneurs , qui dès-lors s'attachèrent à lui plus particulièrement , le suivirent toujours d'aussi près qu'il leur fut possible , et dans ses exercices et dans ses expéditions. C'étoit aussi une erreur établie ou par la

la timidité dont on étoit saisi sur le haut de la pyramide, ou par l'opinion que l'on avoit de la largeur excessive de sa base, qu'il étoit impossible de tirer du haut une flèche qui tombât au-delà des marches d'en-bas. Nous voyons régner cette erreur de notre temps même; et tous les voyageurs, qui cherchent assez à grossir les objets, parlent de cette impossibilité. Le jeune Prince, avant même que d'en avoir fait l'essai, sentit l'abus de cette opinion. S'étant bien assuré de la longueur des quatre côtés égaux de la base, telle que nous l'avons marquée, il s'engagea hardiment de tirer du milieu de la plate-forme une flèche qui tomberoit non-seulement au-delà d'une des faces, mais au-delà même d'un des angles de la pyramide, étant dirigée suivant une diagonale, qui, selon le calcul exact qu'il en avoit fait, ne pouvoit pas aller jusqu'à cinq cent pieds; ce qui n'est que la moitié de la portée d'une flèche qui part de la main d'un habile archer.

Mais tout cela ne regardoit encore que l'extérieur de la pyramide, et Séthos pressoit toujours Amedès de lui en faire visiter les dedans. On n'en auroit pas permis l'entrée aux profanes tel qu'étoit encore Séthos, si le Roi qui l'avoit fait construire y avoit été enseveli. Mais comme tombeau vide, on le laissoit parcourir à ceux qui en avoient la patience et le cou-

rage. Comme il s'agissoit de traverser des lieux obscurs et profonds, Amedès étoit persuadé que cette épreuve étoit excellente contre les terreurs paniques qui saisissent la plupart des gens dans les ténèbres, et contre la crainte des fantômes, dont le bruit populaire remplissoit alors comme à présent les édifices inhabités. Mais cette vue n'étoit encore rien en comparaison d'un dessein bien plus grand qu'il conçut à cette occasion, et qui devoit mettre le comble à l'éducation de Séthos.

C'est pour cela qu'Amedès lui dit, en le ramenant seul un soir : Prince, la visite de l'intérieur de la pyramide, de la manière dont il est important pour vous de la faire, est une entreprise toute différente de celle que vous avez dans l'esprit. Ses routes secrètes mènent les hommes chéris des Dieux à un terme que je ne puis seulement pas vous nommer, et dont il faut que les Dieux fassent naître en vous le désir. L'entrée de la pyramide est ouverte à tout le monde ; mais je plains ceux qui sortant par la même porte qu'ils y sont entrés, n'ont satisfait qu'une curiosité très-imparfaite, et n'ont vu que ce qu'il leur est permis de raconter. Un discours, si nouveau pour le jeune Prince, jetoit dans son ame une impatience qui alloit jusqu'à lui faire prendre la résolution d'éclaircir au plutôt cette énigme, en trompant même la vigilance de son gouverneur, s'il refusoit de

l'accompagner. Amedès qui lut cette pensée dans ses yeux , ne lui donna pas le temps de répondre , et il lui dit : Seigneur , je vous conduirai moi-même à cette entreprise , qu'il est comme impossible de commencer seul , quoiqu'il faille l'achever seul. Mais il ne m'est pas permis de vous exposer aux dangers que l'on y court , jusqu'à ce que les occasions qui pourront se présenter avec le temps m'aient suffisamment assuré de votre courage , et sur-tout de votre prudence. J'ai lieu d'être content des marques que j'en ai eues jusqu'à présent. L'âge où vous entrez en exigera de plus grandes et vous fournira bientôt sans doute le moyen de les donner. N'écoutez donc point votre impatience , et reposez-vous sur la mienne ; mais commencez , en gardant le secret sur le peu que je viens de vous dire , à vous accoutumer à de plus grands. Le jeune Prince qui ne pouvoit encore fixer son idée sur le sens de ces paroles , dit à Amedès : que sans vouloir pénétrer plus avant dans le mystère dont il s'agissoit , la première marque qu'il vouloit donner de la prudence que son maître souhaitoit de voir en lui , étoit de se fier entièrement à sa conduite.

Fin du second Livre.

S E T H O S,

LIVRE TROISIEME.

LA guerre dont le Roi de Memphis étoit menacé, sur-tout du côté de Thèbes, causoit à Séthos une espèce de joie ; parce qu'il jugeoit que la guerre seule pouvoit lui fournir le moyen de faire les preuves qu'Amedès attendoit de lui. Ce sage Gouverneur qui s'en étoit apperçu, lui dit un jour : que bien que dans l'entreprise dont il lui avoit parlé , à l'occasion de la pyramide , il ne s'agit pas de faire des coups de main , ni de combattre des ennemis armés, il ne pouvoit assez louer ce qu'il y avoit de bon dans le sentiment confus qui le portoit du côté de la guerre. Mais , ajouta-t-il , je ne remplirois pas la fonction que j'ai l'honneur d'exercer auprès d'un Prince né pour le trône , si je ne l'avertissois qu'un Roi qui aime ses peuples regarde toujours la guerre comme un malheur, et fait pour la prévenir tous les efforts qui ne dérogent ni à ses droits bien établis , ni à son honneur bien entendu. Cette maxime gravée profondément dans le cœur d'un Roi y devient même le principe de la véritable bravoure , d'autant plus ardente à défendre son propre bien qu'elle est moins portée à envahir celui des autres. La plupart des Princes , qui prennent à tous pro-

pos les armes à la main, passent leurs vies dans une alternative continuelle de succès et de désavantages, qui fait que leurs ennemis les craignent peu, et les estiment encore moins : au lieu qu'on respecte un Prince ferme dans ses justes prétentions, et qui ne donne d'ailleurs aucun sujet de plainte à ses voisins. Souvenez-vous donc, Seigneur, de ne jamais faire la guerre par goût et par inclination ; mais si vous y êtes contraint, pour lors faites en sorte que vous ôtiez ce goût et cette inclination à vos ennemis. Séthos lui répondit qu'il concevoit l'importance de cet avis pour un Prince qui est actuellement sur le trône. Mais, continua-t-il, il s'agit ici d'une guerre à laquelle je n'ai point de part, et où mon unique fonction sera de combattre pour le Roi mon père, sans m'informer, comme je ne crois pas le devoir faire, de la justice ou de l'injustice de sa cause. Vous dites vrai, Seigneur, répliqua Amedès : et un jeune Prince doit même regarder comme très-précieuses les occasions légitimes qui s'offrent à lui de faire preuve de sa valeur ; afin que s'il est un jour chargé du repos et du bonheur de tout un peuple, il puisse éloigner la guerre sans craindre aucun soupçon désavantageux pour sa personne. Cependant, pour vous dispenser encore de souhaiter une guerre,

aussi fâcheuse en apparence que celle qui s'élève contre le royaume , j'ai eu soin de profiter d'une occasion , que les Dieux semblent avoir préparée pour exercer tout à la fois et utilement votre prudence et votre courage.

Lés villes frontières du royaume de Memphis , du côté de la Lybie , Plitine , Taposiris , Scyatis , la petite Oasis , et quelques autres , m'ont fait savoir par un député secret , qu'elles étoient affligées du voisinage d'un serpent affreux , qu'on croit avoir sa retraite dans un antre du mont Aspis , et qui désolé toute la plaine , appelée le petit Catabathme , d'où elles tirent leur subsistance. Elles avoient d'abord pensé à demander le secours des chasseurs du Roi ; mais elles ont jugé ensuite que la Reine , occupée d'affaires qu'elle croira plus importantes , s'inquiétera peu d'un fléau qui ne sauroit parvenir jusqu'aux maisons royales ; d'autant plus qu'elle a déjà mandé aux nomarques , ou gouverneurs , qu'elle ne les chargeoit d'aucun autre soin , à l'égard de leurs provinces , que d'y lever les impôts et d'y empêcher les révoltes. On sait bien d'ailleurs , a-t-il ajouté , que les exercices fatigans et périlleux ne sont plus du goût de la cour ; et que parmi ceux qui la composent aujourd'hui , personne ne s'offriroit à une expédition , où l'on ne verroit d'autre avantage que le salut du peuple. La conclusion de ce dis-

cours a été quel'on s'adresseroit à moi, comme au gouverneur d'un Prince dont les inclinations vertueuses faisoient toutes l'espérance du royaume, et dont l'exemple animoit aux plus nobles exercices de l'esprit et du corps l'élite de la jeunesse de Memphis. Que si ce Prince vouloit être sous mes yeux le conducteur de cette entreprise, on le recevroit dans tous les lieux de son passage avec toutes les marques de respect et de reconnoissance dues à son rang et à ses bontés. J'ai répondu de vous sur le champ, et même de quelques Seigneurs vos compagnons d'académie, qui se feroient une gloire de vous accompagner. Mais je lui ai dit que pour éviter toute apparence d'affectation, nous formerions simplement une partie de chasse. Que pour la même raison, nous ne nous arrêterions, ni en allant ni en revenant, dans aucune ville considérable, et que l'on se gardât bien de faire pour vous nulle part aucune cérémonie qui eût l'air de réception. C'est dans la même vue que, sans permettre seulement à ce député de se présenter à vous, je l'ai renvoyé aussi secrètement qu'il étoit venu. Séthos fut touché de toutes les attentions d'Amedès; il le remercia également et de son zèle et de ses précautions. Amedès l'interrompant bientôt, lui dit, que puisqu'il agréoit toutes les mesures qu'il avoit prises, il lui conseilloit

de partir dès le matin du jour suivant, pour prévenir tous les obstacles que l'on pourroit mettre à leur voyage. Qu'ainsi il employât le reste du jour à choisir lui-même, avec toute la prudence d'un chef habile, ceux des jeunes Seigneurs ses compagnons qui méritoient le plus de confiance, parce qu'ils trouveroient sur les lieux tous les hommes dont ils auroient besoin pour faire nombre. Enfin, qu'il leur recommandât à tous de ne parler de leur expédition que comme d'une chasse ordinaire de bêtes sauvages.

Séthos ayant averti ses huit compagnons dont nous avons parlé, ils montèrent tous à cheval dès le lendemain, suivis seulement de quelques esclaves, et ils prirent leur route par le bord septentrional du lac Mœris. Amedès, pour les encourager encore davantage, leur disoit en marchant, que les grandes chasses avoient été regardées par les anciens héros comme un apprentissage de la guerre, non-seulement par les longues courses qu'il falloit faire, par les incommodités qu'il falloit essuyer, en un mot, par toutes les fatigues du corps que cet exercice entraînoit avec soi, mais bien plus encore par la partie du jugement, par l'observation fine, par la connoissance exacte des hauteurs, des fonds, et des plus petits sentiers qu'un chasseur est obligé d'acquérir. Mais on

peut dire , ajouta-t-il , que la chasse que vous allez faire est une véritable guerre. Elle a d'abord pour motif, le seul qui puisse ordinairement rendre les guerres légitimes, c'est-à-dire, la défense des peuples. Car au lieu que la chasse n'est , dans la plupart des Grands, qu'une passion féroce qui les porte à dépeupler les bois et les campagnes d'animaux innocens , et souvent à ruiner les terres qui se trouvent sur leur passage ; vous allez délivrer tout un pays d'un monstre qui détruit les moissons, et qui dévore les troupeaux et les pasteurs. Mais de plus, vous avez le courage de chercher un serpent formidable , que l'on dit être d'une longueur et d'une grosseur énorme. Toutes les parties de son corps sont couvertes d'écailles, qui, à ce que l'on m'a raconté, sont à l'épreuve de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Nous bornerons-nous donc à l'enfermer dans son antre , si nous en découvrons l'entrée ? Mais, outre que cet antre aura peut-être plus d'une issue, un animal tel que celui-là, s'en peut faire avec le temps par ses efforts. Nous contenterons-nous de le chasser à force de monde et de cris loin de la plaine de Catabathme, et au-delà des montagnes de la Libye ? Mais d'abord après notre départ il peut revenir ; et d'ailleurs il ne seroit pas généreux de jeter chez nos voisins, quand même ils seroient nos

ennemis, une cause de désolation dont nous aurons délivré nos compatriotes. J'ose, Seigneur, vous proposer un projet plus digne de vous. Tâchons de prendre le monstre vivant, et ramenons-le en triomphe dans la ménagerie du Roi. Vous vous accoutumerez par-là, à une pratique avantageuse dans presque toutes les rencontres de la vie, qui est d'employer plutôt l'adresse que la force. Toute cette jeunesse fut charmée de l'ouverture que leur donnoit Amedès, et ils lui promirent de suivre fidèlement ses ordres dans l'exécution de ce dessein. Il leur répondit que le Prince Séthos, qu'il ne perdroit pourtant pas de vue, devoit être leur chef dans cette expédition. Qu'en les commandant, il apprendroit à se servir avantageusement, non-seulement des bras, mais encore des conseils de ses officiers; et qu'ainsi, comme dans une armée bien composée, et dans une guerre bien conduite, ils auroient tous part à la gloire du succès, non-seulement à proportion de leur courage, mais encore à proportion de leur intelligence.

Nos cavaliers ayant découvert, au bout de six jours de marche, la première pointe du mont Aspis, jugèrent que le monstre se retireroit là pour être plus près lui-même des terres fertiles et habitées. Ils avoient déjà aperçu les traces de ses différentes routes par une bave

luisante, qui couvroit des blés renversés, et des haies rompues; mais ils n'avoient encore trouvé personne qui pût leur dire où il étoit, parce que le seul bruit de ses écailles qu'on entendoit de loin, faisoit fuir tous les habitants de la campagne; depuis qu'il avoit dévoré quelques-uns de ceux qui se croyant hors de sa portée, s'étoient arrêtés pour le voir. On avoit seulement remarqué qu'il demeurait très-peu de temps dans les lieux un peu éloignés de la montagne, et qu'il s'en retournoit dès qu'il avoit pu saisir dans les pâturages quelque pièce de bétail. Nos braves chasseurs, pour avoir des indications plus certaines de cet animal, continuoient leur route vers le mont Aspis. Ils n'en étoient plus qu'à une demi-lieue, lorsqu'ils découvrirent entre eux et la montagne un grand marais, au-delà duquel ils virent une espèce de monticule qui paroissoit couvert de feuilles de talc qui brilloient au Soleil. Ils fixèrent leurs yeux sur cet objet dans lequel ils apperçurent bientôt quelque mouvement. Ils s'arrêtèrent sur le champ pour l'observer avec plus d'attention. C'étoit le serpent roulé sur lui-même, et qui changeoit de posture sans changer de place. Séthos commençant alors à exercer la fonction de Chef, leur dit : chers Compagnons, dans le dessein que nous avons de prendre ce monstre vivant, je crois qu'il

faut, avant toutes choses, nous assurer de sa longueur et de sa grosseur, pour mieux connaître l'ennemi auquel nous avons à faire; d'autant plus qu'il faudra sans doute l'emmener comme les autres bêtes féroces, dans une cage de fer, où nous chercherons le moyen de le faire entrer. Ainsi pour pouvoir la commander au plutôt dans la ville la plus voisine, il est important d'en savoir dès aujourd'hui les mesures. Pour cela, j'imagine que nous devons aller au petit pas tous ensemble du côté de cet animal, comme une caravane qui fait son chemin, et sans donner aucun signe de le vouloir attaquer. L'instinct de toutes les bêtes sauvages est d'éviter les hommes, sur-tout quand ils marchent plusieurs ensemble, et qu'elles ne sont point excitées par la colère ou par la faim. Le repos où nous voyons celui-ci ne donne pas lieu de croire qu'il en soit actuellement agité, ainsi je pense qu'il se retirera à notre premier aspect. Tâchons alors d'observer de loin les objets qu'il atteindra dans ses alongemens par les deux extrémités de son corps, comme les arbres et les grosses pierres; et quand nous serons de l'autre côté du marais, nous en mesurerons les distances. Séthos nomma quelques-uns d'entre eux pour s'attacher à cette observation. Il ordonna à d'autres de remarquer la grosseur du serpent par une comparaison semblable avec la hauteur

des corps auprès desquels ils passeroit, et il se chargea avec les derniers, entre lesquels étoit Amedès, de suivre des yeux la route de l'animal, et même de s'avancer assez pour découvrir, s'il se pouvoit, l'entrée de sa caverne. Amedès marqua par son obéissance particulière l'approbation qu'il donnoit à son élève.

Ce que Séthos avoit prévu ne manqua pas d'arriver. D'aussi loin que le serpent apperçut cette troupe de gens à cheval, composée avec les esclaves d'une vingtaine de personnes, il commença à se développer. Sa tête triangulaire sortant comme de la base du cône que formoient toutes les révolutions de son corps, s'éleva d'abord et très-légèrement à une hauteur qui sembloit égaler celle de deux hommes. Mais il la baissa aussi-tôt et la tourna du côté de la montagne qu'il vouloit gagner. Le milieu de son corps forma ensuite un anneau, ou un cercle, dont le diamètre approchoit de la hauteur à laquelle il avoit porté sa tête. L'extrémité inférieure de ce cercle du côté de la queue servoit de point d'appui pour faire glisser en avant tout le reste du corps sans aucun bond, et d'une manière même assez paresseuse. Cependant le monstre, par l'étendue de chacune de ses démarches, fut bientôt au pied de la montagne, et laissa libre tout l'espace où l'on devoit prendre les mesures de ses traces. Toute évaluation

faite , on trouva qu'il avoit à-peu-près quarante-cinq pieds de long , et environ six pieds de diamètre , ou dix-huit à dix-neuf pieds de circonférence , dans la plus grosse partie de son corps qui étoit sa tête. Pendant que la plupart des jeunes chasseurs travailloient à cette estimation , Séthos , Amedès et trois ou quatre autres suivoient le monstre de loin. Ils se déroboient le plus qu'ils pouvoient à ses regards , ou par des détours , ou par les chemins les plus couverts que la nature du lieu pût leur offrir , de peur qu'il ne dissimulât sa retraite , comme font plusieurs animaux , quand ils se croient vus. Celui-ci tourna autour de la base qui porte la première pointe de la montagne , jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit à-peu-près opposé à celui qui regarde le marais d'où il venoit : et comme la base d'une seconde pointe commence là , la naissance de ces deux bases formoit une avenue assez longue et assez étroite qui conduisoit à la caverne du serpent. Nos observateurs eurent le plaisir de le voir entrer par une ouverture qu'il remplissoit presque toute entière , en traînant avec peine son corps qu'il ne pouvoit pas mettre en cercle comme dans la campagne.

Après ces premières observations , qui s'étoient faites sur le soir du premier jour de leur arrivée , Séthos conduisit sa troupe dans l'endroit où il

venoit habiter jusqu'à la fin de leur expédition. C'étoit aux environs de Seyathis.

En s'entretenant tous ensemble de ce qu'ils avoient vu, il leur faisoit remarquer que ce serpent, à-peu-près de la nature des couleuvres, n'avoit d'agilité que dans sa tête et dans la partie qu'on pouvoit appeler son cou, et qui étoit à-peu-près de douze pieds jusqu'à la première articulation où son corps commençoit à se mettre en cercle, quand il vouloit marcher. Le premier degré de la bravoure, ajouta-t-il, et le seul pour dire le vrai dont nous ayons besoin en cette occasion, est de connoître la juste mesure du péril, et de ne point s'effrayer de sa proximité tant qu'on est véritablement hors de sa portée. En supposant même que la colère de cet animal lui pourra donner un peu plus d'action et d'étendue qu'il ne paroît en avoir, sa pesanteur me fait juger qu'à huit ou dix pieds au-delà de toute sa longueur, nous serons à l'abri d'un danger auquel il est inutile ici d'exposer personne.

Dès le matin du jour suivant, Séthos accompagné d'Amedès qui avoit approuvé tout son projet, et de trois de ses compagnons, auxquels il l'avoit déclaré ensuite, se mit en chemin du côté de la caverne. Leur dessein étoit d'y entrer quand l'animal n'y seroit pas, pour voir si on pourroit dresser les embûches nécessaires

pour le prendre. La première des sentinelles qu'il avoit déjà envoyées pour observer les marches du monstre, lui dit qu'il étoit sorti un peu avant le jour, et qu'allant d'abord au marais, il s'y étoit plongé tout entier : qu'ensuite s'étant traîné dans la campagne du côté du nord, ses camarades avant que de le suivre étoient convenus entre eux qu'à mesure que l'un d'eux s'avanceroit, il sauroit toujours le poste de celui qu'il laisseroit derrière lui, afin de pouvoir s'avertir successivement les uns les autres du retour de l'animal. Séthos suffisamment assuré par-là, de n'être pas surpris, entra le premier dans la caverne. Ils s'étoient munis auparavant de légères bottines de fer, précautions que les Egyptiens prennent même en pleine campagne, contre des insectes piquans que les vents d'Afrique apportent en certaines saisons de l'année. Ils trouvèrent à gauche une voûte naturelle, d'où tomboient par intervalles des gouttes d'eau, sur un terrain pierreux et incliné, et à droite un lit de glaise, où ils crurent reconnoître à plusieurs indices que le serpent couchoit. Ils virent au fond de la caverne une autre ouverture qui les auroit conduits beaucoup plus loin. Mais comme ils n'étoient pas venus là par un motif de simple curiosité, ils ne s'y présentèrent seulement pas. Il suffisoit à Séthos de concevoir que dans l'intérieur de cette caverne

verne

verne on pourroit monter la cage, à laquelle il imaginoit déjà de donner une telle forme, qu'elle pût servir non-seulement de clôture à l'animal pris, mais de piège pour le prendre. Ainsi sortant de ce lieu après avoir fait toutes les observations nécessaires à son dessein, il revint sur-le-champ du côté de Scyathis. Entrant dans la ville avec les quatre personnes qui le suivoient, il s'adressa d'abord aux Magistrats. Il leur demanda pour l'expédition dont il s'agissoit trois mille hommes de la milice de leur province, mais pris entre ceux qui n'étoient pas nommés pour le service militaire de cette année. Il leur dit que bien qu'il crût ces soldats très-capables de s'exposer aux plus grands périls dans le besoin, il les garantissoit de tout danger, en obéissant aux jeunes Seigneurs qu'il leur donneroit pour capitaines par compagnie. Qu'on fît donc rendre ces troupes à Scyathis, dans trois jours, armées de boucliers, d'épées, et de carquois chargés de flèches, sans oublier leurs trompettes et leurs tymbales. Il demanda enfin un ordre pour tous les forgerons de la ville, de travailler incessamment à la machine dont il leur alloit donner le dessin.

Ce jeune Prince ayant obtenu toutes ses demandes avec de grands remerciemens de la part de ceux qui les lui accorderoient, commanda

Tome I.

I

aux forgerons , une cage de huit pieds de face , sur la longueur de cinquante pieds. Tous les côtés devoient être fermés par des barreaux de fer qu'on ôtât et qu'on remît facilement. Les maîtresses barres qui en recevroient les extrémités , devoient elles - mêmes tenir librement les unes aux autres ; et le tout ensemble être posé sur des roues basses de dix en dix pieds ; mais il vouloit de plus , que les barreaux du côté de l'ouverture fussent armés de pointes qui cédassent à l'animal lorsqu'il entreroit dans la cage , et qui lui résistassent en s'engageant dans ses écailles , s'il entreprenoit de reculer pour en sortir. L'avantage de la liberté qu'il faisoit conserver à toutes les pièces , étoit non-seulement que les ouvriers pussent travailler séparément à des parties détachées ; mais encore qu'on pût transporter aisément la machine démontée dans l'endroit où il faudroit l'employer. Le tout fut promis et fait dans les trois jours ; et les troupes étant arrivées ou assemblées dans le même terme , Séthos assigna le matin du quatrième jour pour l'exécution de l'entreprise.

Ayant posé dès la veille , comme la première fois , des sentinelles qui devoient observer de de quel côté tourneroit le monstre en sortant le matin de sa caverne , il y fit porter dès la pointe du jour sur plusieurs chariots toutes les pièces de la machine. Elle

y fut montée en moins de trois heures, et arrêtée par l'extrémité et par les côtés, avec des morceaux de roches qu'on trouva dans la caverne même. L'entrée de celle-ci étoit un peu plus étroite que l'ouverture de la cage, qui par conséquent ne seroit pas apperçue de l'animal, du moins dans le trouble où Séthos comptoit de le mettre. Il ordonna ensuite à une partie des troupes de filer un à un, et en silence vers le lieu où l'on savoit qu'étoit alors le serpent, et de se rendre en passant au-dessus de lui, à l'autre côté de l'entrée de la caverne, pendant que l'autre partie des troupes fermeroit l'enceinte en se rendant au côté le plus proche de l'endroit d'où l'on partoît. A ce premier mouvement, le monstre qui ne se voyoit point encore poursuivi, prit, comme il avoit fait la première fois, le chemin de sa caverne. Mais découvrant de loin une longue suite de gens, il s'arrêta, et bientôt après il commença à faire des sifflemens horribles. Les compagnons de Séthos avoient ordre de faire alors joindre les troupes et serrer les rangs de plus en plus, à mesure que le terrain de l'enceinte diminueroit. En même temps il fit sonner toutes les trompettes et battre toutes les tymbales. Outre cela, les soldats, comme on en étoit convenu, frappèrent de leurs épées sur les boucliers les uns des autres, pendant que d'autres, en plus

grand nombre tiroient sur le monstre des milliers de flèches. Cet animal voyant qu'il avoit affaire à des ennemis résolus, qui malgré ses agitations et ses menaces furieuses, le bravoient également en s'approchant et en s'éloignant de lui, et qui d'ailleurs ne lui laissoient de retraite que sa caverne, se hâta plus qu'auparavant de s'y rendre. Le bruit des instrumens militaires, les cris des hommes et la grêle des flèches l'y accompagnèrent toujours plus vivement. On prit garde qu'un peu après y avoir engagé sa tête, il fit un effort pour reculer, mais arrêté sans doute par les pointes des barreaux de sa cage, et se sentant suivi de plus près, il prit le parti de se réfugier dans sa prison même. Il s'y avança en effet, le plus vite qu'il lui fut possible, peut-être dans l'espérance trompeuse d'en sortir par l'autre bout, et de s'échapper par les issues qu'il connoissoit dans sa caverne. On y entra d'abord après lui, pour mettre à la cage, les barreaux qui en devoient fermer la porte. Aussitôt les soldats devenant ouvriers élargirent l'entrée de la caverne, avec des outils qu'on avoit eu soin d'apporter; et ils en tirèrent la cage, par le moyen d'un long atelage de chevaux. Les habitans des villes et des campagnes des environs, qui s'étoient rendus là en foule, pour être témoins oculaires de cette expédition, virent passer l'animal étendu, ne

donnant plus aucun signe de fureur , et tournant tranquillement les yeux de côté et d'autre. Séthos ne voulant point rentrer dans la ville , pour se soustraire à des remerciemens de cérémonie , licencia en cet endroit-là même , les troupes dont il s'étoit servi. Il les loua de l'exactitude avec laquelle elles obéissoient aux moindres signes de leurs commandans , en quoi elles étoient très-exercées. Le monstre toujours traîné à reculons , afin qu'il fût moins frappé des objets qui se présenteroient sur son passage , fut conduit jusqu'au lac Mœris , où Séthos le fit embarquer pour faciliter son transport. Il le suivit avec tout son monde jusqu'à Memphis : mais il ne voulut point qu'on lui donnât à manger dans toute la route , sachant que les serpens subsistent sans nourriture un bien plus long espace de temps.

Diodore raconte la chasse et la prise d'un serpent aussi prodigieux que celui-ci. Nos voyageurs même prétendent en avoir vu qui passent cent pieds de long ; mais personne n'a révoqué en doute le récit de Diodore , au sujet de celui dont il parle à l'endroit cité. Il fut amené de l'Ethiopie , à Alexandrie , sous le règne de Ptolémée Philadelphie. La générosité de ce Prince , dont on gaignoit les bonnes grâces par les singularités de tout genre qu'on lui offroit , inspira à des hommes hardis l'envie de

lui faire un présent de cette espèce. Ils perdirent quelques-uns des leurs dans les premières attaques ; mais enfin ils vinrent à bout du monstre auquel ils s'étoient attachés , par des expédiens très-peu différens de ceux que je viens de rapporter d'après mes Auteurs , sous le nom de Séthos. Diodore ajoute , qu'à force de le faire jeûner , on le rendit aussi doux que les animaux domestiques.

Quoiqu'Oso Roth ne fût pas si sensible que Ptolémée l'a été depuis aux merveilles de la nature , non plus qu'à l'industrie des hommes , il ne laissa pas de recevoir son fils et les jeunes Seigneurs ses compagnons , avec de grandes louanges. La Reine , de son côté , conçut un chagrin secret de ce premier exploit de Séthos ; et Amedès , pour vaincre le mal par le bien , se hâta dès-lors de rendre ce jeune Prince encore plus digne de sa jalousie. Il se croyoit désormais assez sûr de la prudence et du courage de son disciple , pour exécuter le projet qu'il avoit formé à son avantage. Mais il falloit le faire absenter de la cour trois ou quatre mois : et il ne croyoit pas difficile d'en avoir la permission. La Reine laissoit rarement à Séthos la liberté de voir le Roi , qui conformément à son caractère , demandoit peu de ses nouvelles : et ce n'étoit pas du côté du jeune Prince , que se tournoit une cour frivole et corrompue.

Dans les huit années qui s'étoient écoulées depuis la mort de Nephté, Daluca avoit mis au monde deux fils confondus avec leur aîné, dans les annales vulgaires, sous le nom des trois anonymes qu'on trouve à la suite d'Osoroth. Mais les annales anecdotes dont je me sers, donnent au premier le nom de Béon, et au second, celui de Pemphos. Dès qu'ils furent en âge d'être amenés devant un père qui ne cherchoit que son amusement, leur mère les faisoit tenir presque toujours en sa présence pour l'accoutumer, s'il se pouvoit, à ne reconnoître qu'eux pour ses fils. Elle affectoit même de donner au premier toutes les prérogatives de l'aînesse, quoiqu'ils ne l'eussent ni l'un ni l'autre. La résidence de Séthos dans le palais commença dès-lors à lui peser. Elle l'avoit souffert patiemment jusques-là, pour ne pas laisser le Roi tout à fait sans enfans ; mais voulant attirer désormais toute la faveur sur les siens, elle songea à écarter un aîné, dont les droits, et ce qu'on pouvoit déjà appeler le mérite, lui causoit un cruel ombrage. Amedès profitant, pour l'intérêt de Séthos, de cette disposition de la Reine, qu'il connoissoit parfaitement, s'adressa à elle-même pour obtenir l'agrément du Roi, sur la pensée qu'il avoit de faire voir au Prince quelques-uns des principaux temples de l'Egypte. Il ajouta aussi-tôt, pour écarter tout soupçon de son es-

prit , que dans le cours de ce voyage , qui seroit de trois ou quatre mois , le Prince ne logeroit que chez les Prêtres. Daluca à qui ce projet parut très-borné , lui donna un plein consentement de sa part , et s'engagea de lui faire avoir incessamment celui du Roi. Elle quitta Amedès très-contente de lui , dans la croyance qu'elle eut qu'il inspireroit au jeune Prince une dévotion , qui le détourneroit de toute vue d'ambition et de politique. Elle lui envoya en effet quelques momens après la signature du Roi , et elle fit ajouter par celui qui la portoit , qu'elle ne croyoit pas que pour une absence si courte , il fût nécessaire que le Prince prît congé du Roi , ni qu'on publiât son départ. C'étoit là précisément le souhait d'Amedès , qui , en parlant à Séthos de l'intérieur de la pyramide qu'il avoit eu envie de visiter , et de la disposition où il étoit maintenant de l'y conduire , ne lui découvrit pas encore tout son dessein. Mais il avoit eu soin d'en avertir le grand-Prêtre de Memphis , le même encore qui avoit conduit la feue Reine au labyrinthe.

Séthos et Amedès sortirent donc du palais à pied , après avoir dit au premier Officier de l'appartement du jeune Prince , qu'ils ne reviendroient peut-être de quelque temps , et que la Reine étoit instruite de leur voyage. S'étant pourvus d'une lampe et de ce qui étoit néces-

saire pour l'allumer et la rallumer en cas de besoin, ils arrivèrent à la pyramide lorsqu'il étoit déjà nuit. Amedès avoit pris ainsi ses mesures, parce qu'il vouloit entrer seul avec Séthos dans ce ténébreux séjour. Ils montèrent ensemble jusqu'à la seizième assise du côté du nord, où étoit une fenêtre carrée toujours ouverte. Mais cette entrée qui n'avoit qu'environ trois pieds en tous sens, commençoit une allée de même mesure, où par conséquent on ne pouvoit avancer qu'en se glissant sur le ventre. Séthos alloit le premier, Amedès n'avoit garde de lui ôter cet honneur, non plus que la peine de porter la lampe; et de plus il ne l'avertissoit jamais ni de la longueur de chaque allée, ni de ce qu'il devoit trouver au bout. Elles renfermoient toutes leurs difficultés particulières; et pour n'en pas faire le détail, je mettrai tout d'un coup Séthos à l'endroit où, guidé par Amedès, il aperçut un puits très-large, enduit par-tout d'un asphalte très-noir et uni comme une glace. La seule ouverture de ce puits à la lueur d'une lampe, étoit un objet effrayant. On ne voyoit point de bornes à sa profondeur; et il ne paroissoit ni roue; ni poulie, ni corde dont on se pût servir pour y descendre ou pour le sonder. C'étoit aussi là le terme où s'arrêtoient tous ceux qui n'apercevoient pas le secret; ou qui l'ayant aperçu, n'avoient pas la hardiesse de s'en servir. Amedès

accoudé sur les bords du puits, et tenant alors la lampe, attendoit en silence jusqu'où iroit à cet égard la curiosité de Séthos. Quand l'impatience du jeune Prince l'eût bien assuré de son courage, Amedès se releva, mit sur sa tête la lampe, dont le dessous étoit creusé exprès en forme de casque; et en cet état, se mettant à cheval sur le bord du puits où il s'étoit toujours tenu, il posa d'abord un pied sur un échelon de fer, de la longueur de six doigts, que l'ombre avoit caché à Séthos, d'autant plus qu'il avoit très-peu de saillie. Ensuite Amedès passant tout son corps au-dedans de l'ouverture du puits, posa l'autre pied sur un autre échelon semblable, à un pied plus bas, et sans rien dire continua de descendre. Séthos ne manqua pas de le suivre. Quand on avoit fait les soixante échelons qui finissoient là, quoiqu'ils n'arrivassent pas à beaucoup près au fond du puits, on trouvoit à côté de soi une fenêtre qui étoit l'entrée d'un chemin assez commode, creusé dans la roche vive, qui descendoit en tournoyant la longueur de cent vingt-quatre pieds.

Jusqu'ici le dedans de la pyramide est encore tel que je viens de le décrire en abrégé; à cela près que le fond du puits s'est rempli de décombres, à une assez grande hauteur. Mais alors le chemin tournoyant conduisoit à une porte grillée à deux battans d'airain, qui s'ou-

vroient au moindre effort que l'on faisoit pour les pousser , et sans faire le moindre bruit. Mais en retombant d'eux-mêmes pour se rejoindre , ils rendoient par un artifice dont le principe étoit dans les gonds , un son très-fort , qui sembloit se porter successivement et se perdre au loin dans le fond d'un vaste édifice. On se trouvoit alors au fond du puits , qui avoit en tout cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte , qui étoit du côté du nord , il y en avoit une autre du côté du midi. Celle-ci étoit fermée d'une grille de fer dormante , dont chaque barreau étoit de la grosseur du bras. A travers ces barreaux , Séthos apperçut une allée à perte de vue , bordée à gauche et du côté de l'orient , d'une longue suite d'arcades , d'où sortoient de grandes lueurs de lampes et de torches. Mais de plus il entendoit dans la profondeur de ces arcades , des voix d'hommes et de femmes , qui formoient une musique très-harmonieuse. Amedès apprit à Séthos , que l'allée qu'il voyoit à travers la grille , étoit l'enfilade du dessous des autres pyramides , qui étoient de vrais tombeaux ; et que les arcades conduisoient à un temple souterrain , où les Prêtres et les Prêtresses , dont il entendoit les voix , faisoient toutes les nuits différentes sortes de sacrifices et de cérémonies , qu'il ne pouvoit pas

lui révéler, parce qu'il n'étoit pas initié. On se doutera sans peine qu'un jeune homme naturellement plein d'ardeur, et dont la curiosité étoit allumée par tant de circonstances, se sentit transporté d'un violent désir de l'initiation, et pria instamment Amedès de la lui procurer. Mon fils, lui dit Amedès, le courage qui vous a conduit jusqu'ici, et qui va vous conduire encore plus loin, si vous voulez, est déjà une démarche qui vous dispose à cette prérogative. Je compte que votre adolescence finit en ce moment; et que par le désir que vous venez de marquer pour l'initiation, vous commencez aujourd'hui à être un homme parfait. L'initiation à laquelle il nous est défendu d'inviter directement qui que ce soit, est cette entreprise dont je vous ai parlé en termes couverts, et pour laquelle j'ai voulu avoir des preuves particulières de votre prudence et de votre courage. Mon père, dit Séthos, il m'en vint alors une légère idée; mais je n'osai jamais l'exprimer, dans la crainte que vous ne rejetassiez trop loin une proposition qui me paroissoit téméraire à mon âge, et que ce lieu m'a donné aujourd'hui la hardiesse de vous faire. Vous avez raison, mon fils, dit Amedès, de regarder aujourd'hui même cette prétention comme très-hardie. Les préparations qu'on exigera de vous sont pénibles et périlleuses du.

côté du corps, et cependant sont encore peu de chose en comparaison de celles qu'on exigera du côté de l'ame. Je vous avertis que les Prêtres, qui ne répondent à personne ni de leur choix, ni de leur refus, usent d'une extrême sévérité, sur-tout à l'égard de ceux qui, étant destinés à monter sur le trône, veulent encore participer aux secrets du Sacerdoce. Ils vous éprouveront sur la morale la plus sublime, par des questions que vous ne sauriez prévoir en particulier, et auxquelles vous ne répondrez qu'en remplissant votre ame des principes féconds et lumineux, d'où doivent couler d'elles-mêmes toutes vos réponses. Ah ! mon père, dit Séthos, quel temps j'ai perdu jusques à présent, et quels trésors j'ai laissé dissiper dans les leçons que vous m'avez déjà données ! Je n'ai regardé encore mon attention à vos préceptes que comme un devoir, et je devois la regarder comme l'unique voie qui pouvoit me conduire aux véritables richesses. Mon fils, lui dit Amedès, il n'y a rien encore de perdu. Votre première jeunesse a dû passer comme elle a fait, pour vous faire connoître la condition humaine ; et il ne faut point attendre du ciel des dons prématurés. Vous appellerez vous-même, dans l'occasion, un grand nombre de ces maximes que vous croyez avoir oubliées : et d'ailleurs les Prêtres vous instruiront eux-mêmes pendant trois mois avant que

de vous interroger. Mais il est temps de nous reposer , quelque parti que nous prenions , soit celui de retourner sur nos pas , ou celui d'aller plus loin. Ils s'assirent donc sur un banc de pierre qui règnoit autour du puits. Ce fut alors que Séthos, frappé de la grandeur de ces ouvrages souterrains, inconnus à la plupart des Egyptiens même, se livra à son étonnement ; et il exaltoit la magnificence des Rois ses aïeux, qui avoient achevé des entreprises si extraordinaires. Amedès lui dit que ces ouvrages pris en eux-mêmes, étoient certainement dignes de la plus haute admiration. Mais, ajouta-t-il, ne pensez-vous point aux peines qu'ont essuyées ceux qui les ont exécutés de leurs propres mains ? Je m'apperçois, dit Séthos, que j'ai porté un faux jugement, en louant ces entreprises, et que je commence par une erreur, ce nouvel ordre de sentimens que je voulois me faire. N'en doutez pas, mon fils, lui dit Amedès, vous voyez ici le sang et la substance d'une infinité de malheureux dont on a employé les biens ou les personnes, à ces travaux insupportables. Il y est même péri des milliers d'hommes par des chûtes subites de terre. C'est en vain que Sésostris, ce héros à qui l'Egypte est redevable d'ailleurs d'une grande partie de sa gloire, a fait graver sur les monumens superbes qu'il a fait élever à Thèbes, qu'il n'y a fait travailler

que des esclaves étrangers ; cela seul ne le justifieroit pas. Car bien que la condition des esclaves soit de servir , on doit toujours se souvenir qu'ils sont hommes , et ne les exposer qu'en des occasions rares et pressantes , ou à des fatigues outrées , ou à des périls évidens. Mais à l'égard des captifs faits à la guerre , c'est une barbarie qui règne encore dans toutes les Nations , que de réduire aux fonctions de l'esclavage des personnes de condition libre , et souvent de très - grand mérite ; parce qu'on les a fait prisonniers , ou dans des batailles , ou à des prises de villes : de sorte que nous ne sommes pas sûrs , vous et moi , au premier combat où nous nous trouverons contre des ennemis étrangers , de n'être pas assujettis aux services , et même aux traitemens les plus indignes. Ne manquez pas de donner au monde un exemple contraire à celui-là , dès la première victoire que vous aurez occasion de remporter sur des nations , du moins qui seront capables de société et d'alliance. On verra dans la suite , que ce conseil ne demeurera pas inutile. Mais , continua Amedès : par rapport aux travaux énormes que vous voyez ici , je vous dirai que Chéobus , huitième Roi de Memphis , auteur de la grande pyramide dont tout ceci est une dépendance , fut exclus à son jugement de sépulture du propre tombeau qu'il avoit fait faire ,

et fut puni de la vanité de son entreprise tyrannique par la honte de son intention frustrée. Les autres pyramides ne sont, ni si grandes, ni travaillées en dedans comme celle de Chéobus ; mais de plus, leur souterrain que l'on entrevoit par la grille de fer, est l'ouvrage de Chéobus même. Ses successeurs, qu'on n'a pas désapprouvés comme lui, se sont prévalus de sa folie, pour placer leurs tombeaux dans un lieu déjà destiné à cet usage. Car enfin, quoiqu'il faille condamner toutes les entreprises des Rois, qui vont à la vexation de leurs sujets, il leur est permis d'employer le superflu de leurs richesses à donner des preuves de leur magnificence. Ils sont même très-louables, de faire valoir l'industrie des uns, et d'occuper l'oisiveté des autres. Ainsi au lieu que les dépenses vaines d'un Roi jettent la mendicité dans son royaume, les dépenses sages l'en préservent. Mais entre ces dernières, les plus sages de toutes, sans comparaison, sont celles qui ont pour but l'utilité générale de l'état. Les Rois d'Egypte se sont rendus immortels par les travaux qu'ils ont faits à l'occasion du Nil, et l'on diroit qu'ils ont regardé toute l'Egypte comme une seule maison de plaisance, qu'ils devoient mettre en valeur, embellir et entretenir. Cependant pour terminer cette matière, l'usage que vous voyez qu'on fait d'une partie de ces souterrains pour le

le culte des Dieux, m'engage à vous demander si vous n'approuvez pas ces dépenses, quelque excessives ou quelque périlleuses qu'elles soient, lorsqu'elles ont un objet si noble et si saint? Mais avant que de me répondre, représentez-vous que ce sont les Prêtres eux-mêmes, qui veulent vous éprouver par cette question. Séthos ayant pensé plus attentivement qu'il n'auroit fait à ce qu'il alloit dire, parla ainsi : Je ne crois pas qu'il soit permis de tourmenter les hommes, sous prétexte d'honorer les Dieux; et je me persuade que c'est mal connoître les auteurs et les bienfaiteurs du genre humain, que de leur offrir de telles victimes. Les sacrifices où l'on immoloit des hommes, ont été abolis par la religion même mieux entendue; et il me semble que nos derniers Rois ont abandonné ces entreprises hasardeuses, et en même temps trop laborieuses, des édifices souterrains, qui sont toutes fort anciennes. Mais je pense en même temps, qu'on ne sauroit mieux réparer la faute de nos pères, qu'en employant au culte des Dieux, les monumens même de leur tyrannie, comme je vois que l'on fait aujourd'hui. Mon fils, dit Amedès, des réponses comme celles-là, faciliteront extrêmement votre initiation.

Cette conversation avoit été entendue sans que Séthos le sût; parce que les Prêtres, avertis par

le son que rendoit la porte à deux battans, venoient incessamment reconnoître à travers des ouvertures pratiquées dans les murs, ceux qui arrivoient au fond du puits, afin de préparer toutes choses pour les recevoir, s'ils alloient plus loin. Quand Séthos et Amedès se furent reposés et entretenus l'un l'autre pendant une heure, Amedès se leva le premier, et dit à Séthos : Mon fils, voilà du côté du nord, la porte par où nous sommes entrés, et par où nous pouvons remonter en haut ; ou bien voilà du côté de l'orient une autre porte qui vous conduira dans un chemin parallèle aux enfoncemens des arcades qui sont encore fermées pour vous. Ce chemin étoit de six pieds de large, très-uni, tiré en droite ligne, et voûté en plein ceintre sur une imposte qui régnoit de part et d'autre à six pieds de terre. Séthos se mettant en devoir d'y entrer, ne put s'empêcher de porter sa vue sur une inscription en lettres noires tracées sur un marbre très-blanc, qui étoit posé en forme de fronton, sur les impostes de l'arcade, qui servoit d'entrée à ce chemin : il y lut ces mots. QUICONQUE FERA CETTE ROUTE SEUL, ET SANS REGARDER DERRIÈRE LUI, SERA PURIFIÉ PAR LE FEU, PAR L'EAU, ET PAR L'AIR ; ET S'IL PEUT VAINCRE LA FRAYEUR DE LA MORT, IL SORTIRA DU SEIN DE LA TERRE, IL REVERRA LA LUMIÈRE, ET IL AURA DROIT DE PRÉPARER SON

AME A LA RÉVÉLATION DES MYSTÈRES DE LA GRANDE
DÉESSE ISIS.

La seule lecture de cette inscription renvoyoit presque tous ceux qui avoient eu la hardiesse de descendre au fond du puits. Quelques-uns, en très-petit nombre, l'avoient fait d'eux-mêmes, poussés par la curiosité la plus hasardeuse. Mais dès qu'un homme alloit demander l'initiation, les Prêtres qui sembloient l'accorder avec une extrême facilité, se contentoient de lui faire écrire son nom et sa demande, et lui donnoient aussi-tôt un initié pour lui indiquer ses épreuves. Ce conducteur le guidoit dans la pyramide, l'amenoit jusqu'au puits, lui en montroit les échelons, et descendoit même le premier, comme avoit fait Amedès à l'égard de Séthos. Mais les Prêtres étoient bien sûrs que les conditions marquées par l'inscription ne seroient acceptées que par des hommes d'une intrépidité rare. Et comme le courage seul ne fait pas tout le mérite qu'ils demandoient dans leurs initiés, ils ne s'engageoient encore par ces épreuves terribles qu'à admettre les aspirans à un examen très-sévère sur toutes les autres vertus. Les uns croyoient qu'on descendoit vivant aux enfers, et qu'il en falloit revenir par des travaux effroyables : d'autres s'imaginoient que tous les initiés avoient subi une mort réelle ; et quoiqu'on les en vît

ressuscités, on en craignoit les douleurs. On savoit même que quelques hommes qui avoient passé pour très-hardis n'en étoient jamais revenus. Les initiés obligés à un secret profond laissoient la liberté de ces différentes interprétations à ceux qui avoient entendu parler de l'inscription, ou qui s'étoient contentés de la lire. Cependant aussi, comme les initiés étoient dans une considération extraordinaire parmi les peuples, à cause des grandes vertus dont ils avoient fait preuve, et sur-tout de la justice incorruptible dont ils faisoient profession ; qu'ils étoient respectés des Rois même, qui les regardoient non-seulement comme des hommes intrépides dans les combats, mais encore comme les ministres les plus éclairés qu'ils pussent avoir ; et souvent comme leurs médiateurs entre eux et les Prêtres dont le crédit étoit quelquefois à craindre : enfin, comme rien n'étoit plus agréable pour un particulier que d'avoir presque tous les droits du sacerdoce, sans en avoir les assujettissemens et les fatigues, il y avoit toujours quelques hommes qui s'exposoient à tout pour acquérir l'initiation.

Séthos étoit trop jeune pour se conduire par des vues éloignées ; la grandeur de sa naissance laissoit peu de place dans son ame pour le désir de s'élever, si commun aux autres

hommes ; Amedès pensoit plus que lui à l'avantage inestimable pour un Roi d'Egypte d'être initié. Ainsi ce jeune Prince n'étant véritablement animé que par sa curiosité et par son ardeur présente , et disant que puisque d'autres en étoient sortis , il en sortiroit , saisit la lampe entre les mains d'Amedès qui la lui céda , en l'avertissant pour la dernière fois de joindre la sagesse au courage. Cependant Amedès le suivoit de loin sans qu'il le sût. C'étoit la règle établie ; parce que si le cœur venoit à manquer à l'aspirant avant qu'il fût arrivé à la première épreuve , son conducteur qui se trouvoit fort près de lui le ramenoit , lui faisoit remonter le puits , et le reconduisoit à la fenêtre de la pyramide par laquelle il étoit entré. Là il lui conseilloit de taire pour son honneur une entreprise à laquelle il avoit succombé , et l'avertissoit de ne se présenter jamais à l'initiation , ni à Memphis , ni à aucun autre des douze temples de l'Egypte où on la donnoit. Mais le premier étonnement où ceux qui persévéroient dans leur dessein avoient lieu de tomber , étoit la longueur de leur route ; car ils faisoient plus d'une lieue dans ce souterrain sans rien appercevoir de nouveau. Ils rencontroient enfin dans le mur à droite , ou du côté du midi , une petite porte toute de fer , qui étoit fermée ; et deux pas plus loin , trois

hommes, armés d'un casque, qui étoit chargé d'une tête d'Anubis. C'est ce qui donna lieu à Orphée de faire de ces trois hommes les trois têtes du chien Cerbère, qui permettoit l'entrée de l'Enfer sans en permettre la sortie. En effet, l'un de ces trois hommes disoit à l'aspirant : Nous ne sommes pas ici pour vous arrêter dans votre route ; continuez-là, si les Dieux vous en ont donné le courage. Mais si vous êtes assez malheureux pour revenir sur vos pas, nous vous arrêterons dans votre retour ; vous pouvez encore vous en retourner ; mais après ce moment, vous ne sortirez jamais de ces lieux, si vous n'en sortez incessamment par le passage que vous vous ferez devant vous, sans tourner la tête, et sans reculer. Si l'aspirant n'étoit point ébranlé par le dernier avis, les trois hommes le laissoient passer et le suivoient de loin ; mais son premier conducteur l'abandonnant, entroit dans la petite porte. Un moment après, l'aspirant apercevoit à l'extrémité de son chemin une lueur de flamme très-blanche et très-vive, qui venoit de s'allumer. Séthos doubla le pas pour s'en approcher. Le chemin qui finissoit là, aboutissoit à une chambre voûtée qui avoit plus de cent pieds de long et de large. A droite et à gauche en y entrant, étoient deux bûchers, ou pour mieux dire, c'étoient des bois plantés debout fort près les uns des autres, autour

desquels étoient entortillés , en forme de pampres de vignes , des branches de beaume arabe , d'épine d'Egypte , et de tamarinde , trois sortes de bois très-souples , très-odoriférans et très-inflammables. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux placés exprès pour cet effet. Mais cette flamme qui s'élevoit aisément jusqu'à la voûte , et qui se recourboit par ondes , donnoit à l'espace qu'elle occupoit toute la ressemblance d'une fournaise ardente. Bien davantage , Séthos trouva à terre , entre les deux bûchers , une grille de fer rougi au feu , de huit pieds de large , et de trente pieds de long. Cette grille étoit formée de lozanges qui ne laissoient guères entre elles que la place du pied. Il comprit qu'il ne pouvoit aller plus avant que par cette route , et il la fit avec autant de vitesse que d'attention. La plupart des épreuves du feu , dont nous parlent les histoires , ne sont pas autres que celles-là. Mais les historiens qui ne savent pas le fond de la chose , ou qui veulent outrer le merveilleux , disent qu'un tel a passé à travers les flammes , au lieu de dire qu'il a passé entre deux haies de flammes , et qu'il a marché sur des fers ardents , au lieu de dire qu'il a marché entre des fers ardents.

Séthos sorti avec joie de cette épreuve , trouva , quelques pas plus loin , un canal de plus

de cinquante pieds de large , qui entroit d'un côté dans cette chambre souterraine , à travers des barreaux de fer , et qui en sortoit de même de l'autre. Ce canal tiré du Nil faisoit du côté de son entrée , et avant que de passer par les barreaux , un grand bruit de chute d'eau , que Séthos avoit confondu avec le bruit des flammes dont il venoit d'échapper. La lumière qu'elles rendoient encore , quoiqu'elles baissassent sensiblement , lui faisoit appercevoir au-delà du canal une arcade , au-dedans de laquelle il y avoit des marches , dont les plus hautes se perdoient dans les ténèbres. Séthos jugea que c'étoit-là la porte par laquelle il devoit revenir au jour , d'autant plus que la route en étoit marquée dans le canal par deux balustres de fer , qui sortoient du fond de l'eau à droite et à gauche. Dans l'appréhension que la lumière des flammes ne lui manquât avant qu'il fût à l'autre bord , il se servit d'un tison du bûcher , déjà détruit en quelques endroits , pour rallumer sa lampe que la raréfaction de l'air avoit éteinte au milieu des flammes. Il se dépouilla de ses habits , qu'il mit sur sa tête , après les avoir liés avec sa ceinture , dont les bouts passés par-dessous ses bras venoient s'attacher devant sa poitrine : et en cet état il descendit dans le canal qu'il traversa à la nage , en tenant toujours d'une

main sa lampe allumée. Il reprit ses habits très-promptement, et montant les marches de l'arcade qu'il avoit devant lui, il arriva sur un pallier de six pieds de long, et de trois pieds de large. Le sol étoit un pont-levis, qui tenoit par de fortes pantures à des gonds scellés dans la plus haute marche de l'arcade, de sorte que le pont-levis sembloit être baissé pour le recevoir. Les murs qu'il avoit à ses côtés étoient d'airain et servoient d'appui aux moyeux de deux grandes roues de même matière, l'une à droite et l'autre à gauche. Leurs moitiés inférieures s'abaissoient derrière les murs, et les supérieures qu'on pouvoit voir, étoient chargées d'une grosse chaîne de fer. Le dessus ou le toit du pallier présentait, à l'élévation de quinze pieds, trois concavités ténébreuses, telles que les présenteroit l'intérieur de trois grandes statues creuses, vues par dessous. Il avoit devant lui une porte recouverte toute entière de l'ivoire le plus blanc, garnie dans le milieu de deux lisières d'or, qui marquoient que la porte, qui n'avoit aucune armure en dehors s'ouvroit en dedans à deux battans. Séthos, ayant mis sa lampe sur le plancher, tenta deux ou trois fois inutilement de pousser cette porte, qui avoit résisté à des hommes bien plus forts que lui. Mais au linteau de la porte élevée sur le seuil d'environ sept pieds, et auquel les

extrémités du pont-levis sembloient être suspendues par deux fortes chaînes , étoient aussi attachés deux gros anneaux d'acier poli , qui brilloient à la lueur de la lampe comme le plus fin diamant. L'aspirant ne pouvoit pas manquer d'y porter les mains , pour essayer si par ce moyen il pourroit ouvrir la porte , et là commençoit sa dernière épreuve , la plus difficile à soutenir pour l'imagination étonnée. Car le premier mouvement qu'il donnoit à ces anneaux , faisoit lever la détente des deux roues , qui emportées par un poids énorme pendu à leurs chaînes , produisoient plusieurs effets très-effrayans. Le pont-levis commençoit à s'élever par l'extrémité la plus proche de la porte , de sorte que l'aspirant n'avoit que deux partis à prendre , ou celui de regagner les marches et de reculer , contre la loi prescrite , ou celui de s'attacher aux anneaux. Mais le linteau même de la porte s'élevoit aussi avec l'aspirant suspendu. La lampe qui glissoit sur le pont-levis se renversant bientôt , le laissoit sans lumière au milieu du bruit épouvantable que faisoient les deux roues , et qui étoit tel que le plus hardi ne pouvoit s'empêcher de croire que cent machines de fer ou d'airain se brisoient sur lui. Ce mouvement qui duroit près d'une minute , élevoit l'aspirant jusqu'à la hauteur d'un quart de cercle. Mais de peur que

le linteau que les grandes roues abandonnoient alors , ne retombât trop vite , entraîné par son poids et par celui de l'aspirant , ce linteau se trouvoit attaché par des cordes qui passaient par-dessus plusieurs poulies , à une troisième roue , composée de volans de tôle qui ralentissoient cette chute , et qui empêchoient que l'aspirant ne se blessât. Mais en même-temps cette roue , qui étoit placée vis-à-vis de lui dans un grand vide au-dessus de la porte d'ivoire , lui faisoit sentir par son mouvement une violente agitation d'air. Dès que l'aspirant étoit descendu ainsi au point où la machine l'avoit pris , les deux battans de la porte d'ivoire s'ouvroient par une dernière détente , et laissoient voir un lieu éclairé d'un très-grand jour , ou s'il étoit nuit , par des lampes , qui en égaloient la clarté.

Séthos qui arrivoit là au lever du soleil , apercevant le bœuf Apis , à travers les barreaux de son étable , qui répondoit au fond du sanctuaire du temple des trois divinités à Memphis , reconnut avec une grande surprise , qu'il sortoit de dessous le piédestal creux de la triple statue , d'Osiris , d'Isis , et d'Horus , devant laquelle on avoit fait tant de prières pour le rétablissement de la santé de la jeune Reine. Il fut reçu par les Prêtres , qui formoient deux haies dans le derrière du sanctuaire. Le grand-Prêtre

l'embrassant d'abord , le loua de son courage , et le félicita de l'heureux succès de ses épreuves. Il lui présenta ensuite une coupe pleine de l'eau du canal qu'il venoit de passer. Pendant qu'il la but , le grand-Prêtre lui dit : que cette eau soit un breuvage de Léthé ou d'oubli , à l'égard de toutes les maximes fausses que vous avez ouï de la bouche des hommes profanes. Après quoi le faisant tourner du côté de la triple statue , il lui ordonna de se prosterner , et il prononça sur lui ces paroles : Isis , ô grande Déesse des Egyptiens ! donnez votre esprit au nouveau serviteur , qui a surmonté tant de périls et de travaux pour se présenter à vous. Rendez-le victorieux , même dans les épreuves de son âme , en le rendant docile à vos loix , afin qu'il mérite d'être admis à vos mystères. Tous les Prêtres ayant répété les premières paroles de cette prière : Isis , ô grande Déesse des Egyptiens ! on fit relever Séthos , et le grand-Prêtre lui présenta une liqueur composée , que les Grecs ont nommée cycéon , en lui disant : que ceci soit un breuvage de mnémosyne , ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la sagesse. Les cérémonies n'allèrent pas plus loin ce jour-là. Le grand-Prêtre rendit Séthos à Amedès , qui se trouva derrière lui , et qui le mena dans un appartement destiné pour lui , dans la maison des Prêtres , et dans lequel il

trouva tout ce qui lui étoit nécessaire , comme ne devant plus sortir des lieux saints , qu'il ne fût initié.

Quelque joie qu'eût Séthos d'avoir bien jugé de tout ce qu'il avoit eu à faire , dans des épreuves où il falloit apporter autant de présence que de fermeté d'esprit , sa joie approchoit à peine de celle d'Amedès , qui étant chargé d'un dépôt si précieux , avoit eu la force de risquer la vie même de ce jeune Prince , pour lui procurer l'initiation. Comme il craignoit que Séthos ne fût bientôt obligé de quitter Memphis , par la jalousie de la Reine , et qu'ainsi l'occasion ou le temps de le faire initier ne revînt jamais , il l'avoit fait présenter à ses épreuves , dès le premier âge où il l'avoit cru en état de les soutenir. Sans des raisons si pressantes , Amedès n'auroit pas sans doute exposé un homme de seize ans , à des dangers ou à des incertitudes , qui avoient embarrassé des hommes très-hardis et même très-sages ; pour ne point parler des téméraires , qui avoient manqué de cœur ou de tête dans leurs entreprises. Dès que l'aspirant ayant passé la petite porte fermée , avoit seulement vu la flamme ; s'il revenoit sur ses pas , les trois hommes qui étoient des officiers du second ordre , le saisissoient et le faisoient entrer par cette porte , dans les temples souterrains , d'où il ne sortoit jamais , parce

qu'on ne vouloit point qu'il pût divulguer la nature des épreuves. Il en étoit de même de l'eau du canal, s'il y arrivoit après avoir traversé les flammes, et qu'il n'osât pas le passer à la nage, ou du moins en se tenant à l'une des deux balustrades qui sortoient de l'eau. Ces officiers ne manquoient pas de secourir de tout leur pouvoir ceux qui couroient risque de se brûler ou de se noyer ; mais c'étoit pour les enfermer aussi. Leur prison n'étoit pas austère d'ailleurs. On les faisoit, s'ils le vouloient, officiers du second ordre dans ces temples souterrains ; et ils pouvoient se marier aux filles de ces officiers. Mais on les obligeoit avant toutes choses, de faire savoir leur état à leur famille par cette formule qu'ils écrivoient et signoient de leur main : Pour avoir tenté une entreprise téméraire, les Dieux justes et miséricordieux me retiennent pour jamais dans une prison favorable ; craignez et aimez les Dieux. Cette formule les faisoit regarder comme morts, et délivroit leur famille de tout engagement à leur égard. Ils étoient sûrs en effet, de ne parler de leur vie à aucun profane. Les autres officiers du second ordre, enfans même de ceux-là, avoient la liberté, non de changer d'état, ce qui n'étoit permis à aucun Egyptien ; mais de servir à leur tour dans les temples supérieurs, et même de parler à tout le monde comme les Prêtres ; parce qu'on

les contraignoit au secret par un serment qu'on ne daignoit pas tirer de ceux qui ayantsuccombé à leurs épreuves, s'étoient, disoit-on, manqué de parole à eux-mêmes.

A l'égard de la dernière de ces épreuves, elle étoit véritablement la présence de la mort, par le bruit des roues dans les ténèbres : mais ce bruit servoit aussi à avertir les Prêtres, qui attendoient l'aspirant dans le sanctuaire, d'abaisser sur-le-champ tous les voiles sur les ouvertures, qui en permettoient la vue au peuple. De sorte que le peuple, s'il y en avoit dans le temple, ne sachant rien de ce secret, s'imaginoit que c'étoit un tonnerre qui annonçoit aux Prêtres la présence prochaine d'un Dieu, qui leur venoit dévoiler quelque mystère. Ce fut cette épreuve que manqua Orphée, qui se trouvoit alors en Egypte, et à qui les Prêtres avoient néanmoins accordé l'initiation, quelques mois auparavant, par une grace qu'il leur parut mériter d'ailleurs.

Ce fameux Grec, qui avoit reçu des Dieux le don des vers et de la lyre en un si haut degré, qu'il passoit dans ces temps, encore fabuleux, pour fils d'Apollon et de Calliope, étoit né en Thrace. Mais comme c'est un pays assez sauvage, et dont les habitans féroces aiment mieux la guerre que les beaux arts, il étoit venu s'établir dans la Thessalie, où les mœurs étoient plus

douces, et qui d'ailleurs, étoit une région charmante par le cours du fleuve Pénée, et par la délicieuse vallée de Tempé. Ce fut là qu'il épousa la belle Eurydice, encore plus célèbre par l'amour qu'elle eut pour son mari, que par sa beauté. Le concours de toute la Grèce, que les charmes du lieu et la curiosité d'entendre Orphée, attiroit en Thessalie, porta bientôt jusqu'à lui la réputation des Egyptiens. Comme les talens supérieurs supposent d'ordinaire une grande élévation d'esprit et de sentimens, Orphée conçut le dessein de s'aller faire initier en Egypte, persuadé que sa poésie deviendrait bien plus sublime, quand il se seroit rempli des connoissances de la divinité, de la morale, et de la nature, dont il entendoit dire que les Egyptiens étoient les vrais et les seuls maîtres. Il commença dès-lors à apprendre la langue Egyptienne : mais il n'avoit dans son projet, qu'une peine, c'étoit de s'éloigner pour quelque temps de son Eurydice. En vain, pour la faire revenir de la tristesse où la plongea la première proposition qu'il lui en fit, il lui représenta les agrémens de sa patrie, où il la laissoit, et la considération où elle étoit dans la cour du Roi de Thessalie : cette idée excitoit en elle un sentiment tout opposé. Il y avoit quelque temps qu'Aristée étoit venu s'établir dans cette cour. Il se disoit fils d'Apollon et de la Nymphe Cyrène, fille du

du Roi Penée, aïeul du Roi régnant. On prétend qu'Apollon amoureux de cette Princesse, l'avoit transportée dans l'Afrique, où elle donna le nom à la province Cyrenaique. Ainsi Aristée regardoit la Thessalie, comme le lieu de son origine. A peine y fut-il arrivé, qu'il jeta les yeux sur Euridice, et fit auprès d'elle des poursuites inutiles, qu'elle ne jugea pas à propos de découvrir à son mari. Cependant elle regardoit comme un séjour très-fâcheux en l'absence d'Orphée, celui-là même, dont il lui proposoit les douceurs pour consolation ; et ne pouvant le détourner de son dessein, elle lui déclara qu'elle le suivroit par-tout.

Nos deux époux s'embarquèrent donc ensemble ; et après tous les travaux et tous les dangers d'un long voyage, ils arrivèrent au port de Canope, dans le Delta, et par le canal Héracléotique, jusqu'à un port de Memphis. Comme il étoit déjà tard, ils résolurent de coucher cette première nuit hors de la ville. Dans le peu de chemin qu'il y avoit à faire depuis le rivage jusqu'à l'hôtellerie qu'on leur montrait, Euridice sentit au talon une piqure si légère, qu'elle ne songea pas même à en avertir son mari. A peine fut-elle entrée dans la chambre qu'on leur donna, qu'elle fut saisie d'un grand assoupissement qui lui fit refuser toute nourriture. Cependant comme elle avoit mangé dans

la barque plus d'une fois avec tout le monde, son mari ne regarda point comme un mauvais signe, un sommeil qui lui paroissoit avoir une cause fort ordinaire et fort naturelle. Elle le rassura même, en lui disant qu'elle n'avoit besoin que de repos. Au bout d'une demi-heure il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente et forcée, qu'il fit courir à elle. Alarmé de voir son visage enflé et livide, et sur-tout de ne pouvoir l'éveiller, il appela son hôte, avec un grand cri. Mais à peine l'hôte eut vu la malade, qu'il lui dit que c'étoit-là l'effet de la piqure d'une bête venimeuse, qui s'étoit trouvée sous ses pas, et qu'elle en avoit infailliblement la marque au pied. L'ayant bientôt rencontrée : Seigneur étranger, lui dit l'hôte, j'irai chercher un médecin, si vous le souhaitez ; mais il trouvera votre femme morte. Il est bien malheureux que vous n'ayez pas ouï dire, ou que vous n'ayez pas fait attention, quand on vous a dit, qu'il ne faut jamais marcher sur le terroir de l'Egypte, que l'on ait sur soi un baume préservatif, pour l'appliquer à l'instant sur la partie où l'on se sent piquer. Le remède est infaillible en ce cas : mais le délai de quelques minutes, rend le mal incurable. Ah ! dit Orphée, j'ai le remède, mais ma femme, ma cruelle femme ne m'a averti de rien. Hélas ! Seigneur, répondit l'hôte en se retirant, je vois

bien que pour son malheur , la piqure a été trop légère et trop insensible , comme il en arrive aux Egyptiens même , s'ils n'y prennent pas assez garde.

C'est ainsi qu'Orphée implorant en vain tous les Dieux de la Grèce et de l'Egypte , perdit la plus tendre et la plus fidelle de toutes les femmes. Elle fut portée dans le tombeau des étrangers , sans aucune cérémonie ; parce qu'Orphée possédé de sa douleur , n'avoit encore daigné se faire connoître à personne. Ce tombeau des étrangers , étoit hors des murs de Memphis , du côté des pyramides ; dans le même lieu que le tombeau commun des naturels du pays. C'étoient les catacombes des momies qui subsistent encore aujourd'hui ; mais on y descendoit les étrangers par une ouverture particulière. A l'entrée de ces catacombes , étoit le lac Achérusia , sur le bord duquel on jugeoit les Egyptiens morts , comme on jugeoit les Rois au labyrinthe. Mais on ne s'informoit de rien à l'égard des étrangers , et on les enterroit simplement sans les embaumer. Cependant Orphée toujours inconnu , allant tous les jours aux environs des catacombes qui enfermoient Eurydice , trouva un soir des Egyptiens qui disoient entre eux qu'il y avoit une communication souterraine entre les catacombes et les pyramides , et que les ames des morts se promenoient dans

tout cet espace. Ils ajoutaient que quelques-uns de ceux qui avoient eu le courage d'entrer dans ces pyramides par l'ouverture que l'on y voyoit à un des côtés de la plus grande, y avoient entendu les voix et les chants des ombres heureuses. Orphée recueillit ces paroles ; et comme les vrais amans , et sur-tout ceux qui n'ont aimé qu'une fois , regardent leur amour comme éternel , et portent l'idée de leur persévérance au-delà même de leur vie ; Orphée s'abandonnant à cette illusion , et comptant sur un sentiment semblable dans l'ombre de son Eurydice , espéra de la rencontrer dans ces tombeaux , ou de l'attirer à lui par le son de sa voix et de sa lyre. Etant retourné à Memphis , et ayant écouté attentivement ce que lui disoient tous ceux qu'il interrogeoit sur ce qu'il avoit déjà ouï dire , il se confirma dans son dessein ; et ayant pris une lampe convenable , et sa lyre , qu'il laissoit oisive depuis long-temps , il arriva sur le soir du lendemain à la première pyramide. Dès que la nuit fut venue , il y entra seul , et il osa faire retentir les longs échos de ses voûtes , du nom de son Eurydice. Après des détours effroyables , il trouva le puits ; et l'envie qu'il avoit de rencontrer Eurydice ou la mort , l'y fit descendre. Il reçut quelque consolation d'entendre à travers la grille dormante , une musique parfaite , dans laquelle il distinguoit des voix de femmes ,

et croyoit même reconnoître celle de son Eurydice. Mais il fut encore plus satisfait quand il lut l'inscription. Il se vit à la porte de l'initiation, qui avoit été l'objet de son voyage, et dont la perte de sa femme avoit écarté le souvenir. Mais joignant alors l'une et l'autre idée, et livrant son imagination à ses désirs, il crut que l'initiation même le conduiroit au séjour des âmes heureuses, et que peut-être il en rameneroit Eurydice. Il entra dans le chemin étroit. Il subit courageusement les épreuves du feu et de l'eau. Mais au bruit des roues et au mouvement du pallier ou du pont-levis, il n'eut pas la présence d'esprit de s'attacher aux anneaux. Ainsi il fut obligé de reculer, et se vit rejeter malgré lui sur les marches de l'arcade. Il reconnut sa faute avant même que le bruit eût cessé. Ainsi dès que du haut de l'escalier où il étoit demeuré ferme, il apperçut la porte du piédestal ouverte, il prit sa lyre, et se résolvant à la mort, il se consolait par l'espoir de rejoindre son Eurydice. Cependant il s'avançoit à pas lents vers le sanctuaire, en chantant des vers remplis du nom des Dieux et d'Eurydice, et en s'accompagnant de sa lyre d'une manière si juste, si mélodieuse et si tendre, que tous les Prêtres, au milieu desquels il se trouva, demeurèrent charmés. Ayant cessé au bout d'un temps assez court, il se mit à genoux

comme pour recevoir sa sentence. Le grand-Prêtre ayant conféré quelques momens avec ses collègues, le fit relever et lui dit : vertueux étranger qui ne pouvez être que le fameux Orphée, nous connoissons par la piété de vos vers et par l'excellence de votre talent, que vous révérez les Dieux, et qu'ils vous chérissent. Notre Déesse est équitable; elle vous tient compte de ce que vous êtes entré dans les abîmes, et de ce que vous y avez marché sans conseil et sans soutien. Il est vrai que le jugement vous a manqué à la dernière de vos épreuves; mais elle pardonne cette méprise à la douleur que vous cause la perte que vous avez faite. Vous ne trouverez de consolation que dans la vertu, dont la Déesse vous expliquera par notre bouche, les vrais principes. Mais en réparation de votre faute, elle exige qu'après votre initiation, vous portiez son culte dans la Grèce, votre patrie, dont la réputation nous est connue depuis long-temps. Orphée ne répondit à ce discours que par des larmes de reconnoissance et de joie, et le grand-Prêtre acheva sur lui la cérémonie de ce jour-là, et l'admit aux exercices des jours suivans.

Il n'est pas difficile de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la mythologie grecque, dont Orphée est le principal auteur. Nous avons indiqué ailleurs ce que les funérailles

lui avoient fourni : il a déguisé un peu davantage ce qu'il a tiré des initiations. Mais on voit clairement dans les trois épreuves du feu , de l'eau et de l'air , les trois purifications que les ames doivent essayer avant que de revenir à la vie , et que le plus grand Poète des Latins a empruntées de lui dans le sixième livre de son *Enéïde* : *Infectum eluitur scelus , aut exuritur igni*, sans omettre la circonstance de la suspension à l'air agité ou aux vents. *Suspensae ad ventos*. Le fleuve d'oubli et la porte d'ivoire y ont leur place. Hercule revenant avec Alceste des enfers , et Thésée condamné à y être éternellement assis , sont les deux symboles différens de ceux qui surmontoient leurs épreuves ou de ceux qui y succomboient. Mais de plus , Orphée donna une histoire symbolique ou déguisée de son initiation , lorsque liant ce qui se passoit dans son esprit et dans son cœur avec ce qui lui arriva réellement dans sa dernière épreuve , il a supposé qu'il n'avoit manqué de ramener Euridice des enfers , que parce qu'il tourna la tête contre la loi prescrite , avant que d'avoir revu la lumière du jour.

Ces allégories même sont peu de chose en comparaison des mystères de Cérès qu'il institua réellement à Eleusine sur le modèle de ceux d'Isis , et qu'il divisa en grands et en

petits mystères, dans la même vue qu'on distinguoit en Egypte la grande et la petite initiation. La première étoit donnée aux seuls naturels du pays, et l'on n'accordoit aux étrangers que la seconde. Les uns et les autres, tant à Eleusine qu'en Egypte, étoient obligés à un secret qui n'avoit jamais été violé qu'il n'en eût coûté la vie au coupable, ou par une condamnation régulière, ou par d'autres voies, en quelque endroit du monde qu'il pût être; et l'on ne manquoit jamais de changer, du moins en partie, la pratique révélée. C'est ce qui fait qu'on sait si peu de chose des cérémonies anciennes. Le peu que j'en sais moi-même n'est parvenu jusqu'à moi que par quelques monumens très-rares, et encore plus difficiles à déchiffrer, que les désordres des guerres ont tirés des archives où ils étoient enfermés, et que ceux qui les possèdent actuellement cachent encore avec un grand soin. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des initiations et dans l'Egypte et dans la Grèce, elles ne sont plus si rudes; et les mystères où elles conduisent ne sont plus si secrets. Les personnes d'une grande considération y sont reçues sans épreuve. Les enfans même sont assez souvent consacrés, sans condition et par la seule dévotion de leurs parens, ou à Isis, ou à Cerès, qui ne sont au fond que la même Déesse.

La journée entière et la nuit suivante furent données à Séthos, selon la coutume, pour se reposer. On lui présenta pour ses repas les mêmes viandes et les mêmes breuvages qu'on lui auroit servi dans le palais ; et il voyoit autour de lui un assez grand nombre d'officiers du second ordre, qu'on lui donnoit pour domestiques. Mais Séthos ne devoit point sortir de son appartement de tout ce jour-là ; il y auroit même été renfermé plus long-temps, s'il y avoit eu un plus ancien aspirant dans la maison des Prêtres, et il auroit fallu attendre la fin de ses exercices.

Le lendemain, vers le milieu de la matinée, les Prêtres vinrent avertir Séthos qu'il alloit commencer un jeûne, qui devoit durer quatre-vingt-un jours, en différens degrés d'austérité. Il ne devoit boire que de l'eau pendant tout ce temps-là. Dans les deux premiers mois il mangeroit à sa discrétion du pain, et pour mets des fruits crus, ou séchés seulement au soleil. Mais ce régime étoit moins fâcheux en Egypte qu'en tout autre pays. Les vingt-un jours suivans se partageroient en deux parties ; la première de douze jours, où le pain demeurant à sa discrétion, il n'auroit que huit onces de fruit par jour ; et la dernière de neuf jours, où le jeûne seroit extrême ; car il n'auroit pour toute nourriture avec de l'eau que

dix-huit onces de pain par jour. Pendant les soixante et douze premiers jours il feroit ses repas seul, et quand il le jugeroit à propos. Il coucheroit dans sa chambre sur un lit découvert garni seulement de sangles de Papyrus bien tendues, d'un chevet et de deux draps de lin, desquels celui de dessus faisoit autant de doubles que l'on vouloit. L'aspirant n'y étoit jamais que six heures, mais on lui donnoit à midi une heure pour dormir assis. Voilà tout ce qui regardoit la purification du corps, ou la première des trois parties de l'initiation. Les deux autres étoient la purification de l'ame, et la manifestation.

La purification de l'ame consistoit en deux parties, l'invocation et l'instruction. L'invocation se reduisoit à assister une heure le matin et une heure le soir, aux sacrifices qui se faisoient à la vue de tout le peuple : mais l'aspirant étoit placé en un lieu où il ne pouvoit ni le voir ni en être vu. L'instruction étoit d'un plus grand détail. On avertissoit d'abord l'aspirant qu'il s'agissoit principalement des devoirs de sa condition, et que son examen ne tomberoit que là-dessus. Cependant les Prêtres faisoient à son occasion deux entretiens ou conférences par jour, auxquelles on l'obligeoit de se trouver. Dans celle du matin, l'un d'entre eux expliquoit pendant une heure les principes généraux de la re-

ligion Egyptienne. Il établissoit la notion d'un Dieu unique, qui avoit conçu le monde par son intelligence avant que de le former par sa volonté. Mais pour s'accommoder à la foiblesse des hommes, on leur permettoit d'adorer les différens attributs de son essence, et les différens effets de sa bonté sous les symboles des astres, comme le soleil et les planètes; des grands personnages, comme Osiris, Jupiter, Mercure; et même des corps terrestres, comme les animaux et les plantes. Il ajoutoit que les Dieux subalternes étoient aussi les esprits, dont le Dieu suprême jugeoit à propos d'employer le ministère dans le gouvernement de l'univers. Il n'oublioit pas l'esprit tentateur des hommes, et perturbateur de la nature, représenté par Typhon, par les mauvais génies, et par les animaux pernicioeux, ou par les plantes venimeuses. Il descendoit de-là à l'explication des cérémonies que l'on pratiquoit pour attirer la faveur des Dieux bienfaisans, ou pour détourner la colère des Dieux malfaisans. Les Egyptiens, par cette idée confuse d'unité dans l'être divin, et de multiplicité dans ses symboles, sont les premiers auteurs de ce qu'il y a eu de plus sublime dans les opinions philosophiques, et de plus grossier dans les superstitions populaires. Mais d'ailleurs les origines physiques et historiques des dénominations

tions de ces Dieux secondaires et des variétés de leur culte , étoient exposées d'une manière si savante et si curieuse , que Séthos portoit quelquefois envie à ces hommes qui , étant délivrés de tous les embarras de la vie , pouvoient se donner tout entiers à des recherches si satisfaisantes

La conférence du soir étoit d'une heure et demie. On n'y traitoit que de morale. Un des Prêtres exposoit d'abord les règles générales des mœurs , dont il faisoit ensuite l'application à des cas , ou à des exemples convenables à la condition de l'aspirant. Après quoi d'autres Prêtres proposoient des difficultés qui étoient résolues par le premier : l'aspirant n'y parloit point. Mais dans les conversations familières que les Prêtres tenoient entre eux deux fois par jour , on lui laissoit dire tout ce qu'il vouloit , non sur la religion , mais sur la morale ; et on tâchoit de satisfaire à ses questions ou à ses objections. Outre cela , tous les Prêtres destinés aux instructions sacrées , étoient obligés de le recevoir dans leurs cabinets , à quelque heure qu'il se présentât dans les intervalles de ses exercices. Cette liberté qui duroit quarante-deux jours , donnoit lieu à l'aspirant de manifester extrêmement le fond de son ame , et de raconter même plusieurs actions de sa vie , qu'il croyoit lui faire honneur : et

les Prêtres de leur côté apportoit une grande attention à étudier son caractère et ses inclinations. Car au lieu que dans les autres écoles un seul maître instruit plusieurs disciples, ici tout le collège des Prêtres s'occupoit d'un seul aspirant. Leurs femmes qu'on appeloit par honneur les Prêtresses, quoiqu'elles n'eussent en Egypte aucune fonction sacerdotale, du moins dans les temples supérieurs, logeoient avec eux dans la même enceinte de maison. Mais les quatre étages de cette maison étant doubles, les appartemens des Prêtres donnoient sur le jardin, et ceux des Prêtresses sur le dehors. De ces deux côtés séparés par un corridor, celui des femmes s'appeloit aussi par honneur le palais sacerdotal, pendant que l'autre côté s'appeloit simplement la maison des Prêtres. Les Prêtresses pouvoient entrer dans l'appartement de leurs maris, excepté dans leur cabinet. Elles n'entroient jamais dans les salles ou pièces communes de la maison; mais elles avoient la liberté des corridors, et des passages seuls qui conduisoient aux tribunes du temple et dans les jardins. On avoit défendu à l'aspirant de leur parler, et même de les saluer, en quelque endroit qu'il les rencontrât; quoiqu'ordinairement il les connût, et qu'il les eût vues dans le monde et sur-tout chez le Roi et chez la Reine, où elles

alloient à certaines heures comme les autres femmes. On vouloit par-là faire connoître à l'aspirant qu'il falloit savoir se priver quelque fois des choses licites en elles-mêmes , et au milieu desquelles on se trouvoit. Mais ce qui paroîtra sans doute pénible pour des hommes bien élevés , ces personnes , dont la plupart étoient d'une très-grande beauté , ne manquoient jamais de lui faire en passant des révérences très-respectueuses , sans qu'il lui fût permis de marquer , par le moindre signe , qu'il leur rendoit le salut. On lui faisoit faire par-là l'essai de la fermeté que l'homme vertueux doit opposer aux charmes du sexe , quand ils se trouvent en concurrence avec le devoir.

Lorsque le soir du quarante-deuxième jour étoit arrivé , on avertissoit l'aspirant que le lendemain il entreroit dans un silence de dix-huit jours complets , pendant lesquels il ne lui seroit pas permis de prononcer un seul mot , ni de faire même aucun signe qui représentât sa pensée , pour quelque raison que ce pût être ; excepté que s'il se sentoit malade , il l'indiqueroit en mettant la main sur son cœur. Quand même il ne l'auroit pas fait , ceux des Prêtres qui étoient médecins l'auroient aisément connu ; et en ce cas tous ses exercices étoient interrompus. On le traitoit avec un grand soin , mais après sa guérison , il falloit re-

commencer toute la purification de l'ame, à quelque jour des trois mois qu'il en fût demeuré. On présentait en même-temps à l'aspirant un certain nombre de livres convenables, avec des tablettes et un style pour écrire ce qu'il voudrait, s'il ne s'étoit pas encore avisé d'en demander. Mais Séthos avoit eu cette prévoyance dès le second jour de sa retraite ; il avoit conçu qu'il s'instruira moins par les visites fréquentes qu'il étoit permis de rendre aux Prêtres, et par les interrogations perpétuelles qu'on pouvoit leur faire, que par le recueillement et par la lecture. Il avoit déjà copié tout qu'il avoit pu retenir des conférences de morale, et il avoit tâché de remonter par la méditation aux principes de toutes les questions particulières : de sorte qu'il s'étoit mis en état depuis assez long-temps de prévenir dans son esprit toutes les réponses qu'il entendoit donner par le Prêtre qui tenoit la conférence, à toutes les questions et à toutes les objections qui lui étoient faites par les autres : et dans les conversations familières, ils avoient tous admiré la justesse et la modestie de ses décisions ; mais ces conversations alloient désormais lui être interdites. Ses autres exercices demeuroient les mêmes, et les deux conférences continuoient encore pendant les dix-huit jours. Cependant on ne devoit plus l'aller

prendre comme auparavant à l'heure de chacun de ses exercices, et c'étoit à lui à s'y rendre ponctuellement au signal commun. En un mot, il n'avoit d'autre avertissement que d'être éveillé le matin et l'après-midi. Les jardins lui étoient toujours ouverts, mais il ne devoit prendre garde à personne, ni homme ni femme; et il étoit comme seul, dans une maison remplie de tant de monde. Personne aussi, ni homme ni femme, ne faisoit semblant de prendre garde à lui; et hors son manger, qu'on portoit dans son appartement, une fois par jour en son absence, on ne lui rendoit plus aucune espèce de service. Le Prêtre qui lui annonça ce nouveau règlement, ajouta que la loi lui en étoit imposée avec la dernière rigidité; qu'on excusoit quelques légères inobservations, qu'on avoit remarquées dans les quarante-deux jours passés; mais que le moindre violement des règles qu'on venoit de lui prescrire lui feroit perdre la liberté pour le reste de sa vie. Aussitôt le Prêtre, sans attendre aucune réponse de Séthos, emmena avec lui Amedès qui n'avoit pas encore quitté ce jeune Prince, et le laissa, comme on peut penser, dans une grande tristesse. C'est une situation de l'ame qu'ils vouloient plutôt faire éprouver à leurs aspirans, pour leur donner lieu de s'en relever avec courage, qu'ils n'avoient envie d'exécuter leurs menaces;

menaces ; et ils fermoient volontiers les yeux sur les légers manquemens de ceux qu'ils jugeoient dignes d'ailleurs de l'initiation.

Rien ne fut plus sensible à Séthos, que de se voir séparé de son gouverneur, qu'il n'appelloit plus que son père. Le délaissement où il se voyoit, et qui n'étoit là qu'une épreuve ou un exercice, rappela dans son esprit la véritable situation de sa fortune, sur laquelle, à proprement parler, il n'avoit pas encore ouvert les yeux. Il se ressouvint de sa mère qu'il avoit perdue, et de la succession au trône, qu'il étoit menacé de perdre : et la nature l'emportant, ou sur la distraction de la jeunesse dont il sortoit à peine, ou sur la force héroïque qui prenoit en lui des accroissemens visibles, il répandit un torrent de larmes. Mais considérant ensuite l'inutilité et la foiblesse d'un pareil soulagement, il s'arma de résolution et de constance ; et il osa se promettre à lui-même, qu'en quelque accident de la vie qu'il pût se trouver, il ne chercheroit point sa consolation dans les pleurs, et qu'il regarderoit la vertu comme le seul bien et le seul soutien de l'homme.

Le lendemain, un peu après son lever, il vit entrer trois Prêtres dans sa chambre, avec un visage très-sérieux. Il étoit très-rude pour l'aspirant de voir ces hommes, qui lui marquoient auparavant, toute sorte d'amitié et de com-

plaisance , s'avancer avec un air de juges sévères. Ils venoient pour lui reprocher , non les petites fautes qu'il pouvoit avoir commises depuis le commencement de sa préparation , et qui n'auroient été des fautes que pour ce temps et pour ce lieu-là ; mais les dispositions défectueuses ou vicieuses qu'ils avoient remarquées , ou dans ses discours ou dans ses manières. Ils ne s'en tenoient pas là. Comme le courage qu'il falloit avoir pour s'exposer aux épreuves de l'initiation ne pouvoit guères se trouver qu'en des hommes déjà célèbres , les Prêtres connoissoient assez , ou par eux-mêmes , ou par le bruit public , leurs perfections et leurs défauts. Mais outre cela , comme on venoit demander fréquemment des conseils , ou même des prédictions aux Prêtres , qui passaient pour très-profonds dans la connoissance de l'avenir , et des choses les plus cachées , il n'étoit point de diligence qu'ils ne fissent pour s'instruire , sans qu'on s'en aperçût , de tous les secrets des princes et des particuliers ; à quoi même l'adresse de leurs femmes et de leurs officiers du second ordre , qui alloient dans le monde , ne contribuoit pas peu. Depuis même que l'aspirant étoit enfermé chez eux , ils recherchoient avec un grand soin toutes les circonstances de sa vie. Ainsi ils l'étonnoient étrangement en lui rappelant ses actions passées , qui pouvoient mériter quelque

censure , et en lui faisant des réprimandes proportionnées à la grièveté du cas , sans qu'il lui fût permis seulement d'ouvrir la bouche. Ils lui défendoient même de perdre son temps à se justifier par écrit : mais ils prenoient toutes les précautions imaginables pour ne lui rien imputer qui ne fût vrai. Ce fâcheux exercice étoit plus ou moins long à chaque fois , et continuoît plus ou moins de jours , selon l'étendue de la matière , et ils insinuoient à plusieurs qu'ils en savoient plus qu'ils n'envouloient dire. Mais à l'égard de Séthos , à qui les Prêtres n'avoient rien à reprocher , ils se contentèrent de le reprendre des larmes qu'il avoit versées la veille , ne croyant pas être vû. Ils lui dirent sur ce sujet les mêmes choses qu'il s'étoit dites à lui-même , après quoi ils se retirèrent et ne revinrent plus.

Vers le soir du dernier jour de silence , les trois Prêtres entrèrent chez l'aspirant , avec un visage serein. Ils lui disoient qu'une des plus salutaires instructions que l'homme sage pouvoit recevoir , étoit celle qu'il tiroit de ses propres fautes. Qu'il falloit s'en repentir et s'en corriger ; mais qu'il ne falloit point en concevoir une honte qui portât au découragement et à l'inutilité. Ils ajoutoient qu'on avoit admis à l'initiation , des coupables , mais que leur histoire ne fournissoit pas encore l'exemple du moins d'initiés Egyptiens , qui depuis leur cri-

gagement , eussent abandonné la route de la plus haute vertu. Qu'il alloit entrer dans un corps que le mérite seul avoit formé , et qui n'ayant aucun rang par lui-même , occupoit la première place dans l'estime de tous les hommes. Ils alloient jusqu'à lui dire que quoique l'initiation ne fût qu'une participation du sacerdoce , c'étoit leur naissance qui les faisoit Prêtres ; au lieu que les initiés étoient des hommes de choix , qui ne parvenoient à cet honneur , que par un mérite rigoureusement éprouvé. Ils l'avertissoient ensuite qu'à commencer du lendemain , où il reprendroit l'usage de la parole , on lui donneroit douze jours pour recueillir , ou par écrit ou dans sa mémoire , ce qu'il avoit appris dans les conférences qu'il avoit entendues , ou dans les lectures qu'il avoit faites ; pour se préparer à répondre à trois questions de morale qu'on devoit lui proposer au bout de ce terme. C'est pour cela que ces conférences étoient finies , afin de ne point l'embarrasser de nouveaux sujets d'application. On feroit seulement un discours dans la journée pour en remplir le vide ; mais il rouleroit sur une matière un peu différente des précédentes ; et il n'y apporteroit que l'attention qu'il jugeroit à propos. L'assistance aux prières et aux sacrifices ne seroit réglée et pour l'heure et pour la longueur , que par sa piété et par son goût. Enfin , il auroit la même

liberté qu'auparavant de parler à tous les Prêtres et dans leur particulier, et dans leurs conversations, et il pouvoit même saluer les Prêtresses, quoiqu'on le priât toujours de ne leur point parler.

Séthos, qui avoit apporté en ce lieu de grandes avances et pour la vertu et pour le savoir, avoit extraordinairement profité de sa retraite et de son silence, par rapport à l'une et à l'autre de ces deux vues. Ainsi au commencement de ce troisième mois, il parut en quelque sorte être devenu égal aux Prêtres, et ils agissoient désormais avec lui comme les grands hommes agissent entre eux. Il eut assez de force et de présence d'esprit dans le premier jour, pour ne point redemander Amedès, qu'il ne voyoit point encore ; et les Prêtres qui ne le soupçonnoient pas d'indifférence, comprirent par-là qu'il se prêtoit de lui-même à toutes les épreuves où l'on vouloit mettre son ame. On le lui rendit pourtant dès le soir même. Mais la politesse qui lui étoit naturelle, l'engageant à profiter de la permission qu'on lui avoit donnée à l'égard des Prêtresses, il fut assez surpris, lorsqu'il en salua pour la première fois deux ou trois, qu'il rencontra ensemble dans une allée du jardin, de voir que c'étoient elles maintenant qui ne lui rendoient pas le salut. Il eut quelque honte de ne s'être pas at-

tendu à quelque réserve semblable dans un lieu comme celui-là ; et mettant à profit cette bagatelle , il pensa qu'on vouloit l'accoutumer par-là à s'assujettir aux coutumes , ou les plus singulières , ou les moins importantes des lieux où l'on se trouvoit.

Les discours ou les entretiens des deux mois précédens , avoient été faits par des Prêtres très-habiles et très-versés dans les matières qu'ils avoient traitées. Mais si dans toute la classe des lettres sacrées , il y avoit un homme supérieur en génie et en éloquence , c'étoit lui que l'on chargeoit des douze derniers discours qu'il s'agissoit de faire au commencement de ce dernier mois. Il prenoit pour sujet général , l'esprit du véritable initié. L'initié , disoit-il , est un homme renouvelé , en qui l'amour de la vertu et du devoir , a pris la place de toutes les passions qui le faisoient agir auparavant. On voit infailliblement en toutes rencontres ce qu'il fera dans ce qu'il doit faire. La vie n'est rien pour lui. Ce n'est ni l'exemple , ni l'occasion , ni une ardeur passagère qui l'engage à l'exposer. Ces circonstances sont nécessaires à l'homme de passion : mais l'homme de principes tel qu'est l'initié , tient , pour ainsi dire , sa vie dans sa main ; et il n'en use encore que parce que son devoir ne la lui a pas encore demandée. La gloire est ordinairement attachée aux grandes

vertus que l'on voit pratiquer aux initiés : mais elle n'est ni leur motif, ni leur but. Il est important de conserver l'idée et le nom de la gloire parmi les hommes, sur-tout à l'égard de ceux qui, étant nés dans un haut degré d'élévation, ne peuvent ordinairement être animés par aucun autre intérêt sensible. Mais au fond la gloire n'est l'aiguillon que des foibles ou des commençans. Le motif de l'initié est la voix de son devoir ; et son but en est l'accomplissement. C'est par-là que nous voyons, disoit-il, plusieurs d'entre nos initiés qui ont mieux aimé rendre à leur Prince ou à leur Patrie, des services obscurs et cachés, que d'être revêtus des dignités les plus éclatantes. L'ambition a engagé la plupart des aspirans à subir les épreuves du corps ; mais les épreuves de l'ame les ont purgés de l'ambition même. En quelque rang que l'initié se trouve placé, ou par la naissance ou par la fortune, il ne s'y croit établi que pour l'utilité de sa patrie, et s'il se peut même, du genre humain. Ainsi cet homme inaccessible à tout désir et à toute crainte pour lui-même, est occupé de tous les désirs et de toutes les craintes de ceux qu'il doit rendre heureux, comme leur maître, ou servir comme leur concitoyen. Il alléguoit à cette occasion, les divers biens que les premiers Héros de l'Egypte, instituteurs du culte des Dieux et de l'initiation, avoient

faits au monde ; la sûreté, la félicité et la gloire qu'ils avoient d'abord procurées à l'Égypte même. Mais, ajoutoit-il, leur courage magnanime ne pouvant se contenir dans des bornes si étroites, ils avoient porté les arts utiles chez des nations aussi incultes que leurs terres ; ils avoient nettoiyé les campagnes et les mers de brigands et de pirates, ou ils les avoient changés eux-mêmes en peuples polis, par les loix qu'ils leur avoient imposées, par les sciences qu'ils leur avoient communiquées, et sur-tout par les vertus héroïques, dont ils leur avoient donné l'exemple. C'est à eux enfin, que le monde est redevable de la forme où nous le voyons aujourd'hui. Parcourant les noms des plus fameux initiés des siècles suivans, il rapportoit des traits de leur vie, aussi touchans par la singularité des conjonstures, que par la générosité des actions. Il terminoit le récit de ces merveilles en disant que l'ame de l'initié, cette âme si courageuse, si sublime, est simple, douce, indulgente. Cet homme qui rassemble en lui toutes les vertus, en estime, en relève les moindres traits dans ceux où il les voit paroître : il met au-dessus de lui ceux qui désespèrent de l'atteindre. Il se rend témoignage de la droiture de ses intentions, mais il se défie de ses pensées et de ses vues. Il ne se sent pas capable de commettre des injustices, ni des

crimes , mais il reconnoît en lui toutes les faiblesses de la nature. Toujours en garde contre les fautes , il est toujours prêt d'avouer qu'il en a commis. C'est enfin un homme sans défaut , qui travaille toujours à se corriger ; et un homme parfait , qui tend toujours à se perfectionner.

Cette peinture dont je ne présente ici qu'une faible ébauche , transportoit Séthos d'admiration. Il disoit à Amédès : Mon père , d'où vient que les Prêtres m'ont parlé si négligemment de ces derniers discours que j'allois entendre ? C'est-là sans doute une de leurs épreuves les plus délicates. Ils vouloient essayer si j'aurois du goût pour la vertu , si sa lumière attireroit mes regards , et si je serois sensible à ses charmes. Ah ! je n'ai point vécu jusqu'à présent ; il n'y a que le véritable initié , l'homme vertueux qui connoisse la sublimité de son être , et qui jouisse de son ame. Tous ceux qui s'attachent à d'autres objets ne sont pas dignes d'être hommes. Bien loin que ces derniers discours soient indifférens , comme les Prêtres sembloient me l'insinuer , je n'ai qu'à m'en remplir pour répondre à toutes les questions qu'on pourra me faire. Je parlerai de source , et il ne s'agira plus que de conformer la suite de ma vie à mes réponses. Mais , mon père , continuoit-il , j'ai été bien aveugle , de n'avoir pas aperçu en vous-même ces ver-

tus sublimes dont on me fait un si riche tableau. C'est sans doute cette simplicité et cette indulgence qui entrent dans le caractère du véritable initié, qui vous avoient voilé à ma vue. Le Roi mon aïeul, et la Reine ma mère, avoient bien su percer ce voile, lorsqu'ils vous ont pris pour conseil et pour ministre. Mon fils, lui dit Amedès, c'est beaucoup pour moi, s'il est vrai que je n'aie pas déshonoré le titre d'initié que je porte. Mais c'est un autre que moi qui doit lui donner son lustre. La grandeur de votre naissance vous impose des lois plus étendues, et vous donne aussi de plus grandes facilités qu'à moi pour la pratique des vertus éminentes et des actions généreuses. Ne me sentant point assez fort pour élever un Prince tel que vous, j'ai emprunté d'abord le secours de toutes les académies de Memphis, pour vous faire apprendre les sciences sous des maîtres bien plus habiles que moi; et j'ai tâché de joindre à la vigilance qu'un gouverneur peut apporter à une éducation particulière, l'émulation qu'un disciple ne prend ordinairement que dans une éducation publique. Mais les sciences ne sont rien en comparaison de la vertu. Qui pouvoit mieux vous parler de celle-ci, que ces hommes consommés dans la connoissance des loix divines et humaines? la voix publique donne

quelque léger avantage en d'autres parties à certains Prêtres de l'Egypte sur ceux de Memphis ; mais en même-temps elle rend témoignage à ceux-ci d'être les premiers de tous dans la science des mœurs. A quelle occasion vous devoient-ils parler de la vertu d'une manière plus profonde , qu'en vous préparant à l'initiation ? Ce privilège qui a été désiré par les plus grands hommes , et qu'ils ont regardé comme le couronnement d'une longue suite d'actions merveilleses , est devenu une partie de votre éducation ; et par conséquent , mon fils , je vous engage à commencer par où ils ont fini.

Le lendemain de ces douze jours étant arrivé , le Grand-Prêtre , suivi de plusieurs autres , entra dans l'appartement de Séthos un moment après qu'il fut levé. Il lui dit : Mon fils , je viens vous proposer trois questions , auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Toutes nos instructions et même toutes vos lectures sont finies pour tout ce temps-là. Nous suspendons même nos conversations communes , et il ne vous sera permis de parler en particulier à aucun de nous avant la fin de ce terme. C'est aux Dieux seuls que vous devez désormais demander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ces neuf jours dans le sanctuaire derrière la statue des

trois Divinités , afin que la Déesse Isis vous instruisse , s'il se peut , dans vos songes même. On lui fera tous les jours à votre réveil , et avant que les portes du temple soient ouvertes au peuple , un sacrifice pour la prier de répandre sa sagesse dans votre ame. D'ailleurs vous passerez dans le temple tout le temps que vous jugerez à propos. Vous pourrez aussi méditer à vos réponses dans nos jardins. Cependant pour soulager un peu votre solitude , on vous viendra prendre deux fois par jour pour venir manger avec nous ; mais en gardant le silence , et suivant l'austérité qui vous a été annoncée d'abord pour ces neuf jours , où vous devez jeûner au pain et à l'eau. Voici maintenant nos questions , écoutez-les attentivement : Quelle est la première vertu du héros ? L'héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa patrie , ou à l'utilité du genre humain ? Le Grand-Prêtre ayant répété distinctement ces trois questions encore deux fois , se retira avec les Prêtres qui l'avoient accompagné.

Séthos demeuré seul pour la seconde fois de sa retraite , commença par écrire les trois questions qu'on venoit de lui faire , de peur de les oublier. La première réflexion qu'il fit en les considérant ensemble , est que les

Prêtres qui l'avoient averti dès le premier jour, que leurs instructions et son examen rotleroient sur sa condition, lui avoient très-peu parlé des devoirs d'un Roi en particulier, et n'en parloient point du tout dans leurs questions. Il jugea de-là qu'ils avoient du moins un pressentiment qu'il ne seroit jamais Roi, et qu'il ne lui resteroit que d'être un Héros. Après avoir poussé quelques soupirs sur son infortune et sur la foiblesse de son père, il se résolut à la destinée que lui faisoient les Dieux, et se promit avec leur secours de la remplir.

En sortant de son appartement pour aller au temple, il s'aperçut qu'un silence profond étoit répandu dans toute l'étendue de la maison. En effet pendant ces neuf jours, les Prêtres et toutes les personnes qui habitoient cette vaste demeure, affectoient de ne se point parler en sa présence. Ils ne parloient même en son absence qu'à l'oreille et pour des affaires d'une pressante nécessité. En d'autres temps les Prêtres et les Prêtresses se promenoient et parloient ensemble dans les jardins à diverses heures. Mais dans ces neuf jours Séthos n'y vit jamais que les Prêtres qui gardoient tour-à-tour le bœuf Apis paissant dans le parc qui étoit au milieu. Les femmes du monde entroient chez les Prêtresses ou dans le palais sacerdotal

par le dehors ; mais les Prêtresses ne leur ouvroient jamais les portes qu'elles avoient sur les corridors. Ces portes , pendant ces neuf jours , étoient condamnées pour les Prêtresses même , et elles n'avoient alors aucune communication dans l'intérieur de la maison , quoique leurs maris pussent toujours entrer chez elles. A l'égard des hommes du monde ou des femmes qui demandoient les Prêtres , on ne les recevoit en tout temps que dans des salles extérieures. Ainsi n'y ayant rien de changé , par rapport au dehors , personne dans la ville , ne savoit qu'il y eût un aspirant chez les Prêtres ; et ce secret , aussi bien que tous ceux de leur maison , étoit gardé par leurs femmes et par les officiers du second ordre , aussi inviolablement que par eux-mêmes.

Séthos ne fut pas peu surpris lorsqu'étant amené dans la chambre commune des repas , il vit que les Prêtres n'étoient pas mieux servis que lui ; et que se réduisant eux-mêmes en sa considération au jeûne qu'ils lui avoient imposé , on ne leur donnoit comme à lui à chacun de leurs deux repas , que neuf onces de pain avec un peu d'eau. Il jugea par-là que les Prêtres regardoient comme une affaire très-importante la justesse de ses réponses , et qu'il devoit y penser très-profondément. Ce-

pendant comme ceux qui se présentoient à l'initiation , dont plusieurs étoient des hommes de guerre , n'avoient pas tous le don de la parole , et n'étoient pas tous en état de donner un tour avantageux à leurs sentimens et à leurs pensées , on ne les arrêtoit pas sur les expressions , et ce n'étoit point du tout à une épreuve de bel-esprit ou d'éloquence qu'on prétendoit les mettre. Il ne s'agissoit pour l'aspirant que de manifester une ame droite , bienfaisante , et guérie de l'erreur qui n'est que trop commune à ceux qui se sentent du pouvoir ou de la force , qui est de croire que leur grandeur consiste à se mettre au-dessus de toute règle , et à se faire craindre des autres hommes. Il est vrai que s'il leur tomboit entre les mains de ces gens que la témérité ou l'ambition seules avoient engagé à rechercher l'initiation , et qui parussent incorrigibles , ils en délivreroient le monde avec joie en les envoyant exercer leur bravoure ou leurs intrigues dans les souterrains. Plusieurs de ces conquérans ou de ces politiques si renommés dans nos histoires se seroient fait là ensevelir tout vivans. Cependant les exemples en étoient infiniment rares. Il auroit fallu être bien neuf pour ne pas savoir , avant que de se présenter aux épreuves , que toutes les vertus entroient dans le caractère des initiés ; et quand on ne l'auroit pas su auparavant ,

il auroit fallu être bien indocile pour ne pas redresser ses jugemens et ses mœurs , par toutes les instructions et par toutes les corrections que l'on recevoit dans le cours de la purification de l'ame. Au sortir de là , il n'étoit plus possible en quelque sorte , qu'un initié démentît sa profession. Il n'y a point d'émulation plus forte parmi les hommes que celle de soutenir l'honneur d'une compagnie peu nombreuse , dans laquelle on est admis à titre de mérite et de vertu. Cette émulation étoit peut-être moins efficace dans les initiés étrangers ; parce que perdant de vue l'exemple de leurs confrères , ils pouvoient oublier leurs engagements. Mais n'ayant reçu que la seconde initiation , ou l'initiation particulière , ils n'étoient pas tout-à-fait du même ordre que les initiés Egyptiens ; et l'honneur ne dépendoit pas d'eux.

Séthos avoit déjà pensé à ses réponses cinq jours entiers , lorsqu'on avertit le Grand-Prêtre , qu'il y avoit à la porte du temple , un jeune Carthaginois qui paroissoit , à son air et à son équipage , un homme de la première considération. Il disoit publiquement qu'il avoit été condamné par le Sénat de sa ville à venir à Memphis demander l'expiation de la mort de son frère qu'il avoit eu le malheur de tuer dans une bataille.

Fin du troisième Livre.

SETHOS.

S E T H O S ,

LIVRE QUATRIEME.

IL y avoit alors environ vingt ans qu'un Tyrien , nommé Zoros , descendant de Cadmus , et homme courageux et intelligent , avoit fondé la ville de Carthage , ou du moins avoit étendu l'enceinte de Carthada , déjà bâtie. Dans les fréquens voyages qu'il avoit faits sur la mer Méditerranée , pour porter son commerce sur toutes ses côtes , il n'avoit point trouvé d'entrepôt aussi commode que cette petite ville , construite sur cet agréable rivage , qu'on appelloit dès-lors le séjour des Nymphes. Il résolut enfin de s'établir lui-même à Carthada et de l'agrandir. Dans ce dessein , il y amena tous ses vaisseaux , chargés de grandes richesses. Il fut reçu avec joie par des peuples qui n'étoient pas encore dans l'opulence , où ils arrivèrent bien-tôt par ses soins. Il augmenta et embellit leur ville , jusqu'au point de la rendre méconnoissable ; et il lui laissa son ancien nom auquel il donna seulement une terminaison phénicienne. La mémoire de Cadmus , duquel Zoros tiroit son origine , et dont il imitoit les vertus , lui attira la confiance non-seulement des citoyens de Carthage , mais encore de toutes les villes bâ-

ties depuis deux cents ans par ce Héros , aux environs de celle-là , et qui remplissoient la Zeugitane. Ainsi Zoros forma en très-peu de temps un état considérable : mais pour rendre plus douce son autorité naissante , il crut devoir donner au gouvernement une apparence d'aristocratie. Ainsi il institua un sénat , composé de dix citoyens de Carthage , et de deux autres de chacune des autres villes , et ne retint pour lui que le titre de Prince du sénat. Voilà la vraie origine de Carthage , selon mes mémoires , et même telle qu'on la trouve en rassemblant les témoignages de Philistus , d'Appien d'Alexandrie , et de quelques autres de nos Auteurs. Car l'histoire de Didon est postérieure à cette époque de quelques centaines d'années ; et il est certain d'ailleurs que cette Princesse fugitive n'a bâti dans cette ville , déjà fondée , que la citadelle de Byrsa.

Le Grand-Prêtre auroit connu le nom du jeune Carthaginois , dont la réputation étoit déjà fort répandue ; mais il ne vouloit se nommer qu'au Grand-Prêtre , dans la pensée de s'attirer plus d'égards par cette préférence. Il ne connoissoit pas encore le caractère de ces hommes inflexibles , qui dans les pratiques de religion ne distinguoient personne. Le Grand-Prêtre lui envoya dire que ce n'étoit point dans le temple qu'il le recevrait , et qu'il falloit se

présenter à la porte de leur maison. Que cependant il auroit pu se dispenser de publier lui-même une action qui avoit besoin d'être expiée; et que c'étoit aux Prêtres seuls qu'il en devoit venir expliquer les circonstances. Le Carthaginois plus honteux de cette réprimande que de l'exploit odieux dont il s'applaudissoit au fond de son ame, se laissa conduire tranquillement à la porte où on le mettoit. On l'y fit entrer seul, en disant à toute sa suite qu'on n'auroit de ses nouvelles qu'après trois jours. Le Grand-Prêtre qui l'attendoit au milieu de ses collègues, lui dit, sans lui donner le temps de parler : qu'avant que de s'informer s'il avoit tué son frère volontairement ou par hazard ; s'il avoit commis un véritable assassinat, ou si ce meurtre étoit couvert du prétexte du bien public, ou de sa défense particulière, ils regardoient tous comme une grande marque de la colère des Dieux sur lui, l'occasion funeste qui l'avoit conduit à faire un coup si malheureux, et qui révoltoit si fort la nature : qu'il passeroit trois jours dans une prison étroite, où on ne lui donneroît que ce qui lui seroit nécessaire pour sa subsistance. Selon les loix de l'Égypte, ajouta-t-il, non seulement celui qui tue, mais celui qui ne défend pas autant qu'il peut, l'homme qu'on attaque et qu'on veut tuer, est coupable de mort. Nous

ne soumettons pas à nos loix les étrangers , chez la plupart desquels nous savons que l'homicide n'est puni que de l'exil ; et ce n'est pas le tribunal favorable des expiations qui juge à mort dans l'Egypte même. Mais d'ailleurs nous tâchons d'inspirer la crainte des Dieux , et la terreur de leurs jugemens , ou aux Egyptiens qui ne sont amenés ici que par des accidens ou des malheurs involontaires , ou aux étrangers qui nous sont envoyés souvent pour des crimes ; afin que les uns et les autres sortent d'ici plus circonspects , et plus vertueux , s'il se peut , que les innocens même. Cependant , lui dit-il enfin , préparez-vous à rendre demain un compte exact de votre action à notre collège assemblé. Jusques-là nous ne voulons rien savoir de ce qui vous regarde ; mais si la déposition que vous nous ferez demain est sincère , elle vous absoudra devant les Dieux. Si au contraire elle est fausse ou déguisée , vous emporterez avec vous , malgré l'expiation extérieure que vous recevrez , une éternelle condamnation.

Le lendemain matin , on alla prendre le Carthaginois dans sa prison , et on l'amena , revêtu d'un sac comme un criminel , dans une grande salle de forme ovale. Le Grand-Prêtre étoit assis au fond , et tous les autres à côté de lui à droite et à gauche , sur des sièges un peu

plus bas, comme au tribunal du Labyrinthe. Les initiés pouvoient assister à ces sortes d'audiences : ainsi Amedès et Orphée se trouvèrent à celle-ci. Ils étoient placés après tous les Prêtres , et le jeune Séthos étoit assis hors de rang et au-dessous des initiés. Comme il s'agissoit d'un étranger qui ne pouvoit pas le connoître , et que d'ailleurs ses exercices étoient fort avancés , on avoit cru qu'il lui seroit avantageux d'entendre le jugement que l'on porteroit sur une cause qui paroissoit importante et singulière. Le Carthaginois debout et tête nue parla ainsi , en se servant de la langue Égyptienne qu'il savoit parfaitement :

Vénérable Chef de ce sacré collège , et vous Prêtres de la grande Déesse Isis , vous voyez devant vous Saphon , fils du célèbre Zoros , fondateur de Carthage , instituteur et Prince de son sénat. Quoique nous fussions deux frères jumeaux , Giscon et moi , la qualité d'aîné ne m'a jamais été contestée. Cependant mon père qui avance en âge , voulant établir son successeur de son vivant même , avoit mis mon droit en doute , et avoit attaché la gloire de remplir sa place à une condition qu'il avoit offerte à mon frère aussi bien qu'à moi. Cette condition étoit que celui de nous deux qui feroit dans le cours de trois années l'action la plus héroïque , seroit nommé son succe-

seur par lui-même , et par le sénat. Je ne veux point attribuer cette idée de mon père à une prédilection injuste qu'il eut pour mon frère , bien que mes amis m'en eussent déjà averti. J'aime mieux croire que mon père jouissant de plusieurs victoires que j'ai remportées en son nom , et voyant son état accru de toute la Numidie que j'avois déjà conquise par mes armes , il ne doutoit pas que je ne gagnasse le prix sur mon frère dans la condition proposée : et qu'ainsi joignant le titre du mérite à celui de la naissance , je n'acquiesse par-là un plus grand crédit sur les peuples que je devois gouverner après sa mort. Je ne prétends point insinuer par ce discours , que Giscon mon frère fut un homme sans courage. Cependant, non seulement il n'a jamais tenté d'agrandir le nouvel empire de Carthage , par des conquêtes qu'il auroit pu faire d'un autre côté que moi ; il ne m'a même jamais aidé dans les miennes. Depuis que nous étions l'un et l'autre en âge de porter les armes , il s'étoit borné à repousser les Barbares qui faisoient de fréquentes incursions dans nos provinces méridionales dont ils sont voisins , et qui venoient quelquefois jusqu'aux portes de Carthage. Mais rendant volontiers justice à sa vigilance et à sa patience , il est certain qu'il n'a jamais eu lieu d'attaquer et de défaire à la fois que des partis de qua-

rante ou de cinquante coureurs. Ainsi tous ses combats répétés et réunis, n'avoient rien de comparable à la gloire et à l'avantage de trois ou quatre victoires décisives que j'ai gagnées, et qui ont commencé à faire de notre empire, un des plus grands qu'on ait vus encore. Voilà quel étoit l'état des choses, quand mon père nous fit à l'un et à l'autre en plein sénat, la proposition dont j'ai parlé. Aussitôt ne croyant point devoir chercher d'actions héroïques hors de la guerre, et persuadé que la première vertu du héros est la valeur ; je me disposai pour remplir la condition prescrite, à reprendre les armes, et à porter plus loin mes premiers exploits.

Vers la fin des deux premières années, j'avois conquis au-delà de la Numidie, toute la Mauritanie Sitifense, ainsi nommée de sa capitale Sitifi, que j'avois prise après un long siège. Je comptois de m'avancer vers les montagnes d'Atlas, en n'épargnant que le pays sacré des Hespérides ; et je ne désespérois pas d'arriver dans la troisième année, jusqu'aux rivages de l'Océan, lorsque je fus détourné de mon entreprise, et rappelé du côté de Carthage, par une nouvelle surprenante. Mon frère avoit disparu dès le lendemain de la proposition de mon père ; et je jugeai dès-lors, qu'il abandonnoit la partie. Mais j'appris à

Sitifi , qu'il étoit passé chez ces peuples vagabonds , qui venoient auparavant faire des courses sur nos terres , et qu'il avoit lui-même chassés tant de fois au-delà de nos frontières. On me dit qu'il avoit employé les deux premières années de son absence , à aller avec des risques et des fatigues sans nombre , ou dans leurs cavernes séparées les unes des autres de plusieurs milles , ou dans leurs tentes qui changeoient fréquemment de place : qu'enfin à force d'invitations et de remontrances , il leur avoit persuadé de s'assembler en forme de nation policée , de bâtir des villes de distance en distance pour leur commodité commune , et même de fonder une capitale , qui seroit le centre de leur domination. En effet , nous sûmes bientôt que de l'autre côté des montagnes , que nous prenons pour limites vers le midi , on élevoit en diligence les murs de Capsa , située sur une rivière qui va se dégorger dans la mer , vis-à-vis la petite Syrte. Ainsi ces peuples , qui ne portoient autrefois que le nom de leur malheureuse profession de coureurs , se faisoient déjà appeler les Capsenses , et exigeoient des égards de leurs voisins et de nous-mêmes. Il faut convenir qu'occupés de leur établissement , ils avoient cessé depuis quelque temps de faire des courses dans nos campagnes. Mais vous jugez bien , ô sages Prêtres de Memphis , com-

blen un empire qui s'élevoit si proche de nous, devoit être suspect au nôtre. Ainsi je crus qu'il étoit de mon honneur, de mon devoir, et de l'intérêt de Carthage, de m'opposer à la naissance de cet état. Je me préparai donc à les aller attaquer dans leurs forts, qui n'étoient pas encore achevés, et avant que leur milice, et leur république même, pût être réglée. Comme j'avois déjà une grande armée sur pied, je fus bientôt prêt à me mettre en marche. Dès que mon frère en fut averti, il envoya au-devant de moi des Hérauts, qui néanmoins se disoient députés, non de sa part, mais de celle des Capsenses. Ils me déclarèrent qu'ils n'avoient eu aucune intention d'être ennemis des Carthaginois; qu'ils avoient seulement prétendu former une république comme la nôtre; à cela près, que l'infériorité de leur nombre leur ôtoit toute idée d'attaques et de conquêtes; qu'ils avoient commencé à construire des forts et des places, et qu'ils vouloient les achever, seulement pour se défendre de leurs voisins, s'ils étoient assez injustes pour s'opposer à leur établissement. Je leur répondis qu'il me suffisoit pour les regarder comme ennemis et même comme coupables, qu'ils eussent pour chef, un fils du fondateur de Carthage, qui au lieu d'agir avec son frère pour la gloire de sa nation, détruisoit l'espérance qu'elle avoit de se rendre

un jour maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique, puisqu'il fondeoit une république rivale de la sienne propre ; et qui, si on la laissoit subsister, borneroit à jamais l'empire Carthaginois du côté du midi. Ils me répliquèrent qu'il étoit vrai qu'ils avoient suivi les conseils de mon frère, pour former entre eux une nation sociable et raisonnable, avec laquelle nous pouvions faire alliance, et qui nous mettoit à l'abri nous-mêmes des incursions des Garamantes, et d'autres peuples plus indisciplinables qu'ils ne l'avoient été : mais que d'ailleurs mon frère n'avoit accepté aucun titre parmi eux, et que c'étoit à eux que j'aurois affaire dans le combat. Comme j'étois conduit à cette dernière entreprise, par une raison d'état, qui ne souffroit pas le délai d'une négociation, et que d'ailleurs il ne s'agissoit pour moi, que de faire des actions héroïques ; je leur dis en un mot, que je leur rendrois ma dernière réponse dans une bataille.

Je marchai donc sur les pas des Hérauts, qui s'en retournoient, et ils eurent bien de la peine à faire plus de diligence que moi, quoique je conduisisse une armée entière. Je m'attendois à passer les montagnes pour arriver au pied de Capsa. Mais dès le moment que les Capsenses eurent reçu ma réponse, ils les passèrent eux-mêmes, descendirent de notre côté,

et se procurèrent l'avantage de ne combattre que sur nos terres. Je fus surpris de découvrir du haut d'une colline, encore assez éloignée d'eux, une armée qui paroissoit être de quarante mille hommes, et qui avoit à dos les montagnes, dont les défilés leur pouvoient fournir aisément de nouvelles troupes. Cependant comme la mienne étoit de cent mille hommes effectifs, je me jugeai assez fort pour les attaquer. Je fis reposer mon armée un jour et une nuit derrière la colline qui la cachoit encore, comprenant bien qu'il faudroit livrer bataille en arrivant. Les ennemis de leur côté, comme s'ils avoient eu autant d'envie que moi de terminer la querelle par un combat, avoient laissé devant eux une grande plaine, où je conduisis mes troupes déjà toutes arrangées. Ils leur donnèrent même le temps d'arriver et de se poster, dans le dessein sans doute de les combattre toutes ensemble. Mais alors nous attaquant de front et par les côtés, ils joignoient à tout l'ordre et à toute la fermeté de soldats disciplinés tels qu'ils l'étoient devenus, l'adresse qu'ils avoient autrefois de porter leurs coups, et de se retirer sur-le-champ. Le combat, qui s'étoit engagé avant midi, avoit déjà duré cinq heures entières, et nous commençons à perdre beaucoup plus de monde qu'eux. Ainsi je résolus d'aller directement à mon frère, que je recon-

noissois depuis long-temps à ses armes Carthaginoises , et aux mouvemens qu'il se donnoit dans l'armée qu'il commandoit ; quoique par une espèce de honte qu'il avoit , à ce que je crois , de se voir les armes à la main contre son père , et de se souiller du sang de ses compatriotes , il tint toujours baissée la visièrre de son casque. Je le joignis malgré la légèrreté qui le portoit en tous les endroits de la bataille , où il se croyoit nécessaire. Fils et frère traître , lui criai-je en l'abordant , terminons ce combat trop sanglant pour ta Patrie , par la mort de l'un ou de l'autre. Sans me répondre , il para avec son épée le coup que je lui portois au défaut du casque. Mais comme il se détournoit pour aller ailleurs , je lui enfonçai la mienné jusqu'à la garde au-dessous de la cuirasse ; et au même instant , il tomba mort aux pieds de son cheval. Ce coup fit changer la face du combat. Les Capsenses se retirèrent , quoiqu'en bon ordre , dans les défilés de leurs montagnes , et nous demeurâmes maîtres du champ de bataille. Cependant comme je m'apperçus qu'ils se mettoient là , en état de nous défendre le passage , et que mon armée diminuée d'environ trente mille hommes , étoit d'ailleurs fatiguée et rebutée ; je la ramenai en abandonnant pour cette fois le dessein que j'avois de détruire les murs de Capsa. Ainsi le funeste qu-

vrage de mon frère subsiste encore , malgré la défaite des Capsenses et sa mort.

Dès que nous fûmes revenus à Carthage , mon Père me fit dire qu'il ne vouloit me revoir pour la première fois que dans le sénat. Il témoigna en ma présence aux sénateurs assemblés , que l'affliction qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la mort de mon frère , malgré son infidélité , qu'il nommoit toujours apparente , lui ôtoit la liberté nécessaire pour porter un jugement sain et entier sur mon sujet : qu'ainsi il s'en remettoit pleinement à leur décision. Après une longue délibération , pendant laquelle j'étois sorti , on me fit rentrer. Le plus ancien sénateur prenant la parole , dit : que le sénat ne jugeant que l'extérieur des actions , et voulant prévenir le danger de l'exemple équivoque de mon frère , on alloit condamner sa mémoire , quoiqu'à regret , comme ayant été tué les armes à la main contre son père et contre sa patrie. Qu'à mon égard , sans rien décider sur la condition prescrite , et annullant la proposition qui nous avoit été faite , puisque mon frère étant mort , et moi demeurant seul , elle devenoit inutile ; on m'assuroit , de l'aveu même de mon père , la succession à la principauté du sénat , à laquelle j'avois d'ailleurs une prétention naturelle , par la primauté du moment qui déterminoit mon aînesse. Mais que pour dé-

tourner de dessus moi la colère des Dieux, qui savent seuls le fond des choses, et en réparation du soupçon qu'on pouvoit avoir contre moi, de m'être défait sous un prétexte honorable d'un compétiteur dangereux ; je viendrois demander humblement l'expiation aux Prêtres de Memphis, les plus fameux de toute l'Egypte dans la science de la religion et des mœurs. Voilà, vénérable Chef, et vous très-saints prêtres, le récit fidèle de mon action, et la raison qui m'amène devant votre tribunal, vous suppliant de joindre à l'expiation que je demande pour le passé, vos sages instructions pour l'avenir.

Dès que le Carthaginois eut achevé son discours, le Grand-Prêtre le fit asseoir sur une sellette qui étoit derrière lui, et parla ainsi. Saphon, fils de Zoros, nous avons depuis longtemps une très-grande estime pour votre père, ce fondateur pacifique de Carthage, dont les exploits n'ont jamais été que des bienfaits. Tous les jugemens qu'on nous a rapportés de votre sénat, nous ont donné une haute idée de sa sagesse. Nous révérons la vertu de votre frère, avant la dernière bataille que vous nous avez racontée, et dont on ne nous avoit pas encore fait le détail. A votre égard, nous voyons par votre discours, et nous savions déjà par la renommée, que vous êtes un grand homme de

guerre : mais vos principes ne sont pas les nôtres. Nous avons ici un jeune élève que je vais faire parler, et vous apprendrez de la bouche d'un commençant, combien les leçons de notre Déesse sont supérieures aux idées confuses et tumultueuses de la plupart des hommes, et surtout de ceux qui se sont livrés à la passion aveugle de la guerre. Aussitôt le grand-Prêtre appela Séthos, qui s'approcha de lui avec de grandes marques de surprise, de modestie, et d'obéissance. Il le plaça debout vis-à-vis le Carthaginois, et lui ordonna de faire au discours qu'il avoit entendu, la réponse que la Déesse lui inspireroit. Le grand-Prêtre regardoit comme une rencontre très-heureuse, qu'il se fût agi d'actions héroïques dans l'histoire de Saphon et de Giscon ; et il ne doutoit pas que Séthos n'employât dans son discours, ce qu'il préparoit depuis cinq jours sur les trois questions qui lui avoient été faites : quelle est la première vertu du héros ? l'héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir ? est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa patrie, ou à l'utilité du genre humain ? Avant que le jeune Prince commençât, le grand-Prêtre dit à Saphon : que la naissance de ce jeune homme le mettoit seule en droit de lui répondre ; et que d'ailleurs ils étoient tous là, pour le remettre dans la voie de la vérité et

de la justice, s'il lui arrivoit de s'en écarter. C'est sur cette circonstance, dont Orphée fut témoin, qu'il établit dans la Grèce, qu'on pouvoit aller recevoir l'expiation chez les Rois initiés aux mystères d'Eleusine, comme Bellérophon l'alla recevoir en effet chez Proetus, roi d'Argos, sans parler de plusieurs autres exemples. Le jeune Séthos commença ainsi son discours :

Isis, ô grande Déesse des Egyptiens ! conduisez ma langue, et ne lui permettez pas de rien proférer qui soit indigne des instructions que vos saints ministres m'ont données de votre part. Il me semble, Saphon, que vous n'avez pas pris le sens de la proposition qui vous a été faite, quand vous avez cru que l'action héroïque qu'on demandoit de vous, consistoit à attaquer vos voisins, et à les subjuguier indifféremment. Je ne touche point à la conquête que vous avez faite de la Sitifense depuis la condition prescrite ; puisque n'ayant point dit quelle raison vous a armé contre ses peuples, votre récit, auquel seul je dois m'arrêter, ne fournit pas de quoi juger si vous les avez bien ou mal conquis. Je suis néanmoins persuadé que si vous ne les avez attaqués que pour vous donner la gloire de faire une action héroïque, cette intention même vous l'a fait manquer ; parce qu'une action héroïque ne sauroit avoir pour objet et
pour

pour fin la gloire de celui qui la fait, et qu'il faut nécessairement qu'elle se rapporte à l'intérêt et à l'avantage des autres. Vous avez exposé au long le motif qui vous a conduit contre les Capsenses; et votre seule exposition suffit à mon sens pour faire voir l'injustice de votre cause; ce qui vous éloigne encore plus de l'action héroïque, puisque l'action héroïque partant d'un principe de vertu, il est impossible que la vertu subsiste avec l'injustice. En effet, vous avez réfuté le prétexte du danger d'une république voisine de la vôtre, lorsque vous avez avoué que les Capsenses occupés de leur établissement avoient cessé de faire des courses sur vos terres. Ces courses sont un péril dont les états trop voisins des sauvages, ne sauroient presque jamais se délivrer; par la raison même que les coureurs ne faisant jamais de grands corps, on ne sauroit jamais parvenir à les détruire; et que se glissant sans être apperçus, ils trouvent des passages à côté des forteresses et des murailles qui arrêtent des armées entières. Ainsi en vous opposant par la considération d'un péril très-éloigné, à la naissance d'une république, qui par les bornes étroites de son territoire en comparaison de l'étendue de votre empire, ne pouvoit vous faire aucun ombrage; qui vous offroit d'ailleurs son amitié et son alliance, et qui vous défend elle-même d'autres barbares plus

dangereux, vous avez voulu faire rentrer votre patrie dans un mal présent et continu, pour acquérir l'honneur d'une victoire utile à vous seul : exemple qui n'a été donné que trop souvent par ces Princes guerriers qui ont sacrifié, non-seulement des nations étrangères et innocentes, mais les biens et les vies de leurs propres sujets, à leur réputation particulière. Vous avez eu, comme semble encore, plus de tort, en alléguant aux Hérauts des Capsenses, l'espérance qu'avoit votre patrie, de se rendre maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique. Car outre que votre patrie ne doit point faire, non plus que vous, des conquêtes injustes ; d'ailleurs les terres des Capsenses même ne sont devenues habitables que par les soins qu'ils prennent de cultiver leurs campagnes, et de les partager par des villes, depuis qu'ils forment une nation policée. Ainsi voulant les détruire, il n'a pas tenu à vous que votre patrie ne demeurât environnée, comme elle l'étoit auparavant, ou de cavernes de voleurs, ou de solitudes affreuses : et vous avez imité, du moins en cette occasion, ces conquérans qui semblent ne vouloir faire du monde entier, qu'un vaste désert.

Le principe de toutes ces erreurs, est la fausse idée que vous vous êtes faite du héros, lorsque vous avez cru que sa première vertu

.i amon

étoit la valeur. La valeur elle-même est plutôt une disposition naturelle et avantageuse de l'ame et du corps, qu'elle n'est une vertu. On en peut faire comme de plusieurs autres qualités semblables, un bon ou mauvais usage. Elle se trouve en de méchans hommes, et elle a quelquefois rendu méchans des hommes qui auroient été bons sans elle. La valeur ne devient louable et respectable que par une vertu supérieure qui l'emploie et qui la dirige. Cette vertu dans le sujet ou dans le citoyen, est l'amour de son prince et de sa patrie, guidé par la simple obéissance. Dans le Prince ou le Chef de la République, c'est l'amour de ses peuples, éclairé par la justice qu'il observe à l'égard même de ses voisins et de ses ennemis. Dans le Héros enfin, c'est l'amour des hommes en général, ou l'humanité conduite par un zèle fondé sur une vive espérance de la protection des Dieux. Ainsi c'est cette humanité courageuse, cet amour zélé du genre humain, qui est la première vertu du héros. Le vrai courage qui, pris en général, convient à toute condition et même à tout sexe, mais qui, appliqué aux exploits de guerre, se nomme valeur, consiste toujours à braver toutes sortes de périls pour suivre le devoir. C'est cette seule vue du devoir qui distingue la valeur véritable ou vertueuse de l'aveugle fureur, ou de l'injuste violence, et qui rend

toujours l'héroïsme même raisonnable. Mais on m'a appris qu'il y a deux sortes de devoirs ; l'un d'état , et l'autre d'inspiration. Le devoir d'état regarde ceux qui étant nécessaires à leur patrie ou à leurs familles , ou qui même se défiant de leurs forces , se bornent sagement à remplir les obligations ordinaires de leur état , préférables pour la plûpart des hommes à toutes les autres. Le devoir d'inspiration n'est propre qu'à ceux que les Dieux semblent tirer de l'ordre commun pour les conduire à des œuvres plus sublimes en elles-mêmes , et plus utiles ou à leur patrie , ou au genre humain ; et ce dernier devoir , ordinairement indiqué par les conjonctures singulières où la providence met quelques hommes , devient le devoir du héros. Il a besoin , pour le remplir , d'une valeur fort élevée au-dessus de celle des conquérans vulgaires ; et nous voyons aussi que les vrais héros , ou les bien-faiteurs du genre humain , ont toujours passé pour les plus courageux de tous les hommes. Un cœur rempli d'une semblable inspiration , un homme touché du véritable héroïsme ne court pas risque de s'arrêter dans sa course ; et il n'est dangereux pour lui que de passer les bornes du devoir. Ainsi toute son attention est de résister à tous les mouvemens d'une valeur , du même d'une générosité outrée ; c'est-à-dire ,

qui ne tourneroit qu'à sa propre gloire , sans aller au bien des hommes auxquels il a consacré ses travaux et sa vie. Il sait que la vertu sublime se reconnoît , non à des œuvres superflues , mais à l'accomplissement entier et parfait de celles qui lui sont imposées. Son devoir est aussi étendu que l'utilité publique ; mais aussi l'utilité publique en fait les bornes qu'il ne veut jamais passer. En effet , le héros , bien loin de chercher une gloire vaine , s'expose pour le service de sa patrie ou du genre humain , aux interprétations bizarres , ou aux condamnations injustes des hommes même qu'il veut servir. Incapable de commettre une action lâche , sous quelque prétexte d'utilité que ce puisse être , il ne sacrifie jamais l'honneur réel qui dépend de lui : mais ferme dans ses projets , il sacrifie sans peine , pour les accomplir , l'honneur apparent qui tient à l'opinion passagère des hommes envieux , ou mal instruits. C'est à ces traits , ô Saphon ! que les vrais héros se sont fait connoître , et les exemples qu'ils nous ont tracés doivent nous apprendre que les actions les moins brillantes ne sont pas toujours les moins héroïques.

Dès que Séthos eut fini son discours , il se tourna vers le Grand-Prêtre qui lui fit signe de se remettre à sa place , et qui dit au Carthaginois : Saphon , le même esprit qui anime

tous les serviteurs de notre Déesse , a fait parler ce jeune homme comme nous aurions parlé nous-mêmes. Le portrait qu'il a fait du héros convient à Giscon votre frère , dans les deux premières années de son entreprise. En effet , dans ces ennemis qui lui avoient donné tant de peine dès le temps qu'il défendoit vos terres de leurs incursions , il a vu des hommes qui , en cette qualité , méritoient son affection et sa tendresse , et il a jugé qu'en servant sa patrie , il pouvoit les servir eux-mêmes. Il a subi , selon votre propre témoignage , tous les travaux et tous les dangers attachés à ce devoir d'inspiration : et pour le remplir il s'est exposé dès le premier jour à des soupçons désavantageux que vous avez appuyés vous-même , et à travers lesquels il paroît que votre père et votre sénat avoient seuls aperçu la vérité. Mais nous distinguons ce premier temps de celui où , selon votre récit , votre frère a fait passer les troupes des Capsenses dans les terres des Carthaginois. Elles avoient droit d'y passer pour s'opposer à votre attaque ; mais il n'avoit pas droit de les y conduire. Il est d'autant plus condamnable dans cette dernière circonstance , et sur-tout dans le combat donné contre les Carthaginois où il commandoit en personne , qu'il n'avoit cru ne devoir accepter aucun titre chez les Capsenses , et qu'il pa-

roïsoit les avoir mis en état de se défendre suffisamment eux-mêmes : mais j'oserai vous le dire ; vous devez vous reprocher son propre tort , les procédés de l'injustice embarrassent souvent la vertu même. La mort de votre frère a satisfait les Dieux à son égard , et nous travaillerons avec vous pour les apaiser en votre faveur.

Cependant , malgré l'injustice du fond de votre cause dans la guerre des Capsenses , et dans le meurtre de votre frère , comme l'un et l'autre sont couverts du motif spécieux du service de la patrie , votre sénat vous a décerné très-sagement la succession à la place de votre père. Le titre d'héritier d'une couronne , ou des autres dignités paternelles , ne demande pas les vertus épurées qu'exige le titre de héros : et il est même de l'utilité et de la tranquillité publique , que les successions soient plutôt attachées à la naissance , qu'à des estimations difficiles , et souvent dangereuses du mérite personnel. Il semble même que votre frère vous ait cédé une succession qu'il savoit bien ne lui être pas due , lorsqu'il a disparu de Carthage , pour suivre le projet héroïque qu'il avoit formé de policer une nation barbare. Ce sera à vous , ô Saphon ! à gouverner vos peuples suivant les principes qu'on vous a fait entrevoir , et plutôt en prince

équitable , qu'en grand capitaine. Cette dernière qualité qui est brillante dans un homme de votre âge , et qui porte les armes pour le service de son père , est beaucoup moins convenable au chef d'une grande République , actuellement chargé du soin de ses peuples , et du maintien des loix parmi eux. Nous ne sommes pas assez injustes pour ne pas estimer votre intelligence dans l'art de la guerre , et nous ne condamnons pas toutes vos victoires. Nous savons que les Nomades , avant la conquête que vous avez faite de leur pays , n'étoient guères plus policés que les Capsenses l'étoient avant l'entreprise de votre frère. Nous savons même que vous avez eu soin de conserver les riches pâturages de la Numidie , et que votre père la traite aujourd'hui comme une de ses provinces les plus fidelles. Il est permis de conquérir des peuples sans maîtres , et sans loix , pour les rendre plus heureux et plus raisonnables qu'ils ne l'étoient auparavant. Il vous sera même permis de subjuguier des peuples qui auront un maître et des loix , lorsqu'ils seront des ennemis injustes et irréconciliables de vos sujets , comme nous avons qui diront que l'étoient à l'égard de Carthage les habitans de la Mauritanie Siirfense , que vous avez très-justement soumis. Il ne vous a donc manqué jusqu'à présent

que de connoître les vrais principes de la morale , et de bien diriger votre valeur et les autres grandes qualités que les Dieux vous ont données. Faute de cette connoissance , et de cette droiture d'intention , il vous est arrivé , ou de faire des actions injustes , ou de n'avoir pas mérité auprès des Dieux , en faisant même des actions justes. Nous bornons là les instructions que vous nous avez demandées vous-même ; méditez-les en silence dans le reste de cette journée. Vous recevrez demain l'expiation corporelle , et le jour suivant on fera sur vous le sacrifice expiatoire. Aussi-tôt on enmena le Carthaginois , qui vouloit dire quelque chose pour sa défense ; mais les officiers du second ordre , chargés de sa personne , l'avertirent que toutes répliques lui étoient interdites , et que d'ailleurs elles étoient superflues devant un tribunal de médiation et de grace.

Dès qu'il se fut retiré , le Grand-Prêtre demanda à tous ses collègues , s'il ne leur sembloit pas que Séthos avoit satisfait dans son discours aux trois questions qui lui avoient été faites six jours auparavant. Ils répondirent tous qu'il les avoit parfaitement résolues ; et qu'à l'occasion de Phistoire du Carthaginois et de son frère , il avoit donné à ses réponses toute l'étendue et toute la précision qu'on pouvoit souhaiter. Cela étant ainsi , dit le Grand-Prêtre ,

nous acheverons le jeûne de ses neuf jours , afin d'obtenir des Dieux qu'ils gravent pour jamais dans l'ame de ce jeune Prince les maximes qu'ils lui ont enseignées eux-mêmes. D'ailleurs je crois que nous pouvons dispenser notre maison du silence qui y régneroit encore trois jours , en faveur d'un aspirant qui n'auroit pas été aussi-tôt prêt que celui-ci. Ce silence même seroit difficile à garder parmi toutes les cérémonies de l'expiation du Carthaginois. Je pense qu'on y peut admettre Séthos , puisqu'il a déjà mérité par ses réponses le privilège de la manifestation. Les Prêtres entrèrent unanimement dans cet avis.

Le lendemain dès la pointe du jour , le Prêtre , chef des expiations , suivi de plusieurs officiers du second ordre , alla trouver le Carthaginois dans sa prison. Elle avoit une porte sur le bord du canal souterrain que l'on traversoit dans les épreuves de l'initiation. Cette porte étoit proche de la chute d'eau , en-deçà pourtant des barreaux par où l'eau entroit dans le canal. On la lui ouvrit par le dedans , et on la fit sortir par-là. L'un et l'autre bord étoit éclairé de plusieurs torches , et il vit un appareil terrible de machines et de gens préposés pour les servir. Sur le bord , de son côté , étoit une cuve d'airain pleine d'une liqueur un peu épaisse , et tout auprès de l'eau une

pièce de fer tout rouge, de la longueur du plus grand homme, et cambrée suivant sa largeur d'environ trois pieds; de sorte qu'elle ressembloit à un long et large tuyau coupé par la moitié suivant sa longueur. Elle étoit actuellement soutenue par des pieds de fer sur un brâsier ardent. L'une de ses extrémités penchoit un peu du côté de l'eau. Un officier du second ordre tenoit entre ses mains le bout d'une corde, de la grosseur du petit doigt, qui traversant toute la largeur du canal se dévi-
doit sur la circonférence concave d'une très-
grande roue, placée sur le rivage opposé. Cette roue étoit traversée à son centre par un essieu, où tenoient deux fortes manivelles que d'autres hommes se dispoient à faire tourner quand il en seroit temps. Plusieurs Prêtres, quelques initiés, Séthos et Orphée étoient assis à côté de la roue. Quelque fermeté qu'eût Saphon, il ne put s'empêcher de demander au chef des expiations, le seul Prêtre qui fût auprès de lui, quelle étoit la nature de son supplice, afin qu'il s'y préparât. Le Prêtre lui répondit qu'il avoit raison d'appeler supplice les purifications qu'il alloit subir, mais que cependant il en sortiroit aussi sain qu'il y seroit entré, pourvu qu'il pût soutenir de simples agitations de corps, et sur-tout qu'il ne se laissât pas vaincre à une frayeur dont on ne devoit pas le soup-

çonner. On lui fit avaler d'abord quelques gouttes d'une liqueur confortative ; après quoi , on lui rassembla tous ses cheveux sous une coiffe d'une toile incombustible ; ensuite le dépouillant tout nud , on le coucha sur un linceul étendu à terre. Là , celui qui tenoit la corde lui lia les deux poignets croisés l'un sur l'autre , et lui mettant les bras dans toute leur extension , il lui lia aussi les deux pieds ensemble avec la même corde , à laquelle il avoit laissé le prolongement nécessaire pour aller des poignets jusqu'aux pieds , sans nuire à la situation naturelle du corps. Tout cela se faisoit avec une vitesse et une adresse merveilleuse , et sans que le patient pût se plaindre qu'on lui fit aucun mal. En cet état , six hommes l'enlevant , et lui recommandant de fermer la bouche et les yeux , le plongeient jusques par-dessus la tête dans la cuve pleine d'une dissolution d'ail , de safran , d'huile de vers , et de plusieurs autres ingrédients tous essentiels , mais dont le mélange étoit infailible pour le garantir de l'action du feu. *Erant ex Egyptiis qui faciem certis inunctam succis in athena ferventia citra noxam immergerent.* Ces officiers dans le peu de temps qu'ils tenoient le patient plongé dans la cuve , avoient soin de changer leurs mains de place , afin qu'il n'y eût pas un seul endroit du corps

qui ne fût oint de la liqueur. D'abord après on le portoit sur le lit de fer ardent : et la propriété de l'onction étoit de faire glisser rapidement le corps qui tomboit dans l'eau en un clin-d'œil. Des officiers nus aussi , étoient postés pour le recevoir de façon qu'il ne heurtât point contre le rivage qui étoit rampant ou en talus , et d'autres plongeient pour le suivre afin qu'il ne touchât jamais le fond. Cependant la roue à laquelle tenoit la corde , tournoit avec un mouvement réglé pour attirer le patient dans un intervalle de temps où il ne pût pas être suffoqué par l'eau. Il en sortoit les pieds les premiers , et étant arrivé sur la roue la tête en bas , on l'y attachoit avec des bandes de cuir qu'on lui passoit promptement par-dessous les aisselles ; et en cet état on lui faisoit faire trois tours entiers. C'est de cette pratique qu'Orphée a pris l'idée de la fable d'Ixion. Alors on délioit le patient , et le posant sur un lit , on le portoit dans une chambre haute. Les Prêtres, médecins lui donnoient-là tous les restaurans et tous les soulagemens du corps et de l'esprit dont il pouvoit avoir besoin. Mais ensuite on le ramenoit dans sa prison , où il devoit coucher encore la nuit suivante. On voit par cette description que les trois parties de l'expiation corporelle pour les coupables , répondoient exactement aux trois épreuves de la purifica-

tion du corps, par rapport aux initiés. Mais la différence étoit que les aspirans entroient librement et d'eux-mêmes dans leurs épreuves, au lieu que les coupables, toujours liés, étoient forcés par des mains étrangères de subir leurs peines. Il est vrai aussi qu'il y avoit des expiations plus douces pour des actions moins atroces que le meurtre.

Dès l'aurore du troisième jour, on commença les préparatifs du sacrifice expiatoire. Je ne ferai point le détail d'une cérémonie qui remplissoit presque le jour entier; je dirai seulement qu'elle contenoit deux parties principales qui se faisoient toutes deux dans le temple; mais la première à portes fermées. C'étoit celle où il s'agissoit d'abord d'appaiser Typhon, le génie ou le Dieu malfaisant, que les Egyptiens regardoient comme l'instigateur de tous les crimes des hommes et l'auteur de tous leurs maux. C'est de-là que Zoroastre et les Mages de la Perse avoient tiré leur mauvais génie Arimane, toujours opposé à Orimase, le bienfaiteur universel; et c'est ce qui a donné lieu, quoique dans un sens un peu différent, aux Dieux Apopompées ou Apotropées des Grecs, et aux Dieux Averrunkes des Latins, qu'on n'invoquoit que pour écarter les maux. En Egypte, on amenoit à cette occasion, dans le derrière du sanctuaire, un bœuf roux, parce

qu'on supposoit que Typhon avoit été de cette couleur. Le Prêtre, chef des expiations, imposoit la main sur la tête de la victime, et prononçoit ces paroles, dont une partie est rapportée par Hérodote : Que le crime du coupable ici présent, et toutes les suites malheureuses qu'il devoit attirer sur lui, sur sa famille, et sur sa patrie, passent sur cet animal que nous vous immolons, ô Typhon ! pour représenter par sa mort celle de l'homme qui est l'objet de votre haine. Aussi-tôt on frappoit entre les deux cornes le bœuf, qui tomboit à terre. Le Prêtre l'ayant égorgé, arrosoit de son sang le coupable encore revêtu de son sac. Mais au lieu que dans les autres sacrifices, les Prêtres, et ceux même qui avoient fait l'oblation emportoient les morceaux de la victime, partagée entre eux pour la manger ; on jettoit dans les champs toutes les parties de la victime expiatoire.

On tâchoit ensuite d'appaiser les mânes du mort. Ceux qui venoient se faire expier trouvoient autour du temple des marchands qui leur vendoient des figures d'hommes et de femmes, grossièrement faites, et toujours posées sur un petit piédestal. Elles étoient d'or, d'argent, ou de bronze, et leur hauteur alloit depuis trois pouces jusqu'à douze. Elles devoient représenter indifféremment, dans la cérémonie,

la personne , ou quelquefois même la Divinité , qu'on avoit offensée. Les vendeurs avertissoient les postulans de l'expiation d'en prendre une de matière et de hauteur proportionnée à leurs facultés. Saphon avant que d'entrer n'avoit pas manqué d'en choisir une d'or entre les plus hautes ; et il devoit la laisser dans le temple pour rétribution suivant la coutume. Le Prêtre , l'ayant mise devant lui sur une table pour représenter Giscon , fit son éloge comme de la part du coupable , qu'on supposoit toujours avouer les bonnes qualités qu'avoit eues l'homme qu'il avoit tué. Dans cet éloge préparé dès la veille , et écrit tout de suite dans le livre du cérémonial , le Prêtre lisoit plusieurs circonstances particulières de la vie du mort , qu'il ne savoit d'ailleurs que de la déposition du coupable , et qui souvent l'étonnoient beaucoup. C'étoit par des pratiques de cette espèce , mises en usage avec beaucoup de ménagement , que les Prêtres de l'Egypte s'étoient acquis la réputation d'avoir des connaissances secrètes et des révélations célestes. Enfin , on purifioit l'air autour du coupable par le moyen d'une fumigation , composée de seize drogues , nombre carré-carré. Plutarque en a conservé le catalogue dans son traité d'Isis et d'Osiris , et l'on en trouve encore aujourd'hui la recette dans nos dispensaires

avec

avec le titre de Trochisque de Cyphi. Tout cela étant fait on mettoit l'expié dans un bain au sortir duquel on le revêtoit des habits qu'il avoit apportés en entrant dans la maison. On lui présentoit alors aussi bien qu'aux Prêtres et aux initiés, entre lesquels Séthos étoit ici, du pain et du vin, qu'ils mangeoient et buvoient en silence dans le lieu même. Après quoi on faisoit passer l'expié dans la nef par les côtés extérieurs du sanctuaire; mais il étoit encore gardé par les officiers du second ordre. Les enfans des Prêtres entroient alors, ou pour servir à l'autel, ou pour remplir les chœurs de musique. On ouvroit les portes du temple, et le Grand-Prêtre offroit aux Dieux bienfaisans sur le devant du sanctuaire le sacrifice qu'on appeloit pacifique, et dans lequel on immoloit un agneau blanc.

Avant l'ouverture des portes du temple, Séthos qui ne devoit pas encore être vu, étoit monté dans sa tribune, et après toute la cérémonie, on emmena le Carthaginois qui ne devoit rompre son jeûne ce troisième jour, qu'après le coucher du Soleil qui étoit encore assez éloigné.

Dans le moment qu'ils sortoient tous du temple, par le fond du sanctuaire, pour rentrer dans la maison, on vint dire au Grand-Prêtre qu'il y avoit dans les souterrains un

aspirant que l'on verroit sans doute bien-tôt paroître. Le Grand-Prêtre et ses collègues qui étoient encore ensemble, s'arrangèrent aussitôt derrière la triple statue. Peu de temps après, on entendit le bruit des roues enfermées dans le piédestal ; et les Prêtres en virent sortir un homme qui n'étoit point armé d'un casque et d'une cuirasse comme Saphon, mais qui avoit d'ailleurs avec lui la plus parfaite ressemblance qui se puisse trouver entre deux frères jumeaux. Le Grand-Prêtre le félicitant, selon la coutume, de son adresse et de son courage, osa le nommer Giscon, ce qui le surprit extrêmement. Mais ensuite l'ayant fait prosterner, et ayant prononcé sur lui la formule, dans laquelle on l'appeloit nouveau serviteur de la grande Déesse Isis, l'aspirant se releva, et dit : Vénérables Prêtres de Memphis, je ne veux point vous dissimuler mon état et ma fortune, et je vois bien par la connoissance que vous avez de mon nom, qu'il me seroit inutile de le faire. Mais je dois avouer moi-même qu'à me juger sur l'opinion désavantageuse que l'on a de moi dans le monde, je suis indigne d'être serviteur de votre Déesse. Je suis en effet Giscon, ce malheureux Carthaginois proscrit par mes citoyens et chassé par les Capsenses. Les premiers m'ont fait un crime d'avoir commandé

une armée contre ma patrie, et les seconds de n'avoir pas voulu porter les armes contre elle. Les Carthaginois croient ma mort certaine, et la regardent comme une juste punition du combat que je n'ai point donné; et les Capsenses, peuple vagabond, dont j'ai formé une république déjà célèbre, m'ont banni comme un homme qui a refusé de combattre leurs principaux ennemis; qui sont les Carthaginois. Le Grand-Prêtre l'interrompt là, et lui dit : Giscon, nous savions déjà la plus grande partie de votre histoire. Nous en avons approuvé le commencement et nous en avons condamné la fin, de la manière dont on nous l'avoit exposée. Mais votre innocence nous est attestée aujourd'hui par la vie même dont vous jouissez encore. Cela ne suffit pas, et il en faut rendre témoin Saphon votre frère qui est actuellement dans cette maison, sur qui nous venons d'achever les cérémonies de l'expiation, que votre sénat l'a envoyé demander ici, pour la mort qu'il croit vous avoir donnée : ainsi nous l'allons faire paroître devant vous. Nous faisons en cela une exception considérable à la règle qui ne permet à nos aspirans de parler à aucun profane, avant que le cours de leurs exercices soit achevé; mais comme il est du devoir d'un homme de bien de se justifier le plutôt qu'il lui est possible d'un

crime qu'on lui impute , il est dû nôtre de vous en faciliter les moyens. Votre frère en portant avant vous votre justification à Carthage , y portera la sienne même ; et après avoir été lavé ici devant les Dieux de son intention injuste et viciense , il se rachetara devant votre père , devant votre sénat , et devant vos peuples , du nom toujours odieux de meurtrier de son propre frère. Avant toutes choses , le Grand-Prêtre fit boire à Giscon la coupe d'oubli , et prononça pendant qu'il la but , la formule ordinaire. Mais il ajouta qu'en expliquant à son frère devant eux ce qu'il faisoit pendant la bataille , comment l'homme tué au lieu de lui étoit revêtu de ses armes , et enfin pourquoi banni par les Capsenses il étoit venu en Egypte ; il se gardât bien de lui rien dire des premières épreuves de l'initiation qu'il avoit surmontées , de l'ouverture de la pyramide par où il étoit entré , ni de celle du piédestal de la triple statue d'Osiris , d'Isis et d'Horus , par où il venoit de sortir. Après cela , le Grand-Prêtre fit signe qu'on allât chercher Saphon.

Giscon eut encore le temps , avant que son frère arrivât , de dire au Grand-Prêtre qu'il avoit toujours eu un ardent désir de se faire initier à Memphis , pour recevoir de lui et de ses collègues les préceptes et les exemples

de vertu qui les rendoient recommandables par toute la terre. Mais que depuis ses malheurs, il n'avoit garde de prétendre à un titre aussi honorable que celui d'initié, ni de vouloir charger un corps, dont la réputation étoit précieuse, d'un homme regardé par-tout comme un criminel. Cependant, continua-t-il, pensant aussi que les Dieux sont le refuge des malheureux, et que les innocens persécutés trouvent auprès d'eux un sûr asile ; quelle occasion plus favorable pouvois-je avoir de me présenter à eux, que mon exil même ; et quelle raison plus pressante de me donner tout entier et uniquement à leur service, que l'inutilité où me réduit l'injustice et l'ingratitude des hommes ? J'ai traversé, inconnu et craignant de me faire connoître, le Ciniphi, la Tripolitaine, le pays des Namasomes, et les déserts de la Marmarique. J'ai passé dans la Libye devant le temple de Jupiter Hammon que j'ai salué de loin, sans oser m'en approcher. Je savois à Carthage et dès les premiers temps où j'aspirois à l'initiation, que l'ouverture de la pyramide en étoit l'entrée, sans savoir néanmoins qu'elle conduisît dans ce saint temple. Mais j'avois oui parler de cette inscription effrayante qui se trouve au fond du puits, et des périlleuses purifications du corps par lesquelles on est conduit aux pré-

parations de l'ame. Je résolus en sortant de Capsa de courir tout le danger des premières, sans prétendre plus aux secondes ; ou du moins de déclarer succinctement mon nom et ma situation aux saints Prêtres qui devoient me recevoir. En arrivant hier au soir dans le bourg le plus voisin de la pyramide, mon hôte à qui je marquai simplement en général, l'envie que j'avois de la visiter, me fit présent d'une lampe qu'il me dit être propre à ce dessein. Je suis parti au lever du soleil, et me trouvant deux heures après au pied de la pyramide, j'y suis monté dans la résolution d'y périr, si la disgrâce où je me trouvois par rapport aux hommes étoit un effet de la colère des Dieux même, en abandonnant ma justification au temps qui dévoile tout. Mais le dirai-je ? mon indifférence pour la mort m'a affermi contre elle, et m'a conduit jusqu'à vous, ô très-saints Prêtres d'Isis ! prêt à subir le sort dont vous me trouverez digne sur ma propre confession. Le Grand-Prêtre lui dit : Giscon, les pensées des Dieux ne ressemblent point à celles des hommes, et nous allons mieux juger nous-mêmes de votre conduite passée par l'exposition que vous allez en faire devant votre frère.

Là-dessus Saphon arriva, et rien ne peut exprimer le trouble qui s'éleva dans son ame

au premier aspect de son frère. Il s'arrêta peu à chercher dans son esprit par où il étoit entré dans le derrière du sanctuaire d'où il venoit de sortir lui-même. Mais il comprit pour la première fois, qu'un autre que son frère avoit pu porter dans le combat des armes Carthaginoises. Honteux de son erreur qu'il trouvoit grossière, il soupçonna violemment les Prêtres même d'avoir eu Giscon chez eux depuis plusieurs jours, et de lui en avoir fait un secret ; afin de lui faire essuyer les horribles fatigues de l'expiation, pour un crime dont il s'étoit témérairement et faussement accusé lui-même. Il rappeloit en même-temps les leçons qu'il étoit venu recevoir d'un maître à peine sorti de l'enfance, qui avoit anéanti le prétendu héroïsme de ses exploits, et lui avoit démontré que la valeur, sa vertu favorite, n'avoit jusques-là été en lui qu'une passion aveugle ou pernicieuse. Il voyoit vivant ce frère déclaré plus héros que lui dans le temps même qu'on le jugeoit mort criminel. En un mot, il se sentoit plongé dans une humiliation contre laquelle il ne trouvoit dans son esprit aucune ressource. Heureusement pour lui donner le temps de se remettre, c'étoit à Giscon à parler le premier, et il avoit commencé ainsi son discours.

Mon frère, ces vénérables Prêtres veulent

que je paroisse à vos yeux dès ce moment pour nous justifier l'un et l'autre ; moi d'avoir commandé l'armée des Capsenses contre les Carthaginois ; et vous d'avoir trempé vos mains dans mon sang. Avec quelque ardeur que j'aie travaillé à former la république des Capsenses , et quelques soins que j'aie à les mettre en état de défense contre les attaques injustes de leurs voisins ; je leur avois déclaré que prêt à livrer ma vie pour eux contre tous leurs autres ennemis , je ne prendrois jamais les armes contre ma patrie. Je n'avois pas même hésité de leur dire que je n'étois à eux que pour un temps ; et qu'après avoir exécuté à leur égard un projet qui leur étoit si avantageux , je rendrois ma personne et reporterois mes services à mon père et à mes compatriotes. Je m'étois expliqué ainsi de très-bonne heure , pour parer le soupçon qui auroit pu naître en eux que je ne les eusse rassemblés que pour livrer plus aisément leur nation entière aux Carthaginois. Malgré toutes ces précautions que j'avois prises ; dès qu'ils surent votre marche vers Capsa , ils me signifèrent dans leur conseil de guerre qu'ils me regarderoient , ou comme un lâche , ou comme un traître , si je ne prenois le commandement de leurs troupes contre vous. Je leur répondis , que leur pardonnant ces termes in-

jurieux ; qu'ils tenoient encore de leur première féroceité , je me conduisois par des principes supérieurs aux leurs ; et qu'il n'étoit aucune violence humaine qui pût me faire départir d'une résolution que je n'avois formée qu'après avoir mûrement consulté les lois de la justice, et de l'honneur. J'ajoutai même , que leur sachant gré de la confiance qu'ils avoient en moi , et dans laquelle ils ne se trompoient pas, en la renfermant dans les bornes que je leur avois marquées , ils péchoient d'ailleurs contre la prudence générale en me pressant d'accepter la conduite d'une armée , que je ne commanderois que par force , si j'étois capable de leur céder. Qu'ainsi je me réduisois à leur conseiller de vous envoyer des hérauts pour vous faire connoître l'équité de leurs prétentions , et l'injustice de votre attaque. Mais j'exigeai d'eux que pour soutenir eux-mêmes leur autorité souveraine , ils fissent parler ces hérauts de leur part et non de la mienne , et sur-tout qu'on vous marquât en termes formels que , n'ayant pris aucun titre chez eux , ce ne seroit pas à moi que vous auriez affaire dans le combat. Je sais que la chose vous a été dite ; et sur ce discours vous pouviez soupçonner du moins que je n'étois pas le commandant que vous avez tué. Cependant les Capsenses , indignés de votre réponse , nom-

mèrent aussitôt pour leur général celui que je leur avois déjà indiqué comme le plus propre d'entre eux à être leur chef après ma retraite, le premier à qui j'eusse communiqué le dessein que j'avois pris de les réunir, et qui m'avoit le plus aidé dans mon entreprise. Mais de plus ils m'arrachèrent mes armes et en revêtirent leur chef, pour vous tromper vous-même, et pour laisser malgré moi sur ma personne le soupçon et l'apparence d'une action à laquelle je n'avois réellement aucune part. Ils passèrent aussitôt les montagnes qui les séparent de l'empire de Carthage, et ils affectèrent de ravager de votre côté, un plus grand terrain qu'il ne leur en falloit, pour enfermer leur camp. La bataille se donna de la manière que vous savez mieux que moi, puisque je ne m'y trouvai pas. Mais les Capsenses qui défendant leur propre pays avec toute la ferveur d'une république nouvelle, n'avoient perdu que très-peu de monde, revinrent dans leur ville où ils m'avoient fait garder. Là ils élurent en ma présence, et sans me consulter, un autre chef, auquel néanmoins j'aurois donné ma voix : après quoi ils m'ordonnèrent, par un décret en forme, de sortir de leurs états, sans me faire aucun remerciement pour le passé, ni d'autre insulte pour le présent.

Il étoit naturel que je retournasse à Car-

thage, et qu'y montrant ma personne, je me justifiassé du seul tort qu'on pouvoit m'imputer, dans toute la conduite que j'avois tenue pendant les deux années de mon absence. Mais j'appris, par votre réponse aux hérauts et par d'autres voies, que vous aviez noirci et dans votre armée et parmi nos peuples, l'entreprise que j'avois faite, et à laquelle j'avois réussi, de donner des loix et des mœurs aux Capsenses. La raison seule fait comprendre, et l'expérience m'avoit fait voir que c'étoit-là le seul expédient qui pût nous délivrer de ces coureurs, qui n'entroient jamais dans nos terres que par bandes séparées, qu'il m'étoit comme impossible de rencontrer dans les leurs, et qui n'étoient à craindre pour nous que par leur dispersion même. Roulant depuis long-temps cette pensée dans mon esprit, je pris, pour l'exécuter, l'occasion du choix que mon père nous laissa de nos entreprises, lorsqu'il promit de nommer pour son successeur celui de nous deux qui feroit l'action la plus héroïque. Mais n'ayant aucune envie de disputer un titre, qui vous est acquis par la naissance, je laissai pour votre part les services éclatans que vous pouviez rendre à notre empire, par la réputation de vos armes; et j'allai chercher au loin un service obscur, d'une exécution très-dangereuse, et

d'un succès très-douteux. Mais je ne m'attendois pas, je vous l'avoue, que vous me fissiez un crime d'une entreprise actuellement achevée à l'avantage de notre patrie, et dont elle avoit déjà recueilli le fruit dans la sûreté de ses chemins, et dans la tranquillité de ses campagnes. J'ai cru devoir laisser passer l'orage de la persécution que vous avez excitée contre moi ; et je n'ai point voulu affronter la proscription que vous m'avez attirée de la part de notre sénat ; quoiqu'elle soit fondée en sa plus grande partie sur le faux exposé de ma présence au combat, et de ma mort ; et que je sache bien que mon père se doute de mon innocence, et que le sénat ne m'ait condamné qu'à regret. Mais je suis venu en Egypte aux pieds de ces saints Prêtres comme à la source de toute justice, persuadé que la décision de leur sacré tribunal rétablirait bien plus sûrement mon honneur flétri, que ne le pourroit faire mon retour prématuré. Je n'ai plus même aucun désir de retourner à Carthage, après tout ce qui s'est passé, et il ne tiendra pas à moi que je ne finisse mes jours dans ce saint temple.

Le Grand-Prêtre prenant alors la parole dit : Saphon, avant que vous répondiez à votre frère ce que vous jugerez à propos de lui répondre, et afin que vous n'ayez à parler qu'une

fois , je ferai moi-même la conclusion de son discours , en vous disant : que non-seulement sa conduite est irréprochable depuis la première jusqu'à la dernière démarche de son entreprise ; mais que de plus il a pleinement acquis sur vous l'avantage de l'action la plus héroïque. Il n'a néanmoins aucun droit au prix que votre père y avoit attaché. Quel que motif que pût avoir le sage Zoros , les Dieux , plus prudens et plus puissans que lui , ont conduit les choses à leur véritable destination , et ont tiré de l'erreur même de votre sénat , l'arrêt équitable qu'il a porté , en vous assurant la succession à la place de votre Père. Giscon , comme vous l'avez oui , y consent lui-même ; et il ne sauroit s'y opposer sans perdre devant les Dieux et devant les hommes tout le fruit et toute la gloire des grandes œuvres qu'il a faites jusqu'à présent. Nous n'approuvons pourtant pas la résolution qu'il semble avoir apportée ici de renoncer au service de sa patrie. Les Dieux qui n'ont aucun besoin de nous , regardent comme la plus sûre marque de notre piété envers eux , les services que nous rendons aux hommes qui sont leur ouvrage ; et une retraite perpétuelle n'est louable que dans ceux qui n'ont jamais pu , ou qui ne peuvent plus être utiles aux autres hommes. Il est vrai que les instructions qu'on

peut chercher, ou les méditations que l'on peut faire en différens temps, et sur-tout en celui des disgraces, contribuent infiniment à perfectionner les hommes, et à les rendre plus utiles dans la suite. Ainsi votre frère doit rendre grâces aux Dieux de l'infortune qui l'a conduit ici pour recevoir l'initiation, à laquelle nous allons le préparer. Mais dès qu'il l'aura reçue, nous le renverrons nous-mêmes à Carthage, afin qu'il y continue de servir sa patrie sous votre illustre Père pendant le reste de sa vieillesse, sous vous-même, quand vous serez revêtu de sa dignité.

Alors Saphon levant les yeux et les mains vers la triple statue, dit : Isis, ô grande Déesse des Egyptiens ! je cède enfin à votre sagesse ; je désavoue pour jamais, et mes projets aveugles, et mes vains exploits ; et je suis trop heureux que mon forfait même soit imaginaire. J'accepte avec une pleine soumission et une profonde reconnoissance, les leçons que j'ai reçues de vos saints ministres, et du plus jeune de vos disciples. Elles ont toutes été autorisées et justifiées par toutes les circonstances de cette aventure, qui est visiblement un ouvrage de la providence des Dieux. Mon frère, je vais préparer votre retour à Carthage, par la justification la plus authentique, que je serai capable de faire de toutes vos actions. Le témoi-

gnage de ces saints Prêtres sera sans doute plus respecté, mais il ne sera ni plus vrai ni aussi prompt que le mien. Le grand-Prêtre fit signe à Giscon de s'avancer vers son frère, et ils s'embrassèrent étroitement l'un l'autre. On ramena encore une fois Saphon dans son appartement, et comme le soleil couchant venoit de quitter l'horizon, il trouva sur sa table un repas honnête, mais frugal, et un vase rempli d'excellent vin. On lui dit qu'il étoit le maître de sortir dès le soir même, ou de coucher dans le lit qu'il voyoit préparé. Mais Saphon, après avoir accepté le repas qu'on lui présentait, ayant appris que ses gens l'attendoient au-dehors, remercia très-civilement les Prêtres qui lui tenoient compagnie, et qui le conduisirent jusqu'à la porte de leur maison.

A l'égard de Giscon, comme ses exercices ne devoient commencer que le lendemain, on l'avoit conduit dans l'appartement que Séthos avoit occupé, et qu'il devoit quitter dès ce jour même, pour passer dans celui des initiés. Ceux-ci trouvoient toujours leur logement dans la maison des Prêtres, et il ne tenoit qu'à eux d'y demeurer toute leur vie. L'histoire conservoit même les anciens exemples des Rois initiés, qui ayant remis par des raisons de vieillesse ou d'infirmités, les soins du gouver-

nement à de dignes successeurs, n'avoient point choisi d'autre retraite.

Il étoit permis à tous les initiés d'aller voir ce premier soir l'aspirant, auquel on faisoit un grand repas; mais aucun d'eux ne mangeoit avec lui. Les Prêtres qui y avoient mené Séthos, l'engagèrent à raconter à Giscon, tout ce qui s'étoit passé au sujet de son frère; et même la part qu'il avoit eue aux instructions qui lui avoient été données. Ce récit inspira au Carthaginois un respect extraordinaire pour ce jeune Prince, qui de son côté avoit conçu d'avance une haute estime pour cet étranger, dont la vertu éclairée auroit fait honneur à l'Egypte même. Ainsi ils lièrent entre eux, dès-lors, cette amitié solide qui sera d'un si grand secours à Giscon, pour le tirer des malheurs où une passion funeste doit le précipiter dans la suite de cette histoire.

Avant que l'on eût conduit Séthos dans l'appartement du Carthaginois, on lui avoit fait rompre son jeûne, en lui présentant avec un peu de vin une quantité réglée de viandes saines et succulentes. Mais comme ce jeûne avoit été long, et que l'austérité s'en étoit accrue pendant près de trois mois, jusqu'à devenir extrême, les Prêtres médecins devoient présider à tous les repas qu'il devoit faire pendant les douze jours suivans, pour le ramener peu-à-peu

peu-à-peu et par degrés à sa manière ordinaire de vivre. Ces douze jours⁹ étoient ceux de la manifestation , troisième et dernière partie de l'initiation , qui étoit moins un exercice , que la récompense de tous ceux qui avoient précédé. En effet, la curiosité humaine étoit comblée par la découverte des mystères sacrés et même des autres secrets du sacerdoce Egyptien : et en comparaison des plus grands voyageurs de la terre , les initiés visitant les souterrains de l'Egypte , voyageoient pour ainsi dire dans un autre monde. •

Dès l'aurore du premier de ces douze jours , on menoit l'aspirant devant la triple statue ; et l'ayant fait mettre à genoux , le grand-Prêtre le consacroit premièrement à Isis , qui par la sagesse qu'elle lui avoit inspirée , l'avoit rendu digne d'être admis à ses mystères ; secondement à Osiris bienfaiteur des hommes , au service desquels ils se devoient à son exemple ; troisièmement à Horus , Dieu du silence et du secret auquel il s'alloit engager. Aussitôt on faisoit lire à un initié la formule d'un serment formidable. Il juroit de ne parler jamais à aucun profane , de ce qu'il verroit en ces douze jours , et en tous temps dans les temples souterrains de l'Egypte ; se soumettant , s'il violoit ce secret , à la vengeance de toutes les divinités du ciel , de la terre et des enfers ; se déclarant

en ce cas coupable de mort, et souscrivant par avance à l'exécution de ce jugement qu'il regardoit comme prononcé. Il est certain que la seule observation du secret religieux donnoit aux initiés, aussi bien qu'aux Prêtres, un fond de sagesse et de retenue qui les rendoit respectables, et qui même leur attiroit de la part des princes et des particuliers, une confiance entière pour des secrets de toute espèce. On recommandoit néanmoins non seulement aux initiés, mais aux jeunes prêtres, aussi bien qu'aux officiers du second ordre, de ne point affecter cet air de réserve qui n'est propre qu'à exciter dans les autres une curiosité inutile, et qui trahit en partie le secret qu'on veut garder. Ainsi ils s'accoutumoient à une certaine affabilité, qui ne laissoit pas soupçonner à la plupart des gens qu'ils sussent un si grand nombre de choses qu'ils ne disoient pas.

On ouvrit donc à Séthos, les souterrains qui s'étendoient en carré depuis le temple jusqu'à la pyramide, c'est-à-dire, dans une longueur et dans une largeur d'environ quatre mille pas, et qui répondoient par conséquent à des temples supérieurs de quelques petites villes de la dépendance de Memphis. Mais on lui donna pour conducteur, suivant la coutume, le dernier reçu des initiés Égyptiens qui se trouvaient dans la maison ; parce qu'au fond, les Prêtres ré-

servés jusqu'à un certain point à l'égard des initiés même, leur permettoient seulement de voir, et ne leur expliquoient qu'après un long temps, les cérémonies ou les pratiques secrètes qu'ils avoient vues. Mais il étoit permis à l'initié conducteur, de communiquer à celui qu'il conduisoit, toutes ses conjectures, qui ordinairement n'alloient pas loin.

J'aurois lieu de faire ici une invocation semblable à celle des poètes qui entreprennent une description des enfers. Qu'il me soit permis de révéler les choses que j'ai apprises, et de mettre au jour ce qui se passoit dans les entrailles de la terre et sous le voile impénétrable du plus profond silence. A peine Séthos fut-il descendu dans le souterrain du côté du temple supérieur, qu'il fût extrêmement surpris d'entendre des cris d'enfans. Orphée qui en avoit été surpris comme lui, supposa depuis, que les enfans morts à la mamelle étoient placés à l'entrée des enfers. Ceux-ci étoient les enfans des Prêtres, dont les mères alloient toujours accoucher dans des logemens qui leur étoient préparés là. La raison de cette pratique étoit d'accoutumer le tempérament de ces enfans, dès le premier instant de leur naissance, à ces habitations souterraines dans lesquelles ils devoient passer une grande partie de leur vie. Mais de plus on ne vouloit pas qu'aucune sorte de bruit et d'em-

barraꝝ, ni même aucune foiblesse paternelle détournât les Prêtres de leurs méditations et de leurs études ; et on leur faisoit dès-lors regarder leurs enfans comme appartenans au collège sacerdotal et non pas à eux. C'est là, que Lycorgue avoit pris le modèle et le motif de l'éducation publique des Spartiates. Les Prêtresses Egyptiennes nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, si leur santé le leur permettoit ; ou bien les femmes des officiers du second ordre leur servoient de nourrices. Le nouvel initié ne voyoit ces logemens que de la porte, et qu'un instant. Les seuls Prêtres médecins y pouvoient entrer, et ils en régloient toute la police. Elle étoit extrêmement douce à l'égard de ces femmes et de ces enfans : car bien que ces derniers fussent destinés à des exercices dont quelques-uns étoient très-rudes, les Egyptiens croyoient qu'il falloit laisser fortifier la nature par elle-même avant que de rien exiger d'elle. Mais à l'âge de cinq ans, ces enfans passaient dans les salles communes des premières instructions, où ils trouvoient des maîtres qui leur enseignoient à lire et à écrire les lettres profanes. Ils demeuroient trois ans dans ces salles, d'où cependant ils revenoient à midi et le soir entre les mains des femmes. Jusques-là, les enfans des deux sexes et des deux ordres étoient élevés ensemble, gardés à vue, et même veillés la nuit. Mais à

huit ans on séparoit d'abord les deux ordres , dont le premier étoit né pour les exercices de l'esprit , et le second pour le travail des mains. On séparoit aussi les garçons d'avec les filles , et même les fils des Prêtres les uns d'avec les autres , selon les différentes études auxquelles on les destinoit. Cette destination se faisoit par rapport aux fonctions et aux professions différentes des familles sacerdotales. Ces différences ne formoient néanmoins que quatre classes ou écoles : les lettres sacrées ou hiéroglyphiques , pour ceux qui devoient succéder aux Prêtres , chargés des instructions publiques ou particulières , sur la religion et sur la morale : la jurisprudence , d'où sortoient les Prêtres jurisconsultes ou juges dans les villes : la physique expérimentale , où se formoient les Prêtres médecins : et les mathématiques , pour ceux qui devoient en exercer toutes les parties. Les garçons et même les filles étoient distingués dès-lors , par des robes de quatre couleurs différentes , telles que les pères les portoient sous la tunique de fin lin , dans les exercices publics de leurs professions séparées , ou dans les pompes ou processions Isiaques. Les quatre couleurs étoient le noir pour la première classe , le rouge pour la seconde , le violet pour la troisième , et le bleu pour la quatrième. L'éducation de ces enfans étoit en général très-rigide , parce

qu'on exigeoit d'eux une extrême régularité, et qu'on vouloit les porter à une haute perfection. Mais leurs maîtres surveillés eux-mêmes par des supérieurs attentifs n'étoient jamais plus sévères les uns que les autres ; et les jeunes disciples connoissant l'esprit qui animoit leurs instituteurs, ne s'estimoient point malheureux.

Outre cela, il y avoit tous les jours dans le milieu de la journée, une école générale, qu'on appelloit l'école de la langue. Les filles même des Prêtres que l'on gardoit dans un appartement souterrain jusqu'à seize ans, et sous la conduite des plus anciennes et des plus sages des Prêtresses, assistoient à cette école. C'étoit là, qu'on apprenoit les principes, et la prononciation soit simple, soit déclamatoire, de la langue Egyptienne. En avançant d'année en année, on parcouroit tous les genres d'éloquence et de poésie ; et on en faisoit l'application ou à la composition de l'histoire, ou à l'exposition des différens devoirs de la vie, ou à la peinture des passions humaines. On diversifioit encore les études de cette jeunesse par les exercices sacrés auxquels on l'accoutumoit et on l'employoit même dès-lors ; les garçons seuls, dans les temples supérieurs, et les garçons et les filles dans les temples souterrains. Mais surtout on exerçoit beaucoup dans la musique ceux qui y avoient de la disposition, aux dépens

même des autres exercices pour lesquels ils avoient moins de goût. Il est bon même d'observer en général , que vu le grand nombre de fonctions cérémoniales ou économiques , qui devoient être remplies par les Prêtres, on ne pousoit persévéramment aux sciences que ceux qui y étoient propres; et que dans la suite, ceux-ci étoient aussi plus souvent dispensés que les autres, des assiduités ou des assistances extérieures.

Le temps de chacune de ces écoles étoit de dix ans; et elles avoient chacune dix professeurs qui se succédoient les uns aux autres, pour recevoir chaque année les nouveaux enfans qui se présentoient, pendant que les autres continuoient et achevoient leur cours. Le nouvel initié passoit pour la première fois un quart-d'heure dans chacune de ces écoles. Elles étoient toujours très-remplies; parce qu'il n'y en avoit que dans les douze anciens temples, et que les Prêtres des villes dépendantes étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans le temple principal, pour y recevoir une éducation uniforme. Mais il ne faut pas croire, qu'on les renvoyât tous dans la ville d'où ils venoient, comme tous les enfans nés à Memphis, n'y trouvoient pour cela leur établissement. Le grand-Prêtre et son conseil, uniquement attentifs à la réputation du sacerdoce, dispoient d'eux se-

lon leurs talens , par rapport à la différente importance des temples qu'ils avoient à servir ; et on les changeoit même selon le besoin. Memphis avoit l'élite de tout le nome sacerdotal pour la religion et pour les sciences. Mais par les communications souterraines , tout un nome ne faisoit en quelque sorte qu'une seule maison.

Cependant dès l'âge de neuf ans tous les enfans commençoient à monter quelquefois dans les maisons supérieures , pour s'accoutumer aussi à l'air extérieur ; à condition néanmoins que leurs mères ne les fissent voir dans leurs appartemens à aucune femme du monde , parce qu'ils n'avoient pas fait encore le serment du secret ; et pourvu qu'il n'y eût point d'aspirant en exercice ; car en ce cas ils ne venoient dans la maison que pour assister aux sacrifices dans le sanctuaire. C'est ce qui avoit plus d'une fois étonné Séthos , qui dans le temps de sa préparation voyoit paroître et disparoître ces enfans , sans pouvoir deviner d'où ils sortoient ni où ils rentroient. Enfin à l'âge de dix-huit ans accomplis , les Prêtres les marioient à leurs filles de seize ans qu'ils trouvoient les plus convenables : et après le serment du secret qu'on exigeoit aussi de leurs femmes , on les agrégeoit au collège sacerdotal , et on les logeoit dans les maisons supérieures , en les obligeant

néanmoins à servir à leur tour dans les souterrains. Alors quoiqu'ils fussent toujours obligés de suivre la destination de leur famille, et sur-tout de ne paroître jamais au-dehors que sur ce pied-là ; on leur permettoit d'étudier en leur particulier d'autres sciences, dans la persuasion où l'on étoit qu'elles tiennent les unes aux autres par quelques endroits, et qu'on ne sauroit en posséder aucune, qu'on n'ait au moins une légère teinture de plusieurs autres. Ils ne parloient cependant en public, ni même aux aspirans, et ils n'alloient à la cour et dans le monde que sept ans après, et lorsqu'ils avoient reçu toutes les instructions nécessaires pour s'y comporter d'une manière qui fît honneur à leur corps ; supposé même que leurs supérieurs jugeassent au bout de ce terme qu'on pouvoit se fier à eux.

Les officiers du second ordre, dont il faut parler ici, formoient avec leurs femmes un peuple nombreux de ministres subalternes pour les cérémonies de la religion ; de domestiques pour les Prêtres ou pour les Prêtresses dans les maisons supérieures, ou pour leurs enfans dans les souterrains ; et enfin d'ouvriers de toute espèce pour tous les besoins de leurs personnes, de leurs maisons et de leurs temples. Comme aucun étranger n'entroît chez eux, les réparations et les ornemens intérieurs de leurs édi-

fices, ne se pouvoient faire que par ces officiers, et même les Prêtres ne portoient rien sur eux qui eût été fabriqué par des mains profanes. Les Prêtresses étoient toujours distinguées des femmes du monde ; par une tunique de fin lin, qu'elles portoient sur une robe de la couleur qui distinguoit la classe de leurs maris. Mais comme elles portoient sur la tunique, une mante de soie de couleur arbitraire et brodée d'or, et qu'elles se coïffoient suivant leur goût, elles étoient aussi magnifiques que les vestales romaines l'ont été depuis, sans jamais rien emprunter du dehors. Ces ouvriers participant à l'esprit de leurs maîtres, étoient ordinairement beaucoup plus habiles que ceux du public. Mais comme ils ne travailloient jamais pour les gens du monde, leurs ouvrages servoient de modèle et excitoient l'émulation, sans être des objets d'envie et de jalousie. Tous les arts mécaniques rassemblés avec ordre dans les souterrains formoient une longue suite de curiosités, que Séthos, contraint pour lors de les parcourir légèrement, se promettoit de revoir bien des fois. Cette ville souterraine qui remplissoit les deux tiers du carré total, avoit plusieurs rues plus ou moins grandes, et même des places toutes également éclairées par des lampes. On s'étoit même avisé, depuis la première construction de ces demeures,

de percer en plusieurs endroits jusqu'au haut les terres qui les couvroient ; non pas à la vérité pour tirer un jour qui n'auroit jamais été suffisant , mais pour recevoir un air salubre à des habitations que les Prêtres avoient formées , et auquel les anciens constructeurs n'avoient pas pensé. Ces ouvertures qui répondoient toutes à des places du souterrain , se terminoient au-dessus en forme de puits qui aboutissoient dans des cours ou des jardins de maisons sacerdotales , dont plusieurs même n'avoient été bâties qu'à cette occasion : et il s'étoit trouvé ensuite que ces ouvertures étoient très-commodes pour descendre par-là les provisions , et pour faire monter les gros ouvrages. Il y avoit même pour l'usage des hommes , autour des murs intérieurs , plusieurs rangs d'échelons semblables à ceux que nous avons décrits dans le puits de la pyramide. Mais la profondeur devenoit si grande en allant vers l'Occident , que l'on voyoit en plein jour par ces ouvertures les étoiles , et même quelques planètes en leur plus grande latitude septentrionale ; et les Prêtres avoient bientôt profité de ce phénomène , pour observer à diverses heures le passage des étoiles ou des planètes au méridien , par la fente étroite des couvercles qu'ils faisoient mettre quelquefois sur ces puits.

Comme le nouvel initié ne faisoit cette visite

qu'en plusieurs jours , il montoit pour prendre ses repas et son sommeil dans les maisons supérieures placées le plus commodément sur sa route. Elles étoient toutes données par écrit à son conducteur ; et même tous ceux qu'ils rencontroient , leur indiquoient en chaque endroit ce qu'ils avoient à faire.

Séthos arriva le quatrième jour en ce lieu , qu'on appelloit le champ des larmes (*Lugentes campi*). C'étoit un espace de la largeur de trois arpens , et de la longueur de neuf , environné de quatre allées où aboutissoient plusieurs autres du souterrain , et couvert d'une voûte très-haute. On punissoit là , sur le jugement de trois Prêtres , les fautes des officiers du second ordre , par des châtimens proportionnés. Les plus communes , qui étoient d'avoir manqué un certain nombre de fois à la ponctualité de leurs différens services , étoient punies par un travail pénible et inutile , d'un nombre marqué de jours ou d'heures. Car les Egyptiens ne vouloient pas que les travaux les plus fatigans ou les plus fâcheux , mais nécessaires à la société , présentassent aucune idée de punition. Les hommes , par exemple , un ou plusieurs ensemble , rouloient un cylindre de pierre , plus ou moins gros , selon leur nombre , sur une espèce de colline , placée en travers à l'extrémité orientale du champ ; et

le cylindre tombant de l'autre côté , ils le faisoient remonter de même jusqu'à ce qu'il retombât vers le lieu d'où il étoit parti d'abord , et où on l'alloit reprendre encore. Les femmes puisoient de l'eau dans des puits profonds , pour la verser dans un canal d'eau courante tiré du canal de l'initiation , et qui après avoir traversé les principales allées du souterrain , venoit border l'extrémité orientale du champ des larmes. Il est aisé de reconnoître là l'origine du rocher de Sisyphe , et des vaisseaux des Danaïdes dans Orphée. Ces hommes et ces femmes étoient nus jusqu'à la ceinture , mais il ne tenoit qu'à eux de n'être jamais frappés dans cette espèce de châtiment : et Séthos fut très-satisfait de voir les surveillans occupés à modérer l'ardeur de ceux qui accomplissoient leur pénitence. Mais des fautes plus grièves leur attiroit des peines véritablement afflictives. Quoique les Prêtres et les Prêtresses fussent soumis à certaines espèces de punitions , on les cachoit exactement , soit aux initiés pour sauver l'honneur du sacerdoce ; soit aux seconds officiers , pour les maintenir dans le respect qu'ils devoient à leurs maîtres. On ne se dispensoit de cette précaution que pour les fautes scandaleuses qui avoient troublé l'ordre de la maison , ou qui avoient éclaté dans le public. Pour celles-là , on les con-

damnoit à une ou plusieurs années de silence qu'ils alloient passer dans les souterrains. Séthos vit quelques Prêtres et quelques Prêtresses vêtus de noir et privés de la tunique sacerdotale , qui se promenoient autour du champ des larmes en se cachant le visage , ou qui rentroient dans la prison qui étoit à côté. Ils y avoient chacun leur cellule , et ils ne trouvoient de conversation qu'avec les livres qu'on ne leur refusoit pas. Enfin , dans le cas du violement du secret , les Prêtres, les initiés , et les seconds officiers étoient condamnés à un supplice effroyable de sa nature , quoiqu'il pût être assez court. C'étoit de leur ouvrir la poitrine , et de leur arracher le cœur , que l'on donnoit à dévorer à des oiseaux carnaciers. Il étoit même défendu aux profanes d'interroger qui que ce soit sur les secrets du sacerdoce : et si par un hasard extraordinaire ils en avoient surpris quelqu'un , ils se trouvoient obligés sous peine de la vie , de garder le même secret que les Prêtres. Mais les siècles entiers s'écouloient sans fournir un semblable exemple , et ce n'est que sur l'idée qu'on avoit donnée à Orphée du supplice des révélateurs , qu'il imagina celui de Prométhée et de Tityus. Mais il a tiré de la longueur réelle du camp , la longueur gigantesque qu'il a prêtée dans

sa fable au corps de Tityus qui , étendu par terre , couvroit neuf arpens.

En avançant toujours , Séthos se trouva dans un lieu enchanté qu'on appeloit l'Elisée. Il faut se représenter ici un jardin d'environ trois quarts de lieue de longueur , du Nord au Midi , suivant l'enfilade des Pyramides , sur huit cent pas de largeur d'Orient en Occident. Cette largeur commençoit le dernier tiers du carré total à compter depuis le temple supérieur. On étoit amené dans l'Elisée par huit grandes allées parallèles qui traversoient à distances égales toute la ville souterraine , et qui commençoient en quelque sorte le jardin , puisqu'elles étoient ornées dans leurs deux côtés de grands vases de fleurs , ou d'arbrisseaux odoriférans. Les Prêtres avoient employé pour embellir l'Elisée , tout ce que peut inventer l'imagination humaine élevée aux idées poétiques. Le jour se tiroit d'en-haut dans toute l'étendue du sol ; mais comme il tomboit jusqu'au fond , d'une hauteur de cent quarante pieds , il étoit un peu affoibli ; et les ombres des arbres dont ce jardin étoit rempli l'affoiblissant encore , il sembloit que l'on ne jouissoit en plein jour que d'un clair de Lune. Cette situation a peut-être donné quelque lieu à la description du jardin des Hespérides , telle qu'on la lit dans le géographe Scylax.

Les cœurs qui ont éprouvé de grandes passions savent combien cette lumière tempérée est propre aux douces rêveries. C'est ce qui fit naître à Orphée la pensée de donner à l'Elisée un Soleil et des astres particuliers, quoiqu'il ne fût éclairé que par le Soleil et par les astres de notre monde. Cette ouverture immense aboutissoit par le haut comme les autres, dans un clos exactement muré qui appartenoit aux Prêtres. Les murs de l'Elisée, terminés en ovale du côté méridional, et coupés en droite ligne par un bâtiment superbe du côté septentrional, paroisoient soutenir le ciel sur l'entablement qui bordoit leur extrémité supérieure. Le fond ovale présentoit une prodigieuse nappe d'eau, que les yeux trompés par l'élévation et la distance de l'objet, voyoient sortir du sein des nues, et qui, après avoir formé de très-grands canaux, s'écouloit, comme toutes les eaux du souterrain, dans des puits perdus. Mais outre cela, des tuyaux cachés fournissoient les eaux jaillissantes d'une infinité de bassins. Tout ce jardin étoit partagé en allées, en bosquets, en labyrinthes, ornés de statues admirables et de merveilleux groupes de bronze, de marbre et de porphyre. Les planches des parterres étoient de longues caisses enfoncées jusqu'aux bords, et remplies de terres apportées, où croissoient non seulement les fleurs les plus brillantes,

brillantes , mais encore les arbrisseaux dont on pare les jardins , comme les myrthes , les lauriers et les orangers. Dans le milieu de tout le terrain , on avoit conservé de grands espaces qui servoient d'arène ou de cirque pour les divers exercices du corps. Ils y accoutumoient non-seulement leurs seconds officiers qui avoient besoin dans plusieurs de leurs fonctions de beaucoup d'adresse , mais encore les enfans des Prêtres , soit les garçons , soit les filles , selon la convenance de leur sexe. Leur première vue étoit de leur dénouer et de leur former le corps en général comme aux autres Egyptiens. Le fruit de cette attention étoit d'attirer dans les temples un très-grand peuple , par la justesse et par la noblesse avec laquelle ils exécutoient les nombreuses cérémonies de la religion. Et dans le commerce de la vie , quoique les Prêtres et les Prêtresses eussent plus de retenue et de modestie dans leur maintien , que les personnes du monde , on remarquoit dans leur contenance et dans leur action , une grace et une facilité que les connoisseurs donnoient souvent pour modèle.

Mais ils avoient une raison bien plus importante pour eux de rendre leurs enfans habiles dans toutes les parties qui ont composé depuis chez les Grecs et chez les Romains , l'art des représentations sérieuses. C'est par les

scènes théâtrales que les Prêtres des principaux temples de l'Égypte, et sur-tout ceux d'Héliopolis et de Memphis, répondoient aux consultations qui leur étoient faites sur les choses futures ou cachées. Ils regardoient cette manière de répondre comme moins hasardeuse pour eux, que les oracles décisifs de Buto, ou les prédictions astrologiques de Thèbes, et capable en même-temps de causer plus de surprise aux consultants qui croyoient voir la chose même. La plupart des évocations alléguées dans l'histoire fabuleuse n'ont été que de pareils jeux. Ces représentations se faisoient à Memphis dans le bâtiment qui formoit le fond Septentrional de l'Elisée, et qui pour s'attirer plus de vénération avoit le frontispice d'un temple. C'étoient aussi les Prêtres de la première classe, ou qui s'appliquoient aux lettres sacrées, qui présidoient à ces représentations et qui y destinoient leurs enfans; quoiqu'on prît parmi les autres, et les Prêtres et les Prêtresses qui paroissent avoir le plus de talent pour cet exercice, et qu'on y fît servir des hommes et des femmes du second ordre. Les Prêtres mathématiciens employoient tout ce qu'ils avoient d'expérience dans toutes les mécaniques pour la vraisemblance du spectacle matériel et du mouvement des machines qu'on y introduisoit. L'optique étoit par-tout observée

avec tant de précision que les sens étoient fidèles en rapportant faux : et les objets n'auroient point paru autrement en eux-mêmes , que leurs images paroissent dans la perspective de leur théâtre. Il faut avouer aussi que comme ils n'avoient pas affaire à un amphithéâtre entier , ils plaçoient la personne unique , ou du moins le peu de gens auxquels ils devoient répondre à chaque fois , dans le point de vue qui leur faisoit une illusion invincible.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison des mesures que la connoissance qu'ils avoient des dispositions de l'ame et du corps de l'homme leur faisoit prendre , pour préparer les spectateurs à cette illusion. Ils faisoient attendre quelquefois des mois entiers ceux qui s'adressoient à eux ; et pendant ce temps ils tâchoient de savoir d'eux et par d'autres voies les circonstances préliminaires de la chose qui leur donnoit de l'inquiétude , afin de composer là-dessus et les vers et les décorations de leurs spectacles. Ils recevoient ensuite les consultants dans des chambres secrètes qui tenoient au temple. Et là , outre les cérémonies mystérieuses qu'ils faisoient devant eux , dans le temple , à portes fermées , ils ne les nourrissoient pendant plusieurs jours que de viandes légères , et de liqueurs délicieuses , dans lesquelles il entroit

des assoupissans. On levoit enfin une grande pierre vers le bas du temple , et les consultants voyoient à la faveur d'une lumière sombre et ménagée , une pente douce dans laquelle on les alloit faire descendre. On les plaçoit auparavant dans une espèce de char qui n'étoit ouvert que par devant. Le Prêtre , chef des devinations , s'y mettoit avec eux ; et si c'étoit des femmes , il étoit accompagné d'une Prêtresse qu'on leur avoit donnée dès le commencement pour compagnie et pour conseil. Ce char monté parfaitement sur des roues basses, cachées et ne faisant aucun bruit , étoit poussé légèrement par derrière ; et descendant de lui-même la pente douce , il arrivoit dans une de ces allées dont nous avons parlé plus haut , qui commençoient en quelque sorte l'Elisée. Le premier mouvement du char étoit entre-tenu et continué par des officiers du second ordre qui sortoient sans qu'on les vît des portes de cette allée souterraine , et qui étoient relevés par d'autres d'espace en espace. Ainsi il étoit conduit avec une vitesse toujours égale jusqu'à l'Elisée , à l'entrée duquel les consultants sortoient de leur char.

Quoique ce lieu servît de promenade journalière à tous les habitans du souterrain ; lorsqu'on y attendoit des consultants , tout étoit préparé de sorte que ceux-ci n'y voyoient que

des personnages qui de loin leur paroïssoient être des héros et des héroïnes, des hommes sages et des femmes vertueuses. Le Prêtre et la Prêtresse qui ne permettoient point aux consultans de s'éloigner d'eux, leur nommoient les principaux de ceux qu'ils disoient avoir été utiles à la société humaine, ou par de grands services, ou par de sages instructions, ou au moins par de bons exemples. Ils leur faisoient appercevoir dans un plus grand éloignement la foule innombrable de ceux dont les vertus obscures n'en avoient pas été moins solides pendant leur vie, et n'en étoient pas moins récompensées après leur mort. La lumière éclairoit également leurs visages, mais on ne pouvoit pas les distinguer. Plus près étoient ceux qui avoient surmonté les plus grandes passions humaines, l'amour et la colère, et après eux ceux qui n'avoient eu que des amours chastes et légitimes, ou qui n'avoient suivi que les mouvemens d'une colère juste contre les méchans pour l'intérêt des bons, et à l'avantage des méchans même. Tous ceux-là occupoient le fond de l'Elisée qui en étoit la plus belle partie. En deçà et sur les ailes étoient ceux qui avoient fait de grandes actions, mais qui les avoient laissé ternir par de grandes ou de fréquentes foiblesses, ou qui dans le cours de leurs entreprises glorieuses

avoient pris quelquefois les conseils de leurs passions pour les conseils de la vertu. D'un autre côté enfin étoient ceux à qui l'amour n'avoit pas fait commettre des crimes ; mais qu'il avoit retardés ou affoiblis dans la pratique de leurs devoirs , et qu'il avoit détournés pour toujours de la carrière héroïque dans laquelle ils avoient fait les premiers pas. Les inquiétudes qui les avoient agités pendant leur vie , mais sur-tout le regret de n'avoir pas rempli leur destinée , les suivoient jusques dans la mort. Envain les femmes qu'ils avoient aimées, leur représentoient combien on pouvoit être content de la réputation qu'ils s'étoient acquise : leur visage ne prenoit point cette sérénité que donne la vertu parfaite , et ces femmes se détournoient pour pleurer. Les consultants se croyoient alors véritablement transportés dans le séjour de l'autre vie , et ne prenoient pour réellement vivans que le Prêtre et la Prêtresse qui les accompagnoient.

On les conduisoit ensuite vers le bâtiment du théâtre , qu'on leur nommoit le temple de la divination. Dès l'entrée , un escalier superbe se présentoit à eux ; mais à travers les marches , ils appercevoient comme dans un vaste souterrain des flammes qui naissaient d'un canal d'eaux spiritueuses et sulfureuses auxquelles on avoit fait prendre feu. Ce canal, quoiqu'assez

Étroit, leur paroissoit par un effet d'optique un fleuve enflammé, dont Orphée a fait le Phégeton. Au travers et au-delà des flammes ils voyoient des hommes et des femmes revêtus de peaux appliquées si justes sur le corps, qu'ils sembloient nus. Des figures affreuses d'Éuménides frappoient sur eux, les voûtes retentissoient des coups redoublés, qui ne faisant aucunes plaies, sembloient trouver des sujets propres à des tourmens toujours durables. On faisoit contempler ces objets aux consultants autant qu'on le jugeoit à propos selon leur caractère, et on donnoit même à ces différens charimens des causes dont ils pouvoient faire l'application. On les faisoit enfin arriver devant le théâtre où le Prêtre et la Prêtresse s'asseyoient toujours auprès d'eux. Là, outre les chœurs qui, à la faveur d'une musique convenable, représentoient d'une manière aussi sensible et plus touchante que le naturel, ou des peuples ou des armées selon le sujet; les acteurs et les actrices, par le moyen des masques imperceptibles, et des autres secrets de l'art mimique, apportent souvent le visage et la voix des personnes dont les consultants étoient en peine.

Quoique les Prêtres ne répondissent pas à toutes les consultations avec tant d'appareil, et que ces représentations théâtrales ne s'exécutassent réellement, que deux ou trois fois

dans une année ; on faisoit néanmoins tous les jours des préparations générales, ou des représentations de scènes imaginées sur des sujets supposées. Les enfans des Prêtres y assistoient régulièrement. Les Prêtres et les Prêtresses servant actuellement dans les souterrains, et même ceux de la maison supérieure y venoient tour-à-tour, ou pour y jouer des rôles, ou pour donner leurs avis. Les initiés même y étoient admis et écoutés ; et comme on essayoit aussi l'effet des décorations et de la musique, ces spectacles ébauchés étoient encore plus beaux que les spectacles les plus achevés, que l'on représentât dans le monde. Les Prêtres et les Prêtresses de l'Egypte avoient dans ceux-ci leurs places marquées comme chez les Grecs et chez les Romains. On étoit assez surpris de les entendre parler en maîtres ; parce que ceux même qui avoient reçu de leur part ces réponses représentatives croyoient avoir vu des apparitions, et non comme des représentations. J'abrège ici l'exposition de cette anecdote sacrée, parce qu'on en verra dans le dernier livre un exemple étendu, dont Séthos même sera l'objet ; mais la consultation se fera à Héliopolis, dont les Prêtres, comme nous l'avons déjà insinué, étoient encore plus forts que ceux de Memphis dans la divination. Cependant je ne sortirai pas de cette matière

même sans prévenir la difficulté qui peut naître dans l'esprit du lecteur, sur ce que les Prêtres de Memphis si éclairés et si exacts dans toutes les règles de la morale, séduisoient ainsi les hommes. Le dénouement de cette difficulté est qu'ils étoient eux-mêmes séduits. C'étoit une maxime constante parmi eux que le don de la divination étoit attaché au sacerdoce. Ils prévenoient dès le bas âge leurs enfans de cette opinion, qu'ils tenoient eux-mêmes de leurs pères. Il n'en faudroit point d'autres preuves que les sacrifices, les jeûnes, les flagellations, par lesquels ils se préparoient à leurs réponses, je ne dis pas en présence des consultants, mais entre eux et dans leur particulier. Ainsi toutes les mesures qu'ils prenoient d'ailleurs pour être instruits des faits, l'application qu'ils apportoit dans leurs cabinets et dans leurs conférences secrètes, pour tâcher de prévoir les événemens futurs, par les circonstances des temps, des lieux et des personnes, n'étoient dans leur esprit que des moyens naturels qu'ils se croyoient obligés d'employer pour ne pas tenter les Dieux, et ne pas attirer sur le sacerdoce par leur témérité la perte d'un don si précieux. C'est par la même précaution qu'ils étoient plus ou moins précis dans leurs réponses, suivant les inspirations qu'ils croyoient avoir eues. Ils n'avoient donc garde de cacher le secret

de cette pratique à leurs initiés. Au contraire , après leur avoir exposé leur principe , ils étoient bien aises de tirer d'eux plusieurs éclaircissemens qu'ils leur demandoient , comme à des gens qui étoient encore plus répandus qu'eux dans le monde. A l'égard des préparatifs qu'ils faisoient pour mettre les consultants en illusion , ou comme ils l'appeloient , en extase , ils avoient une autre intention qu'ils regardoient comme très-louable par rapport à ces consultants et aux autres hommes auxquels ceux-là raconteroient leur aventure. C'étoit de leur inspirer l'amour et la crainte des Dieux ; non-seulement par le spectacle préliminaire de l'Elisée et du Tartare qu'on leur avoit fait entrevoir , mais encore par les grandes leçons données formellement ou insinuées adroitement dans leurs scènes. Il est vrai que dans la suite des temps les pratiques de la divination étant passées dans la Grèce , ou demeurant dans l'Egypte même , les intentions des devins se sont extrêmement dépravées. Car sans parler des fourberies grossières que de vrais imposteurs ont employées , dans le seul dessein de surprendre l'argent des hommes , ou de corrompre la vertu des femmes ; les Prêtres de quelques temples ont eu recours à des opérations magiques et à des sortilèges affreux qu'ils croyoient plus sûrs , pour découvrir les choses cachées ,

que l'invocation des Dieux , ou les perquisitions humaines et naturelles. Mais enfin il résulte de toutes ces considérations prises ensemble , que ceux de nos Grecs qui n'ont attribué toute espèce de divination qu'à la fourberie , n'ont connu en cette partie les hommes qu'à demi ; et que la prévention ou le fanatisme de ceux même qui rendoient les réponses , a eu plus de part à l'erreur de la divination , et l'a soutenue plus long-temps , que n'auroit pu faire la fraude seule. Cependant comme l'une et l'autre cause cède également à la vérité qui se manifeste de plus en plus , la divination baisse tous les jours ; et l'on peut sans être devin prédire son extinction prochaine et totale.

A côté de l'Elisée , en allant toujours vers les pyramides , étoit la dernière partie du souterrain , ou le panthéon des Prêtres de Memphis : sur quoi je dirai en passant que l'Egypte entière a été appelée le panthéon de l'univers. Bien que toute l'étendue du souterrain s'appelât le temple en général , il n'y avoit pourtant , à proprement parler , que le panthéon qui méritât ce nom. On y entroit par plusieurs arcades très-profondes , placées derrière les arbres du côté occidental de l'Elisée. La voûte de ce temple n'étoit pas extrêmement haute , et elle ne surpassoit que de dix pieds la hauteur des arcades qui en avoient vingt :

mais. il avoit sur une largeur de quarante pieds une longueur extraordinaire et qui égaloit celle de l'Elisée, en y comprenant même la profondeur du bâtiment du théâtre. Il n'en falloit pas moins pour contenir toutes les Divinités de l'Egypte dans des chapelles séparées. Chacune, même n'avoit pas la sienne : car les Egyptiens adoroient au moins les trente mille Dieux dont parle le poète Hésiode. Le fond ou le sanctuaire de ce temple étoit consacré à Isis mère de la nature, ou la nature elle-même. On voyoit là sur un piédestal sa statue, telle à-peu-près qu'Apulée dans ses métamorphoses représente cette Déesse apparaissant à lui dans un songe. Les premières chapelles à droite et à gauche renfermoient chacune à part la figure d'une des Divinités majeures, que les anciens Romains, auxquels Pythagore les avoit apportées de l'Egypte, appeloient *Cosentes* ou *Selecti*, comme qui diroit conseillers de Jupiter ou choisis pour son conseil.

Après eux, venoient les demi-Dieux, qu'on appeloit *Semons* ou *Médiocimes*, demi-hommes, ou Divinités moyennes. Les figures de ceux-ci, autant que l'on en connoissoit par leur nom, étoient mises plusieurs ensemble dans les chapelles suivantes. Enfin les dernières jusqu'à l'alignement du frontispice du théâtre,

étoient destinées à ce nombre innombrable de Divinités inconnues, qui selon eux n'habitoient ni le ciel ni les enfers ; mais qui étoient répandues dans l'air , sur la terre , et dans les eaux. Ils étoient représentés par des figures générales, où dont une seule servoit pour toute une espèce. Toutes ces idoles étoient posées dans leurs chapelles, le visage tourné vers le bas du temple, comme celle d'Isis dans son sanctuaire.

Mais le bas du temple depuis l'alignement du frontispice du théâtre jusqu'au mur du fond , où il n'y avoit point d'entrée, étoit réservé pour les Dieux malfaisans, autrement nommés les mauvais génies. Typhon étoit adossé debout contre ce mur dont il égaioit la hauteur , et ses deux bras atteignoient les murs de côté à droite et à gauche, tel à-peu-près qu'est la statue de Sérapis , le Pluton des Egyptiens modernes, dans son temple, qu'on voit aujourd'hui à Alexandrie. Mais Typhon n'étoit homme que depuis la tête jusqu'au nombril ; il étoit représenté jetant des flammes par les yeux et par la bouche ; et du tronc qui lui servoit de corps , naissoient deux dragons énormes qui lui tenoient lieu de cuisses et de jambes. Ses doigts même étoient des vipères, conformément à la description qu'Hésiode a faite de Typhée, et Apollodore de Typhon, qui ne

sont que la même chose. Depuis le bas du temple jusqu'à l'alignement du frontispice du théâtre étoient vingt chapelles de chaque côté, où les figures des mauvais génies étoient posées dans le même sens que la figure de Typhon ; c'est-à-dire, la face tournée contre les Dieux bienfaisans, pour marquer leur opposition à eux. Les murs et la voûte du temple, aussi bien que les murs et les voûtes des arcades qu'on voyoit à droite et à gauche, étoient chargées de hiéroglyphes, qui contenoient l'histoire, et tout ce qui concernoit le culte des Dieux enfermés dans le panthéon. C'est là, que se faisoient toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux, plusieurs sortes de sacrifices et de cérémonies, où assistoient tous les habitans du souterrain, les prisonniers même du champ des larmes, aussi bien que ceux qui avoient manqué l'initiation ; les Prêtres et les Prêtresses de la maison supérieure, quand ils le vouloient, pourvu qu'ils ne manquassent pas d'ailleurs à leurs fonctions ordinaires ; la plupart des initiés, enfin le nouvel initié et son conducteur, dans les trois derniers jours de la manifestation.

Comme l'heure où l'on commençoit les cérémonies nocturnes précédoit la fin du jour naturel, on s'adressoit d'abord aux divinités auxquelles ce jour-là étoit consacré. La plupart

avoient leur victime propre; et l'on savoit même les bois différens dont il falloit se servir pour brûler, ou la victime entière ou quelques-unes de ses parties. Ces bois s'allumoient selon la différente dignité de ces Dieux, ou aux rayons du soleil renvoyés par un miroir parabolique, comme le feu sacré des vestales, ou par le moyen des étincelles tirées du caillou frappé par le fer, ou enfin à la flamme d'une lampe. Les Grecs et les Latins avoient adopté ces observations, et les avoient même portées jusqu'à la différence des fontaines qui devoient fournir l'eau dont on éteignoit le feu qui avoit brûlé les victimes. Comme il n'y a point en Egypte d'autre eau que celle du Nil, on n'employoit que celle-là dans les sacrifices; mais on l'alloit prendre tous les jours au-dehors dans le grand lit du fleuve, pour l'apporter dans le panthéon. C'est peut-être ce qui a fait dire aux Auteurs, que Diodore a suivis, que trois cent vingt Prêtres de Memphis, portoient tous les jours l'eau du Nil à une distance de plusieurs stades.

Entre ces Dieux, les uns n'avoient pour sacrificateurs que les Prêtres, et les autres que les Prêtresses. Mais à minuit on voyoit sortir de la dernière arcade, vers le bas du temple, et du côté de l'Élisée, le sacrificateur du jour, suivi de deux files de Prêtres qui alloient du

côté du sanctuaire et de la statue d'Isis. Ils étoient accompagnés d'un grand chœur de musique formé par d'autres Prêtres, par des Prêtresses, et même par leurs enfans garçons et filles de tout âge depuis neuf ans. Quand le sacrificateur étoit arrivé jusqu'à la statue, les deux rangs de Prêtres arrêtés et écartés l'un de l'autre, laissoient passer l'offrande qui les suivait. Ici la vérité du fait historique m'oblige de dire que cette offrande étoit apportée par des filles des Prêtres au nombre de dix-huit, deux à deux, nues, et tenant chacune une corbeille où étoient des fruits ou d'autres présens selon la saison. Ces filles ne commençoient ce ministère qu'à treize ans, et elles le finissoient à leur mariage. Le sacrificateur recevoit et vidoit toutes ces corbeilles sur un grand autel carré, dont la face extérieure portoit cette inscription, qu'on a copiée de l'Egyptien, sur un marbre qu'on voit encore dans un temple de Capoue : *Te, tibi, una, quæ es omnia, Dea Isis*. C'est-à-dire, nous vous offrons à vous-même, divinité unique et universelle, Déesse Isis. Les filles qui avoient apporté l'offrande se retiroient par le derrière du sanctuaire; et les Prêtres y entroient pour achever les cérémonies qui duroient près de deux heures, toujours au son des voix et des instrumens. Ces cérémonies étoient différentes
dans

dans les quatre saisons, aussi bien que les hymnes qui servoient de sujet à la musique, et dont plusieurs passaient ensuite dans les temples supérieurs, et de-là dans la bouche de tous les Egyptiens, par la beauté des vers et des chants, qui quelquefois même avoient l'agrément de la nouveauté.

C'étoient là les mystères d'Isis, que leur secret rendoit si respectables dans les beaux siècles de l'Egypte, et qui ayant été révélés par le désordre des guerres et par la violence des vainqueurs, ont servi d'exemple ou de prétexte à ces dissolutions qui ont inondé depuis les temples de la Grèce et de l'Italie. Il est constant par tous les monumens qui me sont tombés entre les mains, que les Prêtres et les assistants n'abusoient jamais dans l'ancienne Egypte, du spectacle qui passoit devant leurs yeux dans le Panthéon. Orphée a exprimé la réserve à laquelle ils étoient contraints, sur cet article, par la majesté du lieu, sous l'image de Tantale au milieu des eaux sans pouvoir boire. Lycurgue portant sa pensée plus loin, s'étoit imaginé que la sagesse qui régnoit en Egypte, dans tout l'ordre sacerdotal, où l'on ne se ressouvenoit pas d'avoir vu aucun désordre, né de la passion des femmes, venoit de ce qu'ils les voyoient ainsi tous les jours à découvert. C'est ce qui lui fit établir dans sa république ces luttes, auxquelles

les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe s'exercoient nuds en présence de tout le monde. Il disoit que les filles Lacédémoniennes étoient couvertes dans l'arène de l'honnêteté publique, sur ce qu'il avoit ouï dire aux Prêtres de l'Egypte, que les leurs étoient couvertes dans le Panthéon de la sainteté religieuse. Cependant une plus longue expérience a convaincu les sages, de la vérité de cette sentence prononcée par le vieux poète latin Ennius, qui dit que les nudités exposées aux yeux des citoyens, sont la première source de tous les désordres d'une république. *Flagitii principium est nudare inter cives corpora.* En effet, il suffit d'avoir une très-légère teinture de l'histoire grecque et de l'histoire romaine, pour savoir à quels honteux excès la première communication des mystères d'Isis, dévoilés, a porté ces peuples. Les Egyptiens même, déchus de leur première sévérité, avoient introduit dans les temples qu'on leur avoit laissé bâtir hors de l'Egypte, et sur-tout dans Rome, une corruption si outrée, que le sénat fit plusieurs décrets pour abattre ces temples qu'on appeloit Memphitiques. La superstition populaire soutenue par l'habitude enracinée de la débauche, avoit rendu ces décrets inutiles, jusqu'à ce que le consul Paul Emile eût pris lui-même une coignée pour commencer la démolition.

Ces temples furent rétablis sous la dictature de Sylla , et détruits par le consul C. Calpurnius Pison. Les Empereurs , successeurs d'Auguste , les ont alternativement relevés ou abattus selon qu'ils ont été ennemis ou pères de la patrie ; et la vigilance du très-saint et très-pieux Marc-Aurèle Antonin , qui gouverne aujourd'hui la terre avec autant de sagesse que de gloire , a besoin de s'employer toute entière , pour empêcher que ces infâmes pratiques ne renaissent tous les jours quelque part.

Séthos , pour ne rien omettre , entra après le sacrifice du dernier jour de la manifestation , par une des arcades occidentales du panthéon , dans cette allée qui faisoit l'enfilade du dessous des pyramides ; et ayant apperçu la grille de fer dormante qui la terminoit du côté du Nord , il se donna la satisfaction de la toucher en-dehors , comme il l'avoit touchée en-dehors le jour qu'il se trouva avec Amedès au fond du puits de la pyramide. Par-là , il se rendit en quelque sorte témoignage à lui-même , d'avoir heureusement achevé la pénible et périlleuse carrière de l'initiation. Il coucha néanmoins cette nuit là dans le souterrain , selon la coutume , pendant qu'on préparoit tout pour faire le jour suivant la magnifique procession qu'on appelloit la grande pompe Isiaque , ou le triomphe de l'initié.

Dès la veille six officiers du second ordre venoient à cheval devant le palais du Roi , qui , comme nous l'avons dit ailleurs , étoit placé vis-à-vis du temple à l'autre extrémité de la grande place : et là ils annonçoient à son de trompe qu'on verroit le lendemain un nouvel initié. Ils alloient ensuite faire la même annonce dans toutes les rues de la ville où la procession devoit passer. Ils ne disoient point le nom de l'initié , mais ils le déclaroient Egyptien. Car à l'égard des initiés étrangers , cette annonce ne se faisoit qu'à la porte du temple , parce que la procession , beaucoup moins pompeuse , se bornoit à en faire le tour. Une semblable nouvelle avoit toujours été agréable aux Rois qui croyoient acquérir un serviteur à toute épreuve ; mais elle charmoit encore davantage les peuples qui regardoient les initiés Egyptiens comme de sages médiateurs entre le Roi et eux , et de puissans protecteurs auprès de lui. Comme il se passoit ordinairement plusieurs années sans qu'on fît une acquisition si avantageuse ; la rareté en augmentoit beaucoup le prix , et inspiroit à tout le monde une ardeur sans égale de voir cette cérémonie. Dans cette occasion particulière , les dispositions de la cour se trouvoient changées. On n'y avoit d'abord aucun soupçon que ce nouvel initié fût Séthos. Tous le croyoient

hors de Memphis ; et d'ailleurs , vu la corruption de mœurs et la bassesse de sentimens où la plûpart des courtisans étoient plongés , ils renvoyoient aux siècles des fables ces temps héroïques où les Rois et les enfans des Rois se faisoient initier. En effet, Sésostris initié à Thèbes , étoit le dernier Roi de l'Egypte qui eût ambitionné cette distinction. Aussi la Reine , semblable à ces mères qui croient avoir un grand soin de leurs enfans , quand elles leur interdisent tout exercice qui demande de la résolution et du courage , ne manqua pas de dire aux femmes qui l'environnoient , quand elle apprit cette nouvelle ; que si elle savoit qu'un de ses fils voulût se faire initier , elle l'en empêcheroit bien : et cette judicieuse compagnie se trouva très-disposée à l'applaudir. Pour le Roi , comme il ne se mêloit point de son état , et qu'il n'occupoit ses serviteurs qu'à ses amusemens , il étoit peu touché du mérite de l'initiation , et il ne s'en promettoit autre chose que le plaisir de voir passer cette pompe sous les fenêtres de son palais.

On employoit toute la nuit à parer l'intérieur du temple , de ce que les Prêtres avoient de plus magnifique dans leur trésor ; et les citoyens de Memphis dispoisoient les rues , et ornoient les dehors de leurs maisons de leurs meubles les plus précieux. Un peu après le

lever du Soleil, le peuple entrant dans le temple, voyoit placé au milieu du sanctuaire le tabernacle d'Isis, apporté du souterrain. C'étoit un grand coffre couvert d'un voile de soie blanche semé de hiéroglyphes d'or, sur lequel étoit encore une gaze noire pour marquer le secret des mystères de la Déesse. On lui offroit, avant de partir, un sacrifice pendant lequel les filles des Prêtres qui ne paroissent au-dehors qu'aux fêtes d'Isis, faisoient tour-à-tour des danses graves au son des instrumens seuls. D'abord après, on se mettoit en marche du côté de la ville. Les six officiers qui avoient annoncé la cérémonie, la précédoient en sonnant de temps à autre de leurs trompettes; et deux files de gardes du même ordre bor-doient à droite et à gauche la procession dans toute sa longueur. Des quatre classes des Prêtres, celle des Mathématiciens, celle des Médecins, et celle des Jurisconsultes alloient les premières, précédées de leurs enfans dans le même ordre qu'eux et habillés comme eux. Tous les Prêtres portoient une robe noire sous la tunique de fin lin; mais par-dessus la tunique, les trois premières classes de la procession portoient une robe bleue, violette ou rouge, dont un pan leur couvroit la tête. Entre les deux files, marchaient un à un des Prêtres qu'on appelloit Pastophores : ils avoient,

au lieu d'une robe, un manteau de la couleur de leur classe, et ils portoient les livres de Mercure, où ils avoient puisé leurs sciences.

Après cette première partie de la procession, paroissoit un Prêtre de la première classe du sacerdoce en manteau noir, qui portoit sur ses deux mains la fameuse table Isiaque appuyée sur sa poitrine. Elle étoit de cuivre, mais bordée et traversée de lames d'argent, sur lesquelles étoient gravés les emblèmes des mystères d'Isis sous des figures d'hommes et de femmes, debout ou assises, et dont quelques-unes avoient des têtes d'animaux. Il étoit suivi des filles des Prêtres vêtues d'une tunique de fin lin sur des robes de la couleur de la classe de leurs pères, et ayant par-dessus leur tunique des mantes chacune de couleur différente, brodées d'or avec des houpes d'or, et attachées sur l'épaule gauche avec une pierre précieuse. Elles étoient coiffées en cheveux, avec des aigrettes, et ornées de pendans, d'oreilles, de colliers de perles, et de bracelets d'une valeur inestimable. Elles formoient quatre files, et se tenoient sous le bras, deux à deux. Les Prêtresses directrices, toutes vêtues de noir, à l'exception de la tunique, marchoient dans le milieu; et les gardes étoient doublées à côté de ces beautés rares, et qu'on voyoit rarement. On saura par la seule description

d'Apulée , que les femmes du monde initiées à Isis, depuis la dévastation de l'Egypte , ont pris la place de ces filles dans ces sortes de processions, où même les autres Prêtresses n'assistoient point auparavant. Après ces filles venoit un très-grand chœur de musique composé de Prêtres et de leurs enfans , qui annonçoient le tabernacle d'Isis. Il étoit porté sur les épaules de huit Prêtres : mais il étoit précédé immédiatement par des filles du second ordre , vêtues de laine blanche très-fine , et parées de fleurs , qui ayant des sistres et des crotales à la main , faisoient devant le tabernacle des danses légères , dont la Grèce a outré l'imitation dans ses orgies. D'autres de ces filles aux deux côtés faisoient brûler des parfums , dont la fumée environnoit le tabernacle de telle sorte qu'il sembloit être toujours dans un nuage. Le Grand-Prêtre marchoit seul derrière le tabernacle. Il étoit vêtu de blanc sous sa tunique , et par dessus d'une robe de pourpre doublée d'hermine , dont la queue étoit portée par deux enfans du second ordre. Il avoit une espèce de mitre propre à lui seul , et il tenoit seul le bâton augural que tous les Prêtres portoient en son absence. Il étoit suivi des Prêtres de la première classe ou interprètes des lettres sacrées , dont les livres étoient portés aussi par des Pastophores. Deux d'entre eux por-

toient sur leurs épaules un brancard , sur lequel étoit posé le vase augural ou devinatoire ; il étoit couvert d'un astrolabe , d'un quart de cercle et d'un compas ; car bien que l'astrologie fût plus en usage à Thèbes que dans les autres temples , les instrumens astronomiques étoient par-tout le symbole de la divination. Tous les Prêtres de cette classe étoient revêtus de noir par-dessous et par-dessus la tunique blanche. Les plus anciens marchaient les plus proches du tabernacle. Ainsi à la différence des trois premières classes , ils étoient suivis de leurs enfans , dont les deux files étoient fermées par les quatre Prêtres de l'éducation. La pompe Isiaque proprement dite finissoit là ; on la faisoit en d'autres occasions , quoiqu'elle ne fût jamais si nombreuse et si magnifique qu'en celle-ci.

La dernière partie de la procession , ou le triomphe de l'initié , prenoit un air militaire , même à l'égard de ceux qui n'étoient pas hommes de guerre ; parce qu'on supposoit qu'ils défendoient la patrie à leur manière : et d'ailleurs même les initiés étoient indifféremment de toute profession pour le service du Roi et du Public. Ainsi au bout du second intervalle , on voyoit venir au son des fifres et des tymbales trois étendards déployés. Le premier portoit le symbole du royaume de Memphis ,

qui étoit le bœuf Apis, le second celui de l'Egypte, qui étoit un Sphinx, et le troisième celui du monde entier, qui étoit un Serpent, qui pour se mordre la queue, se mettoit en forme de cercle. Cet arrangement marquoit l'ordre selon lequel l'initié se consacroit au service du genre humain. Ces initiés paroissent ensuite : ils étoient en petit nombre dans chaque nome ; et ceux qui remplissoient des postes ou à la guerre ou dans les provinces, ne les quittoient pas pour cette cérémonie. Cependant s'il y avoit des initiés d'un autre nome, ils avoient ici leur place selon le rang de leur réception ; parce que tous les initiés de l'Egypte ne faisoient qu'un corps. Ils marchaient un à un dans leur habit ordinaire, c'est-à-dire avec une veste de fin lin, qui ne venoit qu'aux genoux, et qu'ils ne quittoient jamais. Sur cette veste étoit la robe de leur dignité ou de leur fonction ; et à côté d'eux et hors des rangs, étoient les initiés étrangers, s'il s'en trouvoit actuellement en Egypte ; et c'est ainsi qu'Orphée assista au triomphe de Séthos. Suivant cet ordre, on voyoit des généraux d'armée, et même des princes, qui étant moins anciens dans l'initiation, cédoient le pas à de simples citoyens.

Le nouvel initié parut enfin, ayant à sa droite le plus jeune des Prêtres, et à sa gauche le

plus ancien des initiés. Il étoit vêtu pour ce premier jour seulement, d'une tunique blanche avec une queue traînante, de la longueur de son corps. Il portoit par-dessus un baudrier blanc bordé de noir, d'où pendoit une épée dont la poignée n'étoit que d'acier; mais il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu et bordée d'or. Il portoit une couronne de myrte sur la tête; et il tenoit à la main une grande palme, symbole de la paix. Enfin, sa tête étoit couverte d'un voile blanc qui descendoit sur son visage et même sur sa poitrine, au travers duquel il voyoit assez pour se conduire, mais qui empêchoit tout le monde de le connoître. Il étoit suivi d'un char de triomphe attelé de quatre chevaux de front. Quatre vertus portoient sur le siège vide, une couronne triomphale; et des figures de vices terrassés bordaient toute la circonférence du marchepied. Ce char étoit semblable, à quelques symboles près, à celui qui promenoit les généraux d'armée dans les capitales de l'Egypte, au retour d'une grande victoire. Mais l'initié ne montoit jamais dans le sien, pour faire voir qu'il n'aspiroit pas même aux honneurs extérieurs que ses grandes actions pourroient mériter. De tout temps l'initié avoit été accueilli dans cette cérémonie, par de grandes acclamations du peuple. Mais l'extravagance et l'injustice

du gouvernement de Daluca, rendoit encore plus sensible à tous les habitans de Memphis, l'espoir de quelque secours. On accabloit l'initié de fleurs, et on l'inondoit d'essences précieuses, que l'on jetoit des fenêtres, ou que l'on faisoit passer par-dessus les têtes des gardes. Aucune musique n'a jamais été si touchante que le concert des bénédictions qu'on lui donnoit. C'étoit pour cette raison, quoiqu'elle eût été moins forte en d'autres temps, que l'initié marchoit toujours voilé; afin qu'il ne rapportât rien à lui-même de ces transports de l'affection publique, et qu'il comprît au contraire qu'ils n'étoient dus qu'à la haute estime que l'on avoit pour un corps, dont on l'obligeoit par-là à suivre les exemples et à soutenir la gloire.

Séthos, après avoir fait ainsi un grand tour dans la ville, arriva dans la place où étoit le palais du Roi. Le Roi, la Reine, et la foule des courtisans, l'attendoient sur un long balcon, décoré de tapis superbes. Osoroth qui étoit né bon, sembloit prendre part à ces réjouissances dont le bruit s'approchoit toujours. D'aussi loin même qu'il apperçut la dernière partie de cette pompe, et sur-tout qu'il découvrit la tête de l'initié, qui égaloit au moins les plus hautes, il sentit une douce émotion dont la Reine, ennemie de tout bien, conçut d'abord

un vif sentiment de jalousie. Mais son chagrin augmenta beaucoup , lorsque l'initié monta sur une autre estrade dressée suivant la coutume devant le balcon du palais. Là , il se mettoit à genoux sur un carreau , et faisoit encore une profonde inclination au Roi. Se levant ensuite , il tiroit son épée , comme pour l'offrir à son service. A cette action que le jeune Prince fit avec une noblesse , une grace merveilleuse , Osoroth ayant presque les larmes aux yeux , se pencha et étendit les bras comme pour embrasser cet initié. Il se tourna ensuite à sa droite et à sa gauche , comme pour faire passer dans l'ame de tout le monde l'admiration tendre dont il étoit pénétré. Le peuple , encouragé par cet exemple , poussa alors mille cris de joie , adressés au Roi. On lui disoit : soyez notre maître , et soyez-le pendant une longue vie. On lançoit en même temps sur la Reine des regards fixes qui n'avoient néanmoins d'insultant , que l'intention secrète de ceux qui la regardoient , et qu'elle démêloit parfaitement. Cette femme qui , pour complaire au Roi , étoit obligée de couvrir d'un sourire forcé la véritable rage qui dévorait le fond de son ame , servit long-temps de spectacle , non-seulement au peuple , mais encore aux courtisans qui la détestoient , quoiqu'ils se fussent rendus ses esclaves. Mais elle tomba

dans un plus fâcheux embarras, lorsque l'initié étant descendu de son estrade, s'en retournoit dans le temple, tenant toujours d'une main son épée nue, et de l'autre sa branche de palmier qu'il croisoit l'une sur l'autre. Car le Roi à cette occasion demanda à la Reine son fils, qu'il disoit avoir la taille et la démarche de cet initié. Il ajoutoit qu'il souhaiteroit que ce fût lui; et que lui-même se trouveroit heureux dans sa vieillesse, d'avoir un fils qui méritât un pareil honneur. La Reine qui s'étoit confirmée dans la croyance que Séthos étoit absent, sur ce qu'elle n'avoit pas vu Amedès parmi les initiés, raconta au Roi le projet du voyage dont Séthos et Amedès avoient demandé la permission, il y avoit environ trois mois. Le Roi trouva mauvais qu'elle ne lui en eût point encore parlé. Il dit même que s'il en avoit été averti, l'absence de son fils n'auroit pas été si longue, et qu'il seroit revenu assez à temps pour voir un triomphe qui lui auroit donné de l'émulation. Mais le temps de la véritable résipiscence d'Osoroth n'étoit pas encore venu, et il lui falloit des coups plus violens que celui-là, pour le tirer tout-à-fait de sa léthargie, ou, pour mieux dire encore, l'objet présent qui frappoit toujours ce Roi, faisoit bientôt place à d'autres impressions.

Cependant l'initié rentré dans le temple,

montoit sur une espèce de trône fort élevé. La plus haute marche étoit assez large pour tenir trois ou quatre personnes ensemble. Deux officiers du second ordre y suivirent Séthos, et s'enfermèrent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit en bas quelques hymnes qui exposoient en manière de prophétie, les biens que l'on pouvoit attendre d'un initié de la plus haute naissance, on lui mettoit ses habits ordinaires sur la veste blanche, et au bout d'une demi-heure, les rideaux tirés laissèrent voir Séthos au peuple, qui remplissoit le temple. Les acclamations redoublèrent à son aspect, et la nouvelle en fut portée au Roi dans un instant. La Reine qui étoit présente, entra dans un désespoir qu'elle fut contrainte pour lors de dissimuler, mais qui produira bientôt des effets terribles. Cependant on ajouta que le Prince devoit passer le reste de la journée et la nuit suivante dans la maison des Prêtres, où l'on feroit de grandes réjouissances au sujet de sa réception.

Fin du quatrième Livre.

S É T H O S ,

LIVRE CINQUIEME.

DÈS le lendemain, Séthos et Amedès se trouvèrent dans le palais au lever du Roi. Osoroth en présence de plusieurs Grands déjà entrés dans la chambre, reçut son fils à bras ouverts. Il remercia Amedès de lui avoir procuré l'avantage de l'initiation ; et il dit au jeune Prince, que la guerre que le Roi de Thèbes venoit de déclarer conjointement avec le Roi de This, au royaume de Memphis, lui donneroit bientôt lieu d'employer l'épée qu'il avoit offerte à son service dans la cérémonie de la veille. Après une conversation qui demeura toujours générale, le Roi paroissant vouloir être seul, Séthos sortit de la chambre. Il fut suivi par les courtisans, qui croyoient tous que l'air de la cour alloit changer, et que Séthos auroit une grande part dans la distribution des offices militaires.

Cependant la Reine avoit déjà formé en elle-même le nouveau plan de politique qu'elle vouloit suivre. Le but unique où tout devoit tendre, étoit de perdre Séthos ; et les mouvemens de guerre, qui l'avoient inquiétée jusqu'alors,

qu'alors , lui parurent propres à l'exécution de ce dessein. Mais il entroit dans son plan de laisser un libre cours à ce renouvellement d'inclination que le Roi marquoit pour son fils , et sur-tout de laisser agir ce penchant universel de la cour , et de tous les ordres du royaume à revenir du côté de Séthos. Cet essai dura une quinzaine de jours , pendant lesquels elle garda néanmoins exactement de son côté le secret de l'état , et la clef des trésors destinés aux frais de la guerre. Aucun même des principaux officiers n'étoit encore nommé. Enfin au bout de ce terme , elle choisit le moment qu'elle crut le plus favorable , pour faire réussir une conversation particulière qu'elle demanda au Roi.

Seigneur , lui dit-elle , vous avez eu le temps de faire l'épreuve des suites que peuvent avoir les témoignages trop marqués de la confiance d'un Roi , à l'égard d'un fils héritier naturel de sa couronne , et auquel tout un royaume s'attache , comme à son maître futur et indubitable. Vous voyez actuellement la cour du prince Séthos , beaucoup plus grosse que la vôtre : et les peuples flattés de la seule espérance de son règne , montrent pour lui une ardeur que vous n'avez peut-être pas trouvée en eux pour vous-même , en montant réellement sur le trône. C'est là un privilège qu'on vou-

droit envain disputer à la jeunesse , quand on lui permet de le faire valoir. Mais j'ose dire que l'art de régner , prescrit des maximes toutes contraires. J'en ai , Seigneur , pour garant le feu Roi votre père , qui a possédé cet art à un degré auquel nul de ses prédécesseurs ne l'avoit encore porté. Vous savez de quelle manière le grand Sésonchis en a agi avec vous ; je ne dis pas jusqu'à l'âge de seize ans , qui est celui du Prince votre fils , mais jusqu'à l'âge de cinquante ans , où votre règne a commencé. Pendant une si longue tutelle , il ne vous a communiqué aucun de ses projets ; et les deux ou trois fois qu'il a accordé à votre courage et à vos instances d'aller à la guerre , il ne vous a laissé que le titre de volontaire ; et il a toujours nommé des généraux tels qu'il lui plaisoit de les choisir , pour les expéditions même où vous vous trouviez en personne. Cependant vous n'aviez point affecté de vous donner à son insu des titres apparens , et propres à gagner et à séduire les peuples , tel qu'est celui d'initié. Je n'impute pourtant pas au jeune Prince , un dessein qui est trop au-dessus de son âge , et qui nous fait voir en lui le premier initié de seize ans , dont nos histoires nous fournissent l'exemple. L'auteur unique de cette entreprise , est Amedès , homme d'une vertu dangereuse et qui cherche par toutes

sortes de voies à rentrer dans le ministère ; pour affaiblir en vous-même l'autorité absolue que j'exerce en votre nom. Je sais que c'est lui qui par ses intrigues , a armé contre vous le Roi de This , qui ne s'étoit point encore uni au Roi de Thèbes. Celui-ci n'est porté à la guerre que par l'ancienne jalousie des Rois de Thèbes , contre les Rois de Memphis , et il ne vous demande que des places qu'il prétend appartenir à ses frontières. Mais le Roi de This , comme frère de la feue Reine Nephté , et oncle du Prince Séthos , ose entrer dans le secret de votre gouvernement. Sous le prétexte des prétentions chimériques qu'il m'impute , il a la hardiesse de vouloir exiger de vous , à l'instigation d'Amedès , que le jeune Prince soit à Memphis , de votre vivant même , dans une plus grande considération qu'il ne l'a été jusqu'à présent. Il est de mon devoir , Seigneur , de vous représenter ces complots faits au-dedans et au-dehors contre votre puissance souveraine. Il ne tient qu'à vous de les dissiper dans leur naissance ; mais je ne saurois y travailler efficacement sans votre aveu.

Le Roi qui sembloit avoir reçu pour lui-même quelque élévation d'esprit et de cœur dans l'initiation de son fils , répondit à Dacula : qu'il lui savoit gré de l'attention qu'elle avoit pour tout ce qui concernoit l'autorité

du gouvernement. Mais au fond , dit-il , dans la disposition où le feu Roi mon père a laissé l'esprit de ses sujets , je me trouve assez de puissance , et il ne s'agit que de la bien employer pour le bon ordre du royaume , et pour la sûreté de mes peuples. D'ailleurs , ajouta-t-il , le témoignage uniforme et perpétuel de tous les hommes , et même de tous les Rois , mes prédécesseurs , ne me permet d'entrer dans aucune défiance contre les initiés. Sésonchis lui-même dont vous m'alléguez l'exemple , et qui se connoissoit en hommes mieux qu'aucun Prince du monde , s'étoit servi d'Amedès pendant tout le cours de son règne dans les commissions les plus secrètes et les plus délicates , et il a toujours paru très-satisfait de lui. Le refus qu'Amedès a toujours fait d'être ministre en chef , est la seule raison pour laquelle j'ai chargé la feue Reine et vous-même de l'autorité et du poids de ce titre. En effet , Osoroth jugeant des autres par lui-même et ne voyant dans la domination que du souci et de la fatigue , ne songeoit seulement pas qu'elle pût être , du moins pour les personnes d'un certain rang , un objet de recherche et d'ambition. Vous savez bien , continua-t-il , que dès votre entrée dans le ministère , je vous conseillai de vous servir d'Amedès pour vous soulager. Je vous le conseillerois encore plus

expressément aujourd'hui, où les soins de la guerre qui s'apprête, me paroissent plus embarrassans pour une personne de votre sexe; si ce n'est que je souhaite qu'Amédès ne quitte point la personne de mon fils; dans la première campagne qu'il va faire. Mon dessein n'est pas non plus de donner à mon fils pour son coup d'essai le commandement de mes troupes. Au contraire, je veux qu'Amédès le fasse passer par tous les degrés du service militaire, et que le Prince commence à obéir à ceux qu'il doit bientôt commander. Ainsi j'attends que vous me présentiez la liste des principaux officiers qui doivent servir dans cette guerre, et sur-tout le nom de celui que vous désignez pour général : car il est temps d'aller au-devant de l'ennemi. Daluca répondit au Roi, que quoiqu'elle eût continué d'elle-même de mettre ordre aux places frontières, elle avoit cru depuis quinze jours aussi bien que toute la cour, que le Roi vouloit disposer avec Séthos du choix des commandans. Mais que la chose n'étant pas ainsi, elle lui apporteroit dès le lendemain la liste des officiers généraux, pour avoir son agrément, sur lequel ils partiroient sans délai.

La Reine avoit actuellement cette liste sur elle, et elle étoit venue pour la montrer au

Roi à la fin de cette conversation même. Mais ce Prince par ses réponses l'avoit jetée si loin de ses vues ; et avoit paru si insensible aux craintes dont elle avoit cru le frapper , et si tranquille sur ceux qu'elle avoit voulu lui rendre suspects , qu'elle n'osa pas pour lors lui présenter une liste remplie d'hommes au gré de la nouvelle cour , et par conséquent sans vertu et sans mérite. Ce n'est pas que les vieux officiers encore vivans ne fussent conservés dans leurs places. Mais tous les morts étoient remplacés par les jeunes gens qui s'étoient le plus attachés à ces femmes qui les avoient détournés des exercices militaires ; ou du moins qui les avoient fait revenir le plutôt qu'elles avoient pu , des légères expéditions dont l'occasion s'étoit présentée depuis le gouvernement de Daluca. Le général qu'elle nommoit étoit un homme de trente ans , plus propre à se distinguer par le faste et par la présomption , que par la prudence et par la valeur. Plein d'une ambition qui n'étoit soutenue d'aucune vertu , il recherchoit moins l'estime que l'envie des autres hommes , et vendu à Daluca , il respectoit en elle l'esprit d'intrigue autant que la qualité de Reine. La difficulté étoit de le faire agréer au Roi dans la nouvelle circonstance du changement , qui sembloit s'être fait en lui , et sur-tout de l'intérêt qu'il devoit prendre à mettre son fils

dans une armée bien composée et bien conduite. Cependant comme elle avoit absolument besoin d'un commandant de ce caractère pour lui communiquer ses intentions , elle s'arma pendant la nuit suivante de résolution et de hardiesse pour employer tout son crédit à faire accepter ce général. Elle savoit bien que par ce choix elle mettoit les affaires du royaume en quelque danger. Mais elle se disoit à elle-même , qu'étant défaite de Séthos , et demeurant mère du second successeur au trône , tous les événemens seroient pour elle.

Dès le lendemain , elle aborda le Roi ayant ses tablettes à la main , et lui dit : Seigneur , j'ai eu soin de conserver dans leur rang tous les officiers qui se sont acquis le plus de réputation dans le service du feu Roi votre père. Vous trouverez peut-être le commandant un peu jeune ; mais sans parler de ses autres qualités , celle que j'estime le plus en lui , et que le feu Roi recherchoit le plus en ses généraux , est la dépendance attentive et continue des ordres de la cour. C'est vous , Seigneur , qui sans sortir de votre cabinet , devez être , comme le grand Sésonchis , le vrai et le seul commandant de vos armées. Vos officiers de guerre n'ont d'autre intérêt que de donner des preuves de leur valeur , et de rapporter sur leurs personnes des témoignages de leur zèle et de leurs

services. Mais vous seul savez jusqu'à quel point vous voulez hasarder vos troupes et pousser même vos ennemis. Ainsi je crois devoir vous proposer un général qui se laisse guider par vos vues, et qui n'ait de mouvemens que ceux que vous lui donnerez. Si cette précaution est essentielle dans tous les temps, à plus forte raison l'est-elle dans une guerre où vous envoyez un fils dont la conservation est, sans doute, votre principal objet. Il ne s'agit point à mon sens de confier sa jeunesse à ces hommes qui ne connoissant plus le péril, à force d'y être accoutumés, ne prennent conseil que de leur courage, et n'attendent d'ordre que de l'occasion. Le Roi devenu un peu fier à l'égard de Daluca, l'interrompit pour lui dire, qu'avec un préambule comme celui-là, elle pouvoit lui présenter pour commandant le dernier de tous les soldats; que cependant il savoit bien que l'expérience, le courage, et même quelquefois la hardiesse d'un général faisoit la véritable sûreté d'une armée : mais, enfin, ajouta-t-il, voyons quel est votre choix. Dès que le Roi eut jeté les yeux sur le nom de cet homme qui s'appeloit Thoris, il dit à la Reine : Madame, je crains beaucoup que le zèle de mes vieux officiers ne se ralentisse extrêmement par le chagrin qu'ils auront de servir sous un général encore plus inférieur à la plupart d'en-

tre eux en naissance et en mérite qu'en âge ; mais c'est à vos risques qu'il va combattre. J'abandonne à votre ministère cette première campagne qui ne me paroît pas décisive. Le succès vous apprendra si votre tranquillité et votre bonheur dépendent de vos propres conseils et de votre propre gouvernement , ou si vous devez remettre en d'autres mains vos intérêts et ceux de l'état. A l'égard de mon fils , il n'aura point d'autre commandant qu'Afmedès , qui n'en aura aucun lui-même ; et ils se joindront au corps de troupes qu'ils voudront choisir dans les occasions et pour le temps qu'ils jugeront à propos.

Osoroth n'avoit encore vu que de ces guerres sans danger , qui ne servent qu'à avancer ou à reculer des frontières de quelques lieues , et qui n'ébranlant jamais la fortune d'un royaume , ne semblent faites que pour occuper les officiers et les soldats. Ainsi il crut pouvoir confier encore à la Reine l'administration de celle-ci , et avoir suffisamment pourvu à la sûreté de son fils , en l'affranchissant des ordres d'un général dont il ne faisoit point de cas. Il tomba par-là dans l'erreur de ceux qui ne préviennent pas les maux d'assez loin , parce qu'ils croient en savoir la juste mesure , et leur pouvoir prescrire des bornes. La Reine se trouvant donc maîtresse , du moins pour

une fois encore , de suivre ses volontés , fit publier cette nomination insensée. Les bons citoyens en furent attristés ; mais ils se consolèrent en prévoyant qu'aux dépens de quelques bataillons ou de quelques places , les mauvais succès plus forts que les hommes et que les Rois même , ameneroient nécessairement la chute de Daluca.

Avec quelque diligence qu'on fît partir les troupes , le nouveau général eut le temps de remplir de son orgueil et de sa joie les rues et les maisons de Memphis. Sa litière portée par des esclaves en habits de guerre , avoit un air de triomphe ; il s'appeloit lui-même un héros , et disoit à tout le monde , en mêmes termes , qu'il étoit moins touché du titre dont on l'avoit revêtu , que de la manière obligeante dont la chose s'étoit faite. A dire le vrai , la Reine , pour lui laisser mieux goûter le prix de sa place , lui avoit épargné dans les premiers jours , les désagréments qu'elle avoit essuyés elle-même , en le proposant au Roi ; mais la veille de son départ elle le prit en particulier , et lui découvrit toute la répugnance que le Roi avoit marquée sur son sujet. Il m'a parlé de vous , lui dit-elle , comme s'il avoit été inspiré par Amedès , par Séthos et par tout le corps des initiés. Leurs principes sont si différens des nôtres , qu'il ne faut pas s'éton-

ner qu'ils soient nos ennemis comme nous sommes les leurs. Mon crédit a pourtant emporté votre nomination : mais il ne faut pas croire qu'elle vous soit aussi avantageuse qu'elle paroissoit l'être lorsque je l'ai projeté. C'étoit dans le temps de l'absence du Prince Séthos, où il y avoit quelque apparence que me voyant Reine avec une autorité sans bornes, et redoutant ses cadets plus favorisés que lui de son père, il avoit pris le parti de la retraite dans l'Egypte, ou étoit allé chercher des aventures dans les pays étrangers. En ce cas, vous étiez pourvu du commandement des armées pour toute votre vie ; et mon aîné, qui n'a que sept ans, élevé sous mes yeux et dans mes vues, vous l'auroit conservé pendant tout le cours de son règne. Les conjectures sont aujourd'hui bien différentes. Je ne parle point de ce que le Roi soustrait à vos ordres Séthos et Amedès, en leur laissant le choix des troupes auxquelles ils voudront se joindre, et des occasions où ils voudront combattre. Cette exception a du moins cet avantage que vous ne répondrez pas des accidens auxquels ils s'exposeront d'eux-mêmes. Mais ce que je vois de décisif contre vous, c'est que le Roi veut donner le commandement de ses troupes au Prince Séthos, d'abord après l'épreuve de cette première campagne. Si ce projet s'exécute,

vous retomberez nécessairement par votre âge dans les derniers rangs de l'armée, dont je me suis fait un plaisir de vous tirer. N'espérez pas même que j'emploie mon crédit pour vous soutenir. Dès que Séthos sera à la tête des armées, je me débarrasserai du ministère dont l'esprit seroit divisé. La perte ne sera pas grande pour moi qui demeurerai toujours Reine et mère de deux enfans du Roi; mais je plains ceux qui se sont attachés à ma fortune; et que je me ferai pourtant alors une loi sévère d'abandonner.

Thoris; après avoir rêvé quelque temps, dit à la Reine : Madame, mes yeux s'ouvrent sur ce que vous me faites l'honneur de me dire; la bonté que vous avez de penser à mes intérêts, m'avertit que mon devoir est de penser aux vôtres, qui sont ceux de l'état même. Votre gouvernement lui a rendu tout l'éclat dont il brilloit sous le grand Sésonchis, et je me fais une loi de tout entreprendre, pour vous conserver une autorité dont vous faites un si bel usage. C'est en vain que vos deux principaux ennemis sont exceptés de l'ordre commun de l'armée. Si une méditation profonde peut fournir quelque expédient; si une attention continue peut faire saisir quelqu'une de ces occasions, dont le hasard apparent ne peut laisser aucun soupçon dans les esprits,

j'espère de me rendre digne de votre choix. La bonne ou la mauvaise disposition des choses, le gain ou la perte d'une bataille, l'obéissance ou la désobéissance à vos ordres particuliers, peuvent également vous servir. Ne m'en dites pas davantage, dit la Reine, souvenez-vous seulement que le délai dans un projet hardi, est ordinairement plus dangereux qu'une prompte exécution ; et venez prendre congé du Roi dans cet instant même. Dès que le Roi aperçut cet officier, il lui signifia, en tournant seulement la tête de son côté, l'exception qu'il faisoit de son fils et d'Amedès, au commandement qu'il alloit avoir sur ses troupes. Il ajouta que c'étoit la Reine qui l'employoit, et qu'il souhaitoit qu'il justifiât le choix qu'elle avoit fait de lui : après quoi, continuant de parler aux vieux officiers qui l'environnoient, il leur dit qu'après cette campagne ils auroient la satisfaction de ne servir que sous son fils. Sur cette froide réception, la Reine se retirant dans son cabinet, se fit suivre par Thoris, comme pour lui donner ses dernières instructions. Là, n'usant plus de déguisement dans leurs discours, ils formèrent le noir complot, dont la guerre qu'on alloit faire devoit fournir les moyens et couvrir les traces.

On avoit déjà marqué pour le rendez-vous

général des troupes , les environs de Coptos , qui étoit une conquête du feu Roi , que les ennemis menaçoient alors d'un siège. Cette ville étoit effectivement de l'ancien partage des Rois de Thèbes. Elle étoit même devenue par leurs soins et par leurs travaux , une des villes les plus commerçantes de l'Egypte ; car à travers les sables de l'Arabie égyptienne , ils avoient fait faire un grand chemin et des hôtelleries , d'espace en espace , depuis Coptos jusqu'à cette ville maritime du sein arabique à laquelle Ptolémée-Philadelphie , en l'embellissant encore , donna le nom de sa mère Bérénice. Depuis Memphis , jusqu'à Thèbes , intervalle de plus de cent lieues , il y avoit cent haras ou écuries dont parle Diodore , chacune de deux cent chevaux , pour porter les ordres des Rois , et pour la commodité même des voyageurs. Mais les temples , les palais , les tombeaux de toutes formes , les statues colossales et les obélisques que l'on commençoit à trouver , en passant du nome Panopolite dans le Coptite , étoient seuls des témoignages suffisans que ce dernier nome , dont Coptos étoit la capitale , avoit été de toute ancienneté une province de la dynastie de Thèbes. A quelque magnificence que tous les Rois de l'Egypte eussent porté les monumens publics , qu'ils avoient placés en différens endroits de leurs royaumes , aucun des autres

Rois, sans excepter ceux même de Memphis, n'avoit approché des Rois de Thèbes à cet égard. L'abondance des carrières de pierre, de marbre et de porphyre, dont la haute-Egypte est pleine vers le midi, leur avoit fourni les matériaux ; et leurs richesses immenses leur avoient donné les moyens de les mettre en œuvre. Ces objets surprenans se multiplioient à mesure qu'on approchoit de la fameuse ville de Thèbes, appelée depuis Diospolis, et formoient de tous les côtés à cette capitale des avenues si superbes, quoique prises de très-loin, que plusieurs les ont confondues avec la ville même. C'est par-là, que quelques-uns ont donné à Thèbes quatre cent vingt stades, ou dix-sept lieues et demi de longueur ; pendant que les autres ne lui ont donné que quatre-vingt stades, ou trois lieues et un tiers, qui étoient en effet la longueur de la ville proprement dite. C'est par la même confusion que d'autres auteurs ont dit, que Thèbes bâtie à l'orient du fleuve, s'étendoit fort avant de ce côté-là, dans l'Arabie égyptienne, étoit continuée à l'occident du fleuve par le quartier du Memnonium, et alloit vers le midi jusqu'à Syène, sous le tropique, qui en est à près de quarante lieues. C'est enfin ce qui a fait appeler Thèbes, par Homère, la ville à cent portes ; nombre déterminé, qui ne signifie que plusieurs, selon la re-

marque de Diodore. Une autre erreur, où la grandeur réelle de cette ville a fait tomber quelques Auteurs grecs , et qui a plus de rapport à notre sujet présent, où il s'agit d'une guerre de Thèbes contre Memphis, est le nombre des combattans que Thèbes pouvoit fournir. On les a fait monter à un million d'hommes ; mais ce nombre exprime ou les habitans de Thèbes , y comprenant même les femmes, ou la classe des soldats de tout le royaume, en y comprenant leurs enfans mâles. On trouve en quelques mémoires qui ont été connus de Pline, que dans les souterrains de Thèbes qui appartenoient au Roi , sans parler de ceux qui appartenoient aux Prêtres, le Roi pouvoit arranger trois cent mille hommes , et les faire sortir de la ville, sans que les citoyens s'en apperçussent. C'étoit là, sans doute, l'état de la milice de Thèbes seule. Mephres qui en étoit Roi dans le temps dont nous parlons, avoit dessein d'investir Coptos avec deux cent mille hommes, et d'avoir outre cela une armée d'observation, composée de cent mille hommes, dont il se réservoir à lui-même le commandement. Mais par un air de magnificence que les Rois de Thèbes, comme anciens conquérans des nations, avoient toujours affecté, Mephres avoit dans son armée, des compagnies étrangères d'Arabes occidentaux et d'Ethiopiens troglodytes

qu'il avoit subjugués lui-même, mais auxquels il avoit laissé leurs coutumes et leurs habillemens de guerre.

La Reine de Memphis, de son côté, ayant pourvu la ville de munitions de guerre et de bouche, et y ayant établi une garnison de trente mille hommes, qui étoient tout ce que demandoit la construction de la place, envoya aussi pour armée de défense cent mille hommes, commandés par Thoris. Amédès fut bien aise qu'il fût question d'un siège à soutenir dans cette première expédition de Séthos ; parce qu'ayant résolu de s'enfermer avec lui dans la ville, dont le gouverneur étoit un brave homme, et son ami, il mettoit le Prince hors de la portée de ses ennemis secrets. Avant même que de sortir de Memphis, il lui conseilla de laisser en dépôt chez les Prêtres la cassette que la feue Reine sa mère lui avoit donnée en mourant : parce que le sort d'un homme, sur-tout qui part pour la guerre, étant incertain, il s'assureroit du moins de retrouver cette ressource, s'il revenoit, et en quelque temps qu'il pût revenir : ou bien les Prêtres en employeroient les trésors de la manière qu'il leur feroit savoir en quelque endroit du monde qu'il pût être. La chose ayant été exécutée ainsi, Séthos partit avec son gouverneur, trois ou quatre jours après Thoris. Mais comme

Amedès ne vouloit pas porter le privilège du jeune Prince plus loin que le Roi ne l'avoit marqué, ils évitèrent avec soin tout ce qui pouvoit avoir un air de commandement. Ainsi Séthos ne fut accompagné que d'Amedès et des huit jeunes seigneurs ses compagnons, qui avoient demandé permission de servir auprès de lui comme volontaires. Ils avoient tous chacun un esclave. Celui de Séthos, nommé Asarès, qui jouera un rôle singulier dans la suite de cette histoire, étoit Arabe d'origine, comme presque tous ceux de sa condition. Il étoit de l'âge du Prince : et comme il avoit beaucoup de génie, il avoit profité pour les exercices de l'esprit et du corps de l'éducation qu'il avoit vu donner à son maître. Ayant senti les avantages de la vertu, il avoit résolu d'en prendre du moins les apparences, et de suivre la vertu même, si elle pouvoit le conduire à la fortune qui étoit son véritable objet. La Reine avoit fait en ces derniers temps quelques tentatives pour le corrompre ; mais ne faisant pas semblant de les entendre, il s'étoit donné pour maxime que s'il avoit à devenir traître, il devoit le devenir pour son intérêt et non pour celui des autres. Nos volontaires entrèrent dans Coptos, plus d'un mois avant que les ennemis fussent en état de former aucune attaque.

Séthos fut reçu des habitans avec une ex-

trême-joie ; et il comprit bientôt qu'ils étoient plus contens de la domination de Memphis que de celle de Thèbes, sous laquelle ils craignoient extrêmement de retomber. Cette crainte ne regardoit pas les Rois, elle avoit pour objet les Prêtres, auxquels les Rois de Thèbes laissoient prendre ordinairement trop d'autorité sur les peuples. Les Prêtres en abusoient, en exerçant une inspection gênante jusques dans l'intérieur des familles ; et en les chargeant, sous prétexte d'honorer ou d'appaiser les Dieux, de pratiques assujettissantes et même austères, qui leur rendoient leur propre religion insupportable. Amedès prit cette occasion de dire à Séthos : Seigneur, vous êtes désormais par votre titre d'initié au-dessus de mes instructions. Mais l'inquiétude que vous voyez dans les habitans de Coptos, et dont vous savez le sujet, m'enhardit à vous présenter encore un avis important, que je n'ai pas dû vous donner dans un autre âge, et qu'il n'étoit pas naturel que vous reçussiez de la bouche des Prêtres. Toute la morale et toute la vertu d'un Roi consiste dans l'union parfaite de la piété envers les Dieux, et de la bonté envers ses peuples : de sorte que la piété envers les Dieux est aveugle, lorsqu'elle nuit à la société humaine, comme la bonté envers les peuples est pernicieuse, lorsqu'elle favorise en eux l'oubli des

Dieux et de leur culte. Sur ce principe , il ne vous suffira pas d'être un homme religieux , il faudra encore que vous soyez un homme d'état. C'est par l'assemblage de ces deux qualités que donnant une autorité raisonnable à ceux qui doivent maintenir les bonnes mœurs et l'exercice de la religion dans votre royaume , vous empêcherez qu'ils ne détruisent la liberté , l'aisance et sur-tout les divertissemens publics. Ces divertissemens contenus dans l'exacte bienséance préviennent de vrais désordres dans les peuples qu'ils occupent ; et tournés autant qu'il se peut à l'utilité morale , ils entretiennent même la politesse et toutes les vertus civiles dans le commun des hommes. Le Prince vertueux et intelligent permet quelquefois au public ce qu'il ne se permet pas à lui-même. Mais de plus , il est bon de savoir que comme la justice des Dieux n'est point la justice des hommes , c'est-à-dire , que comme les Dieux , quoiqu'infiniment justes , font certaines choses que les hommes ne sauroient faire sans injustice ; ainsi la vertu de l'homme d'état , qui doit être plus grande que celle d'aucun particulier , ne doit pas toujours être mesurée par celle d'un particulier. La dévotion , je dis même la moins éclairée , a cela d'avantageux , qu'elle conserve les bonnes mœurs dans les peuples : mais il faut qu'elle soit gou-

vernée et qu'elle ne gouverne jamais. Il est permis et même louable d'agir avec soi-même par la dévotion ; mais on ne doit agir avec les autres hommes que par la raison. Ainsi le Prince doit éviter sur toutes choses de faire croire à ses courtisans qu'on lui plaira par la dévotion ; parce qu'au lieu de les amener à ce sentiment intérieur qu'on n'inspire point , il les jette dans l'hypocrisie , et les rend par-là plus impies et plus méchans qu'ils ne l'étoient. Le Prince doit aller plus loin , et prévenir tout ce qui pourroit troubler la tranquillité publique , sous prétexte de dévotion. Les hommes , pleins d'un zèle aveugle et scrupuleux , qui n'ont point de plus grande passion que de conduire les autres , ont besoin eux-mêmes d'être surveillés attentivement par le Prince , de peur qu'après avoir troublé les ames des citoyens timorés qui les écoutent , ils ne viennent encore à troubler l'ordre commun parini ceux qui n'ont aucune envie de les écouter. Ne confondez point les hommes de cette espèce avec les hypocrites , mais regardez-les comme beaucoup plus dangereux ; car les hypocrites ne font du mal , sous le manteau de la religion , qu'autant qu'il leur est utile d'en faire ; au lieu que les hommes scrupuleux sont capables , par leur entêtement , de nuire aux autres et à eux-mêmes. Mais retenez bien , Seigneur , ce

que j'ose encore ajouter à cet avis. Tout Roi que vous serez, vous ne vous mettrez au-dessus de cette sorte de gens dans l'esprit de vos peuples, qu'autant que vous sèrez vous-même réglé dans votre conduite, et équitable dans vos procédés. Sans cette précaution, ces vengeurs de leur propre cause, qu'ils prennent toujours pour celle des Dieux, attribueront tous les accidens fâcheux qui pourront arriver dans le cours de votre règne, à votre manque de piété et de justice. Au contraire, si vous êtes irréprochable par rapport à vous, et juste envers vos sujets, vous ferez retomber sur les hommes dont je parle la haine de l'injustice, qui accompagne toujours les réformes et leurs vexations. J'avoue que ce malheur est moins à craindre à Memphis, où, hors les cas où la religion est intéressée, les Prêtres ne se mêlent de particuliers que lorsqu'ils viennent à eux. Il n'en est point dans toute l'Egypte qui accordent mieux la piété envers les Dieux avec la bonté envers les hommes; et vous savez combien ils recommandent à ceux qui ont quelque supériorité sur les autres d'être humains et bienfaisans. Les initiés de Thèbes, quoique pleins d'honneur et de courage, ont aussi toujours été plus durs dans la victoire, et moins retenus sur la vengeance que les initiés de Memphis. En un mot, les Prêtres de

Thèbes présentent la religion par la sévérité, et les Prêtres de Memphis la présentent par la douceur. C'est par-là que ces derniers se sont rendus si célèbres et si respectables dans toute la terre ; pendant que les autres , par leur caractère , ne peuvent convenir qu'à un très-petit nombre de personnes , et font ainsi beaucoup moins de bien dans le monde. Quoique la religion ne dépende pas des Rois , et qu'ils ne doivent pas même s'en mêler , ils ont une grande part au régime extérieur ; et c'est toujours d'eux que dépend le repos des peuples. Les Rois de Thèbes qui n'ont pas suivi ces maximes , ont accordé à leurs Prêtres un pouvoir qui a fait souvent un très-grand tort à leurs états , et dont ils sont encore aujourd'hui importunés eux-mêmes. Sans parler de l'aliénation générale que la dureté de leurs Prêtres met dans les esprits , et dont vous voyez un exemple dans Coptos , leur histoire rapporte que l'ancien Amosis initié à Thèbes , celui-là même qui a eu la gloire d'abolir les victimes humaines dans toute l'Egypte , lâcha d'ailleurs tellement la bride au zèle superstitieux des Prêtres Thébains , qu'ils firent sortir de la capitale seule quatre-vingt mille personnes , qui ne pouvoient plus soutenir les pratiques onéreuses qu'ils leur imposaient. Aujourd'hui même qu'ils se sont beaucoup adoucis , ils ont encore les

entrées les plus secrètes des appartemens du palais : et au lieu que dans les autres dynasties , les Prêtres n'usent de ce privilège que comme favoris , ils en usent à Thèbes comme inspecteurs ; et le Roi n'a de libre que la chambre du lit nuptial , et le cabinet où il tient son conseil d'état.

Cependant pour sortir de la morale qui pourroit enfin vous lasser , j'ai déjà songé , Seigneur , à vous faire profiter pour un autre usage de cette prérogative des Prêtres Thébains. Les Rois , ou les enfans des Rois , ne voyagent pas toujours librement dans les royaumes étrangers. Mais comme initié Egyptien , tous les Prêtres de l'Egypte sont obligés sur votre première demande de vous faire voir toutes les curiosités de leur nome sacerdotal. Ils ont seuls les clefs de ce grand nombre de monumens publics qui sont des tombeaux. Les communications souterraines les conduisent presque par-tout de l'un à l'autre , quoiqu'ils soient éloignés de plusieurs lieues. Avec les Prêtres de Thèbes , vous pouvez aller jusqu'à Syène et à la petite cataracte. Vous ferez un aussi grand tour que vous voudrez dans le royaume , et vous entrerez jusques dans le palais du Roi , sans que lui , ni aucun de ses officiers sache seulement que vous êtes dans ses états. Le peuple même de Coptos ne vous croira que dans le temple

d'Isis , qui est au-delà du marais qui défend une de ses portes , et par lequel vous commencerez votre route secrète. Il est vrai que vous ne passerez ni dans les rues , ni dans les places publiques , et que vous ne verrez presque des villes et des édifices qui les composent ou qui les environnent , que ce que vous en pourrez découvrir du haut des temples ou des fenêtres des maisons sacerdotales. Il est vrai aussi que vous ne tirerez aucune lumière de cette visite pour des intérêts d'état : car outre le silence exact que les Prêtres garderont avec vous sur cette matière , suivant les loix de la justice et de l'honneur , ils vous feront faire serment de ne jamais vous servir comme ennemi de ce que vous aurez vu comme initié. Cependant comme les années entières suffiroient à peine pour examiner tant d'ouvrages merveilleux , et qu'il paroît que le siège de Coptos peut être formé dans un mois , je crois , Seigneur , qu'il est à propos de vous borner à visiter légèrement le Memnonium de Thèbes , la ville de Syène , et la cataracte voisine qui est la plus singulière , vous contentant pour cette fois de ce que vos yeux pourront saisir dans les passages , et des réponses que les Prêtres feront à vos questions. J'abrège d'autant plus le voyage de simple curiosité , que je souhaite extrêmement que vous puissiez voir à loisir l'observatoire

de Thèbes, et que vous fassiez entrer les Prêtres en conférence avec vous sur l'astronomie, où ils sont, sans contredit, les premiers hommes du monde. Je vous ai déjà recommandé par rapport à ce dessein à deux Prêtres des plus distingués, avec lesquels j'ai entretenu un commerce d'amitié depuis mon dernier séjour à Thèbes, ils ne vous quitteront point ; mais je crois qu'en votre absence ; qu'ils ont fixée à trois semaines, je dois représenter pour vous à Coptos, et demeurer en état de répondre au Roi votre père, quand il me fera demander de vos nouvelles. J'observerai attentivement pendant ce temps-là les dedans et les dehors de la place, aussi-bien que les préparatifs du siège, afin qu'à votre retour, je puisse vous mettre plus aisément au fait des actions que nous pourrons entreprendre, quand les attaques seront ouvertes.

Séthos répondit à Amedès, que quoiqu'il eût bien souhaité de l'avoir pour compagnon, et même pour conseil dans ce voyage, il trouvoit beaucoup de sagesse dans l'arrangement qu'il avoit pris. Qu'ainsi il étoit prêt de partir à l'heure même pour être plus sûr d'être revenu avant le commencement du siège. Aussitôt Amedès mena le jeune Prince dans la maison sacerdotale de Coptos. Là, il le remit aux deux Prêtres, qui le firent passer au temple

d'Isis , sur une nacelle qui leur appartenoit , et qui comme toutes les autres voitures des Prêtres par eau ou par terre dans l'Egypte , étoit à l'abri , même en temps de guerre , non-seulement de toute attaque , mais encore de toute visite.

Quelque peu de temps que Séthos mit à parcourir les curiosités , ou extérieures ou souterraines du nome de Thèbes , la crainte de fatiguer le lecteur , me fera passer encore plus vite sur leur description. Séthos étant arrivé à Thèbes , on lui fit voir les quatre principaux temples de la ville , dont le plus ancien étoit une merveille en grandeur et en beauté. Il avoit treize stades , ou plus d'une demi-lieue de tour , sur soixante et dix pieds de haut , et ses murailles étoient de vingt-quatre pieds d'épaisseur. Tous les ornemens du temple , et par la richesse de la matière , et par la finesse du travail , répondoient à la magnificence de l'édifice qui subsiste encore en partie. Mais l'or , l'argent , l'ivoire et les pierres précieuses furent pillées , lorsque Cambyse mit le feu à tous les temples de l'Egypte. Ce fut alors que les Perses transportant tous ces trésors en Asie , et emmenant même avec eux des ouvriers égyptiens , firent bâtir les fameux palais de Persépolis , de Suse , et de quelques autres de leurs villes. De quarante-sept tombeaux des Rois qui

embellissoient Thèbes, ou ses environs, Diodore ne décrit que celui d'Ismandès ou d'Osimandué, qu'on appeloit le Memnonium, parce que cet Ismandès ou Osimandué n'est autre que Mendès ou Memnon, un des successeurs de Sésostris. Ce tombeau avoit six mille deux cent cinquante pieds de tour ; son intérieur étoit divisé en plusieurs parties toutes différentes les unes des autres. On en lira le détail avec plaisir dans cet Auteur, et Séthos les parcourut toutes avec admiration.

Après la visite du Memnonium, les deux Prêtres, comme ils en étoient convenus avec Amedès, menèrent incessamment le jeune Prince à Syène, ville moins remarquable par elle-même, que par la route qui y conduisoit. Cette route étoit d'autant plus charmante qu'elle n'étoit pas bordée exactement comme une rue par des palais tirés au cordeau sur la même ligne. Mais la vue d'une très-belle campagne étoit coupée à tous momens par des bâtimens superbes, placés à des distances inégales les uns des autres. Pour dire même la vérité, cette continuation de Thèbes se partageoit à droite et à gauche du fleuve, en bien des villes qui avoient leurs noms propres, comme Hermonthis, Tuphium, Latopolis, Elythie, la grande Apollinopolis, les Ombes, et enfin Syène. C'est pour donner à Séthos une idée de ces villes,

que les deux Prêtres se réservant à le ramener par des routes particulières, le conduisirent toujours par les chemins publics. Mais il étoit avec eux dans un de leurs chars couverts et garnis de légers rideaux que l'on ouvroit à discrétion, et à travers desquels on voyoit sans être vu. On lui fit remarquer de loin un temple carré, qui avoit quatre avenues, composées chacune de deux rangs de colonnes triplées, ou posées trois à trois, sur un pied d'estal triangulaire. Le dessus des colonnes portoit alternativement un Sphinx et un tombeau; chaque rang étoit composé de cinq cent piédestaux, ou de quinze cent colonnes, ce qui en donne en tout six mille chacune d'une seule pièce, et de soixante et dix pieds de haut. Diodore ne parle pas de ce temple, mais nos voyageurs en voient encore les restes.

Dès que Séthos fut arrivé à Syène, on lui montra le puits profond sur lequel le soleil passoit perpendiculairement le jour du solstice d'été, de sorte qu'à l'heure de midi, son image se voyoit toute entière au fond de l'eau. Ce phénomène, aussi bien que celui des obélisques de cette ville, qui ne donnoient en ce moment aucune ombre, prouve qu'elle est placée immédiatement sous le tropique du Cancer.

Dès le lendemain on proposa à Séthos, d'aller à la petite cataracte, qui n'est éloignée

de Syène , que de quatre ou cinq lieues , car la grande est auprès de Napata , dans l'Éthiopie. La petite est une suite de rochers qui présentent du côté de Syène , une face d'une prodigieuse largeur , et de deux cent pieds de hauteur perpendiculaire , sur la superficie du fleuve , en son état naturel. Mais à plus de dix stades en delà , vers le midi , commencent les inégalités de ces rochers , dont les enfoncemens sont si profonds , que les eaux qui passent par ces lieux effroyables , font des chûtes et des rejaillissemens dont le bruit seul porte la terreur dans l'ame , d'aussi loin qu'on commence à les entendre. Cependant le Nil dans ses crues , remplit abondamment ces fondrières , et se met par-dessus à un parfait niveau. L'on étoit alors à la fin du premier mois de sa décroissance , avant lequel on n'auroit pû faire ni le voyage de Syène , ni le siège de Coptos ; mais le Nil qui est fort lent dans les campagnes , a encore alors à la cataracte la vitesse d'un trait d'arbalète. Séthos eut le plaisir de voir des barques de voyageurs , qui se livrant en cette saison au courant du fleuve , tombe sans aucun danger d'environ deux cent pieds de haut ; épreuve incompréhensible dans le premier qui l'a osé faire. On voit encore là les restes d'un travail étonnant. La nappe d'eau qui tombe avec l'impétuosité que nous venons

de marquer , laisse un espace vide entre elle et le mur perpendiculaire. Les Rois de Thèbes avoient fait faire une large plate-forme , où l'on se promenoit à sec sous l'eau , que son mouvement tient en arc de voûte ; et de plus ils avoient fait creuser dans la roche vive à plein pied de la plate-forme , une vaste grotte éclairée de plusieurs étages de fenêtres. Séthos avoua que ce terme de sa route en couronnoit dignement toutes les beautés : les deux Prêtres le ramenèrent donc à Syène. Le Nil qu'ils côtoyoient ou qu'ils traversoient fréquemment sur des ponts , et qui remplissoit alors l'imagination de Séthos , lui donna lieu de demander à ses conducteurs quelle étoit leur pensée sur les sources de ce fleuve , et sur les causes de ses débordemens.

Le plus ancien des deux lui dit d'abord que les Egyptiens étant portés à regarder le Nil comme un présent qu'ils recevoient immédiatement des Dieux , ou comme un Dieu lui-même qui avoit son temple à Nilopolis , ils croyoient devoir laisser le peuple dans une ignorance utile à sa piété. En effet , continuait-il , la plupart des hommes s'entretiennent dans un plus grand respect pour les Dieux , par les opérations particulières qu'ils leur attribuent , que par les effets qui résultent de l'ordre général de leur providence. C'est

pour cela que ne leur découvrant point le fait qui nous est connu , nous laissons un champ libre à quelques écrivains qui , n'ayant pas vu les choses par eux-mêmes , débitent au sujet du Nil des conjectures dont le temps découvre tous les jours la fausseté. Les uns ont dit que ce fleuve prenoit sa source dans les montagnes d'Atlas , vers les côtes occidentales de l'Afrique ; et que traversant toute cette partie du monde , il venoit se rendre en Egypte par les frontières septentrionales de l'Ethiopie. D'autres approchant un peu plus de la vérité , quoique mal éclaircie encore , amènent le Nil directement de notre midi. Mais coupant mal-à-propos l'Afrique par l'océan à l'endroit de l'équateur , ils placent les sources de ce fleuve dans des terres qu'ils supposent au-delà , qu'ils appellent Anticthones , ou l'autre monde. De sorte que , selon eux , le Nil traverse la mer , sans mêler ses eaux avec les siennes. Ils ont appelé montagnes de la lune , celles dont ils le font sortir , et ils les placent à dix degrés au-delà de l'équateur. Il y a déjà plus d'un siècle que le collège sacerdotal de Thèbes a sacrifié des sommes immenses pour approfondir la vérité sur cette matière. Nos Prêtres suivis de nos officiers du second ordre , n'ont craint ni les dangers , ni les fatigues des voyages par mer et par terre , qu'ils ont faits
toujours

toujours déguisés , ou seuls , ou avec différens marchands qui alloient le long des terres à différens ports de l'Afrique : et il se trouve que la découverte des sources du Nil qui étoit le premier objet de leurs recherches, n'en a pas été le principal fruit. Ils ont connu que la côte orientale de l'Afrique n'est point coupée par l'océan sous l'équateur , et qu'elle ne se recourbe point non plus vers l'orient , comme le croient encore la plupart des Géographes, qui conduisent cette côte jusqu'aux extrémités les plus orientales de l'Asie , et enferment la mer des Indes dans cet espace comme une mer Méditerranée. L'Afrique au contraire s'étend en pointe en déclinant vers l'occident , jusqu'au trente-cinquième degré de latitude méridionale. Le Prêtre qui lui parloit lui fit voir même sur une petite carte qu'il avoit sur lui, le gisement des côtes orientales de l'Afrique jusqu'à sa pointe , et le détour des côtes occidentales , aussi-bien que les noms des principaux peuples qui habitoient les unes et les autres jusqu'aux isles Fortunées. Nous n'allons aujourd'hui à ces Isles que par le détroit des colonnes d'Hercule , pour en revenir par la même voie , faute d'avoir cultivé les connoissances que les Egyptiens ont eues du tour entier de l'Afrique. A l'égard des sources du Nil , continua le Prêtre , nous les avons ren-

contrées dans un royaume barbare de l'Ethiopie, qui n'a point encore de nom parmi nous, mais que les habitans nomment *Goïama*. Elles sont à douze degrés en-deçà de l'équateur, ce qui les rapproche de vingt-deux degrés, ou de cinq cent cinquante lieues en-deçà des montagnes de la lune. Et nous remarquons en général, que les corrections géographiques vont presque toujours à diminuer les distances des lieux établies par les premiers géographes. D'ailleurs ces sources paroissent être dans une montagne couverte d'arbres, et qui a un sommet plat. C'est là qu'on trouve deux petites ouvertures de oiternes, placées assez près l'une de l'autre, comme deux yeux. Mais on ne sauroit les sonder, parce qu'on rencontre d'abord un embarras de racines d'arbres. L'eau n'a d'issue que par le pied. Ce fleuve sortant de la montagne vis-à-vis du nord, forme bien-tôt un lac, nommé Dambéa par les habitans, et qui a plus de soixante lieues de circonférence. Enfin, après bien des détours vers l'orient et vers l'occident, il entre dans l'Egypte, et la traverse presque en ligne droite du midi au nord. Nous cachons au peuple cette origine et cette route naturelle du Nil, par la raison que j'ai dite. Et à l'égard des voyageurs et des navigateurs, il est juste qu'ils prennent eux-mêmes pour leur intérêt et pour leur profit,

les peines que nous nous sommes données pour le seul avantage de l'instruction.

Séthos, qui désapprouvoit au fond de son ame une semblable réserve , se promettoit bien de vérifier un jour par quelque moyen ce qui concernoit les côtes de l'Afrique , afin de rendre cette découverte utile aux hommes , sans tomber dans l'inconvénient de divulguer un secret sacerdotal. L'occasion s'en devoit présenter à lui plutôt qu'il ne croyoit. Cependant il remercia le Prêtre qui venoit de lui apprendre tant de choses extraordinaires ; et il lui dit que pour le soulager, il alloit prier son collègue de lui expliquer la cause des débordemens du Nil.

Ce second Prêtre lui répondit que cette explication seroit courte. La cause des débordemens de ce fleuve, lui dit-il, est celle qui produit le fleuve même. Ce sont les pluies qui donnent au Nil sa première naissance, et qui sont ensuite la cause de ses débordemens périodiques. Comme le soleil par sa présence ou par son absence, aussibien que par la direction ou par l'obliquité de son aspect, est le principal agent dans les différentes dispositions de la terre, et de l'air qui l'environne ; ses opérations sont plus constantes entre les deux tropiques, qui enferment sa route annuelle, que dans l'espace qui s'étend au-delà vers l'un et

vers l'autre pôle , et sur lequel il domine moins. C'est pour cela que les vents , qui sont causés par la raréfaction de l'air échauffé , sont plus réguliers dans la zone-torride que par-tout ailleurs. La chaleur des jours et la fraîcheur des nuits y reviennent toujours les mêmes dans les différens mois de l'année. A l'égard des pluies , dont la matière est fournie par les exhalaisons de la terre et par les vapeurs répandues dans l'air , c'est le soleil même qui les fait élever abondamment dans sa situation perpendiculaire , et qui les résout en même-temps en torrens d'eaux. Il suit delà qu'à la différence de ce qui arrive dans les zones tempérées et dans les zones froides , qui ont l'été quand le soleil s'approche d'elles , et l'hiver quand il s'en éloigne ; l'hiver , ou la saison des pluies dans chacune des deux parties de la zone-torride , du moins en Afrique , est le temps du passage le plus direct du soleil sur elles. Or , comme les sources du Nil sont dans la partie septentrionale de cette zone , les premiers ruisseaux du fleuve grossissent , quand le soleil se trouve dans les signes septentrionaux , où il nous donne l'été. La même chose arrive à tous les fleuves qui ont leurs sources dans la zone-torride ; mais ils ne sont pas tous chargés d'un limon aussi avantageux que celui du Nil pour

engraisser les terres. Cet entretien ramena insensiblement nos voyageurs jusqu'à Syène.

Ils commencèrent là à entrer dans les souterrains. On les fit suivre à Séthos, autant qu'il se pouvoit, jusqu'à Thèbes, afin de faire succéder à son égard, aux curiosités profanes les curiosités sacrées. Je ne parlerai point de ces dernières, qui n'étoient pas bien différentes de celles que Séthos avoit vues dans les souterrains de Memphis. Le corps des pratiques étoit à-peu-près semblable. Mais dans le nome Thébain, elles étoient animées d'un esprit de rigueur, qui, au jugement de Séthos, leur ôtoit beaucoup, non-seulement de leur grace, mais encore de leur prix : et au lieu que dans le nome sacerdotal de Memphis, la vertu étoit un exercice d'honnêtes gens, elle lui sembloit être dans celui de Thèbes un travail d'esclaves. Cependant Séthos gardant ses réflexions pour lui seul, se trouva enfin revenu par-dessous terre dans la capitale. Les Prêtres lui firent voir toutes les beautés de leur maison, et réservèrent pour la dernière leur observatoire.

L'appartement qui portoit ce nom étoit placé sur le temple de Jupiter Thébain, et composé de deux longues galeries l'une sur l'autre. La plus haute étoit terminée du côté septentrional par deux tours assez basses, et du côté méridional par une haute coupole

ouverte de toutes parts , et qui étoit le lieu propre des observations. La plus basse des deux galeries contenoit tous les livres qui avoient rapport à l'astronomie. Ils étoient distribués en deux classes , l'une de livres d'élémens , de méthodes et de systêmes , dont les Auteurs distingués étoient représentés tout de suite dans des tableaux , devant lesquels les jeunes étudians ne passoient jamais sans faire une inclination profonde. C'est de-là que les Indiens les plus orientaux ont pris le culte extérieur qu'ils rendent à leurs premiers sàvans. La seconde classe comprenoit le recueil des observations immédiates faites depuis que l'astronomie étoit cultivée à Thèbes. Les colonnes des Syringes en avoient conservé d'antérieures au déluge qu'on avoit transportées dans ces livres ; et dans lesquels on avoit remarqué et corrigé les imperfections attachées nécessairement aux premières tentatives dans les sciences.

Séthos , en entrant dans cette première salle des livres , vit trois ou quatre cent Prêtres de tout âge , depuis dix-huit ans , qui lisoient ou qui écrivoient en silence sur des pupitres posés le long des tablettes. Nos Grecs ont rapporté une circonstance à-peu-près semblable , mais en la plaçant dans un observatoire d'Acanthe. Quoi qu'il en soit , il y avoit dans l'observatoire de Thèbes une vingtaine d'anciens ,

auxquels les plus jeunes alloient proposer tout bas leurs difficultés. Elles n'étoient pas toujours bien reçues ; et ces grands maîtres jugeoient que l'extrême liberté des questions non-seulement entretient la paresse dans les commençans, mais encore les accoutume, sous prétexte de n'affirmer rien, à dire un grand nombre de choses puériles. Les conducteurs du Prince l'avoient déjà mené vers ces Prêtres directeurs des études ; parce qu'il avoit témoigné qu'il souhaitoit de voir de plus près ces hommes illustres, dont le nom seul lui avoit imprimé de la vénération depuis long-temps. Ils avoient fait eux-mêmes une partie du chemin pour l'aborder ; et ils se firent un plaisir de lui expliquer sur sa demande les différentes applications de ces élèves, qu'il voyoit si attentifs à leur ouvrage. Les uns, lui dirent-ils, continuent des tables générales de calculs commencées depuis quinze cent ans, soit par rapport aux nombres, soit par rapport aux triangles rectilignes ou sphériques, pour faciliter et abrégér les supputations où l'on est engagé par les problèmes d'astronomie. Ce long préparatif prouve que les Egyptiens n'avoient pas non plus que les Grecs le moyen que ceux-ci voudroient trouver, de s'épargner la fatigue énorme des multiplications et des divisions numériques. D'autres plus avancés,

continuèrent les Prêtres , font des calculs d'éclipses sur des tables déjà dressées , ou dressent des tables de différentes planètes sur des observations données. On exige de quelques-uns des Ephémérides pour différens lieux de la terre. Les plus forts entreprennent des Ephémérides pour des habitans supposés dans quelques-unes des planètes , et qui ne manqueroient point de se croire en repos au centre du monde comme nous nous y croyons nous-mêmes. D'autres enfin examinent le cours de toutes les planètes vu du soleil. Ceux-ci trouvent uniforme et régulier , à quelque différence de vitesse près , ce mouvement des Planètes , qui de la terre nous paroît si bizarre , et si difficile à ramener à quelque hypothèse constante. Le soleil , qui selon toute sorte d'apparence n'est point habité , est le seul lieu d'où les planètes paroîtroient marcher comme elles marchent , et où l'Astronomie seroit aisée. Mais étant sur la terre dans un faux lieu d'observation , nous pouvons dire qu'au lieu que dans les autres parties de la physique la nature paroît seulement se cacher , il semble par rapport à l'Astronomie qu'elle ait cherché à nous tromper.

Séthos enchanté de ce qu'il voyoit et de ce qu'il entendoit , leur dit : O hommes respectables et dignes d'une mémoire et d'une recon-

noissance éternelle : ce sont ces difficultés surmontées qui vous donnent le premier rang entre tous les Savans du monde. L'Astronomie, au jugement de tout sage estimateur des choses, est le plus grand effort de l'esprit humain, et celle de toutes les inventions, qui par sa sublimité et sa certitude fait le plus d'honneur à l'homme, puisqu'elle surpasse en quelque sorte l'humanité même. C'est vous à qui notre espèce en général a l'obligation de cette gloire, et qui nous avez appris de quoi l'attention et l'étude peuvent nous rendre capables. Comme les héros de notre Egypte ont donné à la plupart des nations policées les loix qui les rendent heureuses, vous leur fournissez les moyens de jouir pour les plus grands avantages de la vie, du ciel que vous leur avez découvert : vous le laisserez pour ainsi dire en héritage à la postérité. Le ciel par vos soins bien mieux connu que la terre même, servira seul à faire connoître exactement la situation de tous les pays et l'étendue de toutes les mers, et guidera seul les différens peuples dans le commerce qu'ils voudront avoir les uns avec les autres. Le plus ancien des Prêtres lui répondit, qu'ils recevoient tous ce compliment avec plaisir, non comme se rapportant à leurs personnes, mais comme tombant sur la science même, dont il faisoit

voir par son discours qu'il sentoit fort bien l'application et l'usage. Il ajouta obligeamment qu'après l'avoir entendu parler, on alloit lui montrer dans la galerie supérieure les instrumens d'astronomie, non par manière d'acquit, comme ils le faisoient à l'égard de plusieurs initiés; mais pour avoir son sentiment et son avis. Séthos se refusant très-sincèrement à cette déférence, ne laissa pas de les suivre avec beaucoup de joie.

Comme ils entrèrent dans cette galerie par le bout méridional, Séthos vit d'abord au-dessus de sa tête la coupole dont le jour embellissoit extrêmement la galerie, quoique celle-ci eût d'ailleurs des fenêtres de tous les côtés. Cette coupole, parfaitement ronde, avoit vingt pieds de diamètre. On y laissoit suspendu le tuyau qui servoit à recueillir les rayons seuls qui viennent de l'astre, et à y diriger l'œil pour le suivre continuellement. Mais quand on vouloit monter dans la coupole pour observer, on y formoit un plancher avec des solives et des ais, qu'on faisoit sortir en un moment de l'épaisseur du plat-fond de la galerie. Séthos vit ici toutes les représentations du mouvement des astres qu'avoient les Prêtres Thébains, soit en relief, comme les globes et les sphères, soit en plan, comme les planisphères, les analemmes, les astrolabes, et

toutes les espèces de projections astronomiques. On n'oublia pas de lui montrer l'anneau parallèle au plan de l'équateur, dont les Egyptiens et même les Grecs se sont servis pour reconnoître le moment précis de l'équinoxe, par l'ombre qu'un côté de cet anneau fait sur l'autre dans ce moment, lorsqu'il arrive entre le lever et le coucher du soleil. Hipparque et Ptolomée se sont tous deux étonnés de voir quelquefois le moment de l'équinoxe du printemps paroître le matin et reparoître ensuite à midi. Les Prêtres parlèrent de ce phénomène à Séthos, en lui expliquant l'usage de cet anneau; et ils lui dirent qu'en ce cas singulier, le vrai moment de l'équinoxe est à midi, et que celui du matin n'est qu'apparent; mais qu'ils n'avoient rien encore décidé sur la cause de cette apparence.

En allant vers le bout de la galerie, Séthos apperçut des Prêtres qui dressaient des thèmes de nativité, et qui travailloient aux horoscopes. C'étoit là, comme nous l'avons dit ailleurs, le genre de leur divination. Ils l'aidoient par une recherche encore plus exacte que celle des autres Prêtres de l'Egypte, des secrets des Rois et des particuliers. Le jeune Prince ne jugea point à propos de les interroger sur cet article; non-seulement parce qu'ils lui auroient déguisé le fond de leur art, mais

encore parce qu'il avoit appris d'Amedès , et senti par la droiture naturelle de son esprit , que le fond de cet art ne méritoit pas d'être su. Ainsi les Prêtres le menèrent enfin dans l'intérieur des deux tours qui terminoient la galerie du côté septentrional.

Ces tours étoient rondes comme la coupole et de même diamètre. Mais étant au niveau de la galerie, la demi-sphère qui leur servoit de toit, ne commençoit qu'à la hauteur de douze pieds ; parce qu'on n'avoit pas voulu que ce toit coupât l'horizon de la coupole , supérieur d'ailleurs à tous les édifices de Thèbes et de ses environs. Dans la tour occidentale , étoit représenté l'hémisphère du firmament , qui contient les six signes septentrionaux , et dans l'oriental celui qui contient les six méridionaux. Les cercles de la sphère y étoient tracés comme dans nos globes célestes , et toutes les étoiles fixes y étoient marquées selon leurs grandeurs et leurs distances réciproques. Les Prêtres dirent à Séthos que l'observation exacte de la position des étoiles fixes , étoit le principe de l'exactitude dans la détermination du chemin apparent des planètes ; puisque celles-ci paroissent à nos yeux s'éloigner ou s'approcher de certaines étoiles fixes. C'est par-là , continuèrent-ils , que nous avons enfin saisi la théorie des comètes même ,

jusqu'au point de prédire leur retour. Ils ajoutèrent que leurs pères ayant été jusques sous l'équateur, ils avoient vu et étudié tout le ciel, et qu'ils ne croyoient pas que l'œil humain pût appercevoir une seule étoile qui ne fût marquée dans les deux hémisphères. Il est vrai qu'au lieu que Ptolomée n'en a connu dans tout le ciel que mille vingt-deux, les Prêtres de Thèbes en avoient mis dans chacun de leurs deux hémisphères, près de mille.

Séthos, ayant contemplé quelque temps ces étoiles peintes en or, sur un fond d'azur, dit : Ô doctes Prêtres ! souffrez que je vous expose une surprise où je tombe, toutes les fois que je considère les étoiles sur des planisphères ou sur des globes, et à plus forte raison lorsque je les vois sur ces magnifiques voûtes, où vous les avez toutes rassemblées. C'est que, malgré les bornes étroites de toutes ces représentations comparées à l'étendue immense du ciel, les étoiles me paroissent plus au large, plus distantes les unes des autres, et sur-tout dans un nombre infiniment moindre sur ces images, qu'elles ne me paroissent dans le ciel même où elles semblent occuper en foule les plus petits espaces d'un champ si vaste. Le premier rapport des sens fait juger qu'on en voit des millions dans l'hémisphère céleste, où les yeux les plus at-

tentifs , tels que sont les vôtres , n'en ont jamais trouvé mille ; ainsi à cet égard encore , il est vrai de dire , comme vous l'avez savamment observé , que par rapport à l'astronomie , la nature semble avoir cherché à nous tromper. Mais il faut avouer que notre vue ne nous donne point la mesure des grandeurs et des distances. Il y a , pour ainsi dire , un combat entre elle et notre imagination. L'une et l'autre influent en sens opposé dans nos premiers aspects ; et il n'y a en plusieurs cas que la science qui les puisse redresser l'une et l'autre. En effet , pendant que notre imagination grossit prodigieusement le nombre des étoiles , notre vue diminue encore plus prodigieusement la grandeur du ciel. Je viendrois peut-être à bout de prouver que le ciel ne nous paroît que comme la moitié d'une sphère , dont le diamètre ne passe pas deux cent quarante pieds. Les Prêtres quoique accoutumés à tous les paradoxes de l'astronomie , furent frappés de la nouveauté de cette proposition , à un point qui ne se peut exprimer , et ils prêtèrent à Séthos une attention extraordinaire. Je crois , continua-t-il , que si l'on demandoit à un homme indifférent , de quelle grandeur le soleil lui paroît être , il lui donneroit environ un pied de diamètre , parce qu'en effet s'il paroît avoir un peu plus d'un

pied à l'horizon , il paroît aussi en avoir un peu moins sur le midi. Je me tiens donc à un pied comme à une mesure moyenne dont la précision n'est pas ici nécessaire. Or, les astronomes ont trouvé que le diamètre du disque du soleil occupe à-peu-près un demi-degré du ciel : ainsi le soleil parcourant , le jour de l'équinoxe, la demi-circonférence de l'équateur qui est un grand cercle , parcourt cent quatre-vingt degrés, ou trois cent soixante-demi degrés, ou enfin trois cent soixante pieds apparens. Le diamètre d'un cercle étant à-peu près le tiers de sa circonférence, ou les deux tiers de sa demi-circonférence , j'aurai deux cent quarante pieds pour le diamètre d'un cercle, dont j'ai eu la demi-circonférence de trois cent soixante pieds. De ce raisonnement , dit Séthos en continuant , j'ose tirer cette conséquence : si j'étois sur un horizon uni , tel qu'on l'a dans une plaine déserte, ou sur la mer ; et que me plaçant au centre d'une demi-circonférence tracée au-dessus de moi , dont le diamètre fût de deux cent quarante pieds , ou le rayon de six vingt pieds , l'on fît parcourir cette demi-circonférence par un disque d'argent qui occupât un demi-degré de ce cercle : je dis que n'étant d'ailleurs averti de rien par aucun autre objet, je ne pourrois m'empêcher de

tomber dans deux erreurs. La première seroit de croire ce disque aussi grand que le soleil, et la seconde de le placer, aussi-bien que toute la ligne qu'il décriroit, dans le firmament, comme j'y place le soleil, quoiqu'il en soit lui-même fort éloigné. Enfin, dit Séthos, portant ma pensée encore plus loin, je me persuade que le rayon de six vingt pieds qui nous est donné par l'observation, que j'ai la hardiesse de vous exposer, est à-peu-près la mesure de l'éloignement auquel les yeux ordinaires commencent à ne pouvoir juger ni des distances ni des grandeurs réelles des corps, à moins que l'imagination ne soit aidée par la comparaison des objets intermédiaires ou circonvoisins, dont les distances ou les grandeurs sont d'ailleurs à-peu-près connues.

Les Prêtres ayant entendu ce discours, renoncèrent à tout examen des suppositions physiques du problème, pour dire à Séthos qu'ils étoient beaucoup moins touchés de la beauté de son esprit, et de la grandeur de ses connoissances, que de la modestie avec laquelle il avoit dit les choses du monde les plus singulières. Vivez, ô grand Prince! lui dirent-ils, vivez, et soyez la gloire de l'Egypte, par l'assemblage de tous les talens et de toutes les vertus qui paroissent en vous. Séthos fut sensible à la joie d'être approuvé, dans

dans la pensée qu'il eut d'avoir fait quelque honneur, devant les prêtres de Thèbes, à l'éducation de Memphis. Il les remercia, avec de grands témoignages de reconnoissance, de l'ouverture de cœur qu'ils avoient bien voulu avoir pour lui, et de la générosité avec laquelle ils l'avoient mis du moins à l'entrée de leurs plus profonds secrets. Il ajouta qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir être leur disciple encore long-temps ; mais que son devoir le rappelant à Coptos, il attendoit pour dernière grâce qu'ils voulussent bien l'y faire conduire dès le jour même. Les deux Prêtres, qui ne l'avoient pas abandonné d'un seul moment, le ramenèrent jusqu'à cette dernière ville par la route qu'ils avoient tenue lorsqu'il en sortit, et Amedès qui savoit le temps de son retour, se trouva dans la maison sacerdotale pour le recevoir.

Le jeune Prince, en rentrant dans Coptos, éloigna de son esprit tout ce qu'il avoit vu dans son voyage, pour ne s'occuper que de la guerre. Dès le lendemain de son arrivée, Amedès visitant avec lui les fortifications de la ville, lui faisoit remarquer la différence des ouvrages par rapport à leur différente situation. Le jour suivant, il lui faisoit observer les travaux que les ennemis avoient commencés depuis l'écoulement des eaux du fleuve. Ce n'étoit

toit encore que les lignes de leur camp, défendues par des fossés palissadés, et même en quelques endroits, par des murailles. Il lui dit que ces ouvrages seroient beaucoup plus avancés, et qu'il y en auroit déjà beaucoup d'autres plus près de la ville, sans les oppositions continuelles de l'armée de Memphis, et les fréquentes sorties de la garnison de Coptos, qui détruisoient souvent la nuit ce que les ennemis avoient fait le jour. Mais qu'enfin, les forces de Thèbes, étant supérieures à celles de Memphis, du moins en pleine campagne, les ennemis étoient parvenus jusqu'au point où il les voyoit, et que dans peu de jours sans doute, ils ameneroient leurs machines jusqu'aux pieds des murs. Il ajouta que Thoris, en attendant qu'il se présentât quelque occasion favorable, se bornoit avec raison à défendre les approches de Coptos, du côté de Memphis, afin que l'on pût toujours recevoir dans la place, les munitions de guerre et de bouche dont on auroit besoin pendant la durée du siège, et que c'étoit à ce dessein qu'il avoit placé son camp de ce côté-là. Dès qu'Amedès eût cessé de parler, Séthos lui demanda s'il avoit été du nombre de ceux qui étoient sortis pour retarder les travaux des assiégeans? Amedès lui ayant répondu que le Gouverneur l'avoit engagé à conduire quelques-unes de ces atta-

qués, le jeune Prince répliqua sur-le-champ ; qu'il comptoit être lui-même de la première sortie que le gouverneur ordonneroit ; mais Amedès lui déclara qu'il avoit promis au Roi son père, de ne point le laisser sortir de la place. Seigneur, ajouta-t-il, j'ai pour cela des raisons qui ne sont point assez évidentes pour les avoir communiquées au Roi ; et que vous ne dispenserez aussi de vous communiquer à vous-même ; mais la promesse que je lui ai faite nous lie sur ce point, et m'interdit à moi-même de sortir tant que vous serez dans Coptos. Cependant pour vous prouver que ma vue n'est pas de mettre obstacle à votre valeur, ni même de vous épargner les périls ordinaires de la guerre, vous combattrez autant que vous voudrez sur les murailles, où vous ne laisserez pas de voir des actions très-vives. Les tours de bois ou les échelles élèveront les ennemis jusqu'à la portée du javelot et même de l'épée ; et les poutres ferrées dont ils battront nos murailles, y feront des brèches, dont il faudra défendre le passage corps-à-corps. Je dirai à ce propos, et sur le reproche que certains Auteurs Grecs font aux Égyptiens, de n'avoir point excellé dans la guerre ; que ce sont eux qui ont fourni dans la personne d'Osiris, de Sésostris et de Memnon, les premiers conquérans du monde. Qu'ensuite ils ont chassé

courageusement du sein de leurs états, et les Arabes qui s'en étoient emparés par surprise, sous les Rois-Pasteurs, long-temps avant le siècle de Séthos, et les Ethiopiens que le roi Sabacon y amena deux ou trois cent ans avant l'invasion de Cambyse. Mais d'ailleurs laissant à part leur bravoure, il est certain que leur génie et leur puissance leur avoient fourni beaucoup plutôt qu'aux Grecs, non-seulement toutes les espèces d'armes et d'instrumens militaires dont Hérodote leur attribue l'invention, mais encore les machines d'attaques et de défenses que ces derniers ont depuis employées dans les sièges.

Séthos examina attentivement toutes celles qu'on préparoit dans la ville. Comme les provinces les moins éloignées les unes des autres, ne laissent pas d'avoir des usages différens, il comparoit les machines de Coptos, avec celles dont il avoit vu les modèles à Memphis; et raisonnant sur ce sujet avec les ingénieurs, il tâchoit de découvrir les avantages particuliers des unes sur les autres.

En revenant du temple d'Isis par le marais, le jeune Prince avoit déjà pris garde que le pied de la muraille de ce côté-là trempoit dans l'eau; mais en visitant cet endroit par le dedans des remparts, il apperçut que les ennemis qui étoient maîtres des environs avoient

depuis jeté sur l'eau un grand nombre de bateaux plats. Le Gouverneur le savoit, mais il ne croyoit point qu'ils en pussent faire un grand usage; et veillant beaucoup à tout le reste, il regardoit le marais même comme une défense que la nature lui fournissoit. Ce fut néanmoins par-là que la ville fut d'abord attaquée, parce que les ennemis comptoient beaucoup sur la machine qu'ils avoient nouvellement inventée, pour escalader la ville de dessus le marais. En effet, ils commencèrent par y mettre un si grand nombre de barques, qu'elles couvrirent toute la surface de l'eau; et s'arrêtant les unes les autres, elles formèrent un plancher aussi ferme que s'il avoit été posé sur la terre. Cette manœuvre réveilla l'attention du Gouverneur, et il songeoit plus sérieusement qu'il n'avoit fait, à défendre cette partie des murailles. Séthos, à côté duquel il étoit, lui dit, qu'il se présentoit à son esprit un expédient dont il avoit trouvé la première idée dans les histoires de l'Egypte, qu'il alloit conférer avec les ingénieurs, et que dans une heure il lui proposeroit l'invention toute prête à être exécutée: que cependant il osoit lui en promettre un succès aussi heureux que celui qu'elle avoit eu en d'autres temps. Le Gouverneur, homme sensé, lui répondit, qu'indépendamment de l'utilité ou de l'inutilité de son

projet, tout le royaume étoit heureux d'avoir un Prince qui sût penser, et sur-tout qui voulût bien soumettre ses pensées à l'examen des habiles gens. Qu'ainsi il attendoit avec impatience sa proposition, qu'il étoit par avance très-disposé à suivre.

Dans cette même journée, les ennemis ayant couvert leurs bateaux de planches, apportèrent toutes les pièces de la grande machine qu'ils avoient préparée; et ils avoient si bien pris leurs mesures, qu'il leur fallut très-peu de temps pour en faire tout l'assemblage. Séthos, qui avoit déjà fait approuver son dessein par le Gouverneur, observoit avec attention, à-travers les fentes pratiquées dans la muraille, tout ce qu'il pouvoit découvrir de leur machine, et de l'effet qu'elle pouvoit avoir. Les ingénieurs avoient ordre de le venir trouver fréquemment, pour savoir de lui si par rapport à ce qu'il appercevoit successivement dans la machine des ennemis, il y auroit quelque chose à réformer dans les crocs de fer, qu'il avoit déjà commandés sur sa vue générale. Il ne découvrit rien qui valût la peine de faire aucun changement dans la forme qu'il avoit d'abord prescrite. Son intention étoit de laisser aux assiégeans la liberté de mettre leur machine en état, et même en jeu, parce que la contre-batterie qu'il leur préparoit, devoit faire

alors un plus grand fracas. Cependant pour ne donner aucun soupçon de dessein caché, il faisoit tirer sur eux du haut de la muraille quelques flèches perdues. Ils avoient pris eux-mêmes des précautions pour s'en garantir ; car la plupart des harques, et sur-tout celles où ils devoient se tenir le plus long-temps pour opérer, étoient couvertes de plusieurs ais cambrés en dos de tortue, du côté qui regardoit la ville.

Enfin, la nuit arriva, et l'on comprit que les ennemis en avoient choisi le temps pour dresser leur machine et pour la mettre en usage. C'étoit une grande loge ouverte par-devant, dans laquelle pouvoient tenir cinquante soldats. Elle devoit s'appuyer par le bord sur le parapet du rempart, dont les ingénieurs des assiégeans savoient la hauteur précise. Le corps de la loge seroit soutenu en cet état par de longs pieds droits, dont il n'y auroit en bois debout ou perpendiculaire aux barques, que ceux de derrière. Tous les autres venoient s'engager obliquement et en jambes de force dans ces premiers, ainsi qu'on le pratique dans les balcons de bois qui ont une grande saillie. Cette machine par cette forme, tenoit quelque chose de la *Sambuca* des Latins, ainsi nommée de sa ressemblance avec une harpe, et dont Marcellus se servit en assiégeant Syracuse du côté de la mer, suivant la relation et la description

de Polybe et de Plutarque. Mais la machine dont nous parlons étoit plus considérable en toutes manières, et la façon de la dresser étoit toute différente. Les ouvriers tournant le dos à la ville, la faisoient élever en arc de cercle sur des points d'appui, posés et arrêtés dans les bateaux, en la tirant avec des cordes passées par-dessus des poulies attachées à des espèces de mâts, presque aussi hauts que les murs.

Les assiégeans n'avoient mis personne dans le rang des barques le plus proche de la muraille, pour n'exposer personne aux grosses pierres, ou autres corps pesans, que les assiégés auroient pu jeter. Mais aux deux côtés de la machine, un grand nombre de gens de traits tiroient sans cesse des flèches sur le rempart.

Séthos de son côté, avoit fait élever sur le parapet un grand nombre de fortes poulies, par-dessus lesquelles on avoit passé de grosses cordes, où étoient attachés des crocs de fer de toutes figures. Les ennemis ne virent point ces poulies, non-seulement parce qu'on avoit pris soin d'écarter toutes les lumières des environs, et qu'eux-mêmes n'avoient que celles qui leur étoient absolument nécessaires pour leur ouvrage, mais encore parce que ces poulies étoient placées entre les têtes des soldats, que Séthos avoit fait mettre debout pour quel-

que temps sur le parapet, par une ruse qui lui réussit. Comme les ennemis tiroient sur eux, en les raillant de cette situation qui leur parut bizarre, les huit jeunes compagnons de Séthos mêlés dans le premier rang, mais attachés par derrière la cuirasse à des cordes plus menues, et tenant à chaque main les crocs de fer mis au bout des grosses cordes, se laissèrent tomber l'un après l'autre sur les premières barques, comme morts, ou plutôt furent descendus adroitement, comme tombant d'eux-mêmes. Les ennemis ne croyant pas devoir se mettre en peine de ces morts prétendus, et n'ayant point apperçu ces cordes, objet trop mince pour le temps de la nuit, ne s'occupoient, les uns, que de nettoyer le bord du parapet, à force de traits, et les autres, que d'élever leurs machines à force de bras. Cependant les jeunes hommes tombés ou descendus, tous d'une adresse et d'une légèreté extraordinaire, avoient déjà accroché leurs mains de fer aux pointes ou sur le derrière des bateaux plats, qui portoient ceux qui travailloient à élever la machine. Alors revenant au pied du mur, ils firent tous ensemble un grand cri; ce fut un signal pour les remonter en haut sur-le-champ, et pour tirer en même temps toutes les cordes des crocs ou mains de fer. Rien n'est égal au désordre que causa le premier tour de poulie

des assiégés. Ce fut celui qui fit perdre pied à ceux qui tenoient en l'air la machine , à l'élevation de près d'un quart de cercle. Elle écrasa en retombant plus de deux cent hommes , soit ingénieurs , soit ouvriers , qui la gouvernoient , ou qui aidoint à la soulever. Tous les soldats sortirent morts ou blessés de la loge brisée. Les poulies des assiégés , en faisant lever les pointes des bateaux du côté de la muraille , firent glisser toutes les planches , et tomber dans l'eau tous ceux qui étoient dessus , et qui dans le moment qui avoit précédé , insultoient les assiégés en tirant sur eux. La plupart des barques accrochées sortant ensuite tout-à-fait hors de l'eau , pirouettoient en l'air , par l'effort que leur poids faisoit à la corde , se vidoient des hommes qui s'y tenoient encore dans la crainte de se noyer , et les écrasoient en retombant ensuite sur les autres barques , qui les avoient reçus dans leur chute. C'est à-peu-près de cette manière , qu'Archimède tourna contre les Romains l'effet des sambuques , que Marcellus avoit fait approcher de l'Acra-dine de Syracuse : et c'est ainsi que Séthos n'ayant encore acquis , en fait de guerre , que l'expérience que donne l'histoire et la lecture , se rendit redoutable et respectable dès son premier exploit à Mephres , un des plus vaillans Rois qu'ait eu la Dynastie de Thèbes. On

a dit depuis quelque chose de semblable du jeune Scipion et de Lucullus, que la seule lecture de Xénophon avoit rendu grands capitaines, avant même qu'ils commandassent les armées de la république,

Pendant que tout le monde, et sur-tout le Gouverneur accabloit Séthos de louanges, il avoit dans l'ame un véritable chagrin de n'avoir pu donner encore aucune marque de valeur. Il disoit au Gouverneur en lui montrant ses huit compagnons, que c'étoient eux, et non pas lui, qui avoient fait leurs premières preuves de courage, et dans les sorties dont ils avoient été pendant son absence, et en dernier lieu dans l'expédition périlleuse de l'accrochement des bateaux ; mais qu'il se consolait par l'espérance de partager avec eux le péril d'un exploit qu'il imaginoit à l'égard des tours, sans sortir pourtant des portes de la ville, puisqu'on le lui avoit défendu. Le Gouverneur lui répondit qu'il n'avoit droit de l'exhorter à rien. Mais qu'après le succès de sa première tentative, il n'avoit pas la force de le détourner de quoi que ce fût. Que cependant il comptoit beaucoup sur la sagesse d'Amedès, pour la conservation d'un Prince, qui étoit déjà l'objet de l'admiration des sujets et des ennemis, du Roi.

Mephres, dont l'armée étoit fort nombreuse, avoit pris le temps même où il faisoit préparer

ou agir sa machine , pour faire avancer ses tours. Les escarmouches continuelles qu'il essuyoit de la part de l'armée de Memphis , ne l'avoient pas empêché de faire aplanir plusieurs chemins , par où ces furieuses masses de bois , toutes montées , devoient arriver sur des rouleaux , auprès des murailles. Au lever du Soleil , on en vit deux de grandeur égale devant le mur de la ville , qui présentoit à la plaine la plus grande face , et dont les Thébains avoient déjà comblé le fossé. C'étoient des bâtimens carrés , de quatre toises de chaque côté , et qui s'élevoient de deux pieds au-dessus du parapet des remparts , devant lesquels on les avoit posés à quinze ou vingt pieds de distance. Vers le haut , elles avoient un plancher auquel on montoit par un escalier pratiqué dans l'intérieur de la charpente. Ce plancher étoit plus bas que les bords de la tour , de la hauteur d'un grand homme , afin que les assiégeans y pussent être à l'abri des traits lancés directement. Mais du côté qui regardoit les murailles , il y avoit sur le plancher une large banquette , sur laquelle les ennemis devoient monter , pour tirer des traits contre les assiégés qui borderoient les remparts. Outre cela , on avoit fait dans chaque tour , une espèce de pont-levis , de trois pieds de largeur , garni de balustres de fer , à hauteur

d'appui. On laissoit tomber un bout de ces ponts-levis sur le parapet, et les ennemis essayoient par-là de se jeter dans la ville. Séthos voyant ces ponts-levis qui portoient encore leur pointe en l'air, et ayant remarqué la circonstance des balustres, dit en souriant à des officiers qui se trouvoient auprès de lui : ces gens-là sont donc mal adroits ; nous leur ferons peut-être voir quelque chose de plus hardi.

Cependant le rempart étoit garni de soldats, commandés par le Gouverneur même qui se disposoit à repousser les assiégeans. Outre les flèches que l'on tiroit continuellement de haut en bas dans la plaine, il ordonna que dès qu'on s'appercevroit que les ennemis seroient arrivés sur le plancher de chaque tour, on tira des flèches en l'air, de sorte qu'elles pussent retomber sur leurs têtes. Séthos, par rapport à son projet, souhaitoit au contraire que le plancher se remplît de soldats, parce qu'il les regardoit comme autant d'hommes qui ne lui échapperoient pas. Mais remarquant que ces flèches ne leur faisoient pas un grand tort, et ne les empêchoient point de s'assembler sur leur plancher, il ne contredit point cet ordre du Gouverneur, et ne l'avertissoit encore de rien pour lui donner le plaisir de la surprise. Il est vrai pourtant que dès le matin, il l'avoit prié de faire mettre en-dedans du rempart,

et vis-à-vis de chaque tour, deux longues planches, dont un bout appuyoit à terre, et qui en s'élevant, étoient soutenues d'espace en espace par des pierres, de telle sorte que le bout du côté du parapet se trouvoit à la hauteur des tours. Le Gouverneur lui laissa faire ces préparatifs, croyant qu'il vouloit placer là des soldats pour résister d'un peu plus haut à la descente des ennemis dans le rempart. Mais Séthos qui avoit concerté son dessein avec ses huit compagnons, les avoit armés comme lui d'armes défensives très-légères, et d'une épée d'un pied et demi de long, large vers la garde, et d'une pointe très-acérée. Au moment qu'il jugea le plus convenable, se plaçant avec trois de ses compagnons, à quinze pas de l'extrémité inférieure des planches, posées vis-à-vis la première tour, et envoyant les cinq autres vis-à-vis la seconde, ils crièrent tous ensemble qu'on s'écartât devant eux. Aussi-tôt prenant leur secousse avec une vigueur surprenante, on les vit en trois instans courir sur les planches, s'élever en l'air et tomber l'épée à la main dans les deux tours. Le Gouverneur, et tout ce qu'il y avoit d'officiers et de soldats sur le rempart, demeurèrent immobiles à cette vue. Mais les gens de la tour, bien plus surpris, les crurent véritablement tombés du ciel par un prodige.

qui leur annonçoit leur perte certaine. En effet, n'ayant à la main que leur arc, dont ils croyoient se servir en montant tous ensemble sur la banquette, ils furent tous poignardés avant que d'avoir eu le temps de se reconnoître. Comme l'escalier et le bas de la tour étoient remplis de soldats Thébains, commandés pour soutenir ceux qui étoient sur le plancher; nos jeunes héros poussèrent par l'ouverture horizontale de l'escalier tous les morts, qui étant revêtus de fer, tuèrent ou renversèrent en tombant la plupart de ceux qui se trouvèrent sur l'escalier. Ils ne s'en tinrent pas là; car prenant les leviers ou autres outils de fer destinés à faire baisser le pont, ils détachèrent avec une ardeur et une dextérité merveilleuse les planches de dessus les solives qui étoient pour eux un marche-pied plus que suffisant; et les faisant couler en bas, elles écrasèrent ceux qui y étoient en très-grande foule. Ils détruisirent même une grande partie de l'escalier, en ne laissant que les pièces de bois qui leur étoient nécessaires, non pour aller, mais pour sauter ou se guinder légèrement d'un lieu à un autre. Enfin, ne voulant pas demeurer là trop long-temps, ils baissèrent eux-mêmes le pont-levis, et revinrent en courant sur le rempart. Mais pour ôter aux ennemis la facilité de se servir de la même voie, s'ils s'avisent de re-

monter dans leurs tours, Séthos fit promptement couper tout auprès du parapet les deux ponts qui tombèrent au pied des murs.

Cet exploit eut un succès beaucoup plus grand que Séthos même ne l'avoit imaginé. Les premiers soldats qui sortirent vivans des deux tours, par la porte d'en bas, criaient d'un ton effrayé, que des génies ennemis des Thébains venoient de descendre du ciel dans le haut des tours, y égorgeoient leurs camarades, et y faisoient un ravage épouvantable. Cette idée, soutenue par les cris des hommes, ou par le bruit des ais qui tomboient, fit fuir loin de ces bâtimens tous ceux qu'on avoit postés aux environs : et ils ne craignoient pas de dire, que les signes du ciel étoient supérieurs aux ordres même de leur Roi. Mephrès, qui avoit vu passer les jeunes hommes en l'air, et qui avoit peine à concevoir cet exemple inoui de hardiesse, dont il se doutoit bien que Séthos étoit l'auteur, sentit qu'il ne seroit pas cru en l'alléguant. Ainsi, pour ne pas commettre son autorité, il aima mieux céder à la superstition de son armée. Il ordonna dès le jour même qu'on mît le feu de loin aux deux tours, puisqu'elles déplaisoient aux Dieux. Il ajouta même que puisque les grandes machines n'avoient pas réussi, on n'emploieroit plus que les poutres ferrées, les plus simples de toutes, et
desquelles

de laquelle on ne pouvoit se dispenser de se servir, pour enfoncer les portes, ou pour abattre les murailles d'une ville qu'il attaquoit si légitimement.

Le Gouverneur et Amedès écrivirent de leur côté au Roi de Memphis pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé depuis le commencement du siège, et de la gloire que le jeune Prince et ses huit jeunes compagnons s'étoient acquise ; Thoris recevoit cependant de la part de la Reine des reproches secrets, ou en termes à double sens de ce que son projet avançoit si peu, et de ce que les affaires de la guerre demeuroient toujours sur le même pied. Il n'avoit pas besoin de cet aiguillon pour animer sa rage. L'avilissement où il avoit toujours été par lui-même, mais où il croyoit tomber par la comparaison de Séthos, dont le nom seul remplissoit toutes les bouches, le mettoit dans un trouble, dont ses ordres commençoient à se sentir. Enfin, sous le prétexte apparent de profiter du désordre dont l'armée Thébaine n'étoit pas encore remise, il manda au Gouverneur qu'il étoit résolu d'attaquer la nuit suivante les ennemis avec la plus grande partie de ses forces. Qu'ainsi il lui proposoit de le soutenir, en les attaquant à l'heure de minuit, du côté opposé au sien, par une sortie des meilleures troupes de sa garnison.

Il lui envoya en même-temps le mot par lequel on devoit se reconnoître dans les ténèbres. Le Gouverneur consentit à tout , et dit qu'il ne lui falloit point d'autre signal que l'heure marquée. Thoris savoit que Séthos n'étoit point des sorties ; mais se doutant bien que dans une occasion comme celle-ci , il se tiendrait en-dedans fort près de la porte , il conçut le noir dessein de donner lieu aux ennemis d'entrer dans la ville. Pour l'exécuter d'une manière couverte , il se mit en devoir d'aller reconnoître lui-même le chemin par où l'on iroit aux ennemis. En entrant dans les tentes des principaux officiers , il leur parloit tout haut de son projet ; il nommoit la porte par où la garnison devoit sortir , et leur disoit le mot d'une manière à le faire entendre de tous ceux qui étoient aux environs des tentes. Il fut averti par quelques-uns des plus anciens capitaines , qu'il auroit été mieux de parler plus bas , à cause des espions que le Roi Mephres pouvoit avoir dans le camp ; d'autant plus que c'étoit aux officiers particuliers à donner le mot aux troupes à l'instant de la marche. Comme l'intention même de Thoris étoit que le projet de son entreprise parvint aux oreilles des ennemis , il ne modéroit son ton , que jusqu'à ce qu'il fût un peu loin de ceux qui lui donnoient le même avis , à différens intervalles. Mais

Enfin l'ordre général fut de marcher contre l'armée assiégeante, à l'heure qu'il avoit marquée au Gouverneur. Il prévoyoit que cette marche seroit bientôt arrêtée par les troupes de Mephres, suffisamment averti de tout. Ainsi il comptoit, qu'après les avoir combattues, il feroit sonner la retraite, par la raison plausible de son projet découvert, et laisseroit aux ennemis la liberté de battre la garnison sortie, et peut-être d'entrer dans la ville. Toutes ces choses arrivèrent, au grand malheur de Memphis, comme il l'avoit prévu, et au sien propre, à quoi il ne s'attendoit pas.

Mephres avoit partagé ses troupes en deux corps : il conduisoit lui-même le plus grand ; et envoyoit l'autre sous un de ses lieutenans contre la garnison. Thoris à la tête de son armée fut d'abord effrayé de voir le Roi de Thèbes, qui ne s'étoit pas encore trouvé en personne aux expéditions de nuit, et auquel il ne croyoit pas avoir affaire. Il hésitoit de s'avancer lorsque le Roi tomba sur lui avec toute son avant-garde ; et ordonnant à deux ou trois des officiers les plus proches de sa personne, de le saisir sans le blesser, il le fit emmener les fers aux mains dans le quartier des prisonniers qu'il avoit faits depuis le commencement du siège : après quoi se jetant sur les premiers rangs, il en fit un fuyeux carnage. Mais le second com-

mandant, après Thoris, Prince du Sang-Royal de Memphis, homme âgé et d'un grand courage, prenant toute l'autorité en l'absence du général, ordonna d'abord aux officiers qui étoient derrière lui, de reconduire l'armée en bon ordre et en silence, dans ses retranchemens, pendant qu'il soutiendrait avec une seule cohorte qu'il retint, tout l'effort des troupes Thébaines. Les soldats de cette cohorte au nombre de trois cent , s'adossèrent insensiblement au mur d'un long temple qu'ils avoient derrière eux. Ils essayèrent là toute l'impétuosité des ennemis, et il en restoit peu de vivans, lorsque leur commandant adressant la parole à Mephres , lui dit : Seigneur , vous êtes vainqueur de nos premiers rangs , et de trois cent hommes que nous étions ici ; mais le corps de l'armée de Memphis est en sûreté. Contentez-vous pour cette fois de ce reste de braves gens qui se rendent vos prisonniers. Le Roi fit aussitôt cesser le combat : il fit emmener ces soldats , en ordonnant qu'on eût soin d'eux , et sur-tout des blessés. Ensuite présentant la main à leur commandant, il le fit monter sur un cheval à côté de lui, et lui dit , qu'il n'auroit d'autre chaîne que sa parole, et d'autre prison qu'une tente auprès de la sienne. Le Roi retourna ainsi dans le centre de son camp, pour y apprendre

des nouvelles de ce qui se passoit actuellement de l'autre côté de la ville.

Mephres , pour faire usage de la trahison de Thoris , avoit ordonné à ses lieutenans de laisser avancer les troupes de la garnison fort près du camp , où elles seroient reçues par un corps d'armée rangé en bataille ; et que pendant ce temps-là , un certain nombre de bataillons fissent à droite et à gauche , à la faveur des ténèbres , et s'allassent ranger auprès de la porte par où la garnison seroit sortie. Il donna deux mots au lieu d'un : celui par lequel on devoit se reconnoître dans les rencontres , et celui qui étant commun à eux et à la garnison de Coptos , devoit favoriser l'entrée des assiégeans dans la place. Les troupes envoyées auprès de la porte , avoient ordre de ne s'y présenter que lorsque les assiégés battus , comme ils le seroient suivant toutes les apparences , s'enfueroient , ou du moins qu'ils se retireroient vers la ville. Mais alors se mêlant avec eux , et faisant semblant d'être des leurs , ils devoient se jeter en plus grand nombre qu'ils pourroient dans Coptos.

L'attaque de la garnison , surprise de trouver les ennemis en si bonne posture , fut néanmoins très-vigoureuse ; parce que les officiers choisis par le Gouverneur étoient excellens , et que sept des compagnons de Séthos qui les avoient suivis

comme volontaires, animoient les troupes par leur exemple. Quoique l'armée de Thèbes, non-seulement les reçût de front, mais les attaquaît eux-mêmes insensiblement par les côtés; les soldats de Coptos, soutinrent ce combat inégal avec tant de courage, que les assiégeans postés auprès de la porte, crurent qu'il n'y auroit point de fuyards, et que le prétexte d'entrer dans la ville leur manqueroit. Cependant les Thébains commençant à dire à haute voix, que l'armée de Memphis étoit défaite, et que le général étoit pris; une cinquantaine des plus lâches de la garnison sortie, et qui se trouvoient les plus proches de la porte, se détachèrent de leurs rangs pour revenir à toutes jambes dans la ville. Le Gouverneur qui crut que toutes ses troupes défaites les suivoient, leur fit ouvrir les portes. Les soldats Thébains qui attendoient cette occasion avec impatience, se joignirent à eux en grande foule. Mais la frayeur et le désordre des premiers les fit bientôt distinguer des seconds, dont l'extérieur étoit plus arrangé, et qui affectoient trop de crier le mot, afin qu'on les laissât passer. Le Gouverneur qui étoit en armes en-dedans et auprès de la porte, avec une élite d'officiers et de soldats, parmi lesquels étoient Séthos et Amedès, s'écria tout d'un coup : nous sommes trahis ; qu'on ferme les portes. Ce commandement fut inutile ;

les assiégeans en remplissoient tellement l'intervalle , qu'il fut impossible de leur donner aucun mouvement. Il ne fut plus question pour le Gouverneur , que d'envoyer chercher du secours dans la partie de la garnison restée dans la ville , et d'employer en attendant ce qu'il avoit là de monde pour l'opposer à ce torrent. On laissa répandre dans la ville le petit nombre d'ennemis déjà entrés , comme n'y pouvant faire seuls beaucoup de mal. Mais le Gouverneur , avec l'élite de ses soldats déjà assemblés , Séthos , un des jeunes gens demeuré seul auprès de lui , Amedès , et même l'esclave dont nous avons parlé , et qui ne quittoit point son maître tant qu'il lui permettoit de le suivre , résistèrent avec tant d'ardeur aux assiégeans arrivés jusques dans l'embrasure de la porte , que malgré les efforts de ceux qui les pousoient par derrière , il n'en survenoît presque plus de nouveaux.

Amedès voyant que dans le feu de l'action , Séthos s'écartoit de lui à chaque instant , lui recommanda sur-tout de ne point sortir de la ville. Le jeune Prince n'avoit pas dessein de le faire ; mais un moment après , sentant que les ennemis plioient devant lui , et se trouvant dans la porte , soutenu même de tous les soldats qui le suivoient , il ne put se résoudre à perdre son avantage ; et avançant toujours ,

il étoit dehors avec le jeune Seigneur et avec son esclave, avant que de s'en être aperçu. Ils furent même bientôt éloignés tous trois de la porte, par d'autres assaillans qui les poussèrent le long du fossé sur la main gauche. Amedès lui-même contrevenant à son ordre propre, parce que combattant dans la même porte, il n'auroit pu reculer sans donner lieu aux ennemis de s'avancer sur lui, et de rentrer dans la ville, se trouva sorti, et fut jeté sur la droite par des soldats du roi de This, qui le blessèrent grièvement, et le firent prisonnier. Le Gouverneur savoit bien que des personnages si importans étoient dehors : mais étant chargé du salut de la place, il saisit le premier instant favorable pour faire fermer la porte ; et ne laissant que le guichet ouvert, il y plaça des hommes sûrs, non-seulement pour choisir ceux qu'on laisseroit rentrer ; mais pour envoyer savoir à tous momens des nouvelles des troupes sorties, et sur-tout de Séthos et d'Amedès. Cependant le jeune Prince, son compagnon et son esclave, mettant en usage leur adresse et leur légèreté, aidées des ombres de la nuit, furent bientôt hors de la portée de ceux qui auroient pu les tuer ou se saisir d'eux. Le résultat du petit conseil qu'ils tinrent tous trois, fut que le plus court et le plus sûr pour eux, étoit de surmonter courageusement tous les

obstacles, pour s'aller joindre aux troupes de la garnison, qui se défendoient encore dans le lieu même de la première attaque, où le bruit seul qui s'y faisoit, les pouvoit aisément conduire. Ils firent si bien en se tenant toujours tous trois ensemble qu'ils y parvinrent, après avoir tué en passant et en courant, quelques-uns de ceux qui entreprirent de les arrêter. S'étant bientôt fait connoître dans les rangs ils y rétablirent en quelque sorte l'espérance. Mais peu de temps après, Séthos reçut au défaut de la cuirasse, un coup d'épée qui l'étendit par terre comme mort. Son compagnon qui le vit se jeta aussitôt sur lui, pour essayer avec l'esclave, de tirer son corps de la mêlée. Ils y réussissoient déjà, lorsque le jeune compagnon reçut lui-même un semblable coup qui le renversa assez loin de Séthos, sans connoissance et presque sans vie. L'esclave croyant son maître tué sans retour, lui ôta avec regret son anneau du doigt, pour faire voir qu'il l'avoit accompagné fidèlement jusqu'à la mort. Voulant même continuer de combattre auprès de lui, le tumulte ne lui laissa que le temps de mettre cet anneau dans sa bouche. Mais à peine se remettoit-il en action, qu'étant sur les flancs du bataillon, d'où il venoit de dégager le corps de son maître, des soldats Arabes le saisirent par derrière, et le firent passer dans le

rang de leurs prisonniers. Il s'accoutuma à tenir son anneau toujours caché sous sa langue, dans l'idée confuse qu'il pourroit servir à sa délivrance.

Le Roi, lassé d'attendre dans sa tente le succès d'un combat si long et si opiniâtre, vint lui-même au champ de bataille; et ayant dessein de ménager ses troupes, pour la suite d'un siège, qu'il ne voyoit pas prêt à finir sitôt, il fit sonner la retraite presqu'en arrivant. Ainsi les assiégés, horriblement diminués en nombre, et ne sachant pas même encore toutes les pertes, rentrèrent pourtant encore cette fois dans la ville avec honneur.

Mais quelle fut la désolation non-seulement du Gouverneur, mais encore de la garnison, et de tous les habitans de Coptos, lorsqu'on vit que Séthos manquoit aussi bien qu'Amedès, le jeune compagnon et l'esclave, desquels on auroit pu du moins apprendre sa destinée ! Dès la pointe du jour, le Gouverneur envoya demander au Roi de Thèbes une suspension d'armes, afin de pouvoir ensevelir ses morts. L'ayant obtenue aisément, à cause de l'intérêt semblable qu'avoit le Roi, il envoya visiter exactement le champ de bataille, espérant qu'on reconnoîtroit ceux dont il étoit le plus en peine, au casque et aux autres armes, et surtout Séthos et Amedès, à la veste d'initia

qu'ils portoient sous leur cuirasse. Mais les malfaiteurs , comme il arrive d'ordinaire , avoient déjà dépouillé tous les morts , et les pieds des hommes et des chevaux avoient défiguré la plupart d'entre eux. Le Gouverneur apprit bientôt qu'on n'avoit aucun indice des corps , ni de Séthos , ni d'Amedès , ni de l'esclave. Mais il sut qu'on lui alloit amener le jeune compagnon qu'on avoit trouvé respirant encore à côté du champ de bataille , et dépouillé comme les autres. Pendant qu'on mettoit le premier appareil sur sa plaie qui ne se trouva pas mortelle , il prévint lui-même la curiosité du Gouverneur , et lui dit en gémissant qu'il avoit vu tuer le jeune Prince , et qu'il avoit aidé l'esclave à tirer son corps de la mêlée. Mais qu'ayant été blessé lui-même dans cette fonction , il ne savoit plus ce qu'étoit devenu ni le corps de Séthos , ni l'esclave , qu'il avoit laissé plein de vie. La nouvelle de la mort du Prince se répandit aussitôt par-tout. Elle parvint d'un côté jusqu'au Roi de Thèbes , et de l'autre jusqu'à Amedès. Ce dernier ayant été reconnu pour initié par les officiers du Roi de This qui le faisoient traiter de sa blessure , plus douloureuse que dangereuse , fut mis sur un brancard ; et envoyé comme un prisonnier d'importance à Abydus , distante à peine d'une journée. Le Roi de This , l'ayant vu , lui fit un très-grand

accueil. Amedès de son côté , quoiqu'après la perte du Prince , il n'eût aucun dessein ni de retourner à Memphis , ni de demeurer dans le royaume de This , procura d'abord la paix entre les deux Rois , père et oncle de Séthos , en détachant le dernier de la ligue qu'il avoit formée avec le Roi de Thèbes.

Dès le lendemain du funeste mal-entendu dont Thoris avoit été la cause , Mephrès ayant reçu la nouvelle de la mort de Séthos , envoya faire des complimens de condoléance au Gouverneur , comme représentant le Roi de Memphis. Il fit ajouter qu'il en alloit tirer une vengeance au spectacle de laquelle il pouvoit venir lui-même en toute sûreté , ou envoyer qui il jugeroit à propos. Le gouverneur répondit qu'il rendroit compte au Roi , son maître , de la civilité généreuse du Roi de Thèbes : mais que ne comprenant point quelle sorte de vengeance il vouloit tirer de la mort du Prince , il le supplioit de le dispenser de toute réponse sur cet article. Au retour du héraut , Mephrès fit assembler toute son armée , et placer dans le milieu des rangs tous les prisonniers qu'il avoit sur Memphis. On voyoit même ce mouvement du haut des remparts de Coptos , et l'on ne savoit encore à quoi il devoit aboutir. Enfin , on vit amener Thoris , tête nue , entre deux hommes qui le tenoient lié. Alors Mephrès

prenant la parole , dit : Soldats de Thèbes , et vous , Soldats de Memphis ; voilà ce malheureux général , qui n'ayant aucune distinction ni de naissance , ni de mérite , a eu l'audace d'accepter le commandement des troupes de Memphis , contre une armée que l'on savoit bien que je devois conduire en personne. Quelque irrité que je sois du peu d'égard que l'on a eu dans cette occasion à l'usage établi de tous les temps entre les Rois d'Egypte qui se font la guerre ; j'ai de quoi me consoler par l'avantage que nous avons remporté ; et je comprends qu'Osoroth sera bientôt plus fâché de cet indigne choix que je n'ai pu l'être. S'il gouvernoit par lui-même , je sais les mesures que j'aurois dû prendre avec lui pour prévenir cet affront ; mais comme je ne prétends discuter les déférences qui sont dues au sang royal de l'Egypte qu'avec des personnes de ce même sang , j'ai essuyé cette honte , dans la pensée de m'en faire justice moi-même. J'aurois peut-être même usé de mépris au lieu de vengeance , à l'égard d'un général aussi peu respectable que celui-ci , s'il n'avoit été qu'imprudent ou mal-habile. Mais je veux que l'une et l'autre nation sache que ce traître est l'unique cause du malheur arrivé cette nuit à l'armée et à la garnison ennemie , sur-tout à l'incomparable prince Séthos , dont toute l'Egypte doit

regretter la perte. C'est ce perfide qui allant hier sur le soir de tente en tente donner ses ordres pour l'attaque , sembloit ne pouvoir parler assez haut de son projet , et du mot qu'il avoit envoyé au Gouverneur de la place. Ce fut en vain que les plus sages officiers de son armée l'avertirent les uns après les autres et à mesure qu'il parvenoit à eux , de parler plus bas. Il reprenoit sans cesse la hauteur de son ton dans le dessein manifeste de se faire entendre aux espions , dont la haine du gouvernement de Daluca me pourvoit abondamment. S'il étoit mon sujet, et que je voulusse lui faire subir la mort qu'il mérite , je le ferois interroger dans le conseil de guerre ; mais le châtiment auquel je me borne , à l'égard même de mon prisonnier , ne demande point que je prenne tant de mesures. Il est bon d'assurer ici du moins quelque punition à un scélérat dont la conduite ne seroit peut-être pas condamnée par le ministère auquel le royaume de Memphis est aujourd'hui livré. Le Roi ayant parlé de la sorte , fit dépouiller Thoris jusqu'à la ceinture , malgré les protestations qu'il faisoit avec des cris pitoyables , que la Reine l'avoit forcé de prendre le généralat , et qu'en donnant ses ordres , sans sortir du camp , il ne croyoit point être entendu par les ennemis. Après lui avoir lié les mains derrière le dos ,

deux hommes, un de chaque côté, lui mirent le col entre deux fourches, et en cet état, lui firent faire le tour du grand espace qu'environnoient les troupes de Thèbes et les prisonniers de Memphis, pendant que deux autres hommes le fouettoient avec de longues verges. C'a été là depuis chez les Romains le supplice qu'on faisoit subir aux ennemis de la patrie, avant que de les frapper de la hache, et dont la seule description qu'on en fit à l'empereur Néron le détermina à se tuer lui-même, de peur d'être pris dans la suite.

Après cette exécution, le Roi dit : Officiers et Soldats de Memphis, c'est autant pour votre satisfaction que pour la mienne, que je viens de faire cet exemple; vous en jugerez vous-mêmes par le bon traitement que vous recevrez de moi jusqu'à votre échange; à l'égard de ce misérable, je vais le renvoyer pieds et poings liés à Daluca, sans aucune rançon : je ne le mets à aucun prix, et je serois bien fâché qu'il entrât en comparaison avec le moindre de mes soldats prisonniers. Le Roi de Thèbes l'envoya en effet sur le champ, dans la plus prochaine ville du royaume de Memphis, dont il savoit que le Gouverneur étoit dévoué à Daluca. Thoris en arrivant le pria de le cacher à tous les yeux jusqu'à ce qu'il eût prouvé son innocence. Ce Gouverneur le fit volontiers, et dépêcha

aussi-tôt un courrier à la Reine, pour savoir ce qu'il feroit de lui. La Reine se sentant châtiée en la personne de son général, manda en toute diligence à ce Gouverneur de faire à Thoris, bien enfermé, toutes sortes de caresses, et de lui promettre de sa part une prompte justification : mais qu'au dehors, il publiât partout que la Reine lui alloit faire faire son procès. Que cependant au bout de trois jours, il le fît étrangler dans son lit par des hommes sûrs, et qu'ensuite il fît courir le bruit qu'il étoit mort de chagrin : tout cela fut ponctuellement exécuté.

Le Gouverneur de Coptos s'étoit fixé à n'écrire au Roi que vers la fin du jour, qui avoit suivi le double combat qui s'étoit donné sous les murailles de la ville, pour employer ce délai à faire toutes les perquisitions possibles, et à recueillir toutes les nouvelles qui regarderoient Séthos. Il avoit fait séparer tous les corps dans lesquels on pouvoit entrevoir quelques marques de distinction, parce que sans parler de Séthos, trois des jeunes Seigneurs ses compagnons n'étoient point revenus du combat. Avant que de les faire mettre dans les catacombes de Coptos, il fit à ceux-là des funérailles plus distinguées et plus honorables qu'aux autres, dans la persuasion où il étoit que Séthos étoit confondu parmi eux. Il écrivit
enfin

enfin au Roi une lettre baignée de ses larmes , où il lui faisoit un long détail de tout ce qui s'étoit passé dans cette nuit malheureuse , et jusqu'au moment où il avoit pris la plume. Le Roi , à l'endroit où il trouva l'énoncé formel de la mort de son fils , tomba en défaillance. La Reine , qui avoit reçu cette nouvelle par ses émissaires , quinze heures avant lui , se tenant toujours depuis ce temps-là près de sa personne , s'employa à le faire revenir. Dès qu'il eut repris ses sens , il se tourna vers elle , et lui dit d'un ton mêlé de colère : Ah ! Madame , voilà les fruits de votre pernicieux ministère. Je vous l'ôte dès ce moment. Allez vous enfermer dans la plus éloignée de vos maisons , et que je ne vous voie jamais. La Reine céda à cet orage , et se retira. Mais avant de partir et d'emmener avec elle les deux Princes ses enfans dans une maison de plaisance , qu'elle avoit à dix lieues de la capitale , elle ménagea des relations secrètes avec ceux qui la voyant mère de l'héritier présent de la couronne , et connoissant les ressources de sa politique , sentoient bien qu'elle seroit toujours dans une certaine considération , et se promettoient de la voir encore plus puissante après son retour , qu'avant son exil. Le Roi cependant forma , dès le jour même , un conseil composé d'hommes assez bien intentionnés.

Ce conseil entretiendra le royaume pendant les premières années qui vont suivre , dans une situation moyenne entre la prospérité et la faiblesse , mais qui tenant un peu plus de celle-ci que de l'autre , le laissera venir jusqu'à la veille de sa ruine , dans une guerre étrangère qui sera le principal sujet du dernier livre de cette histoire.

D'abord , après avoir formé ce conseil , Oso-roth qui se flattoit encore de quelque espoir de recouvrer son fils , qui pouvoit n'être qu'égaré dans le désordre d'un combat de nuit , écrivit au Roi de Thèbes. Il le prioit d'étendre la générosité qu'il avoit marquée en prenant part à la mort de son fils , jusqu'à vouloir bien encore le faire chercher parmi les prisonniers qu'avoient pu faire les différentes nations qui ser-voient dans son armée. Il lui marqua que son fils avoit au doigt un anneau dont la pierre étoit une émeraude sur laquelle étoit représenté un Horus , dont une main sembloit en aller chercher une autre qui la tenoit , et qui étoit celle de la feue Reine Nephté , sous la figure d'Isis , qui avoit été détachée du reste de la pierre , et qui avoit servi de bague à son épouse , sans qu'il sût ce que cette bague étoit devenue. Que l'Horus tenoit le doigt de sa main droite sur sa bouche ; mais qu'un pan de son manteau sembloit être soutenu par les ex-

trémités d'une autre main , qui étoit la sienne sous la figure d'Osiris , que lui-même Osoroth , portoit à son doigt , et qui lui servoit de bague. Qu'enfin si cette indication proclamée , pouvoit faire ramener le Prince Séthos , il lui offroit pour le racheter , non-seulement tout le nome Coptite , qu'il lui cédoit dès à présent , pour le bien de la paix à laquelle il étoit résolu ; mais outre cela la moitié de tout le reste de son royaume , prix immense qui ne regardoit que la personne de son fils. Dès que le Roi de Thèbes eût reçu cette lettre , il en fit publier le contenu dans tous les lieux où les prisonniers de guerre pouvoient avoir été conduits , promettant de plus en son nom , une récompense extraordinaire à ceux qui lui ramèneraient ce Prince , si par hasard il n'étoit pas mort.

Cette publication fut faite comme ailleurs à Compasis , ville de l'Arabie occidentale ou Egyptienne , à sept ou huit lieues de Coptos , où les Arabes qui avoient pris Azarès , l'avoient conduit. Ils ne connoissoient point sa condition d'esclave. Au contraire , l'ayant saisi lorsqu'il combattoit avec un courage incroyable , et ayant été charmés de la liberté de son esprit dans la route , qu'ils lui firent faire depuis le champ de bataille jusqu'à Compasis , ils le regardèrent comme un homme de con-

séquence, et résolurent de le soustraire aux recherches que le Roi de Thèbes pourroit faire des prisonniers de quelque considération. Il soutint auprès de deux ou trois hommes choisis qui l'avoient en garde, la première opinion qu'il avoit donnée de lui. Ainsi quand la publication arriva jusqu'à eux, il se crut assez autorisé pour leur dire : Seigneurs Arabes, quoique je sois Egyptien, j'ai toujours eu un penchant naturel pour votre nation. Vous en avez déjà pour preuve, la facilité avec laquelle je parle votre langue. Il n'est pas encore temps de vous dire qui je suis. Je n'ai point la bague que l'on désigne ; mais si vous êtes prudents et secrets, je vous en donnerai des nouvelles en d'autres lieux. Conduisez-moi seulement de l'autre côté du golphe Arabique (ou mer rouge), chez les grands Arabes, dont vous tirez votre origine. Je suis mécontent du gouvernement de Memphis, vous l'êtes de la domination de Thèbes, nous pouvons nous être mutuellement utiles. Les deux ou trois Arabes qui le gardoient, étonnés de ce discours, conçurent un nouveau respect pour leur prisonnier. Ils le conduisirent à l'instant par des routes détournées jusqu'au port de Bérénice ; où ils le firent embarquer secrètement comme il le souhaitoit lui-même, et l'ayant fait aborder au port de Badée dans l'Arabie heureuse, quelques jours

après il arriva honorablement escorté à Mériaba, où les Rois de cette contrée faisoient leur résidence.

La fortune de Séthos, qui n'étoit pas mort, comme on le croyoit, n'avoit pas été moins singulière. Des soldats Ethiopiens s'étoient saisis de ce Prince vers la fin du combat; ils avoient apperçu en lui un souffle de vie, qu'une heure de temps avoit fait renaître. Quoiqu'ils ne le reconnussent pas pour le Prince de Memphis, sa grande taille et le fin acier de ses armes leur firent croire qu'ils tireroient une grosse rançon de ce prisonnier. Séthos ne se reconnoissant pas encore, fut donc porté par ces barbares jusqu'à une ville, appelée dans nos vieux itinéraires, Phénicon, à vingt mille de Coptos, sur le chemin de la mer rouge. Les marchands Phéniciens y avoient un entrepôt assez considérable pour lui avoir donné leur nom. Les troupes Ethiopiennes avoient choisi ce lieu pour y conduire leurs blessés, parce que le commerce des pierres précieuses qu'ils fournissoient aux Phéniciens, leur attiroit beaucoup de considération de leur part. Là, les soldats Ethiopiens dépouillèrent Séthos de ses armes et de ses habits, et jetèrent la veste d'initié, qu'ils ne connoissoient point, et qui étoit toute ensanglantée. Ils le confièrent ensuite à quelques médecins de Phénicie, dont

ils se servoient eux-mêmes pour leurs malades. Ces médecins, sortis d'une nation plus polie que les Ethiopiens, prirent un soin extrême de ce prisonnier, dont la blessure n'avoit heureusement endommagé aucune partie noble. Ils s'intéressèrent à lui bien plus par le caractère de son esprit, qui se manifesta bientôt, que par la commission qu'ils avoient reçue. Séthos leur cachant soigneusement son nom et sa naissance, jusqu'à ce qu'il fût en état de juger quel parti il pourroit prendre, se faisoit passer pour un simple soldat de l'armée de Memphis, qui s'appeloit Chétès, de sorte que les Ethiopiens qui venoient savoir de ses nouvelles de temps à autre, commençoient à se refroidir sur son sujet. Les Phéniciens profitant de ce dégoût, leur proposèrent de le leur vendre. Le marché fut bientôt conclu; et Séthos, sans rien dire encore, de prisonnier de guerre devint esclave. Ses nouveaux maîtres n'attendoient que le temps où il fut un peu rétabli pour le mener au Port-Blanc, sur le golphe Arabe, où ils devoient s'embarquer pour un voyage de long cours.

Il étoit encore à Phénicon, où sans se faire connoître, il avoit appris la fausse nouvelle qui couroit de sa mort, les regrets qu'elle avoit excités dans la ville de Coptos, la part que le Roi de Thèbes y avoit prise, et la vengeance

qu'il en avoit tirée ; lorsque la publication de la lettre du Roi son père arriva jusques dans la chambre où il étoit couché. La mention qui y étoit faite de son anneau, lui fit jeter les yeux sur sa main pour la première fois depuis sa blessure. Voyant que cet anneau lui manquoit, il suspendit le premier mouvement qui le portoit à se déclarer. Mais lorsque dans la suite de la lettre, il entendit qu'Osoroth offroit la moitié de son royaume pour le racheter, cette rançon lui inspira la résolution de se cacher encore davantage, et de s'en-sevelir plutôt tout vivant, que d'être la cause d'un démembrement si affreux de la seconde et de la plus brillante monarchie de l'Egypte. Dès qu'on eut achevé la lecture de la lettre, il ne put s'empêcher de dire tout haut, qu'un prisonnier tel que celui-là, s'il vivoit encore, ruinerait le royaume de son père avant que d'en être le successeur, et qu'Osoroth seroit trop heureux que son fils demeurât mort comme on le croyoit. Ce jeune Prince se confirma dans un sentiment si généreux, par l'espérance de rentrer un jour dans Memphis d'une manière plus favorable et plus glorieuse, par le danger que les mauvaises intentions de la Reine, dont il venoit de faire une si terrible épreuve, lui feroient courir tous les jours, s'il retournoit actuellement dans sa patrie ; et peut-être

encore par une satisfaction secrète que lui donnoit l'idée d'un long voyage , qu'il alloit faire avec de grands navigateurs , en général , très-amis des Egyptiens auxquels ils rapportent leur origine , et qui marquoient à son égard une considération particulière. Pour dire quelque chose de plus , il compta lui-même sur son initiation pour les vertus dont il auroit besoin sous un déguisement et dans un exil périlleux , quoique prudent. Il invita donc ses nouveaux maîtres , pour prévenir les perquisitions importunes , à le mener incessamment jusqu'au port où ils devoient s'embarquer. Ils le firent dès le même jour , en le portant à main d'hommes sur un brancard , pour lui épargner l'agitation de toute autre sorte de voiture.

Ainsi le Roi de Thèbes répondit au Roi de Memphis , que ses recherches dont il lui faisoit le détail avoient été inutiles ; qu'il acceptoit le nome Coptite , unique sujet de la guerre , comme ayant toujours appartenu à ses prédécesseurs Rois ; mais que quand même il auroit été assez heureux pour retrouver son fils , que le gouverneur de Coptos croyoit avoir enseveli , il n'auroit mis la restitution d'un Prince , dont lui-même honoroit la mémoire , qu'au prix d'une paix raisonnable.

Fin du cinquième Livre.

S E T H O S,

LIVRE SIXIEME.

SÉTROS, que nous appellerons Chérés, dans tout le cours de ses voyages, conformément au nom qu'il s'étoit donné lui-même, trouva en arrivant au port Blanc, une flotte de quinze vaisseaux, montés par dix mille Phéniciens. Les Rois d'Egypte, selon plusieurs témoignages de l'antiquité, se servoient d'eux pour commercer avec les peuples étrangers, et pour conduire leurs propres vaisseaux dans les mers éloignées. Après avoir tenté inutilement de couper l'isthme qui sépare la Méditerranée de la mer rouge, (entreprise dont Sésostris s'étoit désisté, et où Néchos qui la tenta dans la suite, perdit 120,000 hommes), ils s'étoient réduits à des canaux, qui ne pouvoient recevoir que des vaisseaux médiocres. Ainsi il avoit fallu prêter aux Phéniciens quelques ports sur la mer rouge, et c'est par-là que ceux-ci entretenoient communication avec les Indes. Ils avoient fait même depuis six ans un très-grand établissement dans la fameuse île de la Tapobrane (*aujourd'hui Ceylan*), située à l'extrémité de cette grande presqu'île, qui sépare

l'Indus et le Gange. Outre les raisons de commerce qui les attiroient là tous les ans, ils alloient cette fois porter du secours à leur colonie, que les Rois de l'île menaçoient d'une expulsion prochaine. Ainsi cette flotte, quoique marchande, étoit armée en guerre. Chérès étendu encore sur son brancard, fut apporté dans le vaisseau du commandant, par ceux qui l'avoient acheté. Ils le lui présentèrent comme un Egyptien que des soldats Ethiopiens avoient pris à la bataille de Coptos, et leur avoient cédé pour quelque argent. Il se disoit lui-même un simple soldat, que personne en effet n'avoit réclamé : mais, ajoutoient-ils, à l'esprit et à la sagesse qui paroissoient en lui, ils espéroient qu'après sa guérison qui s'avançoit beaucoup, le commandant seroit bien aise de l'avoir à son service. Il reçut favorablement ce prisonnier, et lui dit que les Egyptiens, ceux même du dernier rang, étoient toujours bien traités chez eux; qu'il se rétablît à son aise, et qu'on ne lui donneroit que les fonctions qu'il choisiroit lui-même. On mit à la voile dès le lendemain. Le vent qui fut toujours favorable et égal dans leur route, ne retarda point le rétablissement du malade. Au bout de deux jours il commença à se tenir levé pendant quelques heures, pour s'instruire de la navigation, en rapportant sans rien dire ce qu'il

voyoit pratiquer, aux principes qu'il savoit mieux que ceux qui les mettoient en usage. Il écoutoit avec plaisir les matelots, qui, en côtoyant l'Egypte et l'Ethiopie la plus septentrionale, nommoient successivement les peuples que la géographie lui avoit déjà fait connoître. Tels étoient les Troglodytes, ainsi appelés des cavernes, où ils se tiennent à cause de l'extrême chaleur de leurs campagnes : les Adu-lites, esclaves échappés de l'Egypte, qui s'étoient rassemblés là, et y avoient bâti une forteresse, nommée Aduliton. Les Blemmyes méridionaux, hommes dont la tête est si basse et si enfoncée, que les premiers qui les ont vus ont dit qu'ils n'en avoient point ; et que leurs yeux, leur nez et leur bouche étoient placés sur le haut de leur poitrine. On monroit les habitations d'autres peuples, qu'on ne distinguoit les uns des autres, que par leurs différentes manières de se nourrir : comme les Risophages, qui ne mangeoient que des racines : les Ichthyophages, qui, enfermés du côté de la mer, par un rivage impraticable, et du côté de la terre, par des précipices affreux, n'ont aucun commerce avec les autres hommes, et ne vivent que de leur pêche : les Struthiophages, un peu plus avancés dans les terres, où ils passent leur vie à la chasse du Struthiocamelus, grand oiseau qui a les pieds

d'un chameau , avec lesquels il lancè des pierres par derrière à ceux qui le poursuivent , et qui ne se sert de ses ailes , qui sont fort courtes , que pour être plus léger à la course.

Avant que d'arriver au détroit , on s'approche de l'Arabie-Sabéenne , appelée autrement l'Arabie-heureuse , à cause de la beauté de ses pâturages, mais sur-tout à cause de l'abondance et de la diversité de ses plantes aromatiques. On est averti du voisinage de cette admirable contrée long-temps avant que de découvrir la terre , et Diodore s'exprime sur ce sujet d'une manière très-éloquente. Rien , dit-il , n'égale le plaisir que cette odeur composée fait à ceux même qui côtoient ce rivage , et qui ne la reçoivent que de loin. Les vents de terre apportent ces exhalaisons précieuses du milieu du pays jusques sur la mer. Elles s'insinuent pour ainsi dire jusqu'au fond de l'ame , et sortant actuellement du sein de la nature , elles donnent aux voyageurs une idée de l'ambroisie que la fable fait servir aux Dieux.

Ils se trouvèrent enfin dans le détroit où Chérès entendit dire à quelques personnes de l'équipage, qu'il n'yavoit pas encore long-temps qu'on le croyoit fermé. En effet, un certain Damastès, cité dans Strabon , avoit eu cette opinion. On donna à ce passage découvert un nom de

mauvais augure , en appelant *sthenae deirae* , détroit funeste , ou le promontoire d'Ethiopie qui le domine , ou les îles qui s'y rencontrent. Quelques Auteurs même l'ont nommé *ostium luctus* , porte de deuil. Ce n'est pas qu'il soit extrêmement difficile ou dangereux à traverser ; mais dans ces premiers temps où les longues navigations étoient très-hasardeuses , on indiquoit par-là que ceux qui avoient la hardiesse de passer ce détroit pour aller plus loin , couroient risque de ne jamais revenir.

Cependant ils entrèrent dans cette mer qui baigne les côtes méridionales de l'Arabie jusqu'au golphe Persique , et à laquelle les Anciens donnoient plutôt le nom de mer rouge qu'à celle qui est enfermée entre l'Egypte et l'Arabie , n'appelant guère cette dernière que sein Arabique. Cinglant toujours à l'orient , ils voguèrent à la vue des côtes de la Carmanie et de la Gédrosie , provinces maritimes de la Perse , et ils découvrirent à leur midi cet assemblage de petites îles (*les Maldives*) que la mer sépare à peine les unes des autres , et dont quelques-unes n'ont pas une stade de tour. Ptolomée en admet trois cent soixante-dix-huit ; mais quelques voyageurs assurent qu'il y en a douze mille , qu'ils disent être soumises à un seul Roi.

Comme il y avoit alors plus d'un mois qu'ils faisoient route , Chérès se trouvoit parfaitement guéri. Le commandant , nommé Astarte , homme de sens et d'expérience , et connu même de Chérès par sa réputation , remarquoit de plus en plus la noblesse de sa physionomie , et un certain air de distinction répandu sur toute sa personne. Il observoit attentivement ses réponses ; qui sans sortir de la modestie que sa condition présente sembloit lui prescrire , laissoient appercevoir une très-grande élévation d'esprit et de sentimens. Mais il étoit véritablement étonné de l'étendue de ses lumières : elles avoient déjà servi à redresser quelques observations des pilotes , par des règles ou des méthodes plus sûres et plus abrégées que les leurs ; et elles sembloient égales dans toutes les sciences naturelles , aussi-bien que dans les histoires , dans les loix et dans les mœurs , tant de l'Egypte , que des autres peuples , sur lesquels on s'avisait de l'interroger. Chérès ménageoit avec art cet avantage , et ne disant à chaque fois que ce qu'il falloit dire , il faisoit paroître ses connoissances comme inépuisables. Car enfin quoiqu'il ne voulût point être connu pour ce qu'il étoit , il ne se refusoit point à l'estime et à la considération qu'il pouvoit s'attirer naturellement , et sans faire semblant de la chercher. Toute la réputation

qu'il s'étoit acquise comme Séthos, ne lui servit de rien, et il avoit besoin de s'en faire une nouvelle comme Chérès. Cependant seul, dénué de tout, jusqu'aux moindres indices de sa naissance, il ne désespéroit pas, dans les grandes vues qu'il avoit pour l'utilité du genre humain, de se voir bientôt le chef de cette flotte, où il venoit d'entrer esclave. Le Commandant indéterminé sur son sujet, sans le tirer à l'extérieur de l'état de soldat prisonnier, que Chérès avoit pris lui-même, agissoit d'ailleurs avec lui comme avec un homme de la part duquel il ne devoit s'attirer pour l'avenir aucun reproche, et il mettoit en pratique à son égard la maxime très-sage de respecter les inconnus. A dire le vrai, le titre d'Egyptien, soutenu dans cet étranger du mérite personnel, suffisoit à Astarte pour faire approuver ses égards par les principaux officiers de la flotte. Ceux-ci même commençoient à regarder Chérès comme un jeune homme de grande naissance, qu'une trop belle éducation avoit rendu suspect à la Reine de Memphis. Ainsi ils ne faisoient aucune difficulté de conférer avec lui, et ils songeoient même à l'attacher aux intérêts des Phéniciens.

Le temps arriva bientôt de leur faire sentir encore mieux le prix de l'acquisition qu'ils avoient faite. Ils côtoyoient déjà le rivage oc-

cidental de la presqu'Isle deçà le Gange , à l'extrémité de laquelle est le promontoire appelé Cory. Vis-à-vis de ce promontoire , à une distance de soixante mille de l'orient , est le port Boréal de la Taprobane , *Ceylan*. C'est cette île qui se nommoit auparavant Palésimunde , et qui s'appelle aujourd'hui Salice. Si je voulois donner un exemple de la variation arrivée aux dénominations de la plupart des lieux de la terre , et de la difficulté qu'on trouve à reconnoître le monde présent dans les anciens géographes , j'ajouterois que le premier nom de cette île a été Lamcab ou Lamca , le second Ilanare , et le troisième Tratan , duquel on dit que les Grecs ont fait Taprobane. J'omets à dessein l'histoire d'Iambule , qui ayant été mis seul avec son compagnon dans une barque par les Ethiopiens , comme deux victimes expiatoires , prétend être abordé heureusement dans cette île , parce que cette histoire se présente dans cet Auteur avec toute l'absurdité d'une fable. La Taprobane a passé long - temps pour la plus grande île de l'Océan méridional , soit qu'on ne connût pas encore celles qui la surpassent en grandeur , soit qu'on lui donnât une étendue qu'elle n'a pas. En effet , les cartes faites suivant les graduations géographiques de Ptolomée , la portent jus ques sous l'équateur , quoiqu'elle en soit éloignée

éloignée vers le septentrion d'environ dix degrés.

Après une navigation, toujours fort heureuse, et qu'ils avoient faite plus à la voile qu'à la rame, les Phéniciens étoient à la hauteur de Gory, lorsque le soleil levant leur fit découvrir du côté de l'île une armée navale plus grosse du double que la leur. Ils reconnurent aisément à la diversité des pavillons, que c'étoient les trois Rois de la Taprobane, réunis pour s'opposer à leur passage. Astarte déjà inquiet de n'avoir vu venir audevant de lui aucun bâtiment qui pût lui apprendre où en étoient les affaires de la colonie, ne douta pas qu'elles ne fussent entièrement perdues. N'osant pas se charger seul d'attaquer les ennemis avec tant de désavantage, et sans avoir pu seulement prendre langue avec les Phéniciens de l'île, il fit assembler le conseil de guerre. Il avoit fait demeurer Chérès dans la chambre du conseil, sous prétexte d'y rendre quelque service. La pluralité des voix alloit à s'en revenir. Car enfin, disoit-on, si les nôtres sont exterminés, comme leur silence à notre égard donne lieu de le croire, nous n'avons pas apporté les munitions nécessaires pour faire seuls et de force un nouvel établissement dans la Taprobane. Si nous sommes défaits, nous n'aurons aucune retraite, et la victoire même ne nous sera

d'aucun usage. Astarte qui avoit sur lui une commission secrète , mais en bonne forme , qui lui donnoit l'intendance du commerce de l'Orient , attachée à la place du chef de la Colonie , dont on n'étoit pas content , voyoit impatiemment prendre ce cours aux opinions. Avant que d'expliquer sa pensée , il s'avisa de demander , comme par hasard , à Chérès , si les Egyptiens da ns une conjoncture semblable prendroient le même parti ? Chérès s'approchant , parlant debout , et s'adressant aux officiers , leur dit : Seigneurs , quoique je ne sois qu'un étranger à votre suite , j'ai , ce me semble , plus de regret d'être venu si près de la Taprobane sans y aborder , que vous n'en avez de retourner dans la Phénicie sans y porter la moindre nouvelle de vos compatriotes. S'ils sont égorgés , ne devez-vous pas aux intérêts de votre nation , établie en plusieurs autres endroits , l'exemple du châtimement de leurs meurtriers ? et si vos frères sont dans les fers , ne leur devez-vous pas tous les efforts dont vous êtes capables pour leur délivrance ? Est-ce que vous n'entendez pas mieux les combats de terre et de mer que ces barbares que vous craignez ? La valeur et la science de la guerre sont bien peu de chose , si elles ne font équilibre avec un nombre de vaisseaux qui n'est que double du vôtre. Le Commandant , pour animer Chérès encore davantage , lui dit : ce raisonnement

seroit juste , si nous avions avec nous un Prince Séthos , dont le génie et le courage suppléât aux soldats qui nous manquent. Mais la plus grande partie de notre équipage est composée d'hommes plus propres au négoce qu'à la guerre , et qui seront plus jaloux de sauver leurs marchandises , que d'acquérir de la gloire. Seigneur , répartit Chérès , tous les Egyptiens , ceux du moins qui ont été élevés dans la même école de vertu , et qui ont passé par les mêmes épreuves , sont égaux. Tentez seulement le combat , j'essayerai de soutenir auprès de vous l'honneur de ma patrie , et j'encouragerai peut-être vos soldats à venger la leur. Ces paroles dites d'un ton que Chérès n'avoit pas encore pris , firent revenir tout le conseil à la résolution d'attaquer la flotte ennemie. Tous les officiers retournant dans leurs vaisseaux , y portèrent le courage que Chérès leur avoit inspiré. Ils disoient à leur équipage que les Dieux leur avoient envoyé , dans la personne de l'Egyptien , un homme qui avoit hérité de la sagesse et de la valeur du Prince Séthos , dont ils avoient entendu parler tant de fois au port blanc ; et qu'avec un tel secours la victoire ne pouvoit pas leur échapper.

Chérès s'étoit déjà revêtu des armes défensives les plus légères qu'il eût pu trouver dans le vaisseau , et ne s'en étoit même couvert qu'en

B b a

partie pour demeurer plus dispos , mais il s'étoit pourvu d'un très-grand sabre. Il avoit demandé au commandant la fonction de porter ses ordres dans toute la flotte , pour avoir par-là avec lui une communication perpétuelle sur tout ce qui se présenteroit à faire dans le fort du combat. Pour commencer l'exercice de sa fonction , Chérès parcourut dans une heure de temps , tous les vaisseaux de la flotte Phénicienne. Il ne se servoit pas toujours d'esquif pour passer de l'un à l'autre ; et profitant de l'agilité qu'il avoit acquise , il franchissoit d'un saut l'intervalle de ceux qui étoient les plus proches. Il descendoit ordinairement des plus hauts ponts en-dehors et par les bordages avec une légèreté , qui étonnoit les plus hardis matelots. La surprise qu'il causoit par-là à des hommes très-peu accoutumés aux exercices les plus ordinaires des Egyptiens , contribuoit autant que ses discours à animer leur espérance. Dans la plûpart des armées , leur disoit-il , les soldats regardent leurs adversaires comme les ennemis de leur Prince ou de leur Général , et non comme les leurs propres. Il arrive de-là qu'ils ne combattent que pour éviter les reproches ou les châtimens , pour mériter leur paie , ou tout au plus pour remplir leur devoir à la rigueur , et se soustraire au péril le plutôt qu'ils peuvent. Vous , au contraire ,

comme négocians, à deux mille lieues de votre pays, vous devez regarder ces Insulaires comme vos ennemis personnels, et dont la victoire, si vous la leur abandonniez, seroit beaucoup plus fâcheuse pour chacun de vous que pour votre Roi, ou pour votre Commandant. Défendez-vous dans cette vue : vous ne porterez pas un coup inutile ; chacun de vous se décuplera en quelque sorte ; le péril disparaîtra à vos propres yeux, et vous vous trouverez vainqueurs, peut-être sans qu'il en coûte la vie à aucun de vous.

Le combat se trouva engagé sur les trois ou quatre heures après midi ; les Insulaires commencèrent à tirer un nombre innombrable de flèches, armes souvent perdues sur terre, et presque toujours sur mer. Les Phéniciens essuyèrent cet orage peu dangereux, sans faire autre chose que de parer autant qu'ils pouvoient. Quand les vaisseaux furent plus proches, on commença à employer les longues perches armées de fer. C'étoit le premier combat corps à corps ; et les Phéniciens se ressouvenant de l'exhortation de Chérès, renversèrent un assez grand nombre de leurs ennemis, sans perdre aucun des leurs. Enfin, on en vint à l'abordage.

Les peuples de la Taprobane avoient dans les combats sur mer une coutume qui donnoit

à leur courage un air de férocité et de désespoir , et qui leur étoit quelquefois funeste. Ils n'abordoient jamais un vaisseau ennemi qu'ils ne tâchassent de l'accrocher avec le leur par des crampons de fer faits exprès; de sorte que quand ils l'auroient voulu ensuite, ils auroient eu beaucoup de peine à s'en détacher. Ainsi le vaisseau vaincu demeurait nécessairement pris par l'autre. Chérès instruit de cette coutume , résolut de s'en prévaloir. Le Commandant , après avoir réglé devant lui les dispositions générales du combat, lui avoit déclaré qu'il l'envoyoit par-tout où il voudroit aller , pour ordonner de sa part tout ce que lui-même jugeroit à propos , jusqu'à un signal contraire. Mais quand il ne lui auroit point donné cette autorité , elle lui seroit venue d'elle-même plus d'une fois en chaque vaisseau où il se trouvoit. Car dans les occasions périlleuses, l'homme le plus assuré et le plus habile est toujours celui que les autres suivent. Chérès laissant néanmoins par-tout aux officiers tout l'honneur et toute l'étendue de leurs charges, leur indiquoit seulement ce qu'il falloit faire pour l'aider dans les entreprises qu'il feroit seul et comme simple soldat.

Le vaisseau où il étoit pour lors, fut le premier accroché. Dès qu'il vit les crampons des Insulaires bien arrêtés, et que l'attaque de

bord à bord fut commencée, il s'élança par-dessus leurs têtes dans le milieu de leur vaisseau ; et avec son sabre dont il jouoit admirablement, il se faisoit à lui-même un bouclier impénétrable, qui éblouissoit les yeux, et qui faisoit voler les membres de tous ceux qui s'approchoient de lui, ou que lui-même alloit chercher. Ce jeu terrible détourna les ennemis du bord de leur vaisseau, pour se défendre dans le milieu. Les Phéniciens s'y jetèrent dans le même instant ; y firent un carnage effroyable, et s'en rendirent bientôt maîtres. S'étant occupés un moment à s'assurer de ceux qui avoient rendu les armes, ils virent Chérès qui faisoit le même jeu dans un autre vaisseau, sans qu'ils se fussent apperçus ni comment il étoit sorti du leur, ni comment il étoit entré dans celui-là. Il en parcourut de cette sorte cinq ou six qui furent tous la proie des Phéniciens, pendant que les autres vaisseaux où il ne pouvoit pas aller, se défendoient ou attaquoient d'une autre manière, et par-tout avec beaucoup d'avantage. Les Insulaires ne se décourageoient pourtant point encore. Cependant le jour finissoit, et la nuit qui arrive en ces climats presque sans crépuscule, alloit terminer le combat sans décision. Chérès qui avoit prévu cet inconvénient, avoit fait préparer des compositions inflammables, et son-

geoit à achever avec le feu , une victoire que le fer n'avançoit pas assez. Il s'étoit déjà rendu dans le vaisseau du Commandant , pour lui communiquer son projet. Il lui proposa de sacrifier trois vaisseaux pris, dont on feroit passer tous les prisonniers dans un autre. Ces trois là seroient remplis de matières combustibles, qui ne prendroient feu qu'au bout d'un temps mesuré , et qu'après que les Phéniciens qui paroïtroient d'abord sur le pont en seroient descendus , et se seroient jetés dans des chaloupes qu'on tiendrait prêtes pour les recevoir. L'obscurité de la nuit favoriseroit cette manœuvre , et bientôt après ces vaisseaux enflammés , quand ils n'auroient point d'autre succès , serviroient du moins de fanal pour éclairer le combat. Le Commandant ayant approuvé ce dessein , Chérès partit pour l'exécuter. Choisisant pour chacun des trois vaisseaux , quarante des plus braves et des plus adroits de la flotte , il leur déclara que dès l'instant du coucher du soleil , il s'agissoit de s'avancer assez près de la flotte ennemie , pour donner lieu aux Insulaires de les aborder des deux côtés. Il leur dit de faire quelque semblant de leur résister , pendant qu'ils poseroient leurs crampons selon leur coutume ; mais qu'aussitôt après ils courussent aux poupes de leurs trois vaisseaux ; qu'ils se laissassent

couler le long de plusieurs cordes qu'ils y voyoient déjà mises par son ordre, et qu'ils seroient reçus dans des chaloupes qu'il commanderoit lui-même. La chose fut exécutée dans le temps, et de la manière dont il l'avoit prescrite. Les trois vaisseaux ayant pris feu, le communiquèrent bientôt à ceux qui s'y étoient accrochés à droite et à gauche, et firent voir sur les eaux comme trois Etna flottans. Les Insulaires ne tinrent point à ce spectacle; et craignant que plusieurs autres bâtimens de la flotte Phénicienne ne couvrissent les mêmes embûches, ils s'écartèrent à force de voiles et de rames, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, selon qu'ils se voyoient poursuivis par les vaisseaux Phéniciens.

Le Commandant voyant la nuit arrivée, et s'apercevant que la flamme des vaisseaux embrasés baissoit insensiblement, ne voulut pas aller plus loin dans l'obscurité, et sans connoître les défenses que les ennemis pouvoient avoir sur le rivage. Il fit donner le signal pour rappeler tous ses vaisseaux, et les faire remettre en ligne jusqu'au lendemain. Chérès se rendit le premier à l'ordre, et se trouva bientôt auprès de la personne d'Astarte. Comme ils regardoient ensemble un reste des Insulaires, qui en poussant des cris lamentables se jetoient dans la mer du haut des vaisseaux

brûlans, d'autres qui nageoient encore, d'autres enfin qui se noyoient; Chérès, quoiqu'auteur de leur infortune par son invention, dit à Astarte, qu'il ne pouvoit penser sans quelque serrement de cœur, aux cruautés de la guerre : qu'elles ne pouvoient être excusées dans le Roi ou dans le Chef de la république, que par l'extrême justice de sa cause, et qu'on ne devoit s'y résoudre que dans la vue de sacrifier quelques particuliers au bien général de la société. Mais prenant bientôt un visage plus gai, il ajouta qu'il se consolait aisément du sort de ces malheureux qu'il ne connoissoit point, par les cris d'allégresse que sa flotte victorieuse faisoit retentir de toutes parts. Qu'il approuvoit très-fort l'ordre qu'il avoit donné, de distribuer du vin et d'autres sortes de rafraichissemens à ses soldats. Que ces douceurs placées à propos, leur faisoient oublier une longue suite de fatigues, et les animoient à s'exposer le moment d'après à de nouveaux périls. Astarte prenoit en bonne part toutes ces maximes, et étoit même ravi de connoître à fond le caractère de son Egyptien, pour l'employer plus à propos. Il invita les premiers officiers de sa flotte à un grand repas dans son bord. Chérès fut placé honorablement à cette table; et par ses discours aussi bien que par ses manières nobles, fines, et engageantes, il

acheva de leur faire sentir, sans exciter en eux ni chagrin ni jalousie, qu'il étoit en tout sens supérieur à eux.

Le Commandant qui s'occupoit avec beaucoup de raison de la suite de son entreprise, les renvoya tous à minuit, avec ordre de faire coucher incessamment leur équipage, afin qu'il fût en état d'agir dans six heures, et à la pointe du jour. Chérès obéit comme les autres, et fut bientôt plongé dans un sommeil que les travaux de sa journée rendirent très-profond. La résolution d'Astarte étoit d'employer la nuit à interroger les prisonniers sur l'état de la colonie, dont il n'avoit encore aucune nouvelle. Il s'alloit faire conduire aux vaisseaux où on les avoit mis en réserve, lorsque la première sentinelle du sien le fit avertir que deux hommes venus dans une chaloupe, faisoient le signal usité pour marquer qu'ils avoient à parler au Commandant. Il se les fit amener, et les ayant reconnus, malgré leur visage sec et pâle, pour deux officiers qui avoient autrefois servi sous lui, il s'enferma seul avec eux dans la chambre du conseil. Le plus ancien lui dit : Seigneur, nous venons ici députés par Phélétès, Chef de notre colonie, qui s'engagea il y a six mois dans une entreprise qui paroissoit avantageuse à notre nation. Elle a eu depuis de fâcheuses suites ; mais si vous poussez

un peu plus loin le succès de la victoire que vous venez de remporter, cette entreprise qui a très-mal réussi jusqu'à ce jour, peut avoir dès cette nuit, un heureux accomplissement. Vous savez, Seigneur, avec quelle facilité les Insulaires de la Taprobane, nous ont laissé établir à Galiba, la plus belle et la plus commode pour nous de leurs villes maritimes. Nous avons fait de-là, dans le cours des cinq premières années de notre établissement, un commerce très-fructueux dans la Chersonèse d'or (*Siam*), dans les trois Sabadibes (*Sumatra, Java et Bornéo*), et jusques dans le royaume des Sères (*la Chine septentrionale*). Notre chef voyant qu'outre le grand nombre de Phéniciens que nous étions dans Galiba, notre commerce y avoit attiré une multitude considérable d'habitans des îles voisines, tous à notre dévotion, forma le projet de se rendre maître de la ville. Croyant que tout étoit légitime contre des barbares, il surprit dans une nuit obscure, le Gouverneur et la garnison de Galiba. Le Gouverneur fut égorgé dans son lit, toute la garnison fut passée au fil de l'épée; et nous étant saisis de la citadelle, le reste de la ville se soumit à nous. Tout alloit bien jusques-là : notre chef même avoit pris le temps où le Roi des Galibes, dont la capitale est pourtant dans les terres, et s'appelle *Anurogrammum*,

étoit en guerre avec les deux autres Rois de l'île, et où il sembloit que cet événement devoit les réjouir. Mais au contraire, dès qu'ils le surent, ils firent tout d'un coup la paix-avec lui, et lui promirent leur secours pour nous chasser de la ville dont nous nous étions emparés. Phélétès avoit compté de n'instruire la cour de Phénicie de son projet, que lorsqu'il seroit achevé, pour flatter d'avantage le Roi, par le récit d'une conquête toute faite. Mais apprenant que les trois Rois s'étoient mis aussitôt en marche pour reprendre sur nous Galiba, il n'osa point mander à Tyr la véritable cause de la rupture des Insulaires avec nous, de peur qu'on ne lui reprochât un projet mal concerté. Il supplia seulement le Roi de lui envoyer un prompt et puissant secours contre les Rois de l'île, qui menaçoient notre colonie d'une expulsion prochaine. Ses lettres partirent dès les premiers jours, et avant que le siège fût formé. Il prit soin même qu'il n'y en eût point d'autres que les siennes dans le paquet d'un courrier affidé qu'il en chargea. Mais depuis ce temps-là, il lui a été impossible, aussi bien qu'à nous, d'avoir aucune communication au-dehors. Les Rois firent tendre, d'une pointe à l'autre des deux moles, qui forment l'entrée du port, une triple chaîne, soutenue d'espace en espace, par des bateaux

plats. Leurs vaisseaux ont perpétuellement croisé devant cette chaîne, pour fermer le passage à tous les secours qui pourroient nous venir de la Phénicie, et notre chaloupe ne s'est échappée qu'à la faveur du désordre que votre victoire vient de mettre dans leur flotte. Vous saurez maintenant, Seigneur, que les ennemis ont immédiatement au-dessus et au midi de Galiba, un bassin avantageux, fermé du côté de la mer par une longue ceinture de rochers. Les débris de leur flotte s'y sont déjà réfugiés. Au nord, et de l'autre côté, vis-à-vis duquel vous êtes actuellement, est une haute plaine terminée par des dunes, dont la mer bat le pied. C'est de-là que leur armée de terre assiége la ville. La hauteur et la solidité de ses murailles la défendent contre eux depuis près de six mois. Mais il faut avouer que la famine où ils nous ont réduits par une circonvallation exacte, et du côté de la terre et du côté de la mer, ne nous laissoit pas encore huit jours de résistance, quand du haut de nos tours nous avons aperçu votre flotte comme un astre favorable qui se levoit pour nous rendre la vie. Voici donc, Seigneur, ce que notre Chef vous propose, et vous prie de faire dès cette nuit, pour achever l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. En regagnant un peu plus au nord, vous vous trouverez à

vingt stades de la ville , dans une rade excellente , et devant un rivage bas d'un stade de largeur. Nous souhaiterions qu'à la faveur des ténèbres et à l'aide de vos chaloupes, vous fissiez débarquer sur ce rivage, tout ce que vous avez d'hommes armés. Je m'offre à leur servir de guide, pendant que mon compagnon ira porter votre réponse au chef de la colonie. Votre descente peut se faire sans aucun danger, depuis que votre victoire a écarté les vaisseaux ennemis qui défendoient cette côte. Cependant les soldats de votre flotte descendus à terre, et montant par un chemin aisé sur la dune, mettront l'armée assiégeante entre vous et notre garnison, qui fera une vigoureuse sortie sur les ennemis, dans le temps que vous les prendrez par derrière.

Le Commandant, assez surpris de tout ce qu'il venoit d'entendre, dit à cet officier : je crois, mon cher camarade, que vous sentez vous-même la témérité de l'entreprise de votre chef. Si le Roi notre maître, en l'envoyant dans ces mers, lui a donné un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la colonie ; et s'il ne l'a pas assujetti à demander et à attendre les ordres de la cour pour des expéditions trop éloignées, cette confiance même le rend plus coupable dans le mauvais usage qu'il en a fait. Quoi

qu'il en soit néanmoins , je consens de poursuivre ma victoire. L'animosité des Rois de l'île contre nous doit être si grande , qu'il n'y a sans doute que leur défaite entière qui puisse les faire résoudre à nous souffrir dans la Taprobane , sur le pied même où nous y étions autrefois. L'intention de la cour de Phénicie n'étoit point que vous en fissiez une conquête moins utile à notre commerce, que la faveur et l'amitié d'un peuple aussi doux que ces Insulaires l'étoient à notre égard. Mais notre établissement s'étant fait une fois à la satisfaction des habitans , le Roy de Tyr veut le conserver aujourd'hui de gré ou de force. Je vais donc faire la descente que vous me proposez. Je vous accepte pour guide , et je renvoie dès cet instant même votre compagnon pour rapporter ma résolution à Phélétès. Je prie seulement votre chef , dit Astarte en adressant la parole au second député , de ne rien faire avant le jour , et même de ne donner sur les ennemis , que lorsque je lui ferai savoir , en élevant des drapeaux rouges , que je serai prêt à les attaquer de mon côté. Le Commandant fit en effet partir aussi-tôt le second député , qui rentra dans la ville aussi heureusement qu'il en étoit sorti. Mais revenant au premier , il lui dit : pour vous qui demeurez avec nous , je ne saurois vous recommander

un

un silence trop exact , à l'égard de toute la flotte , sur la conduite que votre chef a tenue. Nous avons ici un Égyptien , homme d'un mérite extraordinaire , qui se cache sous l'apparence d'un simple soldat de Memphis , fait prisonnier dans une bataille que son Roi a perdue contre le Roi de Thèbes , un peu avant notre départ ; c'est à cet Égyptien que vous devez votre délivrance. C'est lui qui a déterminé les officiers de ma flotte à donner un combat qui leur paroissoit inégal ; c'est lui enfin qui par son adresse et par son courage a fait pencher la victoire vers le plus petit nombre. Mais depuis qu'il est dans mon vaisseau , j'ai remarqué en lui des principes de vertu qui ne seroient pas favorables au procédé de Phélétès. La connoissance qu'il en auroit , refroidiroit extrêmement son ardeur , et par conséquent celle de nos soldats , qu'il anime par son exemple et par ses paroles. En un mot , il est de votre intérêt qu'il n'apprenne la cause de votre malheur , que quand vous en serez délivré.

En même-temps , Astarte , quoique sa flotte n'eût eu que trois heures de repos , au lieu de six qu'il avoit compté de lui laisser , donna les ordres pour la descente. Quelque nombre de chaloupes qu'il eût dans ses vaisseaux , les troupes débarquées ne purent être sur la dune

qu'au lever du Soleil. Les ennemis les ayant vu venir de loin en bon ordre, leur envoyèrent aussitôt trois hérauts. Le premier adressant la parole à Astarte qui se trouvoit à la tête de son armée, et à côté duquel étoit Chérès, lui dit : Seigneur, les trois Rois de la Taprobane qui sont au-delà des retranchemens que vous voyez, vous proposent par ma voix, avant que d'en venir aux mains avec eux, d'accepter une conférence dans le milieu de cette plaine. Ils s'y rendront n'ayant pour eux trois que soixante hommes d'escorte, en comptant même les seigneurs qui les accompagneront. Ils trouveront très-à-propos que vous en preniez autant de votre côté. Ils vous offrent leur parole et vous demandent la vôtre, que la conférence se passera tranquillement; et que si la paix ne peut pas s'y conclure, on ne recommencera les hostilités de part et d'autre que deux heures après que la conférence sera rompue. On vous prie instamment d'y faire venir Phéléthès le chef de la colonie Phénicienne, enfermé dans Galiba que nous assiégeons. On lui donnera toutes les sûretés nécessaires pour lui faire traverser notre camp, si vous n'aimez mieux l'envoyer prendre dans un de vos vaisseaux. Nos Rois ont malgré eux un différend considérable avec la Phénicie. Le fait seul porte avec soi sa décision, et nous ne nous

déclions pas de l'équité de votre Roi ni de la vôtre. Mais comme on peut être prévenu par ses propres intérêts de part et d'autre, nos Rois accepteront un tiers pour arbitre. La réputation des Egyptiens en générale est répandue par toute la terre ; mais quelques prisonniers que nous fîmes hier sur vous, nous ont parlé avec tant d'éloges des vertus singulières de l'Egyptien qui est à votre suite, et qui a tant contribué à votre victoire, que nos Rois consentent de s'en rapporter à son jugement. Astarte répondit sur le champ, qu'il consentoit à tout ce que demandoient les Rois : qu'il alloit faire venir Phéléthès sur un de ses vaisseaux, avec dix seulement des principaux officiers qui étoient avec lui dans la ville, et qu'il diminueroit d'autant le nombre de ceux qui l'accompagneroient lui-même ; qu'il laisseroit parler l'Egyptien sur la querelle dont il s'agissoit ; et que lui-même, Astarte, avoit à donner une décision dont il se flattoit que les deux partis seroient contens. Il ajouta même, qu'étant encore le seul de son armée, qui sût le fond de la chose, il ne préviendrait personne, pour laisser les jugemens plus libres sur une affaire qui ne se dévoileroit que dans la conférence.

Les hérauts étant partis très-satisfaits de la réponse d'Astarte, il envoya aussitôt un de ses vaisseaux pour amener Phéléthès avec les

dix principaux officiers de sa colonie. Celui-ci fut au désespoir qu'une querelle qui dans les circonstances présentes lui paroissoit si avantageuse à être terminée par les armes, dégénérât en éclaircissemens. Il sentoit bien qu'il n'y trouveroit pas son avantage. Mais il s'étoit réduit lui-même à la nécessité d'obéir à un homme qui sembloit n'être venu que pour le secourir, au-dessus duquel sa place l'auroit mis naturellement, et qui dans une situation ordinaire, auroit dû recevoir ses ordres.

Cependant on dispoit de part et d'autre le terrain nécessaire pour la conférence. On le choisit à une distance égale des retranchemens de l'armée des Rois, et de la première ligne de l'armée Phénicienne. Les Insulaires fournirent de grandes toiles, sous lesquelles on devoit être à l'abri du soleil. Astarte qui s'entendoit à merveille à traiter avec des ennemis, assistoit lui-même à cette ordonnance, et faisoit mettre du côté des Rois toutes les prérogatives d'honneur. Il régla que leurs trois sièges seroient posés sur une estrade, pendant qu'il n'y auroit de son côté que des bancs en ceintre, vis-à-vis d'autres bancs arrangés de même pour les seigneurs de la Taprobane, au pied de leurs Rois. Phélètes étant arrivé, on entra de part et d'autre dans la tente. Astarte se prévaloit de très-bonne grace du droit.

que lui donnoit la victoire , pour faire en quelque sorte les honneurs de l'assemblée ; et il parvint par son adresse à toutes les chicanes qui retardent , et quelquefois même font manquer les traités les plus importants. De son côté , il fit placer Phélétès à sa droite , et tout de suite à la même main les dix officiers de la colonie. Il prit la gauche auprès de Phélétès , et il mit de même à sa gauche les dix premiers officiers de sa flotte. Chérès qui terminoit leur rang vers le bas , se trouvoit presque entre les deux nations par la forme de ceintre qu'avoient les bancs.

Toutes choses étant ainsi disposées , le Roi des Galibes , assis au milieu des deux autres , prit la parole et dit : que bien que les deux Rois ses alliés , lui-même , et tout ce qu'il y avoit d'officiers insulaires dans la tente entendissent la langue Phénicienne , depuis qu'il étoit venu des Phéniciens dans leur isle , ils avoient néanmoins quelque peine à la parler : qu'ainsi ils espéroient qu'Astarte et ses officiers trouveroient bon qu'il fît parler à sa place le héraut qu'il lui avoit déjà député , et qui avoit habité long-temps dans la Phénicie. La proposition ayant été acceptée par un signe de consentement unanime , ce héraut se leva , et fit d'abord une peinture touchante de l'hospitalité et de tous les soulagemens que le Roi

des Galibes avoit prêtés aux Phéniciens ; le premier jour que leur flotte battue de la tem-
pête se présenta devant ses ports. Il exposa
ensuite le zèle avec lequel il leur avoit procuré ,
peu de temps après , l'amitié des deux autres
Rois de l'île. Mais il s'étendit beaucoup plus
sur les avantages que les Phéniciens avoient
tirés de l'entrepôt de Galiba , pour porter leur
commerce jusqu'aux rivages les plus orientaux
de la mer des Indes. Il représenta que c'étoit
par la commodité de cet entrepôt que les Phé-
niciens venoient d'enrichir le monde présent
de la découverte de la Sérique , plus éloignée
de la Taprobane à l'orient , que la Phénicie
ne l'est à l'occident ; et que cette nouvelle
terre les avoit prodigieusement enrichis eux-
mêmes par cette laine fine et luisante que des
insectes précieux y font naître sur les feuilles
des arbres. Il n'oublia point la circonstance
de tant d'étrangers , que les Rois de la Tapro-
bane avoient reçus dans tous les ports de leur
île sur la bonne foi des Phéniciens. C'a été
là , dit-il , la première cause de notre infor-
tune et de la leur. Sans ce perfide secours ,
leur chef n'auroit jamais tenté une entreprise
que nous savons bien avoir été désapprouvée
par ses principaux officiers ici présents. Il fait
égorger en un enuit le Gouverneur et la garnison
de Galiba. Il se rend maître d'une ville , séjour

plus tranquille et plus délicieux avant ce coup , pour lui et pour les Phéniciens , que pour nos habitans même. Il a fait de ce rendez-vous général de toutes les Indes , un lieu de famine et d'horreur. Nos Rois contraints d'enfermer cette ville de toutes parts pour la reprendre , ont le regret de réduire leurs propres sujets aux dernières extrémités ; parce qu'un seul homme traître à l'égard de nos citoyens , tyran à l'égard de ses compatriotes , s'obstine depuis six mois , malgré les uns et les autres , dans une prétention insoutenable. Voilà l'unique cause de la guerre que nous faisons aux Phéniciens ; et sur laquelle , Astarte , nos Rois acceptent pour arbitre le vertueux Egyptien que vous avez amené vous-même. Ils veulent bien le prendre pour juge , quoiqu'il soit d'une nation qui s'est toujours déclarée amie de la vôtre , et qui s'intéresse même dans son commerce et dans son agrandissement.

Astarte répondit qu'avant toutes choses , il croyoit qu'il étoit juste d'entendre les raisons et les défenses de Phéléthès , s'il en vouloit alléguer quelqu'une. Celui-ci se levant avec un air de colère , dont il tâchoit de couvrir son embarras , parla ainsi : Je ne sais pas si c'est du consentement du Roi notre maître , qu'Astarte a accepté une conférence avec les Rois de la Taprobane. Il me semble du moins que la

victoire qu'il remporta hier , et qui pouvoit être aujourd'hui suivie d'une autre , le dispensoit de prendre sitôt les voies d'accommodement. Il me met ici dans mon tort sur une tentative qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre raisonnable et glorieuse. Les bienséances de la guerre ne sont pas celles d'une conférence. On n'a jamais demandé l'agrément d'une nation pour prendre sur elle des villes et des provinces ; et c'est ordinairement aux dieux et à la fortune , et non aux vainqueurs , que les peuples vaincus reprochent leur destinée. Une entreprise militaire n'a besoin d'aucune justification que du succès. Si le Commandant même que l'on envoie à mon secours me fait manquer celle-ci sur le point où sa propre victoire la rendoit sûre , ce ne sont point les Rois de la Taprobane , c'est le Roi de Tyr que j'importunerai de ma plainte. Phélétès s'étant assis après ce peu de paroles , Chérés se leva , et dit : La fortune de la guerre m'a fait tomber entre les mains des Phéniciens , et , ce qu'ils ne savent pas , quoique depuis ma captivité , ils ne m'aient jamais perdu de vue , mon choix seul m'a mis à leur suite. J'ai lieu de me louer des égards qu'ils ont bien voulu avoir pour moi , et qui sont fort au-dessus de la condition sous laquelle je me suis moi-même présenté à eux. Je ne me vanterai point

d'avoir payé leurs bontés par les services que je leur rendis hier dans le combat naval qu'ils gagnèrent sur les Rois de la Taprobane. Ces services deviennent involontaires en ce moment. L'estime que j'ai conçue pour le commandant Phénicien, et pour les officiers qui l'accompagnent, me fait croire qu'ils désavouent eux-mêmes leur victoire. Leur attaque du moins, à laquelle je confesse avoir beaucoup contribué, n'a été fondée de leur part et de la mienne que sur l'ignorance où nous étions tous du véritable état de la dispute. Mais avant qu'Astarte nous découvre sa résolution sur cette affaire maintenant connue, je ne laisserai pas échapper l'occasion de découvrir moi-même ce qu'on peut attendre de moi dans toute la suite de ma vie : les Dieux en me rendant captif ont augmenté la liberté de mon ame ; et la privation de tous les biens de la fortune m'attache plus étroitement à l'amour de la vertu et de la justice. J'ai agi contre vous, ô Rois de la Taprobane, lorsque j'ai cru que vous aviez exterminé les Phéniciens de votre île, dont nous n'avions vu paroître aucun avant le combat. Je décide contre vous, ô Phéniciens, jusqu'à ce que vous ayez puni le traître qui a réellement commis à l'égard des Insulaires le crime dont je les croyois coupables à votre égard. A ces mots, Phéletès se leva en fureur,

et dit : Astarte , quand ferez-vous taire cet inconnu , votre prisonnier et votre esclave , qui se donne devant vous une autorité que je ne souffrirois pas dans vous-même. Chérès prenant alors cet air de maître , que la haute naissance et le courage héroïque sont capables de donner en toute situation à un homme qui se sent , dit : Je t'annonce la mort , à toi qui parles ; et j'en ai pour garant l'intérêt de ta nation qui a besoin de rétablir par-là son honneur flétri , et de rouvrir à ses flottes les ports de toutes les mers , que l'exemple de ta trahison impunie tiendrait à jamais fermés.

Astarte se leva dans ce moment , et étendant la main entre les deux disputans , il dit : ce n'est ni l'un ni l'autre de vous deux qui déciderez la question. C'est le Roi de Tyr , qui va parler par ses ordres que j'ai sur moi. Rois de la Tapobrane , vous allez voir que l'Egypte n'est pas la seule nation où l'on connoisse l'équité et la justice. Fidelle sujet de mon Maître , je ne craindrois ni les méchans ni les bons dans l'exécution de ses volontés ; mais sa sagesse va donner la paix aux Phéniciens et aux Insulaires. Vous vous seriez épargnés vous-mêmes la perte que vous souffrîtes hier , si la confiance que vous aviez dans le nombre de vos vaisseaux , ne vous avoit empêchés d'avoir recours à la conférence que vous n'avez proposée

qu'aujourd'hui. Vous nous avez donné lieu malgré nous , de vous prouver que la Phénicie sait se faire craindre de ses ennemis , et d'elle-même elle va vous montrer qu'elle sait se faire estimer de ses alliés. Astarte ayant parlé ainsi , se remit à sa place , et tira de dessous sa cuirasse une lettre-patente du Roi de Tyr , qu'il donna à lire à son écuyer placé debout , vis-à-vis du héraut qui avoit parlé pour les Rois de la Taprobane. Après les premières lignes , qui n'étoient que de style , cette lettre portoit que le Roi donnoit commission à Astarte , de conduire sa flotte composée de quinze vaisseaux , chargés de marchandises et armés en guerre , jusques dans la Taprobane. Que les forces de cette flotte seroient employées à maintenir ou à rétablir dans cette île la colonie Phénicienne , menacée d'expulsion , pour des causes que l'on ne savoit que confusément , et qui paroissoient avoir été déguisées par Phélétès , actuellement chef de la colonie. Le Roi disoit qu'il avoit marqué sa reconnoissance dans le temps au Roi des Galibes , et aux deux autres Rois de la Taprobane , sur la réception favorable qu'ils avoient faite aux Phéniciens , à leur abord dans l'île ; mais que ce bienfait n'étant au fond qu'une observation du droit de la nature et des gens , il prétendoit qu'il lui fût conservé de gré ou de force , suivant les

conditions réglées ci-devant, ou à régler à l'avenir, selon l'exigence des cas. Que la nation Phénicienne ne faisoit aucune difficulté d'avouer qu'elle avoit trouvé de grands avantages pour son commerce, dans l'entrepôt de la Taprobane, mais que les Insulaires avoient extrêmement participé à ces avantages, par l'or et l'argent qui s'étoit répandu à cette occasion dans leur île, et par le débit de leur cinnamome, que les Phéniciens portoient dans toute la terre connue. Qu'à raison même des troubles dont on ignoroit à Tyr les véritables circonstances, le Roi voulant donner toute sorte de satisfaction à ses très-chers et très-honorés amis, les Rois de la Taprobane, nommoit Astarte pour nouveau chef de la colonie Phénicienne, fondant ce choix sur les grands services que cet officier lui avoit rendus sur terre et sur mer, mais particulièrement sur la sagesse avec laquelle il s'étoit toujours comporté chez les nations étrangères; ayant attiré plus d'une fois à l'amitié et à l'alliance de la Phénicie, les peuples même qu'il avoit vaincus; qu'à l'égard de Phélétès, au sujet duquel il lui étoit déjà revenu, qu'il étoit suspect aux Insulaires, et dur aux Phéniciens même, il chargeoit Astarte de remonter à l'origine de ces soupçons et de ces plaintes. S'il se trouvoit que Phélétès ne fût coupable que d'imprudence on

de fautes involontaires, qu'il le renvoyât dans la Phénicie, avec les honneurs accoutumés, et en lui promettant toute sorte d'indulgence de la part du Roi ; mais s'il lui étoit arrivé de faire le premier aux Rois de la Taprobane quelque injure capitale et tendante à la désunion des deux peuples, qu'en ce cas Astarte formât un conseil de guerre, composé de vingt principaux officiers ; savoir, dix de la colonie, et dix de la flotte, auquel il présideroit. Que là, on fit le procès à Phélétès, ensuite de quoi on exécuteroit à la vue des Phéniciens et des Insulaires, la sentence portée contre lui. A cet endroit Phélétès dit : je vous en épargnerai la peine, et je saurai me punir moi-même d'avoir voulu servir ma patrie. Aussitôt prévenant toute disposition où l'on auroit pu se mettre de le retenir, il traversa en courant un intervalle de quarante pas qu'il y avoit de la tente au bord de la dune, et il se jeta dans la mer.

La fin de cet homme, encore plus aveugle que méchant, excita quelque sentiment de compassion dans toute l'assistance qui s'étoit un peu dérangée, pour voir où aboutiroit la précipitation avec laquelle il étoit sorti de la tente. Cependant les Rois et Astarte firent remettre à leur place chacun de leur côté tous ceux qui composoient l'assemblée, afin de prendre

une dernière résolution sur les affaires qui venoient de changer de face. On convint bientôt de part et d'autre, que les choses seroient rétablies sur le même pied qu'elles étoient avant l'entreprise de Phélétès, dont la condamnation devoit affermir plus que jamais la confiance mutuelle des deux peuples. On se levoit pour aller annoncer cette nouvelle aux assiégés et aux assiégeans, lorsque Chérès s'avança pour demander une autre audience d'un moment. Rois de la Taprobane, dit-il, et vous, Seigneurs Phéniciens ; quelque pressée que soit la publication de la paix, et la délivrance de la ville, souffrez que vous trouvant si heureusement rassemblés, je vous propose une entreprise qui regarde le bien des deux nations. Les Dieux me paroissent avoir préparé toutes choses, pour l'exécution du dessein qu'ils ont mis dans mon ame, de faire connoître au monde de nouveaux peuples, et de vous donner de nouveaux alliés. Je porte mes vues du côté de l'Afrique, où ma patrie est située ; mais c'est pour découvrir sa partie méridionale, avec laquelle la mer des Indes vous donnera d'ici une communication aisée. Quoique je n'aie pas fait le voyage que je propose, j'ai sur ce sujet des connoissances particulières dont je ne puis pas dire la source ; mais je puis assurer en général que je ne trouverai

sur toutes les côtes que nous parcourrons , que ce que je sais y être. Donnez-moi une flotte de douze vaisseaux , six des Phéniciens , que je nomme les premiers , parce que je suis premièrement attaché à eux , et six des Insulaires , parce que leur bonté naturelle , et leur amitié pour les Phéniciens , méritent qu'ils partagent avec eux les richesses de ce nouveau commerce. Ces vaisseaux doivent être armés en guerre , parce qu'entre les peuples que nous rencontrerons , il y en a de très-indociles et de très-insociables , et qui ne sont propres qu'à être vos esclaves. Les munitions de guerre et de bouche dont nous aurons besoin , et les vaisseaux de renvoi qui doivent nous accompagner , pour vous apporter de nos nouvelles , pendant que nous acheverons le tour de l'Afrique , sont des articles qui ne se peuvent pas régler ici , et pour lesquels vous prendrez tout le loisir nécessaire , en attendant la saison la plus propre à notre départ. Les Rois et Astarte répondirent presque en même temps , qu'ils ne rejetoient point cette proposition , et qu'ils l'examineroient avec lui , dans leurs conseils , et séparés et réunis ; mais que , comme il l'avoit insinué lui-même , le plus pressé étoit à présent d'aller rendre la joie aux deux nations , et de porter aux assiégés tous les soulagemens

qui pourroient leur faire oublier la longueur des maux qu'ils avoient soufferts.

La description des réjouissances qui se firent de part et d'autre à cette occasion n'est pas de mon sujet principal. Je dirai seulement que pendant que le Roi des Galibes et Astarte entroient en cérémonie dans la ville , Chérès s'écarta par curiosité dans quelques rues et dans quelques places. Il y avoit dans Galiba des Prêtres de l'Egypte , habillés en marchands , selon leur usage ordinaire dans les pays étrangers. Ils se plioient avec tant d'adresse aux coutumes de chaque lieu , et ils se conduisoient avec tant de prudence , qu'on ne les observoit jamais , ou du moins qu'on ne les distinguoit que par le bien qu'ils trouvoient occasion de faire. Parmi ceux-là étoient quatorze ou quinze Prêtres de Memphis , et quelques officiers du second ordre. Deux de ces Prêtres qui rencontrèrent Chérès , le reconnurent d'abord. Il leur fit en même-temps le signe du secret religieux , qui consistoit à mettre la main sur son cœur. Il leur raconta toute son histoire , et ceux-ci lui offrirent aussi-tôt leur trésor que la durée du siège n'avoit pas épuisé , et qui alloit devenir beaucoup plus grand par la rentrée des sommes qu'ils avoient prêtées aux citoyens pendant la calamité publique. Chérès profita d'une offre qui étoit de droit à l'égard
de

de tous les initiés ; mais il leur dit qu'il avoit laissé sa cassette entre les mains des Prêtres de Memphis , et qu'il prétendoit qu'ils l'ouvrissent pour en tirer en pierreries le paiement de toutes les sommes qu'il emprunteroit d'eux. A cet effet , il les pria de le conduire dans la maison où ils logeoient , pour écrire au grand-Prêtre de Memphis une lettre qu'il laisseroit entre leurs mains , et que l'un d'eux ou de leurs officiers porteroit à son premier retour en Egypte. Dans cette lettre , après un ample récit de ses aventures , il parla de la dette qu'il venoit de contracter , et de celle qui pourroit contracter encore , suppliant le grand-Prêtre de tirer son paiement de la cassette qui lui avoit remise , et qu'il le prioit de garder toujours pour le même usage , et sur-tout parce qu'elle enfermoit l'anneau de la fœue Reine sa mère , le seul indice extérieur de sa naissance que la fortune lui eût laissé. Il expliqua la résolution et l'espérance où il étoit de faire incessamment le tour de l'Afrique avec une flotte qu'il commanderoit en chef , comptant de rentrer tôt au tard par cette route dans la mer méditerranée et dans l'Egypte. Il lui promettoit de lui donner de ses nouvelles dans sa course par toutes les occasions sûres qui se présenteroient à lui. Mais d'ailleurs il l'engageoit , sous le sceau du secret religieux et sacerdotal , de laisser toute la terre , et sur-tout

la cour de Memphis , dans la persuasion où l'on étoit de sa mort , bien convaincu que c'étoit-là le moyen le plus infaillible de renverser un jour toutes les mesures qu'on auroit prises sur cette supposition fausse , au lieu que si ses ennemis le savoient vivant , ils en prendroient eux-mêmes à loisir d'assez efficaces pour l'exclure de la succession au trône qui lui étoit dû ; mais que si le grand-Prêtre recevoit avant son retour la nouvelle constante et indubitable de sa mort , il se remettoit entièrement à lui de la publication qu'il pourroit faire de la vérité des choses , s'il la croyoit nécessaire pour la consolation des bons et pour la confusion des méchants.

Chérès revint assez tôt vers le palais destiné au chef de la colonie pour y entrer à sa suite ; et prenant le soir Astarte en particulier , il lui présenta sa rançon , telle qu'il savoit qu'il l'avoit rendue aux Phéniciens qui l'avoient amené dans son vaisseau. Il le pria de la recevoir , quand ce ne seroit que par une formalité , à laquelle il savoit bien que l'idée de la liberté étoit attachée dans l'opinion publique. Seigneur , lui dit-il , ne soyez pas surpris de la somme que je vous apporte , j'ai trouvé dans Galiba quelques Egyptiens confondus par leurs habits avec les marchands de votre nation. C'est une règle établie , sur-tout parmi ceux d'entre nous ,

qui sont liés par une association religieuse , que leurs biens soient communs entre eux dans les pays étrangers. C'est ce qui me met ici au-dessus de toute nécessité pour ma personne. J'ose néanmoins vous demander un logement dans votre palais, parce que je serai là plus à portée de poursuivre auprès de vous les préparatifs de la navigation que j'ai proposée. Astarte lui répondit qu'avant même sa rançon, qu'il n'acceptoit que pour lui faire plaisir, il le tenoit pour très-libre, et que les services qu'il avoit rendus aux Phéniciens, auroient rempli tous les engagements du monde. Il ajouta qu'à la première parole qu'il lui avoit ouïe prononcer, et au seul son de sa voix, il l'avoit jugé d'une condition fort au-dessus de celle qu'il se donnoit, et de celle même du commun des hommes; mais qu'enfin il respectoit son secret et les raisons qu'il avoit de se cacher, lui promettant avec serment de ne communiquer à personne la pensée qu'il avoit sur lui, et qu'il supprimoit en parlant à lui-même. Il l'assura qu'il alloit faire toutes ses diligences pour mettre la flotte qu'il avoit demandée en état de partir, dès qu'il le jugeroit à propos, et qu'il annonçeroit au Roi son maître cette entreprise comme la plus avantageuse qui se pût faire pour le monde en général, et pour la Phénicie en particulier. Astarte écrivit en effet au Roi de Tyr,

conformément à ce qu'il avoit dit à Chérès ; et il ajouta , sans le lui dire , que l'Égyptien inconnu avoit acquis sur tous les esprits , par son mérite et par son courage , un ascendant heureux qui promettoit tout de son entreprise ; que d'ailleurs enfin il seroit accompagné d'officiers et de pilotes auxquels on pouvoit confier les intérêts de la Phénicie. Le nouveau chef de la colonie hâta lui-même l'embarquement , parce qu'en entrant dans Galiba , il avoit appris que trois vaisseaux Phéniciens étoient partis de la Taprobane deux mois avant le siège pour la grande île de Ménuthias (*Madagascar* ;) et qu'on leur avoit promis de les faire suivre bientôt par d'autres.

Astarte se confirmant de plus en plus dans l'opinion qu'il avoit conçue de la vertu et de l'intelligence de Chérès , fit préparer six grands vaisseaux qui devoient être montés par d'excellens officiers Phéniciens , et gouvernés par les pilotes de cette nation les plus habiles dans leur art. Ils n'oublièrent ni les tables astronomiques , ni les instrumens d'observation qui leur seroient encore plus nécessaires dans des mers inconnues , que dans les autres. Les Rois de l'île qui avoient été prévenus en faveur de Chérès , avant même que de l'avoir vu , dont il avoit pris le parti si généreusement dans la conférence , et qu'il avoit cultivés depuis avec beaucoup de soin pen-

dant le séjour qu'ils firent à Galiba , en fournirent le même nombre. De l'aveu d'Astarte , ils laissèrent encore Chérès arbitre du partage des possessions ou des établissemens qui se présenteroient à faire dans leurs découvertes , entre les Insulaires et les Phéniciens. Ces premiers vaisseaux étoient suivis de douze autres de moindre grandeur , qui devoient porter et rapporter successivement des provisions ou des marchandises selon le besoin. Ils eurent la précaution de se fournir en abondance de ces petits ustenciles , qui , mis aux usages les plus communs , sont à vil prix chez les nations policées , mais qui devoient paroître très-curieux à des sauvages qui n'ont aucune idée des commodités de la vie. Quelques Prêtres de Memphis , qui connoissoient Chérès pour ce qu'il étoit , et qui , suivant leur principe général , passoient dans les différentes parties de la terre à mesure qu'elles se découvroient , souhaitèrent de l'accompagner dans sa course. Il n'eut garde de refuser les douceurs et les secours qu'il pouvoit espérer de leur conversation , de leurs conseils et de leur habileté. Les Phéniciens et les Insulaires de la Taprobane avoient déjà leurs Prêtres selon la religieuse coutume des anciens , qui ne s'embarquoient jamais sans cette précaution. C'est pour cela que les Poètes ont feint que les Argonautes avoient pris

Orphée avec eux , et que les Grecs s'étoient fait accompagner par Calchas au siège de Troye. Les instances et les attentions de Chérès furent si grandes , que tout fut prêt en peu de mois. Alors il monta sur le plus beau de ces vaisseaux , en qualité de Commandant ; et cette flotte à son départ de la Taprobane , fut accompagnée des bénédictions des deux peuples qui bordoient au loin les rivages.

En sortant du port de Galiba , ils se sentirent poussés par un vent qui les portoit vers le midi, où l'île de Ménuthias est située. Mais la coutume étoit de cotoyer les rivages ; navigation timide qui a régné parmi nous , jusqu'à ce qu'Hipalus , fameux nautonnier sous l'Empereur Claude , apprit aux Romains à aller aux Indes , par la pleine mer. Ainsi ce vent de nord étoit contraire à la route que les pilotes de Chérès comptoient de faire. C'étoit de reprendre tout le chemin par lequel ils étoient venus du golfe Arabe dans la Taprobane , et de parcourir ensuite les côtes de l'Afrique du nord au sud. Chérès au fond de son ame étoit très-fâché de ce détour , parce qu'il étoit peu curieux de reconnoître des côtes déjà vues par lui , ou même par d'autres. C'est pourquoi profitant de cette contrariété du vent qui favorisoit un dessein qu'il auroit eu de la peine à proposer sans ce prétexte , il dit aux

pilotes assemblés : mes camarades, en croirez-vous mon augure ? Le ciel semble nous montrer la voie que nous devons suivre. Nous allons découvrir de nouvelles terres ; mais nous ne serons pas les premiers qui ayons fait aux hommes un semblable présent ; et votre nation est déjà fameuse par ces sortes de découvertes. Enseignons aux navigateurs futurs quelque chose de plus nouveau, de plus considérable, et qui vous rendra célèbres entre les Phéniciens même. Donnons au monde la connoissance de la pleine mer, et ouvrons-en la route par notre exemple. Faisons à dessein, et à l'occasion d'un vent favorable, ce que les tempêtes et les courans ont fait faire à tous les vaisseaux qui ont abordé des îles fort distantes des rivages de terre-ferme. L'expérience a appris que la traversée en est ordinairement moins sujete aux écueils que la navigation des côtes. Ceux d'entre vous qui ont été eux-mêmes à Ménuthias par d'autres routes, ont déterminé la position de cette île. Ainsi vous savez où vous devez tendre. L'avantage constant d'une course abrégée au moins du double en prenant le plus droit chemin, me paroît l'emporter sur les risques d'une voie que l'on n'a pas encore tentée. Où en seroit aujourd'hui la navigation, si vos pères n'avoient pas entrepris des choses que personne n'avoit osé faire ? Ils ont vu le

temps, où non-seulement les passagers descendoient tous les soirs à terre, mais où les pilotes même tiroient leurs navires hors de l'eau sur le rivage. Les vôtres sont déjà trop grands pour faire sur eux cette manœuvre pitoyable que vous laissez aux Grecs, dont la plupart ne sortent point encore, non-seulement de la Méditerranée, mais des environs de l'Archipelague. Vous avez jugé que vous passiez les nuits plus sûrement dans vos vaisseaux, ou à l'ancre, ou continuant même de voguer, qu'en vous exposant sur des côtes désertes, ou dont les habitans vous sont suspects. La navigation en elle-même est regardée comme la plus grande hardiesse dont l'homme ait été capable ; mais on peut dire que la navigation est devenue d'autant plus sûre qu'elle s'est rendue plus hardie. Je ne désespère pas que la tentative que je vous propose, ne vous épargne dans la suite, mille naufrages ou mille combats. D'ailleurs les oiseaux, dont vous vous êtes pourvus, suivant la coutume établie, vous indiqueront par le côté où portera le vol, les îles ou les terres contre lesquelles il faut prendre garde d'échouer. Dès que nous en soupçonnerons le voisinage, nous nous ferons précéder par quelques-uns de nos petits vaisseaux, ou même par des chaloupes, où l'on aura toujours la sonde à la main. Ce ne sont là que des pratiques particulières : mais pour la direction

générale de la route , je compte infiniment sur la connoissance que vous avez des astres. Les navigateurs des autres nations , ne se guident que par la grande ourse , qui est une constellation très-sensible , mais qui ne montre que d'une manière vague la région du nord. Vous seuls savez fixer vos regards sur la cynosure , ou la petite ourse , dont l'extrémité de la queue donne précisément l'étoile polaire. Il est vrai que dès que nous aurons passé la ligne , le pôle boréal disparaîtra à notre vue ; et je sais que l'étoile la plus proche du pôle austral , à laquelle il faudra viser alors , en est éloignée d'environ quinze degrés. Cet inconvénient sembleroit devoir nous jeter dans une assez grande indétermination. Mais sans dire que nous nous aiderons par des réductions aisées , il est certain que portant d'ici au sud-ouest , comme vous savez qu'il le faut faire pour aller en droite ligne à Ménuthias , nous nous trouverons aussi alors fort près de l'Afrique , que nous côtoyerons dans tout le reste de notre course , suivant l'usage des navigations les plus ordinaires.

Les Pilotes , gagnés par un discours que Chérès avoit tourné adroitement à leur avantage , et dans lequel il paroissoit se confier à leur savoir , acceptèrent avec joie cette proposition. Et de plus , la confiance qu'il témoigna

avoir en eux, fut, comme il arrive d'ordinaire, la mesure de celle qu'ils prirent en lui. Cependant ils redoublèrent d'attention, soit pour prendre tous les jours les hauteurs du soleil, et toutes les nuits celles de différentes étoiles, soit pour découvrir du plus loin qu'il étoit possible, les îles qui devoient se rencontrer sur leur passage. La vigilance continuelle que les dangers toujours nouveaux exigeoient d'eux, leur procuroit la satisfaction non-seulement de se rendre plus habiles qu'ils ne l'avoient encore été, mais en quelque sorte de se trouver actuellement plus habiles qu'ils n'avoient cru l'être. Chérès, dans le dessein d'épargner aux hommes qui viendroient après lui, l'incertitude pénible à laquelle il se livroit pour eux, faisoit tenir un journal très-circonstancié de tout ce qu'on remarquoit dans le ciel et sur les eaux. Comme on étoit alors dans le milieu de notre hiver; dès qu'ils eurent passé la ligne, ils tirèrent un grand avantage du vent d'est, nommé *apeliotes* ou *subsolanus*. Ce vent réglé que le soleil promène avec lui dans ces mers, d'un tropique à l'autre, et qui tempère extrêmement l'ardeur des ses rayons perpendiculaires, les porta en moins d'un mois à la vue de la côte la plus australe de l'île de Ménuthias. On la trouve nommée dans quelques-uns de nos Auteurs, *Cernè Ethiopica*, pour la distinguer de

la *Cernè Atlantica* (l'île de Madère) , située vis-à-vis la pointe occidentale et septentrionale de l'Afrique. Voici la manière dont mes Auteurs anecdotes racontent que la première dont il s'agit ici, avoit été déjà découverte par les Phéniciens.

Dans les premières années où Phélétès gouvernoit la colonie Phénicienne de la Taprobane , un de ses plus hardis pilotes lui proposa d'étendre plus loin la connoissance que l'on avoit déjà des côtes orientales de l'Afrique. Comme Phélétès étoit plein des idées avantageuses qu'on lui avoit données de la Chersonèse d'or et de la Sérique, il en espéroit pour sa colonie et pour lui-même, de plus grands profits que ceux qu'on pouvoit tirer de l'Afrique, dont il n'avoit jamais entendu parler que comme d'un pays aussi affreux par ses habitans que par ses déserts. Ainsi quelque instance que l'on pût faire auprès de lui, il ne voulut accorder qu'un vaisseau à celui qui se chargeoit de cette entreprise. Ce pilote , après avoir fait le circuit ordinaire pour arriver au cap des Aromates, *Gardafuy*, qui est la pointe la plus orientale de l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte, se joignit à des marchands Ethiopiens, qui voguèrent avec lui jusqu'à Rapta, vis-à-vis du milieu de l'île de Ménuthias. Là ils lui dirent qu'ils n'alloient jamais plus loin,

quoique suivant une opinion répandue parmi eux, on dût trouver en avançant un peu, les mines de Sophir, ou Ophir, (*aujourd'hui Sofala*). Ce n'est pas, ajoutèrent-ils, qu'aucun étranger les ait vues de ses propres yeux. Elles sont défendues, au cas qu'il y en ait, par des Ethiopiens antropophages, qui sans doute ne connoissent pas eux-mêmes leurs richesses. Mais animés d'une passion plus féroce, ils s'attroupent en grand nombre pour se saisir de tous les passans que le malheur jette sur leurs côtes, et ils les emportent pour les manger. Ainsi on ne soupçonne qu'ils aient des mines d'or que parce qu'on s'est aperçu que le sable de leur rivage est mêlé de quelques pailles de ce métal.

Sur cet avis, le Pilote phénicien ne se sentant pas assez fort ni pour attaquer ni même pour se défendre, se contenta en passant la nuit devant cette côte, d'envoyer une chaloupe avec un tonneau que l'on remplit à la hâte de ce sable. Il se jeta ensuite du côté de Ménuthias, dont on lui avoit dit que les peuples n'avoient guères plus de raison, mais avoient plus de douceur que les sauvages de Sophir. Il doubla l'île du côté du midi, il prit même terre en cet endroit; il en vérifia la hauteur et en emporta des rafraîchissemens, qu'il obtint pour quelques bijoux de peu de consé-

quence. Etant retourné dans la Taprobane par la même voie qu'il avoit prise en venant, il présenta au chef de la colonie son tonneau de sable, duquel on tira en effet par le seul lavage, une assez grande quantité d'or. A cette vue, Phélétès consentit de faire partir trois vaisseaux qui devoient débarquer à la côte méridionale de Ménuthias, un peu au-delà du tropique dans le port qui seroit reconnu sans peine par le premier pilote qu'il renvoyoit; et il leur fit espérer, comme nous l'avons dit plus haut, de les faire suivre bientôt par d'autres. Phélétès alléguoit pour raison, qu'il falloit avant toutes choses s'établir à Ménuthias, afin de prendre de-là des mesures plus convenables pour porter la guerre aux sauvages de Sophir. Mais quoiqu'il y eût près d'un an que ces trois vaisseaux fussent partis, ils n'arrivèrent dans cette île que huit jours après la flotte de Chérès; ce qui donna un grand éclat à l'entreprise qu'il venoit de faire en traversant la pleine mer.

Dès que cette flotte, composée de vingt-quatre vaisseaux, se présenta à la rade, on prit garde que ces Insulaires, hommes et femmes, effrayés d'un spectacle auquel sans doute ils n'avoient encore rien vu de pareil, s'enfuyoient au loin, chassant devant eux tout ce qu'ils pouvoient rassembler de leurs bestiaux, et laissoient le

terrain libre. Les Phéniciens entrèrent aussitôt dans un très-grand port formé par la nature seule. C'est une espèce de lac à l'abri de tous les vents, sur lequel il y avoit un grand nombre de barques de pêcheurs, faites d'une seule pièce de bois creusé, et chargées de longues corbeilles d'osier, qui tenoient lieu de filets aux habitans. Ils mirent pied à terre dans une plaine riante et fertile, traversée par des rivières et des ruisseaux qui se rendent dans le lac, et semée de cabanes couvertes de feuillée, pour garantir les hommes et les bestiaux de la grande chaleur du jour. Ils trouvèrent par-tout des provisions d'alimens rustiques, et en plusieurs endroits des vieillards et des enfans que leur foiblesse tenoit attachés à leur demeure. Chérès recommanda à tout son équipage d'apaiser par des signes d'amitié la frayeur que leurs habillemens de guerre causoient à ces paysans sauvages. Et cependant ils s'emparèrent d'un lieu dont la lâcheté des possesseurs rendoit maîtres, des étrangers qui n'auroient exigé qu'une hospitalité honnête. Après avoir passé quelques jours à tirer les alignemens de tout le terrain dont ils jugeoient avoir besoin pour eux et pour ceux qui les suivroient, ils songèrent à se fortifier, de peur que les fuyards ne revinssent avec quelque secours inconnu. Ils employèrent d'abord à ce travail les rameurs

de leurs vaisseaux ; mais ils eurent bientôt d'autres ouvriers. Les habitans revenoient un à un voir si les étrangers n'étoient point partis. Chérès et les siens, à force de gestes et de tons caressans, engagèrent ceux des vieillards et des enfans qui pouvoient un peu marcher, à aller au-devant de leurs parens, pour les assurer qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des étrangers. Cet expédient réussit au-delà de toute espérance ; et les habitans revinrent en peu de jours dans leurs cabanes. Il est vrai qu'ils n'y étoient plus les maîtres : mais soit qu'ils sentissent qu'ils avoient perdu leur indépendance par leur faute, soit qu'ils reconnussent la supériorité que des nations policées avoient sur eux, ils se soumirent sans regret à leur esclavage. Comme ils ne cherchoient que leur vie, et qu'ils ne se l'étoient jamais procurée sans travail, leur situation ne leur paroissoit presque pas changée. Bien davantage, les habitans de ce canton méridional n'ayant eu auparavant aucun chef commun à eux tous, ni par conséquent aucun arbitre nécessaire et souverain dans leurs querelles, il leur sembla que la propriété de leurs biens perdue leur en procuroit un usage plus tranquille. Enfin une des consolations de ces peuples, fut que le gouvernement étranger les délivra des ordres que les devins donnoient à

toutes les mères, d'exposer leurs enfans, lorsqu'ils avoient trouvé dans leurs observations qu'ils étoient nés sous de malheureux auspices.

Chérès fit d'abord des loix particulières pour cette espèce d'esclaves. Il ordonna qu'ils ne seroient appelés que serfs ou serviteurs. Il régla leur nourriture telle qu'ils la prenoient auparavant. Il partagea également les heures de leur travail et de leur repos, mais sur-tout il promit au nom des Rois, leurs nouveaux souverains, que tant qu'ils demeureroient dans la soumission qu'ils marquoient actuellement, on ne les transporterait jamais hors de leur île, malgré eux. Ces dispositions étant faites, on les occupa à bâtir une forteresse, des murailles et des logemens avec les matériaux les plus convenables qui se rencontrassent dans les environs. Enfin, Chérès usant du droit qu'on lui avoit donné en partant, jugea que la forteresse, la nouvelle ville, et tout le territoire qui l'environnoit, devoit à raison du voisinage, appartenir en souveraineté aux Rois de la Taprobane ; aussi bien que toutes les acquisitions qu'on pourroit faire à l'avenir dans toute l'île.

Il envoya deux de ses moindres vaisseaux pour faire part aux Rois de ce jugement, et des conditions sous lesquelles il les avoit rendus souverains de l'île, et maîtres de ses habitans, dans la partie du moins, qui étoit actuellement conquise.

conquisé. Un de ces vaisseaux portoit une colonne de bois d'ébène, d'une longueur et d'une grosseur prodigieuse. Tout l'équipage, jusqu'aux matelots, étoit chargé de topases, de grenats, d'améthistes, et de plusieurs autres pierres précieuses, qu'ils disoient avoir ramassées, comme il étoit vrai, dans les rivières et dans les ruisseaux. Chérès, dans sa lettre, invitoit les Rois à envoyer une petite flotte, composée d'un nombre qu'il leur marqua d'hommes et de femmes, pour commencer un établissement en forme de colonie à Ménuthias. Il les avertit de les faire accompagner d'officiers et de soldats, afin d'avoir une garnison dans cette île, et quelque marine dans son port; parce qu'il conduiroit à d'autres découvertes, ses vaisseaux et tout l'équipage qu'il avoit avec lui. Il leur conseilloit néanmoins de ne faire avancer leurs sujets dans le pays qu'avec le temps, et lorsqu'ils se seroient assurés, par une domination douce et équitable, d'avoir dans leurs nouveaux serviteurs, des soldats affectionnés. Il les exhortoit même à n'étendre leur conquête que de la manière dont elle venoit d'être commencée; c'est-à-dire, en faisant comprendre aux habitans du fond de l'île, qu'une obéissance raisonnable seroit infiniment plus douce pour eux, que la liberté sauvage, dans laquelle ils vivoient encore. Il disoit enfin, que pour

peu que les rois de la Taprobane voulussent hâter l'embarquement qu'il leur proposoit, on le retrouveroit encore dans le même lieu, parce que le trajet entre les deux îles, n'étoit plus qu'une promenade sur mer.

Il écrivit une lettre particulière à Astarte, dans laquelle il lui marquoit qu'il avoit cru devoir faire ce premier présent à ses alliés, pour cimenter leur réconciliation avec les Phéniciens, qui avoient besoin de l'entrepôt de la Taprobane, pour le commerce des Indes. Que d'ailleurs ces alliés ayant moins de forces maritimes et moins d'habitude dans le commerce que la Phénicie, il avoit été bien aise de leur donner une possession aisée à conserver et à faire valoir. Mais que son dessein étoit de rendre les Phéniciens maîtres de toute la côte orientale de l'Afrique, depuis Rapta, jusqu'à l'extrémité méridionale de cette partie du monde. Que les liaisons qu'ils avoient déjà avec les Ethiopiens septentrionaux leur faciliteroient bientôt le moyen de faire directement le commerce de toute l'Afrique, sans aller dans la Taprobane, ni même sans s'arrêter à Ménuthias. Il lui marquoit qu'il alloit commencer par les mines de Sophir, situées dans un pays barbare, dont les habitans égorgeoient et dévoroient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Qu'il comptoit d'avoir actuellement assez de monde pour les dompter,

et qu'il lui manderait sur les lieux, de quelles troupes les Phéniciens auroient besoin pour conserver leur conquête. Qu'après avoir fait sur ces peuples féroces, autant d'esclaves qu'il seroit possible d'en faire, il les emploieroit à construire sur toute la côte, les forts qu'il croiroit nécessaires pour assurer à la Phénicie des possessions avantageuses par elles-mêmes, ou qui serviroient d'entrepôt, pour aller de-là à un commerce avantageux. Il ajouta qu'il ne parloit de réduire à l'esclavage cette partie de la côte orientale de l'Afrique, que parce qu'elle n'étoit habitée que par des monstres à figure humaine, incapables de toute société. Mais qu'il espéroit de trouver dans la côte occidentale, des nations avec lesquelles on pourroit faire quelques traités d'alliance ou de commerce. Qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Phéniciens, d'entrer par-tout les armes à la main; qu'ils se ruineroient eux-mêmes par une expédition si longue, ou que du moins leur domination ne se soutiendrait pas long-temps: que leurs souhaits devoient être de trouver des peuples qui les reçussent comme on les avoit reçus dans la Taprobane; qu'il se garderoit bien, non-seulement de détruire, mais même de subjuguier tous les barbares qui pourroient leur faire d'abord quelque résistance; mais qu'il se serviroit de la victoire, conformément à

l'exemple qu'Astarte lui-même avoit donné plus d'une fois, pour amener les vaincus à l'amitié des vainqueurs. Que s'il avoit rendus serfs les habitans de Ménuthias, c'est parce que faute d'avoir trouvé parmi eux quelque forme générale et constante de gouvernement, il n'avoit pu s'adresser à personne d'entre eux pour traiter sûrement avec la nation : qu'ainsi il n'avoit pu les amener autrement que par la servitude, à cette communication de biens, à laquelle il croyoit que tous les peuples de la terre étoient obligés les uns à l'égard des autres. Qu'en considération néanmoins de leur bonté naturelle, il avoit pris toutes les mesures possibles, afin que leur joug leur fût plus utile qu'onéreux. Qu'en un mot, il en avoit usé à leur égard bien différemment de ce qu'il alloit faire avec les anthropophages, ces ennemis du genre humain, dont il tâcheroit d'exterminer une partie pour rendre l'autre vraiment esclave. Mais qu'en général il étoit persuadé que les naturels de chaque pays étoient véritablement les seuls qui pussent cultiver ou entretenir dans leurs terres, les fruits et les autres productions de la nature, et les commercer avec avantage pour les peuples même qui les vont prendre chez eux. Qu'ainsi ce seroit ruiner le commerce dans son principe, non-seulement que d'exterminer, mais même que

d'effaroucher ou d'aliéner les peuples que l'on pourroit gagner par l'adresse ou par la douceur. Qu'en son particulier il n'avoit offert son ministère à la Phénicie et à ses alliés, que dans cette vue. Que ses vœux les plus ardens étoient de policer les sauvages même qui se trouvoient susceptibles de quelques mœurs, par l'habitude qu'il leur procureroit avec des nations civilisées. En un mot, qu'il n'aspiroit dans son entreprise, qu'à rendre les hommes heureux les uns par les autres.

Chérès, en attendant le retour de ses deux vaisseaux, hâta tellement les ouvrages qu'il avoit commencés, que les familles de la Taprobane trouvèrent, en arrivant quelques mois après, des habitations toutes faites à la ville et à la campagne. Leur Commandant ou leur Gouverneur avoit ordre de la part des Rois de leur en faire la distribution suivant les avis et les dispositions de Chérès, et de se conformer lui-même aux réglemens qu'il recevoit de lui, par rapport à cette conquête. Ces ordres étoient accompagnés d'une lettre de louanges et de remerciemens pour Chérès. Il fut encore plus touché de l'approbation qu'Astarte donnoit, dans sa réponse, aux principes de sa conduite; non-seulement parce que la Phénicie n'ayant point encore son partage, cette approbation paroissoit plus désintéressée; mais encore

parce que les Phéniciens tenoient la première place dans son cœur, et qu'en les servant, il croyoit servir plus immédiatement l'Egypte même.

Comme Chérès n'avoit attendu les Insulaires de la Taprobane que pour mettre leur colonie en possession du pays qu'il avoit acquis pour eux; dès qu'elle fut établie, il fit équiper sa flotte entière; et l'ayant pourvue abondamment de munitions de guerre et de bouche, il mit à la voile pour Sophir.

Son dessein étoit d'aller prendre les côtes de l'Afrique au fleuve Raptus (*Cuama*), où, comme il a été déjà dit, les marchands Ethiopiens s'arrêtoient toujours, par la crainte qu'ils avoient des Anthropophages. Mais un violent orage, tel qu'il s'en élève souvent entre l'Afrique et Ménuthias, ferma d'abord à sa flotte l'entrée de ce canal dans lequel il ne vouloit s'engager qu'avec un vent très-favorable. Le calme n'étoit pas encore entièrement revenu, lorsque son vaisseau, écarté de tous les autres par la tempête, se trouva devant une pointe de terre qu'il reconnut pour le promontoire Prason, que Ptolomée a placé depuis au quinzième degré de latitude méridionale. Mais comme au-delà de Raptus vers le midi, il n'y a aucune pointe de terre avant ce promontoire qui se trouve situé dans mes Auteurs anecdotes sous

le tropique du capricorne ; je conclus que c'es le cap dont Ptolomée a su le nom sans en savoir bien la situation, quoique la véritable lui fût indiquée par Marin de Tyr, qu'il cite à ce sujet même. Chérès rappelant dans son esprit que c'étoit le terme de l'Afrique connue, par les géographes de son temps, résolut d'aborder là, et prit des mesures pour la descente.

Il avoit apperçu de loin une foule d'habitans sur le rivage ; et il crut que ces peuples ayant découvert plusieurs de ses vaisseaux, ne s'étoient assemblés en si grand nombre que pour se défendre, au cas qu'il voulût aller à eux. C'est pourquoi il songea d'abord à rejoindre sa flotte ; et ensuite pour donner lieu aux sauvages de se séparer, il la fit mettre hors de la portée de leur vue. Enfin, il régla qu'à la faveur d'une nuit qui se trouva la cinquième depuis la tempête, trois de ses petits vaisseaux conduits par lui-même, chargés de soldats d'élite, et soutenus du reste de la flotte à une distance convenable, essaieroient de prendre terre. Il avoit remarqué pour reconnaissance du lieu quelques cabanes presque sur le bord du cap, à l'embouchure d'une rivière (*l'Inhambane*) ; et il avoit jugé que la descente y seroit aisée par la nature du terrain. Sa conjecture se trouva vraie. Ils ne rencontrè-

rent même personne qui leur fît obstacle. Ainsi marchant en silence , l'épée à la main , ils allèrent à ces cabanes , guidés par la lueur de quelques bois qu'on y tenoit allumés. Une trentaine de sauvages , qui en gardoient l'entrée , s'éveillèrent et jetèrent aussi-tôt un grand cri ; ce fut le signal pour les égorger. La diligence avec laquelle cette expédition fut faite ne laissa à aucun d'eux le temps de s'armer de son arc et de ses flèches qu'il avoit à côté de lui , ni le moyen de s'échapper pour aller au-loin avertir leurs camarades.

Chérès et les siens entrèrent aussi-tôt dans une espèce de grande étable soutenue d'espace en espace par des pieux. Ils trouvèrent environ cinquante hommes presque nuds couchés sur de la feuillée , et attachés à ces pieux par des branches de palmiers entrelacées en forme de chaînes. Ces hommes , parlant différentes langues , s'accordoient tous dans les marques de joie et dans le ton de supplication. Chérès avec des gestes favorables leur fit signe de laisser parler un d'entre eux , qui paroissoit avoir plus de zèle et de hardiesse que les autres. Seigneur , dit-il , vous que je vois à la tête de ces Phéniciens , que je reconnois à leurs armes , comme étant Phénicien moi-même : le ciel vous envoie sans doute pour être le libérateur de tout ce que nous sommes ici de malheureux des-

tinés à servir de pâture aux cruels habitans de cette contrée. Nous avons été jetés en différens temps , sur leurs rivages par des vents contraires. ils y viennent en foule , dès qu'ils apperçoivent des tempêtes , dans le dessein de recueillir la proie qu'elles pourront leur apporter. Car d'ailleurs ils n'ont point assez de courage pour aller en mer attaquer des bâtimens qu'ils croiroient capables de se défendre. Ils profitent de l'état d'impuissance , de fatigue , d'agonie , où des voyageurs battus par les flots , et presque noyés , se trouvent réduits , pour réserver ces infortunés à une mort bien plus terrible que celle dont ils les sauvent. Ils nous tiennent ici dans de vastes pâturages remplis de troupeaux dont ils se nourrissent ordinairement , et dont ils nous nourrissent nous-mêmes pour faire de nous , dans leurs fêtes , le même usage que de leurs troupeaux. Nous sommes livrés tous les mois au choix affreux qu'ils viennent faire de nous , sur l'estimation brutale de notre embonpoint. Ah ! jeune héros , qui que vous soyez , rendez-nous la vie , ou du moins préservez-nous d'une mort indigne de l'homme. Nous vous serons peut-être de quelque utilité contre ces barbares , dont une fatale expérience nous a fait connoître à-peu-près le génie et les coutumes. Recevez-nous à la dernière place parmi ces braves guerriers qui vous ont suivi dans

cette entreprise glorieuse , et qui paroissent pleins d'attachement pour votre personne , et d'admiration pour votre vertu.

Chérès fit couper sur le champ les liens de ces prisonniers , et envoya des ordres à toute sa flotte de se rendre incessamment dans le port ou le bassin que formoit l'embouchure de la rivière. Il sentit en se voyant pour la première fois dans cette terre désirée , où il commençoit des travaux utiles aux hommes , la joie qu'éprouvent des voyageurs revenus après de longues traverses dans leur patrie. Il apprit bien-tôt des étrangers qu'il venoit de délivrer , qu'en divers endroits de la côte , en remontant du côté du nord jusqu'à Sophir , il y avoit de ces marchés infâmes , où les anthropophages trafiquoient entre eux des hommes qu'ils avoient pris. Il jugea à propos , avant que d'aller nétoyer ces rivages de tant d'assassins , de former au promontoire pour sa flotte un entrepôt qui demeureroit aux Phéniciens. La chose ne lui parut pas difficile. Il voyoit déjà par lui-même qu'il avoit affaire à des hommes effrayés , qui avoient abandonné toute la plaine depuis qu'il avoit mis pied à terre , et qui ne paroissoient plus que sur la cime des collines , dont ils descendoient subitement par l'autre côté , dès qu'on faisoit semblant de s'approcher d'eux. Il se confirma par cet exemple dans la pensée

qu'il avoit eue que la cruauté et la barbarie sont jointes le plus souvent à l'extrême lâcheté : et il fut bien aise en même-temps d'avoir moins de sang à répandre qu'il n'avoit cru , pour la réduction de ses sauvages. Mais il s'agissoit de se saisir de leurs personnes au plus grand nombre qu'il se pourroit ; et c'est à l'exécution de ce dessein que les étrangers lui furent d'un grand secours.

Comme il y avoit parmi eux plusieurs Ethiopiens qui avoient pris garde que la langue des sauvages ne différoit pas extrêmement de la leur , ils s'offrirent à Chérès pour tâcher de les ramener. Ils lui dirent que pourvu qu'ils fussent armés , ils ne craignoient rien de leur part. Qu'ils leur feroient entendre que leurs troupeaux , leurs fruits et leurs cabanes étant dans la plaine , le plus sûr pour eux étoit de se confier en la miséricorde du conquérant. Oui , dit Chérès , et vous pouvez les assurer qu'outre la vie saute que je leur garantis , je les occuperai à quelque chose de plus avantageux pour eux-mêmes que la profession horrible qui les rendoit l'abomination de toute la terre. Ne manquez pas d'ajouter que je ferai une grande distinction entre ceux qui reviendront sur vos remontrances , et ceux qui nous donneront la peine de courir après eux.

Ces députés étant partis au nombre de vingt ,

leur plus grande peine fut d'arriver jusqu'à ces sauvages qu'ils appeloient à eux avec les cris et les gestes les plus pacifiques dont ils pouvoient s'aviser. Mais dès qu'ils purent entrer en quelque sorte de conférence avec eux , ils leur firent bientôt comprendre qu'accoutumés à l'abondance , comme ils l'étoient dans leurs prairies le long de la mer , ils alloient périr de misère , en cherchant leur vie et celle de leurs familles à la pointe de leurs flèches , sur des montagnes arides et dans des plaines désertes. Ces discours et d'autres semblables , passant de bouche en bouche , en ramenèrent deux ou trois nulle dès les premiers jours , et encore davantage dans la suite. Chérès les reçut favorablement. Il les distribua en plusieurs bandes à la tête desquelles il mit un Phénicien pour les commander , et un Ethiopien pour se faire entendre d'eux. Il les occupa à préparer le terrain pour une petite colonie qu'il envoya demander à Astarte , en attendant qu'il allât disposer les choses pour un plus grand établissement dans le voisinage de Sophir. Il ne condamna point ces esclaves à de plus longs travaux que les Insulaires de Ménuthias. Il leur faisoit même donner une nourriture plus solide , en considération de l'habitude qu'ils en avoient contractée.

La plus grande partie de son équipage étoit

assez surprise de cette douceur et de ces égards ; et ils s'étoient plutôt attendus à un châtiment exemplaire de leur férocité récente. Chérès leur dit, qu'il y avoit une grande différence à faire entre des crimes commis par des particuliers contre des loix établies dans une nation policée, et des pratiques nées de l'ignorance et de la grossièreté de tout un peuple. Que les peines qu'on leur feroit subir avant l'instruction, seroient une vengeance défendue, et non une punition légitime. Qu'il ne se faisoit pas un scrupule d'exterminer des hommes pernicious au genre humain ; et que sur ce principe il n'avoit aucun regret au carnage qu'ils avoient fait des trente sauvages qui gardoient l'étable, parce qu'il le croyoit alors nécessaire. Mais qu'aujourd'hui qu'il connoissoit mieux le caractère de ces barbares, il se croiroit très-coupable de détruire une nation qu'il alloit rendre utile par ses travaux aux Phéniciens même, et par une suite de leur commerce à tous les peuples de la terre.

Cependant tous les sauvages ne se trouvèrent pas d'humeur d'abandonner leur fainéantise, et l'espérance de manger encore des hommes, pour des travaux supportables, mais réguliers. On apprit bientôt que plusieurs d'entre eux montant le long de la côte jusqu'à Sophir, étoient allés par bandes, amener les autres

anthropophages, en leur annonçant qu'ils étoient menacés d'une invasion semblable à celle qui les avoit chassés du promontoire. Qu'ainsi il falloit se préparer à la défense, et tourner contre des ennemis communs le courage qu'ils n'avoient encore exercé qu'en s'égorgeant un à un et seul à seul, pour des querelles particulières et personnelles. Chérès instruit de ces démarches, résolut d'aller chercher les sauvages, et même par terre, pour les prendre de tous les côtés. Mais comme il y avoit près de cent lieues de Prason à Sophir, il conçut que des chevaux lui seroient utiles; d'autant plus que la vigueur et l'agilité de ces animaux, que ces peuples n'avoient pas encore vus, jeteroit infailliblement l'effroi parmi leurs troupes les plus nombreuses.

Dans cette pensée, il fit partir quatre vaisseaux de sa flotte, commandés par des Phéniciens, mais accompagnés par plusieurs Ethiopiens. Il les chargea d'une somme d'or assez considérable pour acquérir dix mille chevaux dans l'Ethiopie, où ils sont en très-grand nombre, d'une très-grande beauté, et d'une corne si dure que sans avoir besoin d'être ferrés ils montent et descendent les montagnes les plus pierreuses. Il ne plaignit point cette dépense dont il espéroit de se dédommager abondamment dans les mines de Sophir. Ces quatre vaisseaux

des plus forts de la flotte de Chérès devoient servir d'escorte aux bateaux plats qui ameneroient les chevaux et les conducteurs. Il prévoyoit que dans le même intervalle de temps la colonie Phénicienne arriveroit , et qu'étant suffisante pour garder le promontoire, il pourroit emmener avec lui toutes ses forces.

D'abord après le retour des vaisseaux qu'il avoit envoyés en Ethiopie , et l'arrivée de la colonie Phénicienne qu'il attendoit de la Taprobane , il se mit en marche du côté de Sophir. Il faisoit côtoyer les rivages par toute sa flotte qui portoit les munitions qui leur seroient nécessaires en traversant des pays qui n'étoient pas également fertiles. Il vouloit même y remettre ses malades et ses blessés , au cas qu'il y en eût , et y jeter les esclaves qu'il espéroit de faire. Enfin comme il n'avoit fait monter que six mille chevaux , les bateaux plats amenoient les autres pour le besoin.

Les sauvages qui n'avoient pas ignoré tous ces mouvemens , s'étoient encouragés à s'avancer jusqu'à trois journées de Prason. Ils avoient assemblé dans une plaine au pied d'une hauteur que devoit passer Chérès , non une armée , mais une multitude d'hommes, qui croyoient tous qu'en fait de combat, il ne s'agissoit que du nombre. C'est pour cela même que le sachant arrivé de l'autre côté de la hauteur qui les séparoit en-

core de lui , ils eurent l'audace de lui faire une députation menaçante ; parce qu'ils avoient appris des Ethiopiens qu'on avoit envoyés à eux-mêmes dès le commencement , que chez toutes les nations les députés étoient inviolables. Les trois sauvages présentés à Chérès dans sa tente furent frappés de la majesté de son air et de son visage , et soit qu'ils sentissent la supériorité naturelle qu'on a toujours dit que les Noirs reconnoissent dans les Blancs ; soit qu'ils fussent effrayés de cet habillement de fer , et de ce casque surmonté de panaches et d'aigrettes , qu'ils voyoient non-seulement à Chérès , mais à tous les officiers qui l'environnoient ; ils n'osoient plus ouvrir la bouche. Au lieu de parler , ils recommençoient sans cesse leurs prosternemens , tels qu'ils le faisoient devant leurs Idoles. Chérès fut obligé de leur faire dire par les Ethiopiens qui vouloient bien leur servir de truchemens , qu'ils eussent à mettre fin à leur cérémonial ridicule , et à expliquer leur commission. Les députés firent entendre en tremblant et en bégayant , que leurs chefs avertissoient Chérès que s'il avançoit sur eux , ils alloient brûler tout vifs les étrangers qu'ils avoient dans leurs marchés. Chérès leur répondit qu'ils en étoient bien les maîtres , et qu'ils feroient eux-mêmes la mesure de leurs châtimens. Mais que l'envie de changer le genre de

de mort de quelques centaines d'hommes, ne l'empêcheroit pas de purger la nature humaine de monstres comme eux. Ces pauvres nègres portèrent à leurs Chefs l'impression de leur frayeur, qui ne les empêcha pas de faire massacrer tous les étrangers qu'ils tenoient dans un marché voisin; parce que se sentant pressés de se mettre en bataille, ils ne crurent pas avoir le temps de leur faire subir un plus long supplice.

Ils formèrent comme un bataillon carré fort épais, de sorte qu'il n'y avoit que les deux ou trois premiers rangs qui pussent viser aux ennemis en tirant leurs flèches, et que les autres étoient obligés de les lancer en l'air et au hasard. Ces flèches étoient armées de petites pierres aiguës, que les Naturalistes trouvant semées dans les campagnes de l'Afrique, ont prises depuis pour des pierres de foudre et ont appelées *Ceraunia*. Ils avoient derrière eux une montagne fort droite, dont le sommet étoit couvert de ce bois incorruptible de thya, espèce de cèdre qui a rendu ce pays fameux dans l'antiquité. Ils y avoient caché leurs femmes et leurs enfans, et ils comptoient de s'y réfugier eux-mêmes en cas de mauvais succès. Chérès ayant vu cette disposition, ordonna aux deux ailes de son armée, composée chacune de deux mille chevaux, de courir à toute bride dès qu'elles

seroient arrivées sur la hauteur, pour aller gagner le derrière du bataillon des Sauvages par les deux espaces qu'ils avoient laissés fort imprudemment à leurs côtés ; pendant que lui-même leur feroit face avec les deux mille hommes qui lui restoient. Les barbares s'attendoient bien à voir ces chevaux que plusieurs d'entre eux avoient apperçus, mais qu'ils avoient dépeints à leurs camarades comme des animaux forts lents à la marche qu'ils leur avoient vu faire. Ainsi ils furent étrangement consternés, lorsqu'ayant à peine eu le temps de poser la flèche sur l'arc, ils virent leur bataillon enveloppé dans le premier moment ; leurs rangs ouverts dans le second ; la plupart d'entre eux renversés et foulés aux pieds des chevaux dans le troisième. Ils n'évitoient une épée que pour rencontrer l'autre. Ils se sentirent vaincus au premier abord, et leur résistance fut à peine aussi longue que ma description. Ils tendirent les bras pour demander grace ; et le combat cessant aussi-tôt, ils furent conduits par milliers dans les vaisseaux où on les mit aux fers. Cependant Chérès rencontrant l'étable où ils venoient de massacrer les étrangers, sépara les Chefs de ces barbares et les fit tous mettre en croix le long du rivage de la mer, pour intimider le reste de la nation, et pour marquer

...

aux voyageurs qu'il avoit assuré le passage du canal et l'abord même de la côte.

Après cette exécution, il fit publier par ses Ethiopiens une amnistie par laquelle il assurait non-seulement la vie, mais un traitement favorable à tous les Sauvages du pays, s'ils renonçoient à leur ancienne barbarie, et s'ils se reconnoissoient esclaves des Phéniciens. Cette publication attira les femmes et les enfans de ceux qui étoient déjà dans les chaînes. Il les fit mettre par familles, en leur promettant, en son nom et en celui des Phéniciens leurs maîtres, de les joindre toujours ainsi dans les travaux qu'on leur imposeroit. Il n'excepta de cette règle que les jeunes gens non mariés, dont il fit des rameurs à la place de ceux qu'il avoit amenés de la Taprobane, en changeant ceux-ci en soldats pour grossir ses troupes. Mais il promit aux uns et aux autres de ces nouveaux captifs de les délier tous, quand on auroit des preuves suffisantes de leur fidélité. Ces traits de bonté de la part d'un vainqueur qui leur avoit paru si terrible, les consolèrent un peu de leur défaite et de leur esclavage. Ceux qu'il laissa dans leur propre pays, se résolurent, avec moins de regret, à ces travaux mis au rang des peines des criminels; mais auxquels bien d'autres hommes se soumettent

volontairement dans le seul dessein de gagner leur vie. Je parle des mines qu'on leur fit ouvrir dans le territoire de Sophir, où Chérès arriva sans aucune opposition, et en délivrant sur la route tous les captifs des Anthropophages.

Ces mines se trouvèrent d'une richesse étonnante. Et quoique les Phéniciens fussent de grands maîtres dans l'art de conduire ces sortes d'entreprises, qui ne leur étoient pas nouvelles, les Prêtres Egyptiens que Chérès avoit avec lui leur communiquèrent le vrai secret de détacher l'or des fragmens de pierre qu'on apporte de la mine. On ne le retiroit auparavant que par des broyemens très-pénibles, suivis de fontes réitérées. Les Prêtres Egyptiens leur apprirent que le mercure versé sur la pierre assez simplement pilée se chargeoit du métal précieux ; qu'il étoit aisé de séparer ensuite cet amalgame ou ce mélange, du sable ou du gravier qui l'embarrassoit encore ; et qu'enfin il ne s'agissoit plus que de faire évaporer au feu, le mercure qui laissoit l'or pur au fond du vaisseau. Ils ajoutèrent que cette propriété du mercure s'étendoit jusques sur l'argent, et demouroit sans effet à l'égard des métaux inférieurs, auxquels il ne s'allioit point. Il ne s'agissoit que du premier aux mines de Sophir : et l'on sait que dans les siècles suivans elles ont fourni aux peuples les plus célèbres, non-

seulement l'or dont ils ont revêtu les temples des Dieux et les palais de leurs Rois, mais encore le nombre infini de pierres précieuses dont leurs femmes se sont parées. Sans alléguer celles dont les noms sont communs, c'est de-là qu'on tiroit la pantarbe, qui avoit, dit-on, la vertu de repousser l'action du feu, et le sidéropœcile du genre des Sidérites, auxquels on a attribué la propriété encore plus fabuleuse d'entretenir l'inimitié entre ceux qui en portoient.

Astarte ayant appris des nouvelles si avantageuses, obtint du Roi même de Phénicie, pour cette habitation déjà pourvue d'esclaves qui devoient la cultiver, une colonie plus nombreuse que n'auroient pu la composer les Phéniciens de la Taprobane. Ce peuple accoutumé à Tyr et à Sidon, à tous les délices de la vie, n'y trouva dans ce nouveau séjour, aucune diminution. On y bâtit des maisons de plusieurs sortes de bois veinés de toutes couleurs, et plus susceptibles de poli et de sculpture, que le marbre. Outre les alimens, ou salubres ou délicats, qu'offroient en abondance la terre et la mer; les campagnes y étoient parsemées de paons, de perroquets, de singes et d'autres animaux, dignes par la beauté de leurs figures, ou par la singularité de leurs grâces, d'être envoyés, comme ils l'ont été long-temps depuis, chez

toutes les nations assez aisées, pour dépenser en amusemens. Au reste, quoique Chérès n'eût pas eu dessein que les Insulaires de la Taprobane partageassent avec les Phéniciens la domination de Sophir, ni la possession de ses mines ; ici, comme dans toute la suite de sa course et en chaque lieu d'entrepôt, il assigna un quartier pour leur demeure, et leur donna un intérêt convenable dans le commerce Phénicien. Les Rois même de la Taprobane lui avoient insinué que, quoiqu'ils fussent ravis qu'il voulût bien exercer leurs sujets dans la navigation et dans le commerce, ils ne se soucioient pas d'acquérir des possessions extrêmement éloignées, qu'ils auroient peine à fournir de colonies.

Les établissemens que Chérès venoit de procurer aux deux nations qui lui avoient prêté leurs soldats, n'étoient point des établissemens pour lui. Son ame remplie de projets plus étendus pour l'utilité du monde entier, et même du désir de rentrer dans sa patrie avec toute la gloire et toute l'autorité que donnent les grandes actions, se sentoit encore bien loin de son terme. Il avoit actuellement dans l'esprit la recherche de l'extrémité de l'Afrique, objet véritablement nouveau qui devoit apporter au commerce une facilité dont on concevoit tout le prix, mais dont l'espérance étoit

traitée de chimérique. Etant revenu de Sophir au promontoire, ce fut en ce dernier port, qu'il s'embarqua pour cette nouvelle expédition. Il avoit grossi son équipage de plusieurs des étrangers qu'il avoit délivrés. Ils avoient eux-mêmes demandé à le suivre, après qu'il eut accordé à tous une pleine liberté de retourner dans leur patrie, chargés de l'or de Sophir. Comme il y avoit parmi ceux qui se donnèrent à lui, des marchands de toutes les nations, et même des Phéniciens déjà établis dans les ports les plus septentrionaux de la mer Atlantique, et qui avoient passé la Méditerranée, pour venir s'embarquer sur la mer rouge; il fut bien aise d'avoir en eux des interprètes commodes pour les côtes qu'il avoit à parcourir. Il jugea à propos d'emmener avec lui tous ses chevaux, après le service qu'il en avoit tiré contre les anthropophages. Mais avant que de partir de Sophir, il avoit changé les bateaux plats qui les avoient apportés de l'Ethiopie, en des vaisseaux plus profonds et plus propres à se défendre des tempêtes.

F I N D U T O M E P R E M I E R.

230 *Am*

